MADAME

DE HAUTEFORT

Voici maintenant une toute autre personne, qui va nous ramener parmi les mêmes événemens, mais qui y portera un bien différent caractère. C'est encore une ennemie, ce n'est plus une rivale de Richelieu et de Mazarin. La noble femme dont nous allons retracer la vie n'appartient point à l'histoire politique; elle n'est point de la famille des hommes d'état; elle n'a point disputé aux deux grands cardinaux leur pouvoir et le gouvernement de la France; elle a refusé seulement de leur livrer son âme, de trahir pour eux ses amis et sa cause, cette cause qui lui semblait celle de la religion et de la vertu. Son grand cœur, qu'animait une flamme héroïque et que servaient une merveilleuse beauté et un esprit adorable, toujours contenu par la dignité et la pudeur, a paru surtout dans ses sacrifices. Après avoir été la favorite d'un roi, l'amie d'une reine, l'idole de la cour la plus brillante de l'univers, dès que le devoir a parlé, elle a été au-devant de la disgrâce, elle s'est retirée du monde, elle a caché et comme enseveli sous les voiles et dans l'ombre de la vertu les dons les plus rares que Dieu ait jamais départis à une créature humaine. Elle n'a point laissé de nom dans l'histoire, et nous qui entreprenons de la disputer à l'oubli, si nous la mettons à côté de Mme de Chevreuse, ce n'est pas un parallèle, c'est bien plutôt un contraste que nous voulons établir, pour faire paraître sous ses aspects les plus divers la grandeur de la femme au XVIIe siècle, comme aussi, nous l'avouons, avec le désir et l'incertaine espérance d'intéresser à cette fière et chaste mémoire quelques âmes d'élite çà et là dispersées.

I.

Marie de Hautefort naquit le 5 février 1616, dans un vieux château féodal du Périgord (1), qui tour à tour appartint à Gui le Noir, à Lastours, dit le Grand pour ses exploits dans les croisades, au fameux poète guerrier Bertrand de Born, à Pierre de Gontaut, et à d'autres personnages illustres du moyen âge, qui servit souvent de rempart contre les incursions de l'ennemi dans les guerres des Anglais au XV[e] et au XVI[e] siècle, et depuis est devenu une grande et noble résidence, diminuée aujourd'hui, mais encore fort bien conservée, et surtout très dignement habitée (2).

Marie était le dernier enfant du marquis Charles de Hautefort, maréchal de camp des armées du roi et gentilhomme ordinaire de sa chambre. Il avait épousé Renée de Bellay, de l'ancienne maison de La Flotte Hauterive, et de ce mariage étaient sortis deux fils et quatre filles. Le fils aîné, Jacques-François, devint lieutenant-général, premier écuyer de la reine, chevalier des ordres du roi, fameux à la fois par sa parcimonie pendant sa vie et ses largesses après sa mort (3). Ne s'étant pas marié, il laissa son titre, ainsi que sa charge de premier écuyer de la reine, à son cadet Gilles de Hautefort, longtemps connu sous le nom de comte de Montignac, qui suivit avec succès la carrière des armes, et parvint aussi au grade de lieutenant-général. C'est lui qui a continué la famille; il épousa en 1650 Marthe d'Estourmel, dont il eut de nombreux enfans, et mourut en décembre 1693, âgé de quatre-vingt-un ans. Des quatre filles, les deux premières s'éteignirent fort jeunes et n'ont pas laissé de trace. La troisième au contraire, née en 1610, prolongea sa vie jusqu'en 1712; on l'appelait mademoiselle d'Escars. En 1653, elle fut mariée à François de Choiseul, marquis de Praslin, fils du premier maréchal de ce nom : elle ne manquait ni de beauté ni d'esprit, mais la figure qu'elle fit dans le monde ainsi que ses deux frères, ils la devaient surtout à l'éclat que jeta de bonne heure et à la haute re-

(1) Hautefort est aujourd'hui un bourg du département de la Dordogne, dans l'arrondissement de Périgueux, à huit lieues de cette ville, et à deux lieues et demie d'Excideuil, sur une colline qui domine la Baure.

(2) Le possesseur actuel du château est M. le baron de Damas, ancien ministre des affaires étrangères sous la restauration, dont nous ne voulons pas rencontrer le nom sans rendre un public hommage à ses vertus et à son cœur tout français.

(3) M[me] de Sévigné, annonçant sa mort dans une lettre du 16 octobre 1680, en cite un trait inoui d'avarice. On dit qu'il a servi d'original à *l'Avare* de Molière. D'un autre côté, il est certain qu'il fonda un hôpital dans son marquisat de Hautefort, pour y entretenir à ses frais onze vieillards, onze jeunes garçons et onze jeunes filles ou femmes, en l'honneur des trente-trois années de la vie de Jésus-Christ.

nommée que garda toute sa vie leur sœur cadette Marie de Hautefort.

Celle-ci était à peine née quand mourut son père, que sa mère suivit bientôt, en sorte qu'elle resta en très bas âge, et presque sans biens, confiée aux soins de sa grand'mère, Mme de La Flotte Hauterive. Ses premières années s'écoulèrent dans l'obscurité et la monotonie de la vie de province. La jeune fille, qui promettait d'être belle et spirituelle, ne tarda pas à s'y ennuyer. Souvent, chez Mme de La Flotte, elle entendait parler de la cour, de cette cour brillante et agitée vers laquelle étaient tournés tous les regards, et où se décidaient les destinées de la France. Elle aussi elle se sentit appelée à y jouer un rôle, et depuis elle racontait plaisamment qu'à douze ou treize ans, unissant déjà la plus sincère piété à cette ardeur de l'âme qu'on appelle l'ambition, elle s'enfermait dans sa chambre pour prier Dieu de la faire aller à la cour. Sa prière fut exaucée : les affaires de Mme de La Flotte l'ayant appelée à Paris, elle y amena avec elle l'aimable enfant, dont les grâces naissantes firent partout la plus heureuse impression. Elle plut particulièrement à la princesse de Conti, Louise-Marguerite de Guise, fille du Balafré, si célèbre par sa beauté, son esprit et sa galanterie, la brillante maîtresse de Bassompierre, l'auteur des *Amours du grand Alcandre*. La princesse la trouva si jolie, qu'elle voulut la mener avec elle à la promenade, et tout le monde cherchait à deviner quelle était cette charmante personne que l'on voyait à la portière de son carrosse; le soir, on ne parla que de Mlle de Hautefort, et il ne fut pas difficile d'engager la reine-mère, Marie de Médicis, à la prendre parmi ses filles d'honneur.

Voilà donc Mlle de Hautefort sur le théâtre où elle avait tant souhaité paraître; elle y montra des qualités qui en peu de temps la firent aimer et admirer tout ensemble : un rare mélange de bonté et de fermeté, une piété vive avec infiniment d'esprit, un très grand air tempéré par une retenue presque sévère que relevait une beauté précoce. On l'appelait l'Aurore, pour marquer son extrême jeunesse et son innocent éclat. En 1630, elle suivit la reine-mère à Lyon, où le roi était tombé sérieusement malade, pendant que Richelieu était à la tête de l'armée en Italie. C'est là que Louis XIII la vit pour la première fois et qu'il commença à la distinguer : Mlle de Hautefort avait alors quatorze ans.

Louis XIII était l'homme du monde qui ressemblait le moins à son père Henri IV : il repoussait jusqu'à l'idée du moindre déréglement, et les beautés faciles de la cour de sa mère et de sa femme n'attiraient pas même ses regards; mais ce cœur mélancolique et chaste avait besoin d'une affection ou du moins d'une habitude particulière qui lui tînt lieu de tout le reste et le consolât des ennuis de la royauté.

La modestie aussi bien que la beauté de Mlle de Hautefort le touchèrent; peu à peu il ne put se passer du plaisir de la voir et de s'entretenir avec elle, et lorsqu'à son retour de Lyon, après la fameuse journée des dupes, l'intérêt de l'état et sa fidélité à Richelieu le forcèrent d'éloigner sa mère, il lui ôta la jeune Marie et la donna à la reine Anne, en la priant de l'aimer et de la bien traiter pour l'amour de lui. En même temps il fit Mme de La Flotte Hauterive dame d'atours à la place de Mme du Fargis, qui venait d'être exilée (1). Anne d'Autriche reçut d'abord assez mal le présent qu'on lui faisait. Elle tenait à Mme du Fargis, qui, comme elle, était du parti de la reine-mère, de l'Espagne et des mécontens, et elle regarda sa nouvelle fille d'honneur, non-seulement comme une rivale auprès du roi, mais comme une surveillante et une ennemie. Elle reconnut bientôt à quel point elle s'était trompée. Le trait particulier du caractère de Mlle de Hautefort, par-dessus toutes ses autres qualités, le fond même de son âme, était une fierté généreuse, à moitié chevaleresque, à moitié chrétienne, qui la poussait du côté des opprimés et des faibles. La toute-puissance n'avait aucune séduction pour elle, et la seule apparence de la servilité la révoltait. Dans cette belle enfant était cachée une héroïne qui parut bien vite dès que les occasions se présentèrent. Voyant sa maîtresse persécutée et malheureuse, par cela seul elle se sentit attirée vers elle, et par goût comme par honneur elle résolut de la bien servir. Peu à peu sa loyauté, sa parfaite candeur, son esprit et ses grâces charmèrent la reine presque autant que le roi, et la favorite de Louis XIII devint aussi celle d'Anne d'Autriche.

La première galanterie déclarée du roi envers Mlle de Hautefort fut à un sermon où la reine était avec toute la cour. Les filles d'honneur étaient, selon l'usage du temps, assises par terre. Le roi prit le carreau de velours sur lequel il était à genoux, et l'envoya à Mlle de Hautefort pour qu'elle se pût commodément asseoir. Elle, toute surprise, rougit, et sa rougeur augmenta sa beauté. Ayant levé les yeux, elle vit ceux de toute la cour arrêtés sur elle. Elle reçut ce carreau d'un air si modeste, si respectueux et si grand, qu'il n'y eut personne qui ne l'admirât. La reine lui ayant fait signe de le prendre, elle le mit auprès d'elle sans vouloir s'en servir. Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer encore plus de considération qu'auparavant. La reine fut la première à la rassurer; elle voyait tant d'estime du côté du roi et tant de vertu du côté de Mlle de Hautefort, qu'elle devint leur confidente.

(1) Sur Mme du Fargis, voyez, dans le *Journal de M. le cardinal de Richelieu*, édition de 1649, page 93, la *Copie des lettres de madame du Fargis, qui ont donné lieu à sa condamnation.*

Les mémoires du temps abondent en piquans détails sur ces premières et platoniques amours de Louis XIII. Écoutons Mademoiselle (1) : « La cour étoit fort agréable alors. Les amours du roi pour Mlle de Hautefort, qu'il tâchoit de divertir tous les jours, y contribuaient beaucoup. La chasse étoit un des plus grands plaisirs du roi; nous y allions souvent avec lui. Mlle de Hautefort, Chémerault et Saint-Louis, filles de la reine; d'Escars, sœur de Mlle de Hautefort, et Beaumont venoient avec moi. Nous étions toutes vêtues de couleur, sur de belles haquenées richement caparaçonnées, et, pour se garantir du soleil, chacune avoit un chapeau garni de quantité de plumes. L'on disposoit toujours la chasse du côté de quelques belles maisons, où l'on trouvoit de grandes collations, et au retour le roi se mettoit dans son carrosse avec Mlle de Hautefort et moi. Quand il étoit de bonne humeur, il nous entretenoit fort agréablement de toutes choses... L'on avoit régulièrement trois fois la semaine le divertissement de la musique..., et la plupart des airs qu'on chantoit étoient de la composition du roi; il en faisoit même les paroles, et le sujet n'étoit jamais que Mlle de Hautefort. »

Louis XIII était en effet très capable de composer des vers et de les mettre en musique; mais la plupart du temps il empruntait le secours d'un poète et d'un musicien à la mode. On a des *Stances pour le Roi à madame de Hautefort*, de la main de Benserade et de Boisset, qu'un enfant, représentant l'Amour, adressait à un autre enfant, la jeune Marie. Il faut espérer que l'air valait mieux que les paroles. Ne pouvant les chanter, nous les supprimons (2); mais voici un couplet d'une autre chanson dont l'auteur est inconnu, et qui, ce nous semble, peint avec assez de grâce le charme qu'exerçait Mlle de Hautefort sur l'humeur chagrine de son royal amant :

Hautefort la merveille
Réveille
Tous les sens de Louis,
Quand sa bouche vermeille
Lui fait voir un souris.

Quand Mlle de Hautefort n'aurait pas été aussi sage que belle, l'amour du roi ne lui aurait pas été fort dangereux. Tous les soirs, il l'entretenait dans le salon de la reine, mais il ne lui parlait la plupart du temps que de chiens, d'oiseaux et de chasses, et, la craignant et se craignant lui-même, il osait à peine en lui parlant s'approcher d'elle. On raconte qu'un jour étant entré à l'improviste chez la reine et ayant trouvé Mlle de Hautefort tenant un billet qu'on ve-

(1) *Mémoires* de Mademoiselle, édition d'Amsterdam, t. Ier, p. 33.
(2) On peut les voir dans les *Œuvres de Benserade*, édition de 1697, t. Ier, p. 191.

nait de lui remettre, il la pria de lui laisser voir ce billet. Elle n'avait garde de le faire, parce qu'il contenait quelque plaisanterie sur sa faveur nouvelle, et pour le cacher elle le mit dans son sein. La reine en badinant lui prit les deux mains, et dit au roi de le prendre où il était. Louis XIII n'osa se servir de sa main et prit des pincettes d'argent qui étaient auprès du feu pour essayer s'il pourrait avoir ce billet; mais elle l'avait mis trop avant, et il ne put l'atteindre. La reine la laissa aller en riant de sa peur et de celle du roi.

Si la passion du roi était innocente, elle était trop vive pour n'être pas mêlée de fréquentes et violentes jalousies. Le roi savait quelle était la conduite de Mlle de Hautefort, et que, parmi tous les jeunes seigneurs qui brillaient à la cour, elle n'en aimait aucun; mais il aurait voulu que personne ne l'aimât, que personne ne lui parlât, que personne même ne la regardât avec quelque attention. Souvent il lui disait qu'il serait mort de déplaisir si son père Henri le Grand eût été encore en vie, parce qu'assurément il eût été amoureux d'elle. Ces bizarres jalousies, ces longues et fatigantes assiduités pesaient quelquefois un peu à la jeune fille, et, avec son indépendance et sa fierté, elle le témoignait. De là des démêlés assez souvent orageux, suivis de raccommodemens qui ne duraient guère. Dès qu'il y avait entre eux quelque brouillerie, tout s'en ressentait, les divertissemens de la cour étaient suspendus, et si le roi venait le soir chez la reine, il s'asseyait dans un coin sans dire un mot, et sans que personne osât lui parler. « C'étoit, dit Mademoiselle, une mélancolie qui refroidissoit tout le monde, et, pendant ce chagrin, le roi passoit la plus grande partie du jour à écrire ce qu'il avoit dit à Mlle de Hautefort et ce qu'elle lui avoit répondu : chose si véritable qu'après sa mort on a trouvé dans sa cassette de grands procès-verbaux de tous les démêlés qu'il avoit eus avec ses maîtresses, à la louange desquelles on peut dire aussi bien qu'à la sienne qu'il n'en a jamais aimé que de très vertueuses. » Mme de Motteville déclare fort nettement que Mlle de Hautefort, tout en étant sensible aux hommages de Louis XIII, n'avait aucun goût pour lui, et qu'elle le maltraitait autant qu'on peut maltraiter un roi, en sorte qu'il était, dit-elle, « malheureux de toutes les manières, car il n'aimoit pas la reine, et il étoit le martyr de Mlle de Hautefort, qu'il aimoit malgré lui. Il avoit quelque scrupule de l'attachement qu'il avoit pour elle, et il ne s'aimoit pas lui-même. Parmi tant de sombres vapeurs et de fâcheuses fantaisies, il sembloit qu'une belle passion ne pouvoit avoir de place dans son cœur. Elle n'y étoit pas aussi à la mode des autres hommes qui en font leur plaisir, car cette âme, accoutumée à l'amertume, n'avoit de la tendresse que pour sentir davantage ses peines. »

Le sujet ordinaire des querelles que faisait le roi à Mlle de Haute-

fort était la reine. Louis XIII avait deux motifs pour ne pas l'aimer, l'un était général et de l'ordre le plus élevé, celui qui le sépara de sa mère, pour laquelle il avait une vive tendresse, à savoir l'intérêt de l'état, une politique qui ne fléchit jamais et le ramena toujours à Richelieu, bien que les façons altières du cardinal ne lui plussent point et qu'il lui prît souvent des impatiences et des révoltes qui cédaient bientôt à sa justice et à son patriotisme. L'autre motif n'était pas moins fort et plus personnel. Défiant et jaloux depuis l'affaire de Chalais et ses premières déclarations (1), le roi était demeuré convaincu que la reine s'entendait avec le duc d'Orléans, et qu'elle se serait fort bien accommodée de l'épouser après lui et de partager son trône. Cette conviction était à ce point enracinée dans cet esprit malade, qu'après qu'il eut eu des enfans de la reine, et même à son lit de mort, lorsqu'elle lui protesta avec larmes qu'elle était entièrement étrangère à la conspiration de Chalais, il se contenta de répondre que dans son état il était obligé de lui pardonner, mais non de la croire. Il s'efforça de détacher M[lle] de Hautefort d'une maîtresse qu'il lui peignait sous les couleurs les plus défavorables, ne se doutant pas que plus il s'emportait contre l'une, moins il persuadait l'autre, et que la persécution même dont Anne d'Autriche était l'objet exerçait sur ce jeune et noble cœur une séduction irrésistible. Voyant que tous ses discours ne réussissaient point, il finit par lui dire : « Vous aimez une ingrate, et vous verrez un jour comme elle paiera vos services. »

Richelieu avait vu d'abord avec plaisir le goût du roi pour une jeune fille qui n'appartenait à aucun parti, et dont il n'avait pu deviner le caractère. Il espérait qu'une distraction agréable adoucirait un peu cette humeur sombre et bizarre, qui lui était un continuel sujet d'inquiétude. Il prodigua les complimens et les caresses à la jeune favorite, il s'employa même à dissiper les orages qui s'élevaient souvent dans ce commerce agité, croyant bien en retour la gagner à sa cause et la mettre de son côté; mais elle, qui n'avait pas consenti à sacrifier sa maîtresse au roi lui-même, eût rougi d'écouter son persécuteur : elle rejeta bien loin les avances du cardinal, et dédaigna son amitié dans un temps où il n'y avait pas une femme à la cour qui ne fît des vœux pour en être seulement regardée.

Aujourd'hui que nous pouvons embrasser le cours entier du XVII[e] siècle et mesurer son progrès presque régulier depuis les glorieux commencemens d'Henri IV jusqu'aux dernières et tristes années de Louis XIV, il nous est bien facile de comprendre et d'absoudre Richelieu. Nous concevons que pour en finir avec les restes

(1) Voyez *la Duchesse de Chevreuse*, livraison du 1[er] décembre 1855, p. 936.

de la société féodale, pour mettre irrévocablement le pouvoir royal au-dessus d'une aristocratie excessive, mal réglée, turbulente, pour empêcher les protestans de former un état dans l'état et les faire ployer sous la loi commune, pour arrêter la maison d'Autriche, maîtresse de la moitié de l'Europe, pour agrandir le territoire français, pour introduire un peu d'ordre et d'unité dans la société nouvelle, pleine de force et de vie, mais où luttaient les élémens les plus dissemblables, il fallait une vigueur extraordinaire, et peut-être pour quelque temps une dictature éclairée, un despotisme national et intelligent. Mais le despotisme a besoin d'être vu à distance : de trop près, il révolte les cœurs honnêtes, et tandis qu'aux yeux de la postérité la grandeur du but excuse en quelque mesure, non pas l'injustice, qui jamais ne peut être excusée, mais l'extrême sévérité des moyens, c'est alors la dureté des moyens qui, en soulevant une indignation généreuse, offusque et fait méconnaître la grandeur du but. Qui de nous, parmi les plus fermes partisans de Richelieu, eût été sûr de lui-même et d'une admiration fidèle devant tant de coups frappés sans pitié, devant tous ces exils, devant tous ces échafauds? Les contemporains ne virent guère que cela : Richelieu laissa une mémoire abhorrée, et, vivant, il n'eut pour lui qu'un très petit nombre de politiques, à la tête desquels était Louis XIII; encore celui-ci, à la mort de son redouté ministre, en approuvant et en gardant le système, fut d'avis de le pratiquer différemment. Mettons-nous donc à la place d'une jeune fille sortie d'une race féodale, introduite à la cour par la reine-mère et jetée à quinze ans dans celle d'Anne d'Autriche. Disons-le : plus son cœur était noble, moins son esprit pouvait voir clair dans le fond des affaires du temps. Mlle de Hautefort ne connaissait ni les intérêts de la France, ni l'état de l'Europe, ni l'histoire, ni la politique. Tout son esprit, si vanté pour sa vivacité et sa délicatesse, était incapable de percer les voiles du passé et de l'avenir, et le présent la blessait dans tous ses instincts d'honneur et de bonté. Gracieusement accueillie par Marie de Médicis, au bout de quelques mois elle l'avait vue exilée, et elle apprenait que sa première protectrice, la femme d'Henri le Grand, la mère de Louis XIII, dont les torts surpassaient son intelligence, était réduite à vivre en Belgique des secours de l'étranger. Elle n'avait pas connu la première jeunesse un peu légère d'Anne d'Autriche. Depuis 1630, elle n'avait rien aperçu qui pût choquer la sévérité de ses regards. Elle trouvait fort naturel qu'abandonnée et maltraitée par son mari, la reine en appelât à son frère le roi d'Espagne, et qu'opprimée par Richelieu, elle se défendît avec toutes les armes qui lui étaient offertes. Elle voyait les malheurs de la reine, et elle croyait à sa vertu. N'oubliez pas la piété fervente qui lui faisait accompagner avec joie Anne

d'Autriche aux Carmélites et au Val-de-Grâce. Là, on n'aimait pas plus Richelieu que plus tard on n'aima Mazarin; là, et particulièrement aux Carmélites, chez ces dignes filles de sainte Thérèse et de Bérulle, on priait pour les deux reines, bienfaitrices de la maison; on priait pour les victimes de Richelieu, et il s'était trouvé une sainte religieuse, qui, en 1633, dans l'effroi et le silence universel, n'écoutant que la charité et l'amitié, osa élever la voix en faveur du garde des sceaux Michel de Marillac, exilé à Châteaudun, mit sur sa tombe une épitaphe magnanime, et qui mêla publiquement ses larmes à celles de Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, quand la hache impitoyable du cardinal faisait tomber à Toulouse la tête de son frère. En 1633, Mlle de Hautefort avait vu frapper et disperser tout l'intérieur de la reine, Mme de Chevreuse, dont l'intrépidité devait au moins lui plaire, chassée de la cour pour la deuxième fois, et le chevalier de Jars, condamné à mort, ne recevant sa grâce que sur l'échafaud. Toutes ces cruautés indignaient Mlle de Hautefort; la courageuse fidélité des amis de la reine excitait la sienne; elle brava donc les menaces prophétiques de Louis XIII, elle repoussa toutes les offres de Richelieu, qui n'était à ses yeux qu'un tyran de génie, et elle se donna tout entière à la reine Anne, fermement résolue à partager jusqu'au bout sa destinée.

Richelieu, n'ayant pu la gagner, entreprit de la perdre dans l'esprit du roi. Plus que jamais il se mêla de leurs nombreuses querelles, non plus pour les accommoder, mais pour les aigrir. D'intermédiaire bienveillant, il devint un juge sévère. Aussi, quand Louis XIII était mécontent de la jeune fille, il la menaçait du cardinal. Celle-ci s'en moquait avec l'étourderie de son âge et la fierté de son caractère. Richelieu fit jouer sur le cœur du roi deux ressorts habilement inventés. Louis XIII était défiant et dévot. Des rapports perfidement exagérés lui apprirent que, dans l'intérieur de la reine, Mlle de Hautefort faisait avec elle des plaisanteries sur ses manières, sur son humeur et sur son amour. D'autre part, lorsque, épris de plus en plus de la beauté toujours croissante de cette charmante fille, dont les grâces se développaient avec les années, il se reprochait un sentiment trop ardent pour être toujours entièrement pur, au lieu d'apaiser comme autrefois les scrupules de sa conscience, on les nourrissait, et on finit par lui faire un crime d'un attachement immodéré, condamné par la religion. Enfin, vers 1635, à la suite d'une querelle plus vive qu'à l'ordinaire, le triste amant prit le parti de rompre avec une maîtresse aussi peu complaisante, et pendant plusieurs jours il ne lui parla plus. Il ne l'aimait pas moins, et le soir, chez la reine, ses regards mélancoliques et passionnés avaient peine à s'éloigner de l'attrayant visage. Il la contemplait en silence, et,

quand il voyait qu'on y prenait garde, il détournait sa vue d'un autre côté. La rupture était commencée; le cardinal la fit durer deux années entières,

Il y avait alors parmi les autres filles d'honneur de la reine une jeune personne de fort bonne naissance, qui, sans avoir toute la beauté de M[lle] de Hautefort, était aussi très agréable. Marie était une blonde éblouissante, parée de bonne heure des charmes les plus redoutables; Louise-Angélique de La Fayette était brune et délicate. Si elle n'avait pas le grand air de sa compagne, si elle n'enlevait pas l'admiration, elle plaisait par sa douceur et sa modestie. A la place de la vivacité et de la grâce, elle avait du jugement et de la fermeté, avec un cœur porté à la tendresse, mais défendu par une piété sincère (1).

Les confidens du roi, de faciles serviteurs, Saint-Simon, favori émérite, qui avait fait son traité avec le ministre, Sanguin, maître d'hôtel du roi et qui était très familier avec lui, bien d'autres encore, parmi lesquels on met à tort ou à raison l'oncle même de M[lle] de La Fayette, l'évêque de Limoges, portèrent Louis XIII à faire attention à la jeune fille par tout le bien qu'ils lui en dirent. Louis XIII commença à lui parler pour faire dépit à M[lle] de Hautefort; mais, comme il était homme d'habitude (2), à force de la voir, l'inclination lui vint pour elle, et il l'aima sérieusement. M[lle] de La Fayette commença aussi par être flattée des hommages du roi; puis, quand il lui ouvrit son cœur, quand il lui montra ses tristesses intérieures, ses ennuis profonds parmi les grandeurs de la royauté, quand elle vit l'un des plus puissans monarques de l'Europe plus misérable que le dernier de ses sujets, elle ne put se défendre d'une compassion affectueuse, elle entra dans ses peines et les adoucit en les partageant. Le roi, se trouvant à son aise pour la première fois de sa vie avec une femme, laissa paraître tout ce qu'il y avait en lui d'esprit, d'honnêteté, de bonnes intentions, et il connut enfin la paix et la douceur d'une affection réciproque. M[lle] de La Fayette en effet finit par aimer Louis XIII; M[me] de Motteville, qui plus tard devint son amie et reçut ses plus intimes confidences, l'assure, et nous la croyons. M[lle] de La Fayette n'aima pas seulement le roi comme un simple gentilhomme, avec le plus entier désintéressement, sans s'enorgueillir ni sans profiter de sa faveur, elle l'aima comme un frère, d'un sentiment aussi pur que tendre. Cette liaison dura deux années, jusqu'en 1637, toujours noble, touchante et véritablement

(1) Il nous a été impossible, malgré toutes nos recherches, de découvrir aucun portrait peint de M[lle] de La Fayette, et le père Lelong ne cite d'autre portrait gravé que celui de Montcornet, auquel on ne peut se fier.

(2) Ce sont les propres termes de Monglat.

admirable. Mlle de La Fayette, c'est Mlle de La Vallière, mais Mlle de La Vallière qui n'a pas failli. Il est vrai que Louis XIII n'était ni aussi dangereux ni aussi pressant que Louis XIV. Une fois pourtant, vaincu par sa tendresse et par le besoin qu'il avait de la voir à toute heure, il la conjura de se laisser mettre à Versailles pour y être toute à lui; cette parole effraya la vertu de la jeune fille et l'avertit du danger qu'elle courait. Louis XIII ne renouvela jamais la proposition qui lui était échappée, mais Mlle de La Fayette s'en souvint, et elle résolut de terminer une situation difficile à soutenir d'une façon digne du roi et d'elle-même : elle songea à entrer en religion. Cependant elle n'avait cessé d'exhorter le roi à se réconcilier avec la reine et à secouer le joug de Richelieu. Ainsi, quand tout le monde, depuis Mathieu Molé jusqu'à M. le Prince, fléchissait et tremblait devant l'impérieux cardinal, deux jeunes filles, sans fortune et placées presque sous sa main, lui résistèrent. En vain il essaya de gagner Mlle de La Fayette, il ne réussit pas mieux auprès d'elle qu'auprès de Mlle de Hautefort. Il eut recours alors à ses manœuvres accoutumées : il fomenta les scrupules des deux amans, et, après bien des luttes que Mme de Motteville a racontées, Mlle de La Fayette se retira au couvent des filles de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine. Le roi alla l'y voir pendant plusieurs mois. La noble religieuse lui parla à travers la grille du cloître avec plus de force encore et d'autorité que dans leurs anciennes entrevues; elle ne put rien sur sa politique, mais elle l'adoucit un peu envers sa femme, et c'est un soir, en revenant du couvent des filles de Sainte-Marie, que, forcé par un orage de ne pas retourner à Saint-Maur, et de passer la nuit au Louvre où était la reine, Louis XIII donna Louis XIV à la France.

Mais, depuis la retraite de Mlle de La Fayette, et jusqu'au jour où la grossesse d'Anne d'Autriche parut et mit un terme ou du moins apporta quelque adoucissement à ses malheurs, les plus étranges événemens s'étaient accomplis : la reine avait été à deux doigts de sa perte, et n'avait été sauvée que par l'intrépide dévouement de sa jeune et fidèle amie Marie de Hautefort.

L'année 1637 est la plus triste et la plus douloureuse que la reine Anne ait eu à traverser. Jamais Louis XIII ne l'avait à ce point délaissée, et elle n'avait conservé autour d'elle qu'un très petit nombre de serviteurs et d'amis dont elle s'était fait une petite cour intime où encore l'œil vigilant du cardinal parvenait souvent à pénétrer. Au premier rang de ces rares courtisans de l'infortune était La Rochefoucauld, tout jeune encore, et qui, plein des sentimens que son père lui avait inspirés contre Richelieu, en débutant dans le monde embrassa d'abord le parti des mécontens et la cause d'Anne d'Autriche. Lui-même a raconté quel agrément il trouvait alors à servir

une reine sans crédit, mais environnée de femmes charmantes, et quelle liaison il forma avec Mlle de Hautefort, dont il célèbre la surprenante beauté, ajoutant, comme s'il avait peur de la compromettre, qu'elle avait beaucoup de vertu (1). Nous pouvons écarter le voile de ce langage incertain, et nous ne voyons pas pourquoi La Rochefoucauld, si peu réservé, hélas! sur un point bien autrement délicat, montre ici quelque embarras à nous dire qu'il devint amoureux de la belle Marie. C'est peut-être qu'il eût fallu avouer que, loin d'être accueillie, cette passion dut se borner à une adoration respectueuse, selon les mœurs de la galanterie du temps ou plutôt selon le goût particulier de l'héroïne. La Rochefoucauld aima Mlle de Hautefort sans oser le lui dire; mais quelque temps après, étant à l'armée et à la veille d'une bataille, il alla trouver le marquis de Hautefort avec lequel il servait, lui fit confidence de sa passion, et lui donna une lettre pour sa sœur, en lui faisant promettre que, s'il périssait dans le combat, il la lui remettrait et lui dirait de sa part ce qu'il ne lui avait jamais dit, et que, s'il n'était pas tué, il lui rendrait sa lettre à lui-même et lui garderait fidèlement son secret. C'était là comme on faisait la cour à Mlle de Hautefort. Ce n'est pas ici d'ailleurs le temps de parler de ses conquêtes; celui où nous en sommes arrivés n'était pas la saison des amours, et des choses plus sérieuses et presque tragiques se passaient dans l'intérieur de la reine.

Lasse de souffrir, Anne d'Autriche rêva quelque entreprise désespérée pour sortir d'embarras, ou du moins elle intrigua avec Mme de Chevreuse, alors reléguée en Touraine, et entretint une correspondance équivoque avec ses deux frères, le cardinal infant et le roi Philippe IV, pendant que l'Espagne était en guerre avec la France (2). Un de ses domestiques qu'elle employait à cette correspondance, et qui avait tous ses secrets, La Porte, fut arrêté, jeté dans un cachot de la Bastille, soumis aux plus terribles épreuves. Après avoir commencé par tout nier, la reine, pressée par Richelieu et par des indices irrécusables, craignant les derniers malheurs, fit de grands aveux, que nous connaissons bien aujourd'hui, et qui, tout graves qu'ils sont déjà, ne devaient pas être complets, car s'ils l'eussent été, la reine n'avait qu'à faire dire tout simplement à La Porte par le chancelier Séguier, et par une lettre de sa propre main, de déclarer tout ce qu'il savait, tandis qu'elle tint une conduite bien différente. Elle considéra son salut comme suspendu à deux fils : il fallait que, selon le tour que prendrait l'affaire, Mme de Chevreuse pût fuir ou rester; il fallait surtout que La Porte, dans ses interrogatoires, ne dépassât pas les

(1) *Mémoires*, collection Petitot, t. LI, p. 348.

(2) Voyez le détail de toute cette affaire dans notre premier article sur *la Duchesse de Chevreuse*, livraison du 1er décembre.

aveux de la reine, et aussi qu'il avouât tout ce qu'elle avait avoué, pour donner à leurs déclarations communes une parfaite vraisemblance. La Porte intimidé pouvait en dire trop, ou sa constance à tout nier pouvait inspirer des ombrages; la reine craignait tout ensemble son énergie et sa faiblesse. Un concert secret était nécessaire, mais comment l'obtenir? Comment arriver jusqu'à La Porte, enseveli dans un cachot de la Bastille? Comment même prévenir Mme de Chevreuse, ignorante de ce qui se passait, et qui pouvait à tout moment être arrêtée? C'est alors, si on en croit La Rochefoucauld, que la reine, dans les angoisses de sa première terreur, se croyant menacée d'être répudiée, déchue de tout droit, enfermée dans quelque couvent ou même dans le château du Havre, qui était à Richelieu, lui aurait proposé de l'enlever, elle et Mlle de Hautefort, et de les conduire à Bruxelles, proposition trop extravagante pour avoir été faite sérieusement, et que La Rochefoucauld ne rapporte sans doute que pour peindre le danger du moment et aussi pour relever son importance. C'eût été jouer précisément le jeu du cardinal, comme l'avait fait Marie de Médicis; il fallait rester, tenir tête au péril, et le conjurer à force d'adresse et de courage.

Dans cette grave conjoncture, Marie de Hautefort entreprit de sauver sa maîtresse ou de se perdre avec elle. Déjà elle lui avait sacrifié la faveur du roi, celle de Richelieu, son avenir, elle qui n'avait rien que sa beauté et son esprit, et qui aimait naturellement la magnificence et l'éclat; elle fit plus cette fois, elle risqua pour elle quelque chose qui lui était mille fois plus cher que la fortune et la vie, elle risqua sa réputation; elle rejeta cet instinct de pudeur et de retenue qui faisait son charme et sa gloire, qui jusque-là avait fermé son oreille à tout propos flatteur, et ne lui avait pas même permis d'écrire, sous quelque prétexte que ce fût, le moindre billet à aucun homme (1), et la superbe créature se condamna au rôle le plus opposé à tous ses goûts et à toutes ses habitudes. D'abord elle persuada à un gentilhomme de ses parens, M. de Montalais, d'aller à Tours dire à Mme de Chevreuse où les choses en étaient, de ne pas remuer, tout en prenant ses précautions, et qu'on l'avertirait de fuir ou de rester, en lui adressant des Heures reliées en rouge ou en vert, selon le parti qu'il faudrait prendre. Puis elle-même, elle se déguise en grisette (2), barbouille son beau

(1) Vie manuscrite de Mme de Hautefort, communiquée par le marquis d'Estourmel. Cette vie contient des lettres et des passages omis dans la notice imprimée en 1799, in-4°, par Mme de Montmorency, née de Luynes, et réimprimée en 1807, in-12, par le père Adry, de l'Oratoire.

(2) C'est le mot même qu'emploie deux fois la *Vie* imprimée. Nous l'avons fidèlement suivie dans ce récit, dont les traits essentiels sont communs à la vie imprimée, à la vie

visage, cache ses blonds cheveux sous une grande coiffe, et de grand matin, quand personne n'est encore éveillé au Louvre, elle en sort à la dérobée, prend un fiacre et se fait conduire à la Bastille. Elle savait qu'il y avait là un prisonnier qui déjà une fois avait joué sa tête pour la reine, déployé dans les fers une constance magnanime, et venait à peine de descendre de l'échafaud, le chevalier de Jars. Il commençait un peu à respirer de cette terrible épreuve, on lui laissait quelque liberté, et il pouvait recevoir quelques personnes. La noble fille, jugeant du chevalier par elle-même, crut qu'elle pouvait lui demander de jouer sa tête une seconde fois. Elle se donna pour la sœur de son valet de chambre, qui venait lui apprendre que cet homme était à la mort, et l'entretenir de sa part de choses pressantes. Le chevalier de Jars, qui savait son domestique en bonne santé, répugnait à se déranger pour une telle visite, et l'altière Marie de Hautefort dut attendre quelque temps dans le corps de garde qui était à la porte de la Bastille, exposée aux regards et aux plaisanteries de tous ceux qui étaient là, et qui, à son costume, la prenaient pour une demoiselle très équivoque. Elle supporta tout en silence, appliquant bien ses mains sur sa coiffe pour qu'on n'aperçût pas sa figure et ses yeux. Enfin le chevalier de Jars se décida à venir. Ne la reconnaissant pas d'abord, il allait la traiter assez mal, lorsque, le tirant à part et entrant avec lui dans la cour, pour toute réponse à ses propos, elle leva sa coiffe, et lui montra cet adorable visage qu'on ne pouvait oublier quand on l'avait vu une fois : « Ah! madame! est-ce vous? » s'écria le chevalier. Elle le fit taire, et lui expliqua en peu de mots ce que la reine lui demandait. Il s'agissait de faire parvenir à La Porte une lettre cachetée où on lui marquait jusqu'où il pouvait et devait aller dans ses déclarations. Elle remit cette lettre au chevalier en lui disant : « Voilà, monsieur, ce que la reine m'a donné pour vous; il faut employer votre adresse et votre crédit dans ce lieu-ci pour faire arriver cette lettre jusqu'à ce prisonnier. Je vous demande beaucoup, mais j'ai compté que vous ne m'abandonneriez pas dans le dessein que j'ai de tirer la reine de l'extrême péril où elle est. » Le chevalier, tout intrépide qu'il était, fut bien étonné de voir qu'il était question de hasarder de nouveau sa vie. Il balança, il songea longtemps. Mlle de Hautefort, le voyant chanceler, lui dit : « Eh quoi! vous balancez, et vous voyez ce que je hasarde! car, si je viens à être découverte, que dira-t-on de moi? » — « Eh bien! lui répondit le chevalier, il faut donc faire ce

manuscrite et aux *Mémoires* de La Porte; mais, dans La Porte et dans la vie manuscrite, Mlle de Hautefort partagerait l'honneur de son dévouement avec Mme de Villarceaux, nièce de M. de Châteauneuf, amie intime du chevalier de Jars, et elle se serait travestie en soubrette de cette dame.

que la reine demande; il n'y a point de remède; je ne fais que sortir de dessus l'échafaud, je vais m'y remettre. » Mlle de Hautefort fut assez heureuse pour n'être pas plus reconnue en rentrant au Louvre que le matin lorsqu'elle en était sortie. Elle retrouva dans un petit endroit auprès de sa chambre la fille qu'elle y avait mise en sentinelle avant de partir, afin que, si le roi, passant près de là pour aller à la messe, demandait de ses nouvelles, on ne manquât pas de lui dire que, s'étant trouvée un peu mal la nuit, elle reposait encore; mais, quand elle fut dans sa chambre, et qu'elle réfléchit à l'aventure qu'elle venait de courir, elle en fut épouvantée : la jeune fille modeste remplaça l'héroïne, et elle tomba à genoux pour remercier Dieu de l'avoir conduite et protégée.

Le chevalier de Jars fit des merveilles. Sa chambre était de quatre étages au-dessus du cachot de La Porte; il perça son plancher, et fit passer la lettre de la reine au bout d'une corde, avec prière au prisonnier de la seconde chambre d'en faire autant, puis successivement jusqu'à la dernière où était La Porte, en recommandant bien le plus profond secret. C'est ainsi que la lettre de la reine arriva parfaitement intacte aux mains du fidèle valet de chambre; chose admirable, qu'une manœuvre si difficile, si compliquée, et qui dura plusieurs nuits, se soit accomplie sans qu'aucun des geôliers ait pu s'en apercevoir, et sans qu'aucun de ceux qui y prirent part l'ait compromise par la moindre indiscrétion, en sorte que ce prisonnier si bien gardé, dans un cachot et derrière des portes de fer, reçut une instruction détaillée qui le mit en état de se justifier lui-même et de justifier sa maîtresse. La fermeté qu'avait d'abord montrée La Porte eût tourné contre la reine, si à la fin elle n'eût été éclairée et guidée par la lettre qui parvint jusqu'à lui, grâce à la courageuse industrie du chevalier de Jars, dont le dévouement était dû à celui de Mlle de Hautefort.

Dès que celle-ci avait espéré le succès, elle s'était empressée d'envoyer à Mme de Chevreuse, selon ce qui avait été convenu, des Heures à la couleur favorable qui devait la rassurer et la retenir. Se trompa-t-elle sur la couleur, ou Mme de Chevreuse s'y méprit-elle elle-même? A tort ou à raison, Mme de Chevreuse entendit que tout allait mal, et, comme ce qu'elle redoutait le plus au monde était la prison, elle se hâta de fuir déguisée en homme, et alla chercher un asile en Espagne, où le frère d'Anne d'Autriche l'accueillit presque comme autrefois, dans son premier exil, l'avait reçue le duc de Lorraine. Cet événement, arrivé un peu avant les derniers interrogatoires de La Porte, ranima et porta à leur comble l'irritation et les soupçons de Richelieu. On redoubla de sévérité envers la reine; La Rochefoucauld, que Mme de Chevreuse avait vu un moment en passant à Ver-

teil pour lui demander des chevaux, fut mis quelques jours en prison, et on ne sait trop comment la chose aurait tourné, si La Porte, en ayant l'air de céder à l'ordre officiel que la reine lui envoya de tout dire, n'eût admirablement confirmé les déclarations de sa maîtresse dans la mesure concertée, et par là persuadé au cardinal et au roi que toute cette affaire n'était pas aussi importante qu'ils l'avaient jugé d'abord.

Est-il besoin de dire de quelle vive reconnaissance la reine fut pénétrée pour Jars, pour La Porte, et surtout pour sa jeune et intrépide amie, et quelles promesses elle lui fit, si jamais elle voyait de meilleurs jours? Mais Marie de Hautefort avait déjà reçu sa récompense. Elle avait senti battre dans son cœur l'énergie qui fait les héros; elle s'était oubliée pour une autre, elle s'était mise avec l'opprimée contre l'oppresseur; elle avait été compatissante, charitable, généreuse, chrétienne enfin, selon l'idée qu'elle s'était faite et qu'elle soutint jusqu'à son dernir soupir de la religion du crucifié.

II.

Dès que la grossesse de la reine fut déclarée au commencement de l'année 1638, elle dissipa l'impression des tristes scènes qui venaient de se passer, et ramena dans la cour un peu de concorde et d'agrément. Mlle de Hautefort avait alors vingt-deux ans. Quelques années avaient augmenté l'éclat de ses charmes. Louis XIII, qui s'en était détaché avec tant de peine, sentit en la revoyant ses anciens feux se rallumer, et Mlle de La Fayette n'étant plus là pour le distraire, il redevint plus amoureux que jamais de Mlle de Hautefort. Ces secondes amours durèrent deux années; elles furent, comme les premières, chastes et agitées. Nous n'y insisterons point, et nous nous bornerons à dire que Mlle de Hautefort ne mit point à profit pour sa fortune ce retour de la tendresse du roi. La seule grâce qu'elle consentit à recevoir, et encore de la main de la reine autant que de celle du roi, fut la survivance de la charge de dame d'atours qu'occupait sa grand'mère, Mme de La Flotte; dès ce moment, elle eut le droit d'être appelée madame, et désormais nous-même l'appellerons ainsi. Sa sœur, Mlle d'Escars, devint une des filles d'honneur de la reine, et son jeune frère, le comte de Montignac, qui était déjà dans les cadets aux gardes, entra dans la compagnie des mousquetaires du comte de Tréville. Après les couches de la reine, Mme de La Flotte, qui n'avait pas l'humeur aussi désintéressée que sa petite-fille, désira vivement monter de sa place de dame d'atours à celle de gouvernante du petit dauphin. On poussa Mme de Hautefort à en parler à Louis XIII et même à Richelieu; elle le fit, mais avec une

fierté maladroite qui ne réussit pas. Richelieu n'était pas homme à remettre le futur roi entre les mains de ses ennemis, et il avait déjà fait nommer à cet emploi important M[me] de Lansac, qui lui était toute dévouée. Ses anciens ombrages s'étaient réveillés avec la passion du roi, et, comme la conduite de M[me] de Hautefort n'avait fait que les fortifier, au lieu de la servir, il travaillait à la perdre. Cette fois, instruit par l'expérience, il avait compris que, tant que Louis XIII pourrait voir cette ravissante figure et approcher de ce noble cœur, avec des brouilleries plus ou moins longues, M[me] de Hautefort reprendrait toujours son empire, et que, pour la détruire, il fallait lui faire quitter la cour et Paris. Il n'ignorait pas que la reine, tout en gardant mieux les apparences, ne cessait d'encourager le parti des mécontens. Il savait que sa jeune confidente s'était liée par ses ordres avec le comte de Soissons et avec Monsieur, et qu'elle était leur intermédiaire auprès de sa maîtresse. Il avait fini par pénétrer jusque dans l'intérieur d'Anne d'Autriche, en gagnant une de ses filles d'honneur, cette jeune, belle et spirituelle M[lle] de Chémerault dont La Rochefoucauld fait un si vif éloge. M[lle] de Chémerault avait une correspondance mystérieuse avec le cardinal, où elle lui rendait compte de tout ce qu'elle voyait et entendait. Dans cette correspondance, trouvée après la mort de Richelieu parmi ses papiers et livrée à la publicité pendant la fronde, le roi et la reine sont appelés *Céphale* et *Procris;* M[me] de Hautefort y est toujours *l'Aurore,* M[me] de La Flotte est *la Vieille,* M[lle] de La Fayette *la Délaissée*, Richelieu *l'Oracle,* bien entendu, et elle-même se met sous le nom du *bon Ange* (1). Cet ange-là, avec sa jolie figure, sa gaieté et sa candeur apparente, trompa longtemps M[me] de Hautefort par des raffinemens de perfidie et de bassesse que la noble femme était incapable de soupçonner.

Richelieu n'avait pas sous la main une autre M[lle] de La Fayette pour balancer M[me] de Hautefort; mais, sachant qu'il fallait toujours à Louis XIII une sorte de distraction sentimentale, un amusement de cœur, il avait mis depuis quelque temps auprès de lui un jeune homme de la tournure la plus agréable, le fils d'un de ses amis les plus dévoués et les plus capables, le marquis et maréchal d'Effiat, et, se croyant aussi sûr du fils que du père, il lui avait fait faire un chemin si rapide qu'à dix-neuf ans, en 1639, Cinq-Mars était déjà grand-écuyer. Il avait plu d'abord au roi par sa bonne grâce, et le faible monarque l'avait aussi trouvé bien commode à aimer, puisque cela ne lui faisait pas d'affaire avec M. le cardinal. Ainsi que Richelieu l'avait prévu et espéré, cette inclination nouvelle amortit peu à peu dans le

(1) *Journal de M. le cardinal de Richelieu*, etc.

cœur de Louis XIII son amour pour Mme de Hautefort, ou plutôt elle devint un autre amour qui, comme le premier, avait ses vivacités, ses jalousies, ses orages. Le roi demandait à Cinq-Mars de n'aimer que lui; celui-ci, poussé par sa propre ambition et par Richelieu, demandait à son tour au roi de ne pas partager ses affections, et il se plaignait de l'empire qu'exerçait encore sur lui Mme de Hautefort (1). Dans les commencemens, il suffisait d'une soirée que le roi venait passer chez la reine pour déjouer toutes ces manœuvres, et rendre le cœur de Louis à sa première et irrésistible maîtresse; mais il n'en était point ainsi dans les voyages : là, seul entre son redouté ministre et son nouvel ami, le roi était bien autrement facile aux impressions qu'on lui voulait donner, et c'est dans un de ces voyages que, les yeux de la belle dame n'étant plus là pour plaider sa cause, Richelieu l'accusa d'avoir la main dans les intrigues de Monsieur, de troubler et de diviser la cour et de faire obstacle au gouvernement par l'absolu crédit qu'on lui supposait sur le roi; il fit entendre qu'il était fort inutile d'avoir exilé Mme de Chevreuse pour garder une personne tout aussi dangereuse qu'elle. Louis XIII résista longtemps; pour l'emporter, le cardinal fut obligé de lui donner à choisir entre Mme de Hautefort et lui, et de déclarer qu'il aimait mieux se retirer que de se consumer dans des luttes obscures, où l'appui du roi lui manquait. Cette menace épouvanta Louis XIII; Richelieu, le voyant ébranlé, pour le décider, lui dit qu'il ne s'agissait pas d'éloigner à jamais Mme de Hautefort, mais seulement pour une quinzaine de jours, afin qu'on vît que sa faveur n'était pas aussi grande qu'on le croyait. Le roi finit par céder en insistant bien sur cette condition que ce serait seulement pour quinze jours; le cardinal l'assura qu'il n'en demandait pas davantage, mais, redoutant l'ascendant accoutumé de Mme de Hautefort, il fit promettre au roi de ne pas la voir. A peine le marché conclu, Richelieu se hâta de l'exécuter; il envoya, de la part du roi, à l'ancienne favorite, l'ordre de se retirer pour quelque temps, et aux gardes celui de ne la point laisser entrer chez le roi. Quand Mme de Hautefort reçut le commandement qui lui était apporté, elle eut de la peine à y croire. Elle se rappelait que, dans plusieurs de ses querelles avec son royal amant, souvent elle lui avait dit que de l'humeur dont elle le connaissait, elle s'attendait à être un jour ou l'autre chassée de la cour par la jalousie du cardinal, et que Louis XIII lui avait toujours répondu que cela ne serait jamais, et que, reçût-elle un pareil ordre, il la conjurait de ne pas y ajouter foi et de ne croire qu'à ce qu'il lui dirait lui-même. Elle voulut donc entendre de la bouche même du

(1) *Mémoires* de Monglat, collect. Petitot, t. XLIX, p. 238, etc.

roi l'ordre qu'elle venait de recevoir. « Elle étoit si bonne et si aimée de tout le monde, dit l'histoire de sa vie, que, lorsqu'elle se présenta à la porte du roi, les gardes, après lui avoir fait part de leur ordre, n'osèrent s'opposer à ce qu'elle entrât. La surprise du roi fut extrême en la voyant avec un air de grandeur et de fierté tout ensemble que le dépit lui donnoit et qui augmentoit sa beauté. Elle lui dit qu'avant de partir de la cour par son ordre, elle avoit voulu connoître quel crime elle avoit commis pour mériter d'être exilée. Le roi lui dit que son exil n'étoit que pour quinze jours, qu'il l'avoit accordé avec une violence extrême aux raisons d'état, à cause des intrigues qui troubloient toute la cour, et que l'on faisoit sous son nom, qu'elle le devoit plaindre de la violence que l'on avoit faite à son inclination et de la douleur qu'il en souffriroit pendant ce temps. Elle lui répondit que ces quinze jours dureroient le reste de sa vie, qu'ainsi elle prenoit congé de lui pour toujours. Le roi l'assura, comme il le croyoit, que rien au monde ne pourroit l'obliger à se priver de la voir un jour de plus. »

On comprend quelle dut être la douleur d'Anne d'Autriche en perdant une pareille amie, dont elle sentait bien qu'elle causait elle-même le malheur. Elle pleura, sanglota, l'embrassa plusieurs fois, et, dans le trouble où elle était, ne sachant que lui offrir, elle défit ses pendans d'oreilles, qui valaient bien dix ou douze mille écus, et les lui donna, en la priant de les garder pour l'amour d'elle.

Mme de Hautefort se retira près du Mans, dans une terre qui appartenait à sa grand'mère, emmenant avec elle son jeune frère, M. de Montignac, et sa sœur, Mlle d'Escars, sans oublier celle qu'elle croyait sa meilleure amie, Mlle de Chémerault, que Richelieu avait aussi mise en disgrâce pour couvrir sa trahison, et qui, sous le masque du dévouement, avait accepté l'odieuse mission de surveiller l'exilée comme elle avait fait la favorite. Tel était, à son égard, l'aveuglement de Mme de Hautefort, qu'avant de quitter Paris, ayant appris que la reine s'était bornée à donner 4,000 écus à Mlle de Chémerault, sans aucune autre marque d'attachement et d'estime, elle se sentit blessée dans l'opinion qu'elle s'était faite de la générosité de la reine, et lui écrivit une dernière fois pour lui rappeler, dans les termes les plus vifs, ce qu'elle devait à Mlle de Chémerault, oubliant sa propre infortune et le rang de celle à laquelle elle écrivait pour ne songer qu'à la jeune fille. Elle avait appris aussi qu'Anne d'Autriche n'avait pas témoigné une assez haute indignation de l'outrage qui lui était fait à elle-même en sa personne, et qu'elle avait trop paru se résigner au triomphe de Richelieu. Cette conduite avait été un coup douloureux à sa fierté et à sa tendresse; elle en souffrait plus que de l'exil, et la façon dont elle en parle à la reine se ressent du trouble et de

l'amertume de son cœur. La lettre où elle exhale ses chagrins, pleine à la fois d'affection, de hauteur et de dépit, peint à merveille le caractère de Mme de Hautefort, et montre en elle, à vingt-quatre ans, à cet âge heureux des grands sentimens portés jusqu'à l'exagération, une sorte d'Émilie outrée et sublime. Voici quelques passages de cette lettre à la Corneille. On y sent que la plus grande douleur de Mme de Hautefort est de voir sa royale amie au-dessous de l'idéal de générosité et de noblesse qu'elle s'était formé, et la hardiesse de son langage en cette occasion marque déjà jusqu'où elle pourra se porter plus tard, lorsqu'elle croira la réputation de la reine bien autrement compromise.

« Madame (1), s'il m'étoit permis de juger des sentimens de votre majesté par les miens, je n'oserois vous dire adieu pour jamais, de crainte que cette parole ne mît votre vie au même péril où elle met la mienne en vous l'écrivant. Mais puisque Dieu vous fait avoir en cet accident la résignation que vous avez eue en tant d'autres, je ferois injure à la Providence et à votre courage, si je croyois que mes disgrâces et mes déplaisirs pussent donner quelque atteinte à votre santé et à votre repos. C'est donc pour jamais, madame, que je dis adieu à votre majesté, et je vous supplie très humblement de croire qu'en quelque endroit du monde que la persécution me puisse jeter, j'y passerai mes jours dans la fidélité et dans l'attachement qui sont les véritables causes qu'on me persécute, et n'aurai de regret, parmi les ennuis qui m'accablent, que de n'en pouvoir pas souffrir davantage pour l'amour de vous. Ma douleur me feroit ici achever ma lettre, si le zèle que j'ai pour votre gloire ne me défendoit de taire une chose qui la peut ternir, et de vous dissimuler l'étonnement que chacun témoigne de l'état où vous laissez Mlle de Chémerault. On sait que vous connoissez aussi bien son cœur que sa misère, et on ne croit pas même que vous lui deviez faire acheter le bien qu'elle peut recevoir de vous par une demande qui lui sortiroit de la bouche avec plus de peine que sa propre vie. Cependant on lui a commandé de se retirer avec 4,000 écus, qu'il faut qu'elle emploie à payer ses dettes : on parle de la renvoyer de la même sorte qu'on renverroit Michelette (2), si l'on s'étoit avisé des grandes cabales qu'elle fait dans la cour aussi bien que nous... On dit que, si une reine n'a pas d'argent pour fournir aux nécessités d'une fille qu'elle a aimée, elle peut bien au moins lui envoyer un présent qui témoigne qu'elle ne l'oublie pas, et lui donner après cela une pension qui assure sa subsistance, avec une lettre qui fasse connoître

(1) Vie manuscrite.
(2) Femme de service de la reine qui avait la garde de ses petits chiens.

à sa mère l'entière satisfaction que vous avez d'elle... Je suis si délicate en ce qui regarde l'opinion que toute la terre doit avoir de vous, que si M[lle] de Chémerault n'avoit pas su le présent que vous m'avez fait, je n'eusse pu m'empêcher de le lui donner de votre part. Encore que j'aie appris avec dépit la peur que vous avez de déplaire à celui qui m'arrache d'auprès de vous, je proteste que vos timidités et vos complaisances me piquent beaucoup plus pour vous que pour moi, et que je me consolerois du mal qu'il m'a fait, si j'étois bien certaine que ce fût le dernier qu'il voulût vous faire. Adieu pour la dernière fois, madame; je ne puis plus penser à ne vous voir jamais, et si cette mortelle imagination ne me donne relâche pour un moment, je ne vivrois même pas assez pour vous dire que je suis, madame, de votre majesté, la très fidèle, etc... »

Tous ceux qui, à la cour et à Paris, avaient connu M[me] de Hautefort, sa vertu, son désintéressement, son obligeance, sa libéralité, ne la virent pas s'éloigner sans un extrême déplaisir. Les plus inconsolables furent ses amans, comme on disait alors. L'un d'eux, le marquis de Noirmoutiers, ne pouvant résister à la violence de sa passion, s'échappa de Paris et courut au Mans pour la voir encore et dans l'espérance de la toucher; mais M[me] de Hautefort ne l'aimait point, et elle comprenait trop la dignité du malheur pour la compromettre en recevant une visite équivoque. Le brillant marquis n'obtint pas même une audience et un regard. Elle s'ensevelit dans une solitude profonde, ne recevant qu'un très petit nombre d'amis, entre autres le pauvre La Porte, qu'elle avait fort contribué, pendant le retour de son crédit, à tirer de la Bastille, et qui, exilé comme elle, habitait dans le voisinage. Ces deux âmes loyales et courageuses, bien séparées par leur rang dans le monde, s'étaient rapprochées dans leur fidélité à Anne d'Autriche et dans leur commune ardeur pour ses intérêts et pour sa gloire. La Porte avait vu M[me] de Hautefort si intrépide, et il la savait si pure, si désintéressée, si bienfaisante, qu'il s'était donné à elle tout autant qu'à la reine et bien plus qu'à M[me] de Chevreuse. Il n'était pas dupe de la feinte amitié de M[lle] de Chémerault, et plus d'une fois il tenta d'éclairer M[me] de Hautefort; mais celle-ci rejetait bien loin ses soupçons, « ne pouvant pas seulement, dit La Porte (1), souffrir la pensée d'un tel crime, » et elle ne fut désabusée qu'à la mort de Richelieu, lorsque la reine lui envoya les lettres de M[lle] de Chémerault, trouvées dans la cassette du cardinal.

C'est pendant ce séjour auprès du Mans qu'elle entendit parler de Scarron, de ses cruelles infirmités, et de la gaieté courageuse

(1) *Mémoires*, collection Petitot, p. 391, etc.

avec laquelle il les supportait. Scarron souffrait; c'était assez, elle s'intéressa au bouffon malade et lui vint en aide de toutes les manières. De là, tant de vers adressés par Scarron à M[me] de Hautefort et à sa sœur (1).

Cependant les événemens se pressaient sur la scène mobile qu'elle venait de quitter. Du fond de sa retraite, pendant trois années, elle assista de loin à bien des spectacles qui tour à tour agitèrent son âme de rares joies, d'inquiètes espérances, d'effroi, de compassion, d'horreur. Elle recevait de fréquens et secrets messages d'Anne d'Autriche, qui l'assuraient de sa constante amitié. Un jour, elle reçut de sa part le portrait du petit dauphin comme un présage de jours meilleurs. Quels durent être ses sentimens, lorsqu'elle apprit l'audacieuse entreprise du comte de Soissons, son triomphe à la Marfée et sa mort! Bientôt aussi elle vit l'ambitieux étourdi qui l'avait remplacée dans le cœur du roi, parvenu au faîte de la faveur, s'en précipiter lui-même, conspirer la perte de celui auquel il devait tout, et, retombé sous la main puissante qui l'avait tiré du néant, porter, à vingt-deux ans, sa tête sur un échafaud. Elle vit enfin ce terrible cardinal, vainqueur de tous ses ennemis au dedans et au dehors, maître du roi et de la France, et, méditant les plus hardis desseins, succomber à ses soucis et à ses infirmités, et Louis XIII, épuisé et languissant, tout prêt à le suivre dans la tombe.

Anne d'Autriche n'osa pas rappeler les serviteurs et les amis auxquels elle tenait le plus avant que le roi eût fermé les yeux. Tout entière à son grand objet, d'être mise par le roi lui-même en possession de la régence, elle s'était résignée aux étroites limites où la déclaration royale du 20 avril 1643 renfermait son autorité, et elle avait souffert sans se plaindre que cette même déclaration maintînt et perpétuât l'exil de sa plus ancienne amie, M[me] de Chevreuse, se réservant d'agir plus tard selon son pouvoir et selon les circonstances. Pendant la fin d'avril et le commencement de mai, chaque jour on croyait que le roi allait expirer. Une fois même, la nouvelle de sa mort étant arrivée au Mans, M[me] de Hautefort et La Porte se hâtèrent d'accourir à Paris; le lendemain, il se trouva que la nouvelle était fausse, et il leur fallut regagner leur retraite sans avoir vu personne (2). Le 14 mai, le roi Louis XIII acheva de mourir, et le 17 la reine écrivait de sa propre main à M[me] de Hautefort la lettre suivante : « Je ne puis demeurer plus longtemps sans envoyer de

(1) Lorsque M[me] de Hautefort revint à la cour, elle présenta Scarron à la reine Anne, et elle lui fit obtenir une pension et un bénéfice au Mans. Voyez les pièces que Scarron lui a adressées ainsi qu'à sa sœur, M[lle] d'Escars, à diverses époques, t. VII des *Œuvres de Scarron*, édition d'Amsterdam, 1752.

(2) *Mémoires* de La Porte, p. 391 et 392.

Cussy (domestique de la reine) pour vous conjurer de me venir trouver aussitôt qu'il vous aura donné celle-ci. Je ne vous dirai autre chose, l'état où je suis après la perte que j'ai faite ne me permettant que de vous assurer de mon affection, laquelle je vous témoignerai toute ma vie, et que je suis votre bonne amie et maîtresse (1).

« ANNE. »

Pour faire honneur à son amie et lui marquer davantage son empressement à la voir, la reine lui envoya sa propre voiture. Mme de Hautefort rentra donc à la cour en triomphe; elle reprit sa charge de dame d'atours; elle put croire que ses épreuves étaient terminées, et qu'elle avait enfin touché le port.

III.

Marie de Hautefort avait vingt-sept ans en 1643. La jeune femme avait remplacé la jeune fille. Tout en restant modestes, ses manières étaient devenues plus aisées. Elle se livrait davantage aux plaisirs de la conversation et de la comédie, à la lecture des poètes français et italiens, à celle des romans du jour. Avec sa délicatesse et sa fierté, ses grands sentimens et son amabilité, elle était faite pour être un des ornemens de l'hôtel de Rambouillet, une digne amie de l'illustre marquise, de sa fille Julie et de Mme de Sablé, une véritable et parfaite précieuse; elle le devint sous le nom d'Hermione (2), et toute sa vie elle en garda la réputation. Il était difficile d'unir plus d'agrément à plus de solidité. La sérénité de son âme passait dans ses propos enjoués, qu'animait une plaisanterie assez vive, mais toujours du meilleur goût. Elle donnait un tour heureux aux moindres choses, elle récitait admirablement les vers, savait jouer de la guitare, chantait bien, et écrivait des lettres fort jolies. Pour son caractère, on ne savait ce qu'on devait y admirer le plus, de l'élévation ou de la bonté. Assez libre et même un peu fière avec les grands, elle était douce aux inférieurs, et d'une bienfaisance égale à son désintéressement. Elle était donc honorée et aimée de tout le monde, et par-dessus tout cela les grâces incomparables de sa personne semaient autour d'elle les adorateurs.

Nous avons dit un mot de la passion respectueuse qu'éprouva

(1) Nous devons ce billet au père Griffet, dans son excellente et trop peu appréciée *Histoire de Louis XIII;* c'est sans doute un abrégé qu'en a voulu donner Mme de Motteville, lorsqu'elle dit, t. Ier, p. 164, que la reine avait écrit de sa propre main à Mme de Hautefort « qu'elle la priait de revenir, qu'elle ne pouvait goûter de plaisir parfait si elle ne le goûtait avec elle, » et ces mêmes mots : « *Venez, ma chère amie, je meurs d'impatience de vous embrasser.* » L'abrégé est plus tendre que la lettre même.

(2) Saumaise, *le grand Dictionnaire des précieuses*, 1661, t. Ier, p. 218.

pour elle La Rochefoucauld. Elle inspira le même sentiment à l'impétueux Charles IV, duc de Lorraine, et le triomphe de sa chaste beauté est d'avoir un moment transformé l'amant de Mme de Chevreuse, de Béatrice de Cusance et de Marianne Pajot, en un héros de l'Astrée et du grand Cyrus. Le duc l'aima sans oser se déclarer autrement que par une galanterie empruntée aux romans à la mode. Dans un combat, soit à Nortlingen, soit plutôt à Tudelingen, où Charles IV déploya de grands talens militaires couronnés par la victoire, ayant fait prisonniers deux gentilshommes français dont l'un avait servi avec le frère de Mme de Hautefort, il lui demanda s'il connaissait cette dame. Ce gentilhomme ayant répondu qu'il l'avait vue très souvent à la cour, Charles leur dit à tous les deux : « Je vous donne la liberté, et ne veux pour votre rançon que l'honneur de savoir que vous avez baisé de ma part la robe de Mme de Hautefort. » Ce qui fut ponctuellement exécuté. Elle avait eu un peu plus de peine à réprimer la violente passion du brillant marquis de Noirmoutiers, de la maison de La Trémouille. Il est assez piquant qu'elle ait tourné la tête à Chavigny, le confident et le disciple de Richelieu, et malgré toute sa modestie et sa retenue, elle ne put s'empêcher de troubler le cœur du sage et noble marquis depuis duc de Liancour, le mari de Jeanne de Schomberg. Sous Louis XIII, dans un moment où il croyait qu'il allait perdre sa femme, au milieu de la douleur la plus sincère, M. de Liancour avait laissé pénétrer dans son âme une secrète espérance qu'il n'avait pu contenir en présence de celle qui l'aurait pu consoler, et il l'avait trahie par quelques mots embarrassés que Mme de Hautefort avait accueillis avec un air et un silence qui avaient suffi à faire rentrer en lui-même le noble duc; mais l'imprudente déclaration avait été entendue et rapportée au roi, qui, alors dans toute la recrudescence de sa passion pour Mme de Hautefort, ne pouvait souffrir qu'on lui adressât aucun hommage. M. de Liancour courait risque d'être renvoyé, et toute la cour était émue et inquiète. Mme de Hautefort se conduisit en cette affaire avec tant de modestie, de sagesse et d'esprit, que la jalousie de Louis XIII s'apaisa, et que M. de Liancour changea peu à peu ses premiers sentimens en une tendre amitié : noble changement qu'il appartient à bien peu de femmes de produire, et qui demande un mélange exquis de parfaite honnêteté et de bonté affectueuse (1).

Mais si Louis XIII eut tant d'humeur contre M. de Liancour pour avoir adressé à Mme de Hautefort quelques paroles, il entra dans une bien autre colère, lorsqu'il apprit, à peu près vers le même temps, qu'il avait auprès de l'aimable dame d'atours un rival bien plus re-

(1) Vie manuscrite.

doutable dans le plus jeune et le plus brave capitaine de ses gardes, Potier, marquis de Gêvres, le fils aîné du comte de Trêmes. C'était un des jeunes seigneurs de la cour qui donnait les plus grandes espérances. Son service de capitaine des gardes lui faisant rencontrer souvent la belle Marie, il en était devenu éperdument amoureux, et sachant bien à qui il avait affaire, il avait soutenu ses ardens et respectueux hommages de propositions qui n'étaient pas faites pour être repoussées. M[lle] de Chémerault, pour qui M[me] de Hautefort n'avait pas de secret, en avertit Richelieu (1), qui en avertit le roi, afin de lui montrer que la belle dame n'était pas aussi insensible qu'elle le voulait faire accroire, et qu'elle répondait bien mal à sa royale affection. Louis XIII, transporté de courroux, envoya trois de ses gens chez M[me] de Hautefort demander une explication. Celle-ci ne trouva pas de sa dignité de s'expliquer avec eux, et leur dit seulement que si le roi voulait bien venir lui-même, elle ne lui cacherait rien. Louis XIII y courut sur-le-champ, et elle lui avoua sans détour qu'en effet le marquis de Gêvres la recherchait et qu'il lui avait fait parler par un de leurs amis. Le roi se montra charmé de cette loyale déclaration, disant en même temps que si elle avait usé du moindre déguisement, il l'aurait chassée de la cour; mais il ne s'en tint pas là : il envoya un exempt de ses gardes se plaindre au comte de Trêmes de la conduite de son fils, qui, étant à son service et recherchant une personne du service de la reine, osait le faire par des voies secrètes et sans en avoir obtenu la permission de leurs majestés. Il déclarait d'ailleurs qu'il ne s'opposait pas à ce mariage, mais sur un ton que le comte de Trêmes comprit fort bien. Se prêtant, en fin courtisan, à cette comédie, c'est lui qui s'éleva contre ce mariage, et le jeune capitaine des gardes dut signer une déclaration où librement il renonçait au dessein qu'il avait eu. Cette belle déclaration est des premiers jours de 1639 (2). Gêvres s'y serait-il arrêté après la mort de Louis XIII, s'il eût revu à la cour Marie de Hautefort plus brillante que jamais, et si une mort glorieuse ne l'avait pas emporté au siége de Thionville, quand il allait devenir maréchal de France?

Parmi tant d'autres adorateurs de la belle dame qui paraîtront successivement, mettons ici, à côté du jeune et héroïque marquis de Gêvres, le vieux duc d'Angoulême, gouverneur de Provence, le fils de Charles IX et de Marie Touchet. Resté veuf de Charlotte de Mont-

(1) Lettres de M[lle] de Chémerault, dans le *Journal de M. le cardinal de Richelieu*, p. 184 et 185 de l'édition plus haut citée.

(2) Nous tirons ces curieux détails d'une pièce inédite, enfouie à la Bibliothèque nationale dans le fonds Du Puy, n[os] 548, 549, 550. En tête de cette pièce, on lit : « Hautefort. Gesvres, 1639. »

morency, il mit aux pieds de Mme de Hautefort sa fortune et son nom qu'elle n'hésita point à refuser (1). Le duc de Ventadour, le chef de la maison de Levis, ne cachait pas la vive et solide passion qu'elle lui avait inspirée : il la recherchait ouvertement et briguait son cœur et sa main (2).

Quelle était donc cette beauté à laquelle nul ne résistait, et qui, sans la moindre coquetterie, soumettait les cœurs les plus dissemblables, les plus purs et les plus légers, les plus hardis comme les plus sages, et les vieillards comme les jeunes gens? Le moment est venu de la faire connaître d'après les témoignages les plus certains.

Sans nous arrêter à recueillir les divers éloges que les mémoires contemporains prodiguent en passant à Mme de Hautefort, nous nous en tiendrons à trois descriptions tracées par des mains différentes, et qui toutes les trois, par leur ressemblance, témoignent de leur commune exactitude. Mme de Motteville fournit d'abord les traits essentiels (3) : « Ses yeux étoient bleus, dit-elle, grands et pleins de feu, ses dents blanches et égales, et son teint avoit le blanc et l'incarnat nécessaires à une beauté blonde. » La pieuse amie qui nous a laissé une vie édifiante de Mme de Hautefort a cédé elle-même au plaisir de faire connaître en détail une si parfaite beauté. La chaste plume n'a rien oublié, et la peinture entière est d'une naïveté gracieuse qui répond assez de sa fidélité : « Mlle de Hautefort est grande et d'une très belle taille; le front large en son contour, qui n'avance guère plus que les yeux, dont le fond est bleu et les coins bien fendus; leur vivacité est surprenante et leurs regards modestes; ses sourcils sont blonds, assez bien fournis, se séparant les uns des autres à l'endroit où se joint le front; le nez aquilin, la bouche ni trop grande ni trop resserrée, mais bien façonnée; les lèvres belles et d'un rouge vif et beau; les dents blanches et bien rangées. Deux petits trous aux côtés de la bouche achèvent la perfection et lui rendent le rire fort agréable; elle a les joues bien remplies : la nature s'est complu à y mêler le blanc et le vermeil avec tant de mignardise, que les roses semblent s'y jouer avec les lis; elle a les cheveux du plus beau blond cendré du monde, en quantité et fort longs, et les tempes bien garnies; elle a la gorge bien faite, assez formée et fort blanche, le cou rond et bien fait, le bras beau et bien rond, les doigts menus et la main pleine. Elle a l'air libre et aisé, et quoiqu'elle n'affecte pas de certains airs que la plupart des belles veulent avoir pour faire remarquer leur beauté, elle ne laisse pas

(1) Tallemant, t. Ier, p. 141.
(2) Scarron, t. VII, p. 180, *Voyage de la Reine à La Barre.*
(3) *Mémoires*, t. Ier, p. 48.

d'avoir un air de majesté dans toute sa personne qui imprime à la fois le respect et l'amitié (1). »

Le portrait de Mme de Hautefort, sous le nom d'Olympe, qui se trouve à la suite des *Divers Portraits* de Mademoiselle, la représente vers cet âge de quarante ans, si redoutable à la beauté imparfaite et fragile, mais qui met la solide et vraie beauté dans tout son lustre, que va bientôt suivre un inévitable déclin. Ce n'est plus *l'Aurore* des poètes de Louis XIII; c'est, pour continuer leur langage, l'astre lui-même à son coucher. Ses blonds cheveux ont à peine changé leur teinte délicate pour celle du brun clair le plus agréable. Elle avait donc vaincu le temps, mais nous doutons fort qu'elle pût résister à la description insipide et maniérée que nous épargnons au lecteur (2).

Comment admettre qu'une beauté pareille, deux fois favorite d'un roi, l'objet de tant d'adorations, et qui plus tard devint la femme d'un des hommes les plus considérables de son temps, n'ait pas souvent exercé le pinceau et le burin des meilleurs artistes du XVIIe siècle? Et pourtant on chercherait en vain la belle Marie dans la riche galerie de Versailles, dans celle que Mademoiselle avait rassemblée au château d'Eu, et dans les diverses collections célèbres. On n'en a même d'autre portrait gravé que celui de la collection de Desrochers, si médiocre et si lourd. Il n'est pas aisé d'y reconnaître Olympe dégradée par un burin vulgaire. Cependant voilà bien encore ce grand front, ces grands yeux, cette abondante chevelure, flottant sur d'admirables épaules, ce cou bien fait, ce sein magnifique, qui, pour revivre dans toute leur beauté, demandaient le talent brillant et doux de Poilly ou de Nanteuil.

Bien convaincu qu'il devait se trouver quelque part un portrait de la belle dame perdu dans quelque galerie particulière ou dans le coin d'un château de province, nous avons porté nos recherches partout où pouvait nous conduire la moindre espérance, et nous avons eu enfin la bonne fortune de rencontrer ce que nous avions tant désiré dans une noble famille alliée de celle des Hautefort. Lorsque le second frère de Marie, le comte de Montignac, épousa

(1) C'est à la vie manuscrite qu'appartient ce passage trop abrégé dans la vie imprimée. Celle-ci, en retour, s'étend un peu plus sur le mélange de majesté et de douceur qui semble bien avoir été le caractère de la beauté de Mlle de Hautefort.

(2) Les *Divers Portraits* parurent en 1659, et il y en eut cette même année deux autres éditions sous le titre de *Recueil des Portraits et des Éloges en prose, dédiés à Son Altesse Royale Mademoiselle*. C'est la seconde de ces éditions, plus ample que la première, qui donna pour la première fois le portrait de Mme de Hautefort, qui de là a passé dans la *Galerie des Peintures*, 2 volumes, 1663. Ce portrait, publié en 1659, et composé sans doute quelque temps auparavant, montre donc Mme de Hautefort entre quarante et quarante-trois ans.

Marthe d'Estournel, il aura sans doute apporté dans la maison où il entrait un portrait de sa sœur, qui y est resté depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Nous l'avons eu entre les mains, nous l'avons longtemps examiné, et nous pouvons nous flatter d'avoir vu Marie de Hautefort dans tout l'éclat de sa beauté, vers l'âge qu'elle avait à l'époque de son histoire où nous sommes arrivés. La peinture n'est assurément pas d'une grande finesse, mais la vie n'y manque point, et l'on croit volontiers à la ressemblance. Les traits les plus frappans des trois descriptions que nous avons reproduites s'y retrouvent relevés par le charme et la fraîcheur de la jeunesse. Marie de Hautefort est représentée en buste. Elle a d'abondans cheveux blonds agréablement bouclés, le front haut, les yeux bleus et grands, le nez légèrement aquilin, la bouche petite, les lèvres d'un rouge brillant, une petite fossette au menton, les joues pleines et colorées, l'ovale du visage parfait, le cou rond et assez fort, de belles épaules, le sein, que voile à demi une sorte d'écharpe en mousseline, ample et bien formé. Elle a des perles aux oreilles, un collier de perles et une agrafe de perles à la poitrine. Elle porte une sorte de cuirasse de fantaisie qui se termine aux épaules et à la ceinture par des ornemens en or et des rubans. L'ensemble a plus de force et de noblesse que de légèreté et de grâce. Marie de Hautefort nous rappelle cet idéal de la vraie et grande beauté que nous avons autrefois retracé, au scandale des jolies femmes (1); elle est de la famille de Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, de sa fille, Mme de Longueville, de Mme de Montbazon et de Mme de Guyméné, de la princesse Marie de Gonzague et de sa sœur Anne la Palatine. Elle était faite pour figurer avec elles dans ce paradis de la beauté qui s'appelle la cour de Louis XIII et de la régente. Elle en était une des étoiles les plus brillantes, et certainement la plus pure.

IV.

Revenue auprès de la reine à la fin de mai 1643, Mme de Hautefort pouvait se promettre, ainsi que nous l'avons dit, de longs jours heureux. Elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, au comble de la considération et de la faveur. Anne d'Autriche lui avait promis de l'aimer toute la vie. Cependant, au bout de quelques mois, le charme de l'ancienne amitié était à jamais rompu, et une année n'était point écoulée que Mme de Hautefort recevait l'ordre de quitter la cour.

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1851.

De quel côté étaient les torts? Qui faut-il accuser d'Anne d'Autriche ou de sa belle favorite? Ni l'une ni l'autre. Tout le mal vint d'une situation nouvelle, qui, en s'établissant peu à peu, les séparait inévitablement. Anne d'Autriche, devenue régente, changea de politique; elle renonça à ses desseins et à ses amis pour prendre ceux de Richelieu, présentés par une autre main. M[me] de Hautefort au contraire resta fidèle aux anciens desseins et surtout aux anciens amis de la reine.

La gloire d'Anne d'Autriche, dans la postérité, est d'être arrivée au pouvoir, traînant après elle quinze ans de malheurs et de persécutions, d'amers et profonds ressentimens, avec une foule d'amis qui, pour elle, avaient bravé la mort, l'exil, la prison, et de n'avoir pas tardé à reconnaître que l'intérêt de la France, de son fils et de la royauté exigeait d'elle le sacrifice de ses amitiés et de ses haines, et de tous ses anciens engagemens. Elle semblait destinée, en 1643, à devenir une autre Marie de Médicis. C'était le parti de la reine-mère qui avait combattu pour elle, et, après avoir partagé sa disgrâce, il comptait bien partager son crédit. La politique de ce parti était au dehors la paix, l'alliance espagnole, l'abandon de l'alliance protestante, au dedans le rétablissement de l'anarchique autorité des princes et des grandes familles, la domination des évêques sous le manteau de la religion, et celle du parlement sous celui de la liberté, en un mot le retour à l'ordre de choses que Louis XIII et Richelieu avaient entrepris de faire cesser. Qu'on nous permette d'éclairer ce moment critique et glorieux de notre histoire par un souvenir de notre temps. Lorsqu'en 1814 et 1815 la maison de Bourbon reparut parmi nous, elle ramenait de l'exil avec elle tout un monde de préjugés et d'inimitiés contre tout ce qui s'était passé en France depuis vingt-cinq années. Le roi Louis XVIII revenait avec un parti qui lui avait aussi prodigué les sacrifices, et qui comptait dans ses rangs des noms illustres, des vertus et même des talens. Quelles lumières supérieures ne lui fallait-il pas pour reconnaître que le triomphe de ce parti était la perte de la monarchie, pour comprendre l'excellence de l'ordre nouveau, pour en venir à préférer à des amis éprouvés d'anciens adversaires, des généraux de la république et de l'empire, pour accepter les principes et les résultats de la révolution française, et devenir un roi constitutionnel, comme Henri IV, après la ligue, s'était fait un roi catholique! De même en 1643 il fallut à la reine Anne une intelligence et une fermeté peu communes pour se séparer de ceux qui jusque-là l'avaient fidèlement servie, et embrasser la politique de celui qui l'avait tant persécutée. Ce grand changement s'opéra presque insensiblement, et sans qu'Anne d'Autriche elle-même en ait d'abord eu conscience; il ne parut à décou-

vert qu'après deux ou trois mois d'incertitudes et de luttes intérieures. Deux causes principales expliquent ce changement : avant tout, l'instinct de la royauté, puis le talent de Mazarin, la confiance et l'affection qu'il sut inspirer à la régente.

La royauté a son génie et ses vertus, comme ses préjugés et ses périls, et dès qu'Anne d'Autriche, d'épouse délaissée et sans puissance, fut devenue vraiment reine et investie de l'autorité souveraine, par cela seul elle dut prendre d'autres pensées et voir les choses d'un autre œil. Il ne lui pouvait déplaire d'être maîtresse absolue en France, de disposer à son gré des commandemens et de toutes les grandes charges, au lieu de les remettre aux mains de grands seigneurs indépendans, ingrats, souvent rebelles. Et d'ailleurs, mère encore plus que sœur, elle devait aimer à voir la couronne de son fils s'accroître, même aux dépens de celle de son frère le roi d'Espagne. Voilà les soutiens naturels que Mazarin rencontra auprès de la reine, et qu'il sut développer avec un art merveilleux. Il eut l'air de mettre tout à ses pieds, et il opposa cette soumission empressée et dévouée aux exigences altières de ses prétendus amis, qui réclamaient sa faveur comme une dette et l'opprimaient de leur ancien dévouement. Les qualités inférieures du ministre, son adresse, sa douceur, sa parole insinuante, les agrémens de son esprit et de sa personne vinrent encore en aide à ses hautes qualités; on dit même qu'il acheva la conversion de la reine en s'adressant au cœur de la femme. Ce bruit, mollement repoussé par M[me] de Motteville, était fort répandu et très accrédité au XVII[e] siècle. Et en vérité, si Anne d'Autriche n'a point aimé Mazarin, si elle a su le comprendre par les seules lumières de sa raison, si elle lui a sacrifié tous ses amis sans nul dédommagement de cœur, si en 1643 elle l'a défendu contre les Importans, et en 1648 et 1649 contre la fronde, si elle lui est restée fidèle pendant son exil en 1651 ; si pour lui en 1652 et 1653 elle a bravé une guerre civile longue et cruelle, et consenti à errer en France, avec ses enfans, à la merci de combats douteux, et souvent sans savoir où le lendemain elle reposerait sa tête, plutôt que d'abandonner un étranger détesté et méprisé presque à l'égal du maréchal d'Ancre, parce qu'elle avait discerné en cet étranger un homme de génie méconnu, seul capable de sauver la royauté et de maintenir la France au rang qui lui appartient en Europe; si cette constance, que les plus terribles orages ne purent ébranler et qui a duré pendant plus de dix années, ne s'appuyait pas en elle sur un sentiment particulier, le grand mobile et la grande explication de la conduite des femmes, il faut alors considérer Anne d'Autriche comme un personnage extraordinaire, un des plus grands esprits, une des plus grandes âmes qui aient occupé un trône, une reine égale ou supérieure à Élisabeth.

Nous n'osons pas aller aussi loin, bien que nous soyons très convaincu que les historiens n'ont guère été plus justes envers Anne d'Autriche qu'envers Louis XIII, et ne lui ont pas donné le rang qu'elle mérite.

Jusqu'où a pu aller la liaison de la reine et de Mazarin, nous ne chercherons pas à le décider; nous n'affirmons qu'une seule chose, la seule aussi qui importe à l'histoire : c'est que la reine a eu pour son ministre un sentiment de la nature la plus tendre, qui a donné sur elle à Mazarin un suprême ascendant, et explique le prodige de son inviolable fidélité au cardinal pendant tant d'années et au milieu des plus grands dangers. Sans doute d'autres causes concoururent avec ce sentiment, son aversion pour les affaires, l'évidente incapacité des deux premiers rivaux de Mazarin, l'évêque de Beauvais et le duc de Beaufort, l'absence de M[me] de Chevreuse en ces premiers momens décisifs, l'impossibilité de mettre d'abord Châteauneuf à la tête du gouvernement malgré l'opposition de M. le Prince et surtout de sa femme, le respect de la volonté dernière de Louis XIII, les heureux débuts et les succès toujours croissans du cardinal jusqu'au commencement de la fronde; mais selon nous ces diverses causes avaient elles-mêmes besoin d'un secret et plus puissant appui dans le cœur d'Anne d'Autriche.

Oui, Anne d'Autriche a aimé Mazarin. Comment en douter devant le passage suivant des *Mémoires* du jeune Brienne (1) ? « Peut-être, et je ne le désavoue pas, la reine accorda-t-elle son estime au cardinal avec trop peu de ménagement. Quoiqu'il n'y eût sans doute en cela rien que d'innocent, le monde, qui sera toujours méchant, ne put s'empêcher d'en parler en des termes peu respectueux, et la licence alla si loin que chacun crut voir ce qui n'étoit pas, et que ceux même qui le croyoient le moins l'assuroient comme véritable. La galanterie de la reine, s'il y en a eu, étoit toute spirituelle; elle étoit dans les mœurs, dans le caractère espagnol, et tenoit de ces sortes d'amours qui n'inspirent point de souillures; j'en puis au moins juger ainsi d'après ce que m'a raconté ma mère. La reine avoit pour elle beaucoup de bonté, et ma mère, qui l'aimoit sincèrement, osa l'entretenir un jour de ces mauvais propos. Voici comment la chose se passa. C'étoit à l'époque où la faveur du cardinal auprès de la reine éclatoit librement aux yeux de la cour, et quand le monde malin, comme j'ai déjà dit et ne puis trop répéter, faisoit le plus de bruit de leurs prétendues amours. M[me] de Brienne s'étoit un soir recueillie, selon sa coutume, quelques in-

(1) *Mémoires* inédits de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, etc., par M. Barrière; Paris, 1828, t. II, p. 39.

stans dans l'oratoire de la reine. Sa majesté y entra sans l'apercevoir; elle avoit un chapelet dans une de ses mains, elle s'agenouilla, soupira, et parut tomber dans une méditation profonde. Un mouvement que fit ma mère la tira de sa rêverie : « Est-ce vous, madame de Brienne? lui dit sa majesté. Venez, prions ensemble, nous serons mieux exaucées. » Quand la prière fut finie, ma mère, cette véritable amie, ou, pour parler plus respectueusement, cette servante fidèle, demanda permission à sa majesté de lui parler avec franchise de ce qu'on disait d'elle et du cardinal. La bonne reine, en l'embrassant cordialement, lui permit de parler. Ma mère le fit alors avec tout le ménagement possible; mais comme elle ne déguisoit rien à la reine de tout ce que la médisance publioit contre sa vertu, elle s'aperçut, sans en faire semblant, ainsi qu'elle me l'a dit elle-même après m'avoir engagé au secret, que plus d'une fois sa majesté rougit jusque dans le blanc des yeux; ce furent ses propres paroles. Enfin, lorsqu'elle eut fini, la reine, les yeux mouillés de larmes, lui répondit : « Pourquoi, ma chère, ne m'as-tu pas dit cela plus tôt? Je t'avoue que je l'aime, et je puis même dire tendrement; mais l'affection que je lui porte ne va pas jusqu'à l'amour, ou si elle y va sans que je le sache, mes sens n'y ont point de part, mon esprit seulement est charmé de la beauté de son esprit. Cela seroit-il criminel? Ne me flatte point : s'il y a même dans cet amour l'ombre du péché, j'y renonce maintenant devant Dieu et devant les saints, dont les reliques reposent en cet oratoire. Je ne lui parlerai désormais, je t'assure, que des affaires de l'état, et romprai la conversation dès qu'il me parlera d'autre chose (1). » Ma mère, qui étoit à genoux, lui prit la main, la baisa, la plaça près d'un reliquaire qu'elle venoit de prendre sur l'autel : « Jurez-moi, madame, dit-elle, je vous en supplie, jurez-moi sur ces saintes reliques de tenir à jamais ce que vous venez de promettre à Dieu. — Je le jure, dit la reine en posant sa main sur le reliquaire, et je prie Dieu de me punir si j'y sais le moindre mal (2). — Ah! c'en est trop, reprit ma mère tout en pleurs, Dieu est juste, et sa bonté, n'en doutez pas, madame, fera bientôt connoître votre innocence. » Elles se remirent ensuite à prier tout de nouveau, et celle dont j'ai su ce fait, que je n'ai point cru devoir taire à présent que la reine a reçu dans le ciel la récompense de ses bonnes œuvres, m'a dit plusieurs fois qu'elles ne prièrent jamais l'une et l'autre de meilleur cœur. Quand elles

(1) Le cardinal lui parlait donc d'autre chose.

(2) Voilà qui est bien fort et nous persuaderait tout à fait, si nous ne nous souvenions qu'en 1637, sortant de communier, Anne jura sur la sainte eucharistie qu'elle venait de recevoir, et sur le salut de son âme, qu'elle n'avait pas une seule fois écrit en Espagne, tandis que pus tard elle fit des aveux bien contraires à ses premiers sermens.

eurent achevé leur oraison, que cet incident prolongea plus que de coutume, M[me] de Brienne conjura la reine de lui garder le secret. Sa majesté le lui promit, et en effet elle ne s'est jamais aperçue que la reine en ait parlé au cardinal, ce qui, à mon avis, est une grande preuve de son innocence. » Il nous faut avouer que si cette grande preuve de la parfaite innocence des relations d'Anne d'Autriche et de Mazarin était seule, elle serait bien insuffisante, car dans les carnets du cardinal nous trouvons bien des passages où il se plaint très vivement que M[me] de Brienne tourmente la conscience de la reine, ce qu'il n'a pu savoir que par la reine elle-même. Ajoutons bien vite, pour être impartial, que M[me] de Chevreuse, qui n'était pas prude assurément, s'exprime toujours avec doute sur le degré d'intimité d'Anne d'Autriche et de son ministre. « Elle m'a dit plusieurs fois, dit Retz (1), que la reine n'avoit le tempérament ni la vivacité de sa nation, qu'elle n'en tenoit que la coquetterie, mais qu'elle l'avoit au souverain degré... qu'elle lui avoit vu dès l'entrée de la régence une grande pente pour M. le cardinal, mais qu'elle n'avoit pu démêler jusqu'où cette pente l'avoit portée, qu'il étoit vrai qu'elle avoit été chassée de la cour sitôt après, qu'elle n'avoit pas eu le temps d'y voir clair quand il y auroit eu quelque chose, qu'à son retour en France, après le siége de Paris, la reine dans les commencemens s'étoit tenue si couverte avec elle qu'elle n'avoit pu y rien pénétrer, que depuis qu'elle s'y étoit raccoutumée, elle lui avoit vu dans des momens de certains airs qui avoient beaucoup de ceux qu'elle avoit autrefois avec Buckingham, qu'en d'autres elle avoit remarqué des circonstances qui lui faisoient juger qu'il n'y avoit entre eux qu'une liaison intime d'esprit, que l'une des plus considérables étoit la manière dont le cardinal vivoit avec elle, peu galante et même rude, ce qui toutefois, ajouta M[me] de Chevreuse, a deux sens, de l'humeur dont je connois la reine; c'est pourquoi je ne sais qu'en juger. »

Sans poursuivre cette discussion délicate (2), revenons à 1643 et à M[me] de Hautefort.

(1) Édit. d'Amsterdam, 1731, t. II, p. 383 et 384, et dans l'édit. de M. Aimé Champollion, p. 303.

(2) Rappelons que deux écrivains de notre temps dont l'opinion nous est considérable, l'exact éditeur des *Lettres du cardinal à la reine, à la princesse Palatine*, etc., et le savant auteur des *Mémoires sur madame de Sévigné*, s'accordent à penser que Mazarin a été l'amant d'Anne d'Autriche. M. Ravenel se fonde sur des expressions employées par Mazarin, très vives il est vrai, mais qui dans la langue du XVII[e] siècle n'ont peut-être pas toute la signification qu'il leur prête, d'autant plus que Mazarin, connaissant la coquetterie de la reine, ne devait pas se faire faute de charger outre mesure, à la façon italienne, ses protestations de tendresse et de dévouement. Les argumens de M. Walckenaer approchent bien plus de la certitude. Le principal est une lettre de la reine à Mazarin, jusqu'alors inédite; voyez les *Mémoires sur madame de Sévigné*,

Mme de Hautefort aurait pu se résigner au changement politique de la reine, elle ne se résigna point à l'abandon de leurs anciennes et communes amitiés. Nous l'avons déjà dit : elle n'avait point de système sur les affaires d'état; toute sa politique était dans son cœur, dans sa fierté, dans sa délicatesse. En se donnant à la reine aux jours du malheur, elle s'était liée avec tous ceux qui avaient souffert pour la même cause; il était donc bien naturel qu'en revenant à la cour, en 1643, elle entrât dans leurs intérêts et s'imaginât qu'ils allaient recevoir comme elle le prix de leur dévouement. Comment aurait-elle rompu avec eux? C'eût été rompre avec tout le passé de sa vie, avec toutes ses habitudes, avec tous ses sentimens, et pour ainsi dire avec elle-même. L'honneur lui en interdisait la seule pensée, et l'honneur était tout pour Mme de Hautefort. Elle aimait la cour, l'éclat, la magnificence, mais elle aimait encore plus la gloire : elle avait ce soin passionné de la considération qui fait fuir la moindre apparence d'une lâcheté et d'une bassesse. Et quand la généreuse fille vit peu à peu, non-seulement tous les anciens plans de la reine abandonnés, mais ses plus anciens et ses plus fidèles amis tenus dans l'ombre, puis disgraciés, puis proscrits et contraints de reprendre le chemin de la prison et de l'exil, elle ne consentit point à passer du côté de la fortune, elle prit parti encore une fois pour les opprimés du jour, parla leur langage, accepta leurs dangers, et regarda en face le nouveau Richelieu triomphant. Elle eut tort sans doute aux yeux de la raison d'état; mais quelle femme, si ce nom est encore

IIIe partie, p. 471. Nous devons dire que nous connaissons plusieurs autres lettres d'Anne d'Autriche, qui sont bien fortes aussi et qui semblent emporter la balance. On en pourra juger par les passages suivans (Bibliothèque nationale, *Boîtes du Saint-Esprit*, lettres inédites et autographes d'Anne à Mazarin) : « Dimanche au soir (vraisemblablement de la fin de l'année 1652). Je n'ai garde de vous rien demander (pour le retour du cardinal), puisque vous savez bien que le service du roi m'est bien plus cher que ma satisfaction; mais je ne puis m'empescher de vous dire que je crois que, quand on a de l'amitié, la vue de ceux que l'on aime n'est pas désagréable, quand ce ne seroit que pour quelques heures. J'ai bien peur que l'amitié de l'armée (où était alors Mazarin) ne soit plus grande que toutes les autres. Tout cela ne m'empeschera pas de vous prier d'embrasser de ma part notre ancien ami (Louis XIV) et de croire que je serai toujours celle que je dois, quoi qui arrive. » — Lettre du 26 janvier 1653 : « Je ne sais plus quand je dois attendre votre retour, puisqu'il se présente tous les jours des obstacles pour l'empescher. Tout ce que je vous puis dire est que je m'en ennuie fort, et supporte ce retardement avec beaucoup d'impatience, et si 16 (Mazarin) savoit tout ce que je souffre sur ce sujet, je suis assurée qu'il en seroit touché. Je le suis si fort en ce moment que je n'ai pas la force d'écrire longtemps ni ne sais pas trop bien ce que je dis. J'ai reçu de vos lettres tous les jours, et sans cela je ne sais ce qui arriveroit. Continuez à m'en écrire aussi souvent, puisque vous me donnez du soulagement dans l'état où je suis. (Ici deux chiffres que nous traduisons par ces mots : Je serai à vous) jusques au dernier soupir. Adieu, je n'en puis plus. » — Lettre du 29 janvier 1653 : « ... (Anne) est plus jamais même chose que (Mazarin). »

celui de la générosité et de la délicatesse, quel honnête homme même osera la blâmer? Qui ne s'inclinera avec respect devant cette belle et noble créature qui, après avoir pendant douze années servi héroïquement sa maîtresse, et pour elle dédaigné l'amour d'un roi et les brillantes promesses d'un ministre tout-puissant, au moment où elle a droit d'espérer le terme de ses longues épreuves, où elle va connaître enfin la faveur, la puissance, la grandeur, que sa jeune ambition avait rêvées, assurer son avenir et faire quelque grand établissement digne d'elle, foule aux pieds tous ces avantages, et, sans aucune intrigue, sans aucune arrière-pensée, se précipite au-devant d'une nouvelle et irrévocable disgrâce plutôt que de manquer à ce que lui commandait l'honneur?

Un autre motif encore, d'une puissance irrésistible sur un cœur tel que le sien, la jeta dans une opposition de plus en plus déclarée: nous voulons dire la liaison apparente ou réelle de la reine et de Mazarin. Pure comme la lumière, en vain son incomparable beauté lui avait fait mille adorateurs, les plus hardis avaient à peine osé se déclarer, et l'amitié de la reine, avec le commerce de leurs saintes amies du Val-de-Grâce et des Carmélites, lui avait suffi. Elle s'était attachée à Anne d'Autriche, parce qu'au charme du malheur Anne joignait à ses yeux celui d'une vertu méconnue, et maintenant elle la voyait, presque sur le déclin de l'âge, sacrifier au moins sa réputation à Mazarin; or, nous l'avons vu, la réputation lui était chère presque à l'égal de la vertu, et elle tenait à celle de la reine comme à la sienne. Elle souffrait impatiemment le bruit qui se répandait comme s'il l'eût atteinte elle-même. Ajoutez que, pendant les trois années de solitude qu'elle venait de passer auprès du Mans, toute sa force contre les voix secrètes de son cœur, dans l'entier épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté, avait été une piété sincère et sérieuse, portée jusqu'à une austérité un peu exaltée; en un mot, Mme de Hautefort, à vingt-sept ans, était dévote. Elle rougissait donc à la fois et frémissait de l'injurieuse accusation qui s'élevait contre la reine, et que semblaient autoriser ces conférences du soir, prolongées souvent jusqu'au milieu de la nuit, où Mazarin restait seul avec la régente, sous prétexte de l'instruire des affaires de l'état. Pour Mme de Hautefort, les affaires de l'état étaient bien peu de chose devant le salut éternel de la reine et même devant l'opinion des hommes. Elle croyait la religion et la gloire, ces deux idoles de son cœur, intéressées dans la simple apparence, et l'apparence était contre Anne d'Autriche. Pour s'accommoder de ces mœurs nouvelles, il eût fallu que Mme de Hautefort eût été une dame d'atours ordinaire, faisant son service sans trop s'inquiéter de la conduite de sa maîtresse, comme l'honnête et discrète Mme de Motteville, que le triomphe

de Mazarin choqua d'abord presque autant que sa compagne, mais qui, avertie par la reine, se soumit sans bassesse et finit par se condamner à un silence prudent. Mme de Hautefort pouvait-elle se réduire à ce rôle? N'était-elle à Anne d'Autriche qu'une dame d'atours? N'était-elle pas son amie devant Dieu et devant les hommes, et n'avait-elle point envers elle les droits et les devoirs d'une amitié chrétienne? Les nobles religieuses du Val-de-Grâce, des Carmélites et des filles Sainte-Marie la pressaient de se joindre à elles, à Mme de Sénecé, à Mme de Maignelai, au père de Gondi, à l'évêque de Lisieux, au père Vincent. Tous ses instincts d'honneur et de dignité, tous les principes du solide christianisme dont elle faisait profession, se révoltaient à la seule idée de devoir sa fortune, les faveurs que lui voulaient prodiguer la reine et Mazarin, à une connivence criminelle ou à un lâche silence. Elle préférait mille fois la pauvreté, la solitude, une cellule dans un couvent à côté de Louise de La Fayette, à la moindre complaisance de ce genre, en sorte que sa sincère affection, sa vertu, sa religion, lui inspirèrent d'avertir Anne d'Autriche, d'essayer de la sauver, dût-elle elle-même se perdre, et de disputer le cœur de sa royale amie au beau et heureux cardinal.

Enfin nous n'écrivons pas ici un panégyrique ou un roman, nous étudions l'humanité dans l'histoire; nous cherchons à la voir et nous la présentons sans fard et sans voile. Disons-le donc, Marie de Hautefort est assurément une des femmes du XVIIe siècle qui ont porté le plus loin la grandeur des sentimens, encore relevée par l'esprit et par la beauté; mais nous ne la donnons pas pour une personne parfaite. Loin de là, comme on dit, elle avait les défauts de ses qualités. Le trait principal de son caractère était l'honneur, la fierté, la générosité, le courage; mais au lieu d'attendre le danger, selon l'instinct de sa race et l'humeur de son pays, elle se plaisait à le braver. Elle était d'une sincérité et d'une droiture admirables, mais elle n'en faisait pas toujours l'usage le plus respectueux. Sa bonté était inépuisable, mais elle oubliait quelquefois d'y joindre la douceur, quand il ne s'agissait point des malheureux et des faibles. Sa vivacité, si charmante dans les occasions ordinaires, pouvait dégénérer en une sorte de généreux emportement, lorsqu'elle croyait la justice ou l'honneur en jeu. Sa fine plaisanterie, si goûtée à l'hôtel de Rambouillet, si célébrée par tous les beaux esprits, pouvait avoir sa pointe d'amertume, si quelque irritation se glissait dans son âme, ainsi qu'il a paru dans la lettre qu'elle écrivit à la reine, en 1639 ou 1640, en faveur de Mlle de Chémerault. C'était à la fois une glorieuse et une précieuse, visant toujours au délicat et au grand, et tournant un peu à l'outré et au romanesque, comme Mme de Longueville et les héroïnes de Corneille.

Ainsi faite, Mazarin n'était pas l'homme qui la pouvait séduire. Jusqu'à un certain point, elle pouvait admirer Richelieu en le détestant, car sa tyrannie n'était assurément pas sans grandeur, même aux yeux les moins exercés, tandis que Mazarin n'avait aucune des qualités auxquelles M[me] de Hautefort était sensible. Incapable d'apprécier son génie politique, sa profonde connaissance de toutes les cours de l'Europe et des intérêts des différens états, sa merveilleuse intelligence dans les petites comme dans les grandes choses, sa vigilance et son application infatigable, et ce qu'il y avait d'original dans la situation de cet étranger, arrivé au pouvoir par la faveur de l'implacable persécuteur de la reine, s'y maintenant par la faveur inattendue de cette même reine et luttant presque seul contre une coalition formidable, M[me] de Hautefort ne voyait guère dans Mazarin que ses défauts, comme firent plus tard M[me] de Longueville, Retz et Condé lui-même. Cette qualité d'étranger, qui sonnait mal à des oreilles françaises, l'appui même de la reine, qui rappelait le maréchal d'Ancre, ce jargon italien, cette politesse exagérée et sans dignité, le perpétuel mensonge de ses promesses, les artifices auxquels il était bien forcé d'avoir recours, le trafic de tous les emplois même les plus saints, ses manœuvres souterraines, sa police partout présente, les sacrifices même qu'il savait faire aux circonstances, et qui semblaient trahir une âme médiocre, avant qu'on l'eût vu inébranlable dans le danger et tout aussi ferme à soutenir les tempêtes qu'habile à les conjurer, tout cela repoussait au lieu d'attirer M[me] de Hautefort, et Mazarin n'était pour elle qu'un continuateur adroit de Richelieu. Le premier cardinal avait gouverné par la terreur, le second entreprenait de gouverner par la corruption. Ce n'était point là le héros que sa noble imagination avait rêvé et qu'elle eût pu pardonner à la reine.

Par toutes ces raisons, M[me] de Hautefort se déclara d'assez bonne heure contre Mazarin, et elle employa contre lui tout ce qu'elle avait retenu d'ascendant sur Anne d'Autriche, les droits d'un dévouement éprouvé, le crédit que lui donnait sa charge, l'autorité de sa vertu, les ressources de son esprit, le prestige de sa beauté, la fermeté et la hardiesse de son caractère.

Rappelée à la cour le 17 mai 1643, M[me] de Hautefort y trouva d'abord les proscrits de la veille devenus les favoris du jour. Anne d'Autriche n'était pas encore changée, elle appartenait encore à son ancien parti : elle lui avait ouvert le conseil, livré la cour, le parlement, l'église; elle lui prodiguait tous les emplois, toutes les promesses; elle avait seulement gardé Mazarin à cause de sa capacité incontestée, et, pour ainsi dire, en attendant que l'évêque de Beauvais eût appris l'art de gouverner; elle ne se doutait pas qu'un seul

homme, à grand'peine maintenu, prévaudrait peu à peu sur tout le reste, et avec le temps lui ferait oublier tous ses desseins et tous ses amis. Mme de Hautefort fut quelque temps tout aussi bien avec la reine qu'elle l'avait jamais été. Elle reprit l'ancienne familiarité et cette liberté de langage qu'autrefois Anne tolérait, encourageait même. Mais Anne n'était plus une reine disgraciée, reléguée dans un coin du Louvre, à peine entourée de quelques serviteurs fidèles auxquels elle confiait toutes ses pensées, et qui vivaient avec elle dans le commerce le plus intime. Elle était souveraine et régente, en spectacle à la France et à l'Europe, et le premier ministre ne tarda pas à lui dire que sa situation étant changée, il lui fallait aussi changer de manières, faire un peu sentir la majesté royale, et mettre doucement un terme à des habitudes incompatibles avec sa condition présente. Sans cesse il lui représentait qu'en souffrant la familiarité elle ôtait le respect, et que le respect, surtout en France, était la sauvegarde de l'autorité. Son véritable objet était de séparer insensiblement la reine d'amis et de confidens trop intimes, et de devenir lui-même son premier confident et son premier ami, sachant très bien qu'il en faut toujours un à une femme, fût-elle assise sur un trône. Il se défiait beaucoup de cette belle et vive dame d'atours, qui avait tout fait pour sa maîtresse, et à qui celle-ci permettait tout. Mme de Hautefort avait l'habitude et le privilége de rester seule avec la reine quand tout le monde s'était retiré, et qu'Anne d'Autriche était passée dans son oratoire ou même s'était mise au lit. Le soupçonneux et pénétrant Mazarin redoutait avec raison ces derniers et intimes entretiens où Mme de Hautefort pouvait dire bien des choses à une maîtresse bonne et facile qui l'aimait et qu'elle aimait. Il conjura la reine de faire à la dignité royale le sacrifice de cette familiarité excessive, et peu à peu il réussit à la persuader.

Un soir, Mme de Hautefort restait comme à son ordinaire auprès de la reine, qui s'était couchée; toutes les personnes admises aux dernières heures de la soirée se retiraient; une femme de service vint lui dire : « Madame, il faut sortir aussi, s'il vous plaît. » Mme de Hautefort se mit à rire, croyant qu'elle se trompait, et lui dit : « Cet ordre n'est pas donné pour moi. » La femme de chambre lui répondit que personne n'était excepté, et Mme de Hautefort, voyant que la reine entendait de son lit tout cela sans dire un mot, comprit que les anciens jours étaient passés, et qu'un autre était plus puissant qu'elle sur le cœur d'Anne d'Autriche. Ici commença la lutte ouverte de l'ancienne favorite et du favori nouveau, où l'un et l'autre employèrent toutes leurs armes et les qualités les plus différentes, celui-ci l'insinuation, l'adresse, la patience, la raison d'état, ne se précipitant jamais, mais avançant toujours; celle-là une droiture

inflexible, la séduction d'une amitié vraie et désintéressée, la tendresse tour à tour et l'énergie, l'opinion des gens de bien, la voix de la religion, admirable jusque dans ses fautes et emportant dans sa défaite le respect universel.

Selon sa coutume, avant de faire la guerre à Mme de Hautefort, Mazarin s'efforça de la gagner : il savait l'affection que lui portait la reine, et combien elle pouvait le servir ou lui nuire; mais Mme de Hautefort se gouvernait par des pensées devant lesquelles échoua toute l'habileté de Mazarin, comme avait déjà fait celle de Richelieu. Elle demeura fidèle à ses amis et à sa cause. Anne d'Autriche aussi prit la peine de lui expliquer les raisons qui lui faisaient maintenir Mazarin au ministère, ses talens indubitables, l'extrême difficulté d'un meilleur choix, et la dépendance forcée où il était d'elle, n'ayant en France ni famille, ni parti, ni aucun intérêt particulier. A toutes ces raisons, Mme de Hautefort ne manquait pas de réponses bonnes ou mauvaises : que la France n'était pas dépourvue d'hommes d'état, sans qu'on eût besoin d'avoir recours à un étranger, qu'elle n'avait pas essayé de M. de Châteauneuf dont la renommée était si grande, qu'on ne changeait pas honorablement de parti du jour au lendemain, et qu'après s'être déclarée contre Richelieu à la face du monde entier, elle ne pouvait, sans se condamner elle-même, continuer son système et maintenir ses créatures. Elle ne craignait pas d'ajouter, sous un air de badinage, que le cardinal était encore bien jeune, et, dans les commencemens, la reine répondait sur le même ton qu'il était d'un pays où l'on n'aimait pas les femmes, et que de ce côté-là elle n'avait rien à craindre (1).

Mais bientôt les badinages firent place à des discours sérieux. A mesure que la faveur de Mazarin augmenta, et que les fameuses conférences du soir se prolongèrent et se multiplièrent, Mme de Hautefort s'engagea de plus en plus dans l'espèce de ligue qui se forma contre le cardinal. L'ancien parti de la reine Anne était devenu le parti des Importans. Les Importans se divisaient en deux factions bien distinctes, momentanément réunies par un intérêt commun, les politiques et les dévots. Les dévots servaient d'instrumens aux politiques. Ceux-ci, après quelques efforts infructueux, s'étaient presque retirés de la scène, méditant dans l'ombre de redoutables projets, et laissant agir sur l'esprit et sur le cœur de la reine les dévots et les dévotes. L'évêque de Beauvais, qui voulait succéder à Mazarin, et ne se doutait pas qu'il travaillait pour les Vendôme et pour Château-

(1) *Mémoires* de La Porte, t. LIX de la collect. Pet., p. 400 : « Un jour, comme Mme d'Hautefort lui disoit que le cardinal étoit encore bien jeune pour qu'il ne se fît point de mauvais discours d'elle et de lui, sa majesté lui répondit qu'il n'aimoit point les femmes, qu'il étoit d'un pays à avoir des inclinations d'une autre nature. »

neuf, excité par l'évêque de Limoges, l'oncle de M[lle] de La Fayette, employait contre Mazarin auprès de la pieuse reine les plus vénérés personnages, Emmanuel de Gondi, autrefois général des galères, maintenant prêtre de l'Oratoire, le père du duc de Retz et du célèbre coadjuteur; le vertueux et hardi Cospéan, évêque de Lisieux, et le père Vincent, chef des pères des missions, qui devait être un jour saint Vincent de Paul. Les couvens étaient entrés dans la sainte cabale, et la reine n'allait pas aux Carmélites, au Val-de-Grâce, aux Filles-de-Sainte-Marie, sans entendre d'incroyables discours, qui troublaient sa conscience et lui laissaient de pénibles souvenirs que Mazarin avait peine à dissiper. L'évêque de Beauvais s'était d'abord adressé à M[me] de Sénecé, de la maison de La Rochefoucauld, première dame d'honneur de la reine et gouvernante des enfans de France, et l'avait prié d'avertir la régente du mauvais effet que faisaient sur les honnêtes gens ses longues et perpétuelles conférences avec Mazarin; mais M[me] de Sénecé se ménageait trop pour élever bien haut la voix et pour être fort efficace. Il fallait une âme tout autrement désintéressée et courageuse pour oser se commettre ouvertement avec le premier ministre, et livrer un puissant assaut à la conscience de la reine. Ce fut sur M[me] de Hautefort que le parti des saints jeta les yeux; elle accepta volontiers ce rôle périlleux, comme de son côté l'avait accepté Cospéan, et elle parla avec autant de force que le digne évêque. Elle n'eut pas un autre succès. « Anne d'Autriche, dit un homme qui la connaissait bien (1), étoit facile à persuader, elle n'avoit de fermeté que pour les choses qu'elle affectionnait extraordinairement. » Et elle en était venue à affectionner extraordinairement Mazarin. De quelque nature que fût cette affection, elle résista à tout, à sa piété même, qui était extrême et effrayait tant le cardinal. Les alarmes vives et profondes qu'il laisse paraître dans ses carnets nous peuvent donner une idée de la puissance du parti dévot sur la régente. Parmi les hommes, celui que Mazarin craignait le plus était le vertueux évêque de Lisieux; il avait résolu de l'éloigner à tout prix, et comme M[me] de Hautefort était de toutes les dévotes de l'intérieur de la reine la plus sincère, la plus hardie, la plus accréditée, après avoir fait d'inutiles efforts pour la mettre de son côté, il se décida à ne rien négliger pour la perdre. Il ne pouvait lui reprocher son ambition, car elle ne demandait rien, accuser sa politique, puisqu'elle n'avait à cet égard aucune prétention, encore bien moins mettre en doute un dévouement dont elle avait donné tant de preuves; habilement il l'attaqua par son côté vulnérable: il se plaignit de sa hauteur et de la liberté trop peu respec-

(1) *Mémoires* de La Porte, *ibid.*, p. 335.

tueuse de son langage; il renouvela la manœuvre bien vulgaire, mais toujours sûre, que Richelieu avait jadis employée avec succès auprès de Louis XIII : il fit parvenir aux oreilles de la reine, en les exagérant, les propos qui échappaient à Mme de Hautefort. Anne d'Autriche, qui n'avait pas déjà été très charmée des libres discours que lui tenait sa dame d'atours, l'excusait un peu dans la pensée que ces discours ne s'adressaient qu'à elle; mais un blâme public l'offensa et l'irrita. Mazarin eut grand soin d'entretenir cette irritation, que Mme de Hautefort ne s'appliqua pas à désarmer, et elle apprit bientôt à ses dépens combien était vraie et profonde la maxime du cardinal : qui a le cœur a tout, qui n'a pas le cœur n'a rien. Elle perdit le cœur de la reine, et ne se soutint plus que par le souvenir de ses anciens services, par les nombreux et puissans amis qu'elle avait à la cour et qui la défendaient hautement.

Mme de Hautefort en effet n'était pas seulement l'idole des Importans et du parti des saints; elle était adorée de toute la cour, des plus petits et des plus grands, n'étant jalouse de personne, obligeante et même affectueuse à tout le monde. Ne demandant rien pour elle-même, elle demandait volontiers pour les autres, et c'était à elle que chacun s'adressait pour obtenir quelque grâce. Plus tard, sa charité et sa bienfaisance se déployèrent avec éclat; mais déjà à cette époque de sa vie elle était libérale bien au-delà de sa très médiocre fortune. Elle cédait généreusement aux femmes de la reine tous les menus profits de sa charge. La Porte, devenu valet de chambre du roi et une sorte de personnage, lui était à ce point dévoué, que pour elle, dit Mazarin, il se serait coupé les veines. Sa beauté aussi était une puissance dont elle n'abusait pas, mais qui lui faisait bien des serviteurs. Qui aurait pu s'empêcher d'aimer une créature aussi belle, aussi pure, aussi bonne? Il n'y avait pas jusqu'au petit roi, alors âgé de cinq ou six ans, qui ne témoignât pour elle le goût le plus vif, attiré à son insu par le même charme qui avait captivé son père, et par cet amour instinctif de la beauté, la faiblesse des grands cœurs, qu'un jour Louis XIV devait porter si loin. « Le roi, encore fort jeune, avoit une extrême amitié pour Mme de Hautefort, dit la pieuse personne qui nous a laissé l'histoire de sa vie (1); il l'appeloit sa femme. Quand elle étoit incommodée, il se faisoit mettre sur son lit et jouoit avec elle, il faisoit collation dans sa chambre; enfin il l'aimoit autant qu'un enfant de son âge pouvoit aimer (2). »

Mais Mme de Hautefort excita en 1643, comme auparavant, de plus

(1) Vie imprimée, p. 158.

(2) Un père jésuite d'une imagination galante, le père Lemoine, s'est plu à consacrer le souvenir de cette passion précoce et innocente dans une devise assez curieuse. On y

sérieuses passions, et elle avait des adorateurs jusque dans le parti de Mazarin, et parmi les hommes les plus attachés à sa politique et à ses intérêts. Nous avons déjà dit qu'elle avait autrefois blessé le cœur du duc de Liancour, un des premiers gentilshommes de la chambre du roi, qui dans les secrets conseils d'Anne d'Autriche, pendant la longue agonie de Louis XIII, avait si utilement servi Mazarin. Il était dans la plus haute faveur auprès du ministre et de la régente, et il y était un appui déclaré et très puissant pour M[me] de Hautefort. Il la défendait auprès de Mazarin, et il défendait aussi Mazarin auprès d'elle. Elle protestait à M. de Liancour qu'elle ne se mêlait d'aucune intrigue et qu'elle n'avait pas la moindre connaissance des complots qu'on attribuait aux Importans; mais elle avouait qu'elle entendait dire sur la reine et sur Mazarin bien des choses qui l'affligeaient et auxquelles elle ne pouvait fermer ses oreilles, et que la reine elle-même était souvent réduite à entendre.

M[me] de Hautefort avait encore auprès du cardinal deux autres amis que le ministre avait le plus grand intérêt à ménager. L'un était le premier général de cavalerie de l'armée française, ce vaillant élève de Gustave-Adolphe, si bien fait pour les combats, que Richelieu l'appelait *La Guerre,* Gassion, qui venait de se couvrir de gloire à Rocroy. Il n'avait pu rencontrer Marie de Hautefort sans être touché de sa beauté modeste; mais ce cœur de fer et de feu, devenu timide devant la jeune femme, s'était renfermé dans une admiration respectueuse, et il attendait pour se déclarer quelque occasion favorable, quelque grand avancement, le maréchalat ou un commandement d'armée ou de province. L'autre adorateur de la belle dame d'atours était le duc Charles de Schomberg, le digne fils de Henri de Schomberg, maréchal de France et l'un des amis particuliers et des premiers capitaines de Richelieu; lui-même était maréchal de France depuis sa victoire de Leucate, et tenait dans la cour et dans les affaires un rang très élevé par sa naissance, sa fortune, sa renommée et sa magnificence. Il avait quarante-deux ans en 1643. Fort beau dans sa jeunesse, il était encore très bien. Il avait la mine haute et le plus grand air, et il faisait profession de la noble galanterie qui était alors à la mode. Il n'appartenait à aucun parti, et était étranger à toute intrigue : il servait la régente et Mazarin, comme il avait servi Louis XIII et Richelieu, faisant son devoir plus

voit un phénix sur un brasier allumé aux rayons avec ces mots : *Me quoque post patrem.* Au bas, les armes de M[me] de Hautefort, avec cette explication :

Mon cœur est à peine formé,
Et sur les cendres de mon père
Déjà de ses rayons mon cœur est allumé.

De l'Art des Devises, par le père Lemoine; Paris, chez Cramoisi, 1666, in-4°, p. 281.

que sa cour, respectueux avec dignité, et dans la posture la plus indépendante. Il venait de perdre sa femme, la duchesse de Halluin; il n'avait pas d'enfans, et songeait à se marier de nouveau. Depuis longtemps il connaissait la belle Marie; il l'avait vue arriver à la cour et croître chaque année en beauté et en vertu; il l'avait suivie et admirée dans toutes les vicissitudes, et, trouvant en elle une piété solide unie à l'esprit le plus charmant, une grâce parfaite avec une dignité qui imprimait le respect, il jeta les yeux sur elle pour en faire la compagne de sa vie. Le maréchal de Schomberg n'était pas un parti à traiter légèrement, et de toute manière il convenait et plaisait même à Mme de Hautefort; mais, en digne élève de l'hôtel de Rambouillet, sans paraître insensible à ses hommages, elle les accueillit avec une extrême réserve, et laissa le noble guerrier soupirer quelque temps. Entre ces deux personnes si bien faites l'une pour l'autre, le seul obstacle était le peu de goût du maréchal pour les Importans et son loyal attachement à Mazarin. Les Importantes de l'intérieur de la reine, Mlle de Saint-Louis à leur tête, repoussaient l'idée d'un tel mariage, et le combattaient de toutes leurs forces, craignant que le maréchal ne leur enlevât leur meilleur appui auprès d'Anne d'Autriche. De son côté, par la raison contraire, Mazarin favorisait les démarches de Schomberg; il comptait, ou qu'il amènerait sa femme à partager ses opinions et sa conduite, ou au moins qu'elle quitterait la cour pour suivre son mari dans son gouvernement (1). Mme de Hautefort hésitait et mettait à l'épreuve les sentimens de son illustre amant. En attendant, elle demeurait fidèle à la cause de toute sa vie, et la servait avec son zèle accoutumé. Elle croyait Anne d'Autriche mille fois plus en danger dans sa toute-puissance qu'elle n'avait pu l'être, en 1637, sous la plus ardente persécution, car alors elle la croyait aussi pure qu'elle-même, digne en ses malheurs des respects du monde entier et de la sainte amitié des religieuses du Val-de-Grâce et des Carmélites, tandis que maintenant elle se demandait quel charme mystérieux la soumettait à l'héritier de Richelieu, et qu'elle voyait avec douleur sa royale amie sacrifier leur commun idéal de piété et de vertu à ce qui lui semblait un attachement vulgaire. Plus elle aimait la reine, plus elle s'enhardissait à combattre le penchant qui de jour en jour l'entraînait davantage vers Mazarin; elle ne cessait de l'avertir; elle la blessait et la tourmentait. La reine passait sa vie dans un embarras douloureux, et l'inquiétude de Mazarin croissait chaque jour. La lutte était trop vive pour durer longtemps; elle

(1) La vie imprimée ni même la vie manuscrite ne disent pas qu'en 1643 le maréchal de Schomberg rechercha Mme de Hautefort. Nous devons ce curieux renseignement aux carnets de Mazarin. IIIe carnet, p. 4.

demandait un prompt dénoûment. Il vint bientôt, et du côté d'où on l'aurait le moins attendu.

V.

Nous avons raconté (1) les divers événemens qui tout à coup vinrent changer la face de la cour et des affaires, la bizarre querelle de Mme de Longueville et de Mme de Montbazon, l'insolente soumission de celle-ci, son exil, les fureurs du parti des Importans, la conspiration ourdie contre Mazarin par Mme de Chevreuse et par le duc de Beaufort, le mauvais succès de cette conspiration, l'arrestation de Beaufort, la dispersion de sa famille et de ses amis, l'éloignement de Mme de Chevreuse, enfin l'absolu triomphe du cardinal. Mais ce triomphe eût été mal assuré, si l'heureux vainqueur eût eu l'imprudence de laisser auprès de celle qu'il aspirait à gouverner des ennemis moins violens, mais presque aussi dangereux. Mazarin n'hésita pas; en même temps qu'il frappait Beaufort et Mme de Chevreuse avec leurs complices réels ou apparens, il renvoya dans leurs diocèses l'évêque de Beauvais, l'évêque de Limoges, l'évêque de Lisieux; il destitua successivement La Châtre, Chandenier, Tréville, et ne voulant pas qu'Anne d'Autriche entendît une voix qui ne fût pas l'écho de celle de son ministre, il pénétra jusque dans son intérieur, avertit sévèrement ses dames d'honneur, gagna les unes, écarta ou intimida les autres. Deux femmes seules restèrent debout, que soutenaient leur naissance, leur dévouement éprouvé et la haute estime dont elles étaient environnées : Mme de Sénecé, première dame d'honneur et gouvernante du roi, et la belle et fière dame d'atours, toutes deux ouvertement contraires à Mazarin, mais au-dessus de tout soupçon d'avoir eu la main dans aucune manœuvre déloyale. Le cardinal faisait d'ailleurs entre elles une grande différence. Il savait qu'avec toute sa vertu Mme de Sénecé était ambitieuse, et que si elle voulait mettre à sa place l'évêque de Limoges, ou De Noyers, ou Châteauneuf, elle entendait bien tirer parti de leur élévation pour elle-même et pour sa famille; il comprit donc qu'en faisant pour elle ce qu'elle espérait de ses rivaux, il parviendrait à amortir ses ressentimens, sans donner à la reine l'extrême déplaisir et le mauvais air de mettre en disgrâce une personne de cette qualité et de cette considération. La redoutant moins, il la supporta davantage, et dirigea toutes ses batteries contre Mme de Hautefort.

Déjà l'amitié de la reine pour Mme de Hautefort avait reçu bien des atteintes, et plus d'une scène pénible avait eu lieu entre Anne d'Autriche et son ancienne favorite.

(1) *La duchesse de Chevreuse,* livraison du 15 décembre 1855.

Dans une soirée du mois d'août 1643 Anne d'Autriche, étant seule dans sa chambre avec une de ses femmes, Mlle de Beaumont, et Béringhen, premier valet de chambre du roi, se plaignit à eux de la conduite de leur amie et du peu de respect qu'elle témoignait pour elle-même et pour son gouvernement. Mme de Hautefort, qui était dans un cabinet voisin, entendit ce discours, et, se présentant à l'improviste, se défendit avec sa vivacité accoutumée. L'explication fut orageuse, et suivie d'un de ces raccommodemens, avant-coureurs certains d'une rupture inévitable. Mme de Motteville, honnête et bonne, mais toujours un peu femme de chambre, ne manque pas de prendre ici le parti de sa maîtresse. « Nous pouvons, dit-elle (1), dire nos avis à nos maîtres et à nos amis; mais quand ils se déterminent à ne pas les suivre, nous devons plutôt entrer dans leurs inclinations que suivre les nôtres, quand nous n'y connoissons point de mal essentiel et que les choses par elles-mêmes sont indifférentes. » Voilà certes de belles maximes de cour, mais qui n'étaient pas à l'usage de Mme de Hautefort. Elle ne croyait pas du tout qu'il s'agît là d'une chose indifférente, et elle n'avait pas autrefois résisté à l'amour de Louis XIII, bravé Richelieu, joué sa liberté et sa réputation pour se réduire au métier d'une domestique complaisante. Mme de Motteville nous raconte ainsi la fin de la scène : « Les larmes furent grandes du côté de l'accusée, et les sentimens de même; mais enfin, ayant témoigné un grand désir de ne plus déplaire à celle à qui elle devoit toutes choses, elle lui dit tout ce qu'elle put pour justifier ses intentions et l'emportement qu'elle avoit eu. La reine, qui étoit bonne et naturellement aimable, lui pardonna de bonne grâce, et, lui donnant sa main à baiser, lui dit en riant, pour apaiser son amertume : Il faut donc aussi, madame, baiser le petit doigt, car c'est le doigt du cœur, afin que la paix soit parfaite entre nous. » Mais ce n'étaient là de part et d'autre que de trompeuses apparences. Nous savons à quel point Anne d'Autriche était dissimulée, et Mme de Hautefort avait promis plus qu'elle ne pouvait tenir. Il lui échappait sans cesse de généreuses imprudences que l'habile Mazarin ne manquait pas de tourner contre elle. Sans s'en douter, elle était entourée d'une police attachée à ses pas. Comme autrefois Richelieu était parvenu à gagner une de ses meilleures amies, la belle et odieuse Mlle de Chémerault, son successeur avait aussi corrompu quelque valet ou quelque femme de chambre en relation habituelle avec la dame d'atours, et qui tenait note de toutes ses actions et de toutes ses paroles; et lui s'empressait de les rapporter à la reine chargées et envenimées. Voici par exemple comment, dans les car-

1) Mme de Motteville, t. Ier, p. 168.

nets de Mazarin, est représentée la scène racontée par Mme de Motteville : « Mme de Hautefort s'est vantée d'avoir fait connoître à la reine les raisons de sa conduite et de lui avoir parlé de façon à lui faire bien comprendre qu'elle demanderoit son congé si on ne la traitoit pas mieux. » Puis vient cette remarque en espagnol évidemment destinée à la reine : « Elle avoue qu'elle a pleuré, mais que ce n'étaient pas des larmes de tendresse. »

L'emprisonnement du duc de Beaufort aigrit encore cette situation difficile. Nous qui savons aujourd'hui, à n'en pouvoir douter (1), que Beaufort était coupable, nous approuvons la conduite de Mazarin; mais les preuves juridiques faisant défaut, ceux qui n'étaient pas dans les secrets de Mme de Chevreuse pouvaient fort bien croire que toute cette conspiration, dont on faisait tant de bruit, était une invention du cardinal pour se défaire de ses ennemis. C'était là l'opinion sincère de bien des gens, et par exemple du vertueux évêque de Lisieux, le fidèle ami et défenseur des Vendôme; pourquoi Mme de Hautefort aurait-elle été plus clairvoyante? Elle croyait donc Beaufort innocent. On conçoit alors quelle dut être sa douleur en voyant la reine se prêter à ce qui lui semblait une lâche vengeance et sacrifier à un favori italien le petit-fils d'Henri IV. Elle eut bien de la peine à suivre, comme Mme de Sénecé, le mot d'ordre donné par l'évêque de Limoges : souffrir en silence, demeurer à son poste, et attendre les occasions favorables.

Dans le parti des Importans, les politiques vaincus et détruits avaient entièrement cédé la place aux dévots qui s'agitaient plus que jamais. Ils avaient tiré De Noyers de sa retraite de Dangu, et plaçaient en lui leur espérance, comme en un autre Châteauneuf. A défaut de l'évêque de Lisieux, exilé dans son diocèse, ils mettaient en avant le père de Gondy, le père Vincent, les religieuses du couvent des Filles-de-Sainte-Marie, des Carmélites et du Val-de-Grâce. Mme de Hautefort était parmi les saints ce qu'avait été Mme de Chevreuse parmi les politiques, et elle lui avait succédé dans les ombrages et les alarmes du cardinal. Comme nous l'avons dit tout à l'heure, elle ne faisait, elle ne disait rien dont il ne fût sur-le-champ informé. Plusieurs des rapports qu'on lui adressait sont tombés entre nos mains (2), et nous montrent la source des soupçons et des accusa-

(1) *La duchesse de Chevreuse*, livraison du 15 décembre 1855.

(2) Archives des affaires étrangères, FRANCE, t. CXLIII, trois pièces de l'année 1643, égarées dans l'année 1652, et qui sont sur des papiers différens et de mains différentes. Quelqu'un écrit les observations faites par une autre personne, qui est appelée *l'Oracle*. Mazarin avait donc deux espions autour de Mme de Hautefort : *l'Oracle* était le principal. Les trois pièces ont diverses dates et portent ce titre commun : *Touchant la conduite de madame de Hautefort.*

tions répandus dans les carnets du cardinal. Tantôt on la représente menant Anne d'Autriche au Val-de-Grâce, où trois dames osèrent lui parler contre Mazarin, et elle-même cachée dans une cellule, pendant qu'on faisait à la reine la remontrance concertée; tantôt on la suppose feignant d'être malade ou d'aller passer quelques jours dans des couvens, pour recevoir des visites ou entretenir des correspondances mystérieuses. On va jusqu'à lui prêter des intelligences avec deux officiers suspects, Tréville et Des Essarts. Les Importans, accusant surtout Mazarin de faire revivre Richelieu, avaient répandu dans Paris un rondeau imité de celui qu'on avait fait à la mort du grand cardinal :

> Il n'est pas mort, il n'a que changé d'âge,
> Ce cardinal, dont chacun en enrage, etc.

Ils avaient même trouvé dans les mots *Jules de Mazarin* l'anagramme : *Je suis Armand*, consolation ordinaire des partis vaincus, qui soulagent leur humeur en malices impuissantes. La police de Mazarin, qui voyait partout M[me] de Hautefort, prétend que c'est dans sa société que l'anagramme et le rondeau avaient été composés. Comme elle pouvait tout sur La Porte, Mazarin imagine aussi que c'est elle qui a poussé le hardi valet de chambre à jeter dans le lit de la reine une impertinente lettre où on la conjurait de prendre plus de soin de sa réputation et de son salut. Il se trompait, car La Porte, qui dans ses *Mémoires* fait l'aveu de cette action singulière, n'y mêle pas le moins du monde la dame d'atours. Mais le plus grand crime de celle-ci était de s'intéresser à Beaufort. Un des rapports que nous avons sous les yeux s'exprime ainsi : « La dame susdite n'écoute qu'avec indifférence ses adorateurs, ayant son cœur au bois de Vincennes. » Cette compassion généreuse fut une des principales causes de sa perte. Au commencement du printemps de 1644, la reine alla faire une promenade au bois de Vincennes; M[me] de Hautefort l'y accompagna. A la vue du château et du donjon, la noble et bonne créature ne put contenir son émotion, et elle dit à la reine que « c'étoit la première fois que sa majesté venoit en ce lieu depuis que ce pauvre garçon y étoit, » et elle lui demanda s'il n'y aurait point quelque grâce à espérer pour lui. La reine mécontente ne répondit pas un seul mot. Quand on servit la collation, M[me] de Hautefort, qui avait le cœur serré, ne put pas manger, et lorsqu'on lui demanda pourquoi, elle avoua qu'elle ne savait pas se divertir en songeant à « ce pauvre garçon (1). » C'en était trop : dès ce moment, la reine ré-

(1) Archives des affaires étrangères, FRANCE, t. CVI, lettre de Gaudin à Servien, 23 avril 1644.

solut de se délivrer de cette perpétuelle censure, et elle n'en attendit plus que l'occasion.

Le trait dominant du caractère de Mme de Hautefort, avec la générosité et le courage, était une intarissable bonté. A la cour de Louis XIII, elle était la ressource de tous ceux qui avaient à faire entendre quelque plainte ou à réclamer quelque faveur légitime. Elle n'hésitait jamais à se mettre en avant dès qu'elle croyait la justice intéressée. Elle avait continué ce rôle depuis qu'elle était revenue auprès d'Anne d'Autriche. Quelques jours après la triste promenade de Vincennes, le 13 ou le 14 avril, un soir, à ce que raconte Mme de Motteville, la reine allant se mettre au lit et n'ayant plus que sa dernière prière à faire, « Mme de Hautefort, toujours occupée à bien faire, en déchaussant la reine, appuya la recommandation d'une de ses femmes qui parloit en faveur d'un vieux gentilhomme servant, qui depuis longtemps étoit son domestique et demandoit quelque grâce. Mme de Hautefort, ne trouvant pas la reine de trop bonne volonté pour lui, lui dit et lui fit entendre par des souris dédaigneux qu'il ne falloit pas oublier ses anciens domestiques. La reine, qui n'attendoit qu'une occasion pour se défaire d'elle, contre sa douceur ordinaire ne manqua pas de prendre feu là-dessus, et lui dit avec chagrin qu'enfin elle étoit lasse de ses réprimandes et qu'elle étoit fort mal satisfaite de la manière dont elle vivoit avec elle. En prononçant ces paroles, elle se jeta dans son lit et lui commanda de fermer son rideau et de ne lui plus parler de rien. Mme de Hautefort, étonnée de ce coup de foudre, se jeta à genoux, et, joignant les mains, appela Dieu à témoin de son innocence et de la sincérité de ses intentions, protestant à la reine qu'elle croyoit n'avoir jamais manqué à son service, ni à ce qu'elle lui devoit. Elle s'en alla ensuite dans sa chambre, sensiblement touchée de cette aventure, et je puis dire fort affligée. Le lendemain, la reine lui envoya dire de sortir d'auprès d'elle et d'emmener avec elle Mlle d'Escars, sa sœur (1). » Voilà le récit d'une amie de la reine. Celui de l'amie de Mme de Hautefort, qui nous a laissé l'histoire de sa vie, est bien différent. Après la scène, que l'amie de Mme de Hautefort donne un peu autrement, celle-ci, au lieu de se jeter à genoux en protestant de son innocence et de chercher à se sauver, comprit d'abord l'intention d'Anne d'Autriche et vit bien qu'il fallait quitter la cour. « Elle (2) ferma le rideau de la reine, comme elle avoit accoutumé les autres jours, et lui dit : « Je vous assure, madame, que si j'avois servi Dieu avec autant d'attachement et de passion que j'ai fait toute ma vie votre majesté, je serois

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 205.
(2) Vie manuscrite.

une grande sainte. » Et levant les yeux sur un crucifix qui étoit auprès du lit, elle dit tout haut : « Vous savez, Seigneur, ce que j'ai fait pour elle ! » La reine ne répondit rien, et Mme de Hautefort compta sûrement que le lendemain elle auroit un ordre de se retirer, et le lendemain en effet elle eut cet ordre comme elle l'avoit prévu. » Mme de Motteville, l'allant voir dans sa chambre avant son départ, la trouva « assez forte sur son malheur; » mais son âme, qui d'abord n'avait pas jeté un seul soupir, finit par éclater avec force, à ce point qu'elle tomba malade. Le jour suivant, étant un peu remise et soulagée par deux saignées qu'on lui fit la nuit, elle sortit du palais « regrettée de tout le monde, » dit Mme de Motteville, et la reine ou plutôt Mazarin commanda qu'on ne fît aucune sollicitation en sa faveur (1). Ce fut en ce moment que lui revinrent tristement à la pensée les prophétiques paroles que Louis XIII lui avait souvent répétées : « Vous avez tort; vous servez une ingrate. » Mais Mme de Hautefort se souvint aussi de Louise de La Fayette, et elle résolut de l'imiter. Le vrai et sérieux christianisme, qui lui avait interdit de rester à la cour pour y être une duègne complaisante, lui montra l'asile placé au-dessus des disgrâces comme des faveurs des rois : elle se fit mener au couvent des Filles-Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine, et elle songea à y devenir religieuse.

Dieu en avait disposé autrement : Marie de Hautefort devait rester dans le siècle pour en être l'ornement et le modèle. Son malheur lui fit bien perdre quelques amis de cour : elle ne revit plus ni Mme de Motteville, qui l'aimait beaucoup et qui obéit à regret à la reine, ni même le chevalier de Jars, devenu avec l'âge et une riche commanderie bien différent de lui-même, et que retint la crainte de déplaire à Mazarin; mais elle était faite pour avoir d'autres amis, qui lui demeurèrent fidèles et lui prodiguèrent dans sa disgrâce toutes les marques de considération et de tendresse. Ses adorateurs se réjouirent presque de la voir pauvre et persécutée, pour mettre à ses pieds leur fortune et leur cœur. Le duc de Ventadour, qui jusque-là lui avait fait une cour médiocrement accueillie, déclara hautement qu'il serait heureux de l'épouser, « quand elle n'auroit pas un double

(1) Archives des affaires étrangères, FRANCE, t. CVI, lettre de Gaudin à Servien du 17 avril : « Mme de Hautefort a eu son congé *hier* pour avoir parlé avec peu de respect à la reine. » Lettre de Mazarin à Béringhen pendant que celui-ci était en Hollande, du 16 avril : « ..... Vous serez surpris de la nouvelle du congé que la reine donna *avant-hier* à Mme de Hautefort. La chose arriva sur quelque demande que faisoit à sa majesté ladite dame pour l'intérêt de quelqu'un de ses amis. Elle le porta si avant que de paroles en autres, sa majesté vint à blâmer la conduite de certaines personnes. Mme de Hautefort, ayant pris cela pour elle, mit le marché à la main de se retirer, ce que sa majesté, qui étoit déjà mal satisfaite de sa conduite, accepta sur-le-champ, et depuis a défendu à tout le monde de lui en parler. »

vaillant, » et, ne s'en tenant pas aux paroles, il fit part de sa résolution à la reine, et lui demanda son agrément, qui ne fut pas refusé (1). Cette fidélité généreuse toucha Mme de Hautefort, mais n'eut pas le pouvoir de la faire sortir de son couvent. Gassion ne fut pas plus heureux. Il n'avait pu la voir sans l'aimer, ainsi que nous l'avons dit, mais il n'avait pas osé se déclarer. Venant d'être fait maréchal, très bien avec la cour et avec les Condé, et ayant devant lui la plus brillante carrière, il s'enhardit un peu, et sans confier son dessein à personne, il prit le parti de risquer lui-même l'aventure, et un jour il se présenta au parloir des filles de Sainte-Marie. Mme de Hautefort fut bien surprise lorsqu'on l'avertit que le maréchal de Gassion la demandait à la grille. Elle fut bien plus surprise encore et fort embarrassée quand il lui fit une déclaration inattendue, et lui témoigna la passion qu'il avait pour elle, et son intention de l'épouser, si elle daignait y consentir. Elle demeura assez longtemps sans lui pouvoir répondre. A la fin, après avoir rappelé ses esprits, elle lui dit qu'elle se sentait tout à fait obligée de l'honneur qu'il lui faisait, que ce serait un très grand avantage pour elle qu'un pareil mariage, qu'elle y voyait un seul obstacle, la différence de religion, parce qu'elle ne se pourrait jamais résoudre à épouser quelqu'un qui ne serait pas catholique. N'ayant pas envie de se convertir, le maréchal prit cette réponse pour un congé; il s'en alla fort affligé de n'avoir pas réussi, mais un peu consolé de n'avoir pas eu de témoin de son échec (2).

Quelque temps après, la belle recluse reçut une autre visite, ou du moins un autre message qui ne la trouva pas aussi insensible. Elle quitta sa pieuse retraite; sans aller à la cour, elle reparut dans le monde, et bientôt le bruit se répandit que Mme de Hautefort allait devenir la maréchale duchesse de Schomberg. Tous les cœurs honnêtes, sans distinction de parti, applaudirent à l'idée d'une union si bien assortie. Une seule personne s'en affligea : ce fut la sœur du maréchal, Jeanne de Schomberg, la duchesse de Liancour. Elle avait soupçonné quelque chose de la passion que son mari avait autrefois ressentie pour Mme de Hautefort; elle craignit une alliance qui la pouvait rallumer, en exposant M. de Liancour à voir sans cesse cette beauté redoutable, et elle entreprit d'empêcher le mariage, déjà bien avancé. Elle dissimula ses véritables craintes, et, allant voir Mme de Hautefort, elle lui dit en toute confidence que M. de Schomberg avait fait de grandes dépenses à l'armée et dans ses dif-

(1) Archives des affaires étrangères, FRANCE, t. CVI, lettres de Gaudin du 23 avril et du 6 mai.

(2) Vie manuscrite.

férentes charges, que sa fortune était à peu près perdue, qu'il avait besoin d'un riche mariage pour rétablir ses affaires, et que s'il persistait à l'épouser, sa maison était ruinée sans ressources; qu'elle s'adressait donc à l'amitié même qu'elle témoignait à son frère pour prévenir un tel malheur. On peut se faire une idée de l'impression que fit un pareil discours sur Mme de Hautefort. On lui demandait le sacrifice de sa dernière espérance. Que diraient la cour et Paris d'une rupture aussi imprévue, qu'on ne manquerait pas de rapporter à quelque cause injurieuse? Pourquoi l'avoir tirée du couvent, où, après ce public affront, elle ne pouvait plus rentrer avec le même honneur? Comment M. de Schomberg n'avait-il pas fait toutes ses réflexions avant de prendre un engagement aussi sérieux, et comment l'aimait-il si peu de les faire au moment suprême? Et puis Mme de Liancour était-elle bien l'interprète de son frère? Elle-même, en vérité, était-elle obligée d'immoler son bonheur à la fois et son honneur à des considérations qui lui paraissaient bien peu dignes et d'elle et de celui qu'elle commençait à aimer? L'affection, l'ambition, la générosité, le dépit, la honte, se livraient dans son cœur le plus douloureux combat. La générosité l'emporta; elle n'entendait pas nuire à M. de Schomberg, et elle promit à sa sœur que le mariage qu'elle redoutait ne se ferait point. A peine Mme de Liancour était-elle sortie, que la pauvre femme, épuisée par le noble effort qu'elle venait de faire, tomba dans une affliction voisine du désespoir. Elle était résolue, mais inconsolable et malheureuse. Quelques jours après, étant restée au lit assez tard, malade et désolée, elle reçut la visite d'un ami de M. de Schomberg, qui leur servait d'intermédiaire, M. de Villars, et elle s'apprêtait à lui dire qu'elle connaissait la situation et les nouvelles réflexions du maréchal, et lui rendait sa parole, quand M. de Villars se mit à la gronder d'être si paresseuse, tandis que lui s'était levé de fort bonne heure pour faire les publications de son mariage à sa paroisse et à celle de M. de Schomberg, et en même temps il lui remit une lettre du maréchal, la plus pressante et la plus amoureuse. Mme de Hautefort ne savait que penser et demeurait interdite. Sur ces entrefaites arriva Mme de Liancour, qui, rougissant de sa faiblesse et confuse de sa conduite, se jeta dans ses bras, lui confessa ses vrais sentimens, la supplia de tout oublier et d'être sa sœur.

Ainsi se termina la partie romanesque de la vie de Mme de Hautefort; elle devint duchesse de Schomberg, le 6 septembre 1646, à l'âge de trente ans. Depuis, sa destinée a été aussi paisible que sa jeunesse avait été orageuse. Arrêtons-nous sur le seuil de cette nouvelle carrière où la noble femme se surpassera elle-même, où sa vertu demeurera sans tache, où elle sera tour à tour une tendre

épouse, une sainte veuve, la protectrice et l'amie de Bossuet, le charme de quelques sociétés d'élite, l'objet constant des respects affectueux de Louis XIV, surtout une digne élève de saint Vincent de Paul, l'asile fidèle des malheureux et des opprimés, le recours assuré de tous ceux qui souffraient, particulièrement des filles et des femmes dans leurs périlleuses misères, n'ayant retenu de son ardeur et de sa vivacité naturelle qu'une bonté presque passionnée et ce feu sublime de la charité chrétienne qui lui mérita le beau nom de mère des pauvres.

Posons la plume, et mettons fin à ces peintures d'une société à jamais évanouie, et de femmes que l'œil des hommes ne reverra plus. Encore quelques pages sur M[me] de Longueville, et nous aurons dit adieu à ces rêves de nos heures de loisir, que caressa notre jeunesse, et qui nous ont accompagné jusqu'au terme de l'âge mûr. Nous l'avouons : nous ne quittons pas sans regret cet aimable et généreux commerce. Soyez bénies, en nous séparant, muses gracieuses ou sévères, mais toujours nobles et grandes, qui m'avez montré la beauté véritable et dégoûté des attachemens vulgaires. C'est vous qui m'avez appris à fuir les sentiers de la foule, et, au lieu d'élever ma fortune, à tâcher d'élever mon cœur. Grâce à vos leçons, je me suis complu dans une pauvreté fière; j'ai perdu sans murmure tous les prix de ma vie, et j'ai été trouvé fidèle à une grande cause, aujourd'hui abandonnée, mais à laquelle est promis l'avenir. Soutenez-moi dans les épreuves suprêmes qui me restent à traverser. Contemporaines de Descartes, de Corneille, de Pascal, de Richelieu, de Mazarin, de Condé, Anne de Bourbon, Marie de Rohan, Marie de Hautefort, Marthe du Vigean, Louise de La Fayette, sœur Sainte-Euphémie, âmes aussi fortes que tendres, qui, après avoir jeté tant d'éclat, avez voulu vous éteindre dans l'obscurité et dans le silence, donnez-moi quelque chose de votre courage, enseignez-moi à sourire comme vous à la solitude, à la vieillesse, à la maladie, à la mort. Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à son précurseur sublime pour me répéter, au nom de l'Évangile et de la philosophie, qu'il est bien temps de renoncer à tout ce qui passe, et que la seule pensée qui désormais me soit permise est celle de quelques travaux utiles, du devoir et de Dieu.

V. Cousin.

LE
ROMANCIER DU GHETTO
ET
L'ÉMANCIPATION DES JUIFS DE BOHÊME.

Am Pflug, Eine Geschichte, von Leopold Kompert; 2 vol., Berlin 1855.

A Prague comme à Presbourg, tout le *ghetto* (1) est en émoi. Ce ne sont partout que préparatifs de départ, on n'entend de tous côtés que paroles de séparation et d'adieu. Quelle tristesse à travers ce bruit et ce mouvement! Il y a surtout une pauvre famille agitée de mille sentimens divers. Le brave Rebb Schlome Hahn est un marchand qui gagnait péniblement sa vie en vendant comme ses pareils toute sorte de friperies et de bric-à-brac. Or, depuis le matin, une voiture est arrêtée devant l'humble demeure de Rebb Schlome, et tous les membres de la petite communauté, le père, la mère, les deux fils, la jolie petite fille elle-même avec son babil naïf et sa gaieté confiante, tous enfin sont occupés à transporter sur la charrette les meubles, le linge, les ustensiles du ménage. Voilà des gens bien affairés, les uns tristes jusqu'aux larmes, les autres plus résolus en apparence, mais tourmentés en secret par une vague inquiétude. Au moment de quitter les lieux connus depuis l'enfance, au moment de déplacer ces meubles qui rappellent les événemens du foyer, que de pensées, que d'émotions viennent assaillir ces pauvres âmes! On

(1) Ce mot italien *ghetto* est le terme usité dans les villes de l'Autriche pour désigner le quartier des Juifs. Quelquefois aussi le *ghetto* s'appelle simplement *la rue, die Gasse.*

s'arrête, on réfléchit, on évoque maintes circonstances du passé, circonstances insignifiantes, mais qui tout à coup, en de tels instans, prennent des proportions inattendues; une dernière fois, on veut revoir à leur place ordinaire les objets familiers, on se remet à l'œuvre, on s'interrompt encore, on ne finirait jamais... Cependant le froid est vif dans la rue; le voiturier, qui attend depuis le lever du jour, trouve les heures longues et fait claquer son fouet. Heureusement plus débonnaires, plus compatissans que leur maître, et comme s'ils comprenaient toutes les douloureuses émotions de ce départ, les chevaux restent là, immobiles, la tête basse, sans fouiller le sol du pied, sans jeter dans les airs des hennissemens d'impatience. Hélas! il n'est que trop vrai : avant une heure, ces pauvres gens auront quitté leur maison pour n'y jamais revenir. De joyeux cris d'enfans ont-ils rempli jadis ces chambres abandonnées? Une mère a-t-elle exhalé ici les secrètes tristesses de son cœur? Sous ce misérable toit, naguère encore un père de famille a-t-il porté le poids de ses inquiétudes et lutté contre les difficultés de la vie? Qui révélera ces secrets? qui parlera de ces choses d'hier? Ces murailles dégarnies sont muettes et lugubres. Une autre famille, une famille heureuse et fortunée, peut s'établir maintenant dans cette demeure; elle ne soupçonnera pas seulement les douleurs qui l'ont traversée. C'en est fait : voilà un passé, tout vivant encore, effacé du livre de la vie. Un lourd verrou de fer a scellé le tombeau où tant de souvenirs reposent; les émigrans viennent de partir.

Ainsi commence le nouveau récit que vient de nous donner le peintre et le conseiller des pauvres Israélites de Bohême, M. Léopold Kompert. On n'a pas oublié peut-être les premiers travaux de ce profond et sympathique écrivain. J'ai été heureux de signaler ici ses débuts (1); j'ai pris plaisir à mettre en lumière ses peintures si vives, si nouvelles, si tragiques parfois, toujours si instructives et si touchantes. M. Léopold Kompert n'était pas à mes yeux un romancier ordinaire. Israélite lui-même, âme sincèrement religieuse, mêlé et pour ainsi dire attaché par les fibres les plus secrètes de son cœur aux choses douloureuses qu'il raconte, je sentais bien qu'il exerçait une fonction sérieuse en composant ces dramatiques récits. L'auteur des *Scènes du Ghetto* et des *Juifs de Bohême* avait étudié de près les coutumes, les croyances, les préjugés, les terreurs, les doutes sans cesse croissans, et finalement les transformations insensibles de ses coreligionnaires. Dans *la Nouvelle Judith,* il avait peint cette exaltation farouche que les croyances persécutées allument chez les âmes fières; *les Enfans du Randar* exprimaient avec une sorte de grandeur épique le doute religieux entrant au sein de la

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1852.

famille juive et brisant les liens du foyer; l'histoire de Jaikew et de Resèle nous montrait l'obstination invincible des Juifs d'Allemagne luttant contre des lois iniques; enfin *le Colporteur, Trendeln, la Juive perdue* mettaient dramatiquement en scène les rapports du christianisme de nos jours avec les croyances hébraïques et plaidaient au nom de l'Évangile en faveur d'une race opprimée. Encore une fois, M. Kompert ne s'était pas annoncé comme un romancier de profession, on sentait qu'il avait charge d'âmes. — Poursuivez, lui disions-nous, poursuivez cette enquête et cette prédication. Continuez d'observer avec un soin religieux, avec une sympathique philosophie, ces naïves peuplades qui vous ont révélé tant de choses, et dont vous pouvez à votre tour préparer l'émancipation et aplanir les voies!

M. Léopold Kompert ne s'est point hâté. On a pu craindre un instant que ce premier succès n'eût épuisé les forces ou ralenti l'ardeur du jeune écrivain; non, il étudiait en silence, il observait le développement des idées nouvelles chez les hommes du *ghetto*, il suivait le conseil que j'avais osé lui adresser et travaillait à l'émancipation de sa race. Le récit que vient de publier M. Kompert est la suite logique des touchantes narrations que je rappelais tout à l'heure. Après *la Juive perdue* et *le Colporteur*, il faut lire l'histoire de Rebb Schlome. Heureux le conteur dont les études sont attendues avec cette légitime impatience! Heureux et bienvenu ce roman qui se rattache à de telles œuvres et continue une entreprise si noble! Ne dites pas que ces détails sont loin de nous, que cette question des Juifs nous touche peu, que ce sont là des événemens bien humbles et accomplis sur un théâtre ignoré: qu'importe, si cet obscur épisode appartient à l'histoire religieuse de notre XIXe siècle? Ouvrons-le, ce livre, avec l'attention qu'il mérite. Nous avions laissé ces pauvres Juifs de Presbourg au milieu d'une crise inquiétante; voici le tableau qui se déroule devant nous, et les plus graves questions qui puissent préoccuper l'humanité sont engagées dans ces rustiques aventures.

Que s'est-il donc passé depuis que M. Kompert écrivait *la Nouvelle Judith* et *les Enfans du Randar?* Un grave événement en vérité. M. Kompert publiait son premier volume en 1848, et le second paraissait l'année suivante. Or, cette année même, en 1849, le jeune empereur François-Joseph, au milieu des réformes qui signalaient son avénement au trône, décrétait l'émancipation des Juifs. Ces lois odieuses qui pesaient sur les héros de M. Kompert, les voilà abolies. Le pauvre Jaikew ne serait plus obligé d'attendre vingt et un ans l'autorisation d'épouser Resèle; il ne serait pas traduit en justice pour avoir perdu patience un beau jour et s'être marié devant le rabbin sans avoir le droit d'être *chef de famille;* la chaste Resèle ne serait pas forcée d'aller à Vienne se jeter aux pieds de l'empereur pour obtenir que son fils ne soit pas un bâtard aux yeux de cette loi sans

pitié; non, toutes ces iniquités, et bien d'autres encore, le jeune souverain en a purgé ses états. L'Israélite peut être chef de famille, il peut se marier comme il l'entend, il peut aussi posséder la terre et y verser en sécurité la sueur de son front. Quelle joie et quel étonnement dans le *ghetto!* L'étonnement, je le crois bien, est plus grand encore que la joie. Ces malheureuses victimes d'une oppression séculaire avaient fini par s'habituer aux ténèbres de leur existence; au moment de relever la tête et de marcher à la lumière du soleil, je ne sais quelle timidité les enchaîne. Il y a surtout, je le sais, un noble cœur qu'agite une douloureuse inquiétude : c'est le publiciste qui a demandé l'émancipation de ses frères, c'est le tendre penseur qui veille sur eux et qui compose tout exprès des récits populaires pour diriger ces âmes irrésolues dans les voies de la société moderne. Quel effet vont produire sur les pauvres gens du *ghetto* ces nouveautés inattendues? comment passeront-ils de l'état de tutelle à la virilité? Seront-ils dignes de cette liberté qu'on leur donne? sauront-ils changer de vie, secouer les vieilles haines, abandonner les ténébreux négoces et prendre loyalement leur place dans la grande famille qui leur ouvre ses rangs? Qu'on ne s'y trompe pas, c'est une transformation complète qui sera exigée d'eux. Ces droits qu'ils viennent d'obtenir, le guide intelligent qui les surveille sait bien que ce sont surtout des devoirs nouveaux. Il est troublé, il est ému, et s'il apprend que Rebb Schlome quitte le *ghetto* pour répondre aux intentions du souverain et labourer le coin de terre qu'il a acheté, soyez sûr qu'il accompagnera la famille du marchand dans la rustique demeure, et que là, inquiet, attentif, dévoué, il viendra en aide aux cœurs pusillanimes et dirigera vaillamment l'éducation des forts.

Telle est l'inspiration de M. Léopold Kompert dans ce curieux tableau qui va nous montrer les marchands juifs du *ghetto* mettant la main à la charrue. *A la charrue!* c'est le titre même du livre. Le dramatique intérêt du récit, l'intérêt d'une enquête ethnographique et morale, tout cela se tient dans l'œuvre de M. Kompert. Cette histoire qu'il va nous raconter, c'est une sorte de révolution rustique et populaire qui demeurerait inconnue sans ces révélations. Les érudits qui ont essayé d'écrire l'histoire des classes agricoles se plaignent avec raison de l'insuffisance des documens; en voilà un, ne négligeons pas de le recueillir. Il est aussi vrai que les diplômes officiels, il est vivant comme la réalité.

Rebb Schlome a donc quitté sa maison du *ghetto*, et le voilà qui part avec sa petite caravane pour aller prendre possession de son modeste domaine. Hélas! avant cette heure décisive, il y a eu bien des larmes versées en secret. Rebb Schlome est un homme impérieux; il n'a pas délibéré là-dessus avec sa femme Nachime, il n'a pas pris l'avis de ses deux fils et consulté leurs goûts. La seule personne de

la famille qui ait de l'influence sur l'esprit dominateur du chef, c'est la petite Tillé, une belle enfant d'une douzaine d'années, joyeuse, aimable, insouciante, avec des reparties subites et des idées imprévues qui font songer aux femmes inspirées dont le rôle est si éclatant dans la Bible. Oui, Tillé n'est qu'une enfant, et déjà il est évident que la famille de Rebb Schlome admire en elle un être choisi, une fille de Judith ou de Déborah. Un jour que Rebb Schlome voyait tous ses confrères du *ghetto* faire leurs paquets et profiter, qui d'une façon, qui de l'autre, de la liberté octroyée par la loi : « Et nous, disait-il, qu'en ferons-nous, de cette liberté tant désirée? Faut-il que nous restions enchaînés ici, comme au temps de notre servitude? est-ce en vain que l'empereur nous aura fait cette grâce, et personne de nous ne saura-t-il se rendre utile? — L'empereur! l'empereur! s'écria naïvement Tillé, le regard en feu, la voix tremblante, et comme possédée d'une inspiration subite. Tu ne l'as pas encore remercié, mon père! Tu n'as pas encore remercié l'empereur. Je crois cependant qu'il conviendrait... — Moi! remercier l'empereur! dit Rebb Schlome, tout surpris de cette singulière parole de l'enfant. — S'il m'était permis d'avoir une opinion là-dessus, dit subitement Anschel, le fils aîné de Rebb Schlome et de Nachime, je sais bien ce que nous aurions tous à faire. » Ce cri lui était échappé; il semblait cependant qu'il n'osât continuer et qu'une crainte respectueuse enchaînât sa langue. « Silence! laisse parler l'enfant, lui cria impérieusement Rebb Schlome; ce n'est pas par tes lèvres que parle la sagesse. » Anschel devait être accoutumé à se voir ainsi humilié devant sa sœur, car il se tut à cette rude apostrophe sans en paraître blessé. « Vous allez tous vous moquer de moi, reprit Tillé, un peu troublée cette fois de la supériorité que lui attribuait son père, mais si j'étais le maître ici, je voudrais être paysan et cultiver une terre qui serait à moi. — Dieu vivant! murmura Anschel, la chère Tillé est-elle dans mon cerveau pour savoir ce qui s'y passe? Elle a dit précisément ce que je voulais dire. »

Rebb Schlome avait attendu avec anxiété la décision de l'enfant. Tout à coup, à ce cri poussé par Tillé : « je voudrais cultiver ma terre! » il lui sembla que la chambre était illuminée par les mystiques candélabres, et qu'au milieu de cette lumière éblouissante une voix se faisait entendre, une voix mystérieuse et douce qui lui dévoilait à lui-même le secret de ses confuses pensées. Il se sentait frappé au plus profond de son cœur. Pour cette âme ardente et timorée, pour cette vraie nature de Juif toute nourrie des antiques traditions et de la lecture du saint livre, le cri de l'enfant était une révélation d'en haut. Il avait entendu une de ces sentences décisives qui changent notre vie de fond en comble. « C'est vrai! » disait-il en phrases entrecoupées, tandis qu'il tournait et retournait dans tous les sens les paroles

auxquelles il attribuait une céleste origine; « c'est vrai! Avons-nous remercié l'empereur? O Dieu d'Israël! moi, Rebb Schlome Hahn, moi sur qui Pawel et Honza ont craché avec mépris parce que Pawel et Honza vont à l'église, moi, Rebb Schlome, je puis maintenant devenir bourgmestre, je puis établir ma boutique là où bon me semblera, je puis me faire bâtir une maison auprès de l'hôtel du premier conseiller de la ville, et si j'ai de quoi m'acheter un champ, je puis vivre de mes récoltes! O Dieu d'Israël! de quelle manière remercie-t-on l'empereur pour des bienfaits comme ceux-là? » Et, suivant toujours sa pensée, il se demandait naïvement ce que l'empereur avait voulu en promulguant un tel décret, quel était le but de cette loi, le sens de cette épreuve, en un mot par quels actes de reconnaissance et de bon vouloir les gens du *ghetto* se montreraient dignes de la libéralité du souverain. Un vague sentiment de la transformation de ses frères s'éveillait alors dans son esprit et devenait peu à peu plus distinct : « Ne disent-ils pas toujours (et il avait en vue les ennemis implacables de sa race), ne disent-ils pas toujours que le Juif n'est pas fait pour la vie des champs, qu'il aime mieux se traîner par la ville avec son sac de marchandises que de prendre en main le timon de la charrue et d'aiguillonner une paire de bœufs? Hélas! n'est-il pas trop fondé, ce reproche qu'ils nous adressent, et n'est-ce pas maintenant surtout qu'ils auront le droit de le répéter avec injure, si nous ne profitons pas dignement et courageusement de la nouvelle vie qui nous est offerte? Moi, du moins, j'accomplirai ce devoir; aussi vrai que je me nomme Rebb Schlome Hahn, je veux montrer à l'empereur ce que je puis faire. La chère Tillé a raison; le Dieu d'Israël a parlé par sa bouche. »

C'est ainsi que Rebb Schlome s'est décidé à quitter sa boutique du *ghetto* pour aller cultiver son coin de terre. Une parole inspirée de sa fille a éveillé en lui de graves méditations; il a compris qu'il y avait là un sérieux devoir à remplir, et aussitôt, sans prendre conseil de sa femme Nachime, sans lui communiquer ses plans, sans l'élever peu à peu à ce même sentiment du devoir, il a vendu son fonds de commerce et acheté une petite ferme dans le pays tchèque. Au moment où il s'enthousiasme si vaillamment pour la régénération des Juifs, au moment où il promet à l'empereur de s'associer pour sa part à l'œuvre bienfaisante de la loi, il obéit encore aux instincts du vieil homme. C'est l'esprit oriental qui reparaît ici; c'est le Juif hautain, impérieux, chez qui les habitudes du temps des patriarches ont dégénéré en tyrannie domestique. Pourquoi n'essaie-t-il pas de convertir Nachime à ses idées? Nachime est bien triste déjà de quitter le *ghetto* et de recommencer à son âge une existence nouvelle; ce dur silence jettera dans son cœur le germe d'une rancune amère et implacable. La première condition du succès dans ce

travail qu'ils vont commencer, c'est l'union du père et de la mère. Si la femme n'est pas dévouée à sa tâche, si Rachel ne vient pas en aide à Jacob, comment s'accomplira cette transformation laborieuse? Il y a encore un autre membre de la famille qui paraît souffrir en secret de la décision de Rebb Schlome. Élie n'est pas un robuste garçon comme son frère aîné Anschel; il a eu une enfance maladive, il est taciturne, il souffre, et je ne sais vraiment ce qu'il deviendra dans la rude existence de la ferme. Élie aura du moins une consolation; il est passionné pour la science. Disciple enthousiaste du Talmud, il passe ses journées dans la méditation et l'étude. Si vous avez lu dans les *Mélodies hébraïques* d'Henri Heine le poème de *Jehuda-ben-ha-Levy*, si vous vous rappelez cette poétique description de la *halacha*, véritable salle d'escrime, effrayant arsenal de problèmes et de décisions, tandis que l'autre partie du grand livre des rabbins, celle qu'on appelle la *hagada*, est un jardin enchanté où fleurissent des milliers de légendes, un paradis plein de fleurs, de chants d'oiseaux, de fontaines jaillissantes, où le lutteur va s'abriter à l'ombre et reposer son front, — si vous vous rappelez, disais-je, cette description magique, vous ne serez pas inquiet pour le pauvre fils de Rebb Schlome. Sous le toit de chaume de la ferme comme dans la sombre chambre du *ghetto*, il verra s'ouvrir tour à tour la salle d'escrime et le merveilleux jardin; mais Nachime, que deviendra-t-elle? Qui pourra calmer sa tristesse, adoucir ses rancunes? Celle qui devrait être l'âme de la maison se sentira seule, abandonnée... Ce ne sont là toutefois que des pressentimens; l'auteur, qui les fait entrevoir, a d'autres scènes encore à raconter avant de nous montrer la tribu juive à la charrue.

Rebb Schlome va donc partir avec toute sa famille. Nachime a pleuré comme un enfant, mais elle a bien été obligée de se soumettre. Seulement, lorsqu'on veut revenir un jour dans la maison que l'on quitte (c'est une superstition des pauvres gens de la Bohême), il faut cacher un objet précieux dans quelque coin de la muraille. Nachime vient de confier à une cachette obscure le collier que son mari lui donnait il y a vingt-cinq ans, à la fête des fiançailles. Le père, la mère, les trois enfans, ont pris place dans le fourgon qui doit les conduire à la ferme. Il y a là encore un sixième personnage, un vieux cousin à moitié fou, le pauvre Coppel, armé du talisman qui jouait un si grand rôle chez les Juifs du moyen âge. Ce talisman est une plaque de bois noir sur laquelle un losange de cuivre représente le bouclier de David; au milieu du bouclier est tracé en grosses lettres dorées le mot *Orient*, en langue hébraïque *misrach*. Or le cousin Coppel est persuadé que son *misrach* a appartenu au roi David lui-même. David, poursuivant son fils Absalon, laissa tomber son *misrach* à l'endroit le plus sombre de la forêt, et Coppel l'a retrouvé. Les tristes réflexions de l'insensé produisent un singulier effet au mi-

lieu de la douleur de tous. Le voyage est triste. Maintes pensées inquiètes assiégent les émigrans. C'est en vain que l'auteur, au moment où la voiture s'est ébranlée, a prononcé sur eux la bénédiction sacerdotale; c'est en vain qu'il s'est écrié : « Dieu vous bénisse et vous protége! Qu'il éclaire votre chemin des rayons de sa face majestueuse! Qu'il laisse tomber sur vous ses regards et qu'il vous donne la paix! » Ces souhaits pourront être exaucés quelque jour, l'heure présente ne s'y prête pas. Vous voyez, hélas! ce qu'ils emportent avec eux pour la protection de leur entreprise! Un débris des vieilles superstitions aux mains d'un insensé. Où est le talisman vivant, l'union des cœurs et des courages? Le père est dur, les fils sont défians, le cœur de la mère est désolé.

M. Léopold Kompert a peint ici avec une singulière franchise un trait bien dramatique et bien vrai du caractère israélite, je veux dire la défiance produite par une oppression séculaire. Lorsque les émigrans atteignent, après une longue journée de pluie, le village qui va devenir leur séjour, la nuit est déjà tombée, une nuit sombre et lugubre. A peine arrivés aux premières maisons, ils entendent un coup de feu qui retentit comme un signal. Des voix moqueuses entonnent une chanson où il est question de Juifs, de Juifs qui veulent devenir laboureurs, et qui préfèrent le sillon nourricier au pavé du *ghetto;* puis soudain une immense lueur embrase le ciel. « Dieu vivant! s'écrie Nachime, c'est un incendie, c'est notre maison qui brûle! Je te l'avais bien dit, Rebb Schlome, quel accueil nous feraient ces paysans! » — Les chevaux s'arrêtent tout effarés, et le voiturier n'ose continuer sa route. Rebb Schlome sent fléchir son courage, Nachime éclate en sanglots et en reproches. Tillé seule n'a pas peur, elle écoute cette chanson que profèrent des centaines de voix, et là où les autres ont vu une raillerie injurieuse, elle croit saisir une parole de bienvenue. Tillé ne se trompe-t-elle pas? Pourquoi ce rassemblement et ces rires étouffés? Pourquoi cet incendie qui projette au loin sa lumière? On n'est guère disposé cette fois à accepter l'avis de l'enfant comme une révélation. Rebb Schlome se dresse sur le marchepied de la voiture, et de toute la force de ses poumons il apostrophe la foule cachée dans l'ombre. « Tais-toi! lui crie Nachime épouvantée, n'ameute pas contre nous ces sauvages. » Cependant les voix s'éloignent, les rires ont cessé, la chanson tumultueuse n'est plus qu'un murmure lointain, mais la campagne semble toujours éclairée par les flammes. Ce silence en un tel moment n'est-il pas plus effrayant que le vacarme de tout à l'heure? Point de cloches, point de tocsin pour appeler au secours, nul mouvement dans ces rues solitaires. Si c'est la maison du Juif qui brûle, elle brûlera sans qu'une main humaine ait essayé de combattre le fléau. Il faut pourtant voir ce qui se passe dans le village. Anschel veut sortir de la

voiture : « Non! non! lui crie Nachime, ils vont te tuer, mon enfant! » Nachime resterait là, pétrifiée par la peur, incapable d'avancer ou de reculer; mais Anschel a désobéi au cri de sa mère, il s'est élancé hors du fourgon, et déjà, comme si ses pieds avaient des ailes, le voilà au milieu du village. Nachime pousse des cris de détresse; elle croit que son enfant court à une mort certaine, qu'il va être dévoré par les flammes de l'incendie ou assassiné par ce peuple en fureur. « Ne craignez rien, Nachime, » s'écrie alors une voix qui ne s'était pas encore fait entendre au milieu de cette scène d'épouvante. C'était le cousin Coppel, auquel on ne songeait guère en ce moment. « Ne craignez rien, disait-il, — et son accent avait je ne sais quoi de religieux qui commandait la confiance, — j'ai encore entre les mains le *misrach* du roi David, et tant que le *misrach* sera avec nous, il n'arrivera pas malheur à la famille. » Disant cela, il s'était levé, et, tenant au-dessus de sa tête le bouclier sacré, il jetait du côté du village, comme un prêtre de Lévi, cette solennelle apostrophe : « Gardez-vous bien de toucher à un cheveu de sa tête! C'est moi, Coppel, qui vous parle ici; c'est moi qui vous donne cet ordre au nom du roi David! »

Toute la scène que je résume ici est développée de main de maître; il est impossible de ne pas en être ému. Que de choses dans ce tableau! Cette carriole arrêtée pendant la nuit à l'entrée du village, cette famille tremblante, ces chevaux qui n'osent faire un pas de plus, le voiturier lui-même qui partage l'épouvante de la petite tribu qu'il conduit, et ne songe pas à faire claquer son fouet, voilà bien la première heure de liberté pour ces Juifs après des siècles et des siècles de servitude. Ils sont libres, et la liberté leur semble pleine de piéges. Inquiets, effarouchés, ils voient partout des ennemis. En vain leur dirait-on que les temps sont changés, que le moyen âge n'est plus, qu'une lumière plus pure s'est levée sur le monde, que l'esprit de l'Évangile a percé enfin les ténèbres qui l'obscurcissaient, et que l'égalité des hommes est inscrite dans les lois. Étranges argumens pour des Juifs! Accoutumés à la haine depuis dix-huit cents ans, accoutumés à maudire et à être maudits, il faut, pour les rassurer, invoquer le nom du livre qui pendant une longue suite de siècles a renfermé leur condamnation. C'est bien ici que se vérifient les terribles paroles des prophètes, lorsque, prédisant la ruine d'Israël, ils montraient tous ses enfans en proie à l'épouvante. *Ecce ego dabo te in pavorem*, s'écriait Jérémie. Isaïe disait aussi, et avec plus de force encore : *Formido, et fovea, et laqueus super te.* La peur sera sur toi, partout tu verras le piége, partout l'abîme. Cette effrayante menace revient sans cesse dans les versets des sublimes voyans. Écoutez encore cette prophétie : « Ceux qui survivront porteront un cœur lâche dans le pays de leurs ennemis; le frémissement d'une

feuille morte les remplira de terreur; ils s'enfuiront devant elle comme devant une épée; ils s'enfuiront et tomberont la face contre terre, bien que personne ne les poursuive. » Le tableau de M. Kompert est la vivante traduction de ces paroles. L'enfant seul (symbole expressif), l'enfant seul et l'insensé n'ont pas partagé la commune épouvante.

Il n'y avait cependant rien de sérieux dans ces aventures nocturnes. Il n'y avait pas de complot contre les émigrans israélites, pas d'émeute, pas d'incendie. C'était plutôt le contraire. Le lendemain, après une nuit d'insomnie et d'angoisses sous ce toit qu'ils avaient cru incendié, nos gens s'occupaient encore des premiers soins de leur installation, quand arrive chez Rebb Schlome une députation du village. Celui qui la conduit est un homme robuste, aux épaules carrées, à la figure franche et loyale. Il parle au nom de tous, parce que le suffrage populaire l'a fait magistrat de la petite communauté. Il va droit à Nachime, lui prend les mains et les secoue cordialement. « A celle-là d'abord mon salut! — dit le rustique magistrat d'une voix qui fait résonner les vitres. A celle-là d'abord, car c'est la femme qui est l'âme et la vie dans le ménage du paysan, et ensuite à toi, Rebb Schlome! » Il lui serre la main comme il a fait à Nachime; puis, ôtant son chapeau à larges bords et enveloppant de son regard toute la famille assemblée : « Soyez les bienvenus, dit-il, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ! Puisse le bonheur et la santé vous réjouir à souhait dans notre village! Nous savons, nous autres paysans, ce qu'il faut demander à Dieu; que Dieu vous donne tout cela, à toi, à ta femme et à tes enfans! » Rebb Schlome est si ému, qu'il ne sait que répondre; mais les larmes qui coulent sur ses joues expriment mieux que des paroles les sentimens qui l'animent. Il se remet pourtant peu à peu, et s'excuse de son émotion. Il cherche en même temps à expliquer son inquiétude. Quand on quitte sa profession et sa demeure pour entreprendre une vie nouvelle, est-on sûr de l'accueil qui vous attend? Hier encore, le village ne paraissait-il pas soulevé contre les arrivans? Ah! quelle soirée d'épouvante et d'angoisses! Ils ne l'oublieront de leur vie. — A ces mots imprudens, le paysan irrité frappe le sol de son bâton ferré et fait retentir un juron épouvantable. « En sommes-nous encore là, s'écrie-t-il, et ces haines d'autrefois ne s'éteindront-elles jamais? Ne sommes-nous pas tous égaux? A quoi bon cette liberté que l'empereur nous a donnée à tous, si les hommes ont peur des hommes comme on a peur d'une bande de brigands? » Un murmure d'indignation parcourt les rangs des laboureurs, comme pour confirmer ce cri du magistrat. « C'est moi qui ai tiré le coup de fusil, dit une voix, je donnais le signal de votre arrivée. — C'est moi qui ai composé la chanson, dit un autre, et le feu qui vous effrayait,

c'était un feu de joie dans les champs. » Tout cela est exact. On était alors en 1849. Après les rudes secousses de l'année précédente, on avait gardé les généreuses idées entrevues seulement à travers l'anarchie démagogique, et les réformes par lesquelles l'empereur François-Joseph inaugurait son règne étaient accueillies et fêtées avec une joie naïve.

La colère du magistrat et l'indignation de ses amis sont aussi rassurantes pour la famille de Rebb Schlome que leurs protestations et leurs vœux. Ce n'est pas tout cependant, nous ne sommes ici qu'au début. De nouvelles épreuves vont commencer pour les émigrés du *ghetto*. Il ne suffit pas d'avoir écarté cette terreur farouche dont les menaçait la Bible; il ne suffit pas de se sentir en sécurité sous son toit, si l'on ne se décide pas courageusement à cette transformation qu'on désire. Au sordide amour du gain doit succéder le sentiment de la dignité retrouvée, aux pratiques suspectes le travail régulier et honnête. Cet apprentissage de la dignité et du travail, c'est précisément le sujet de M. Léopold Kompert.

Quel sera le maître de Rebb Schlome et de ses fils? Un valet de charrue. Ce valet, qui se nomme Wojtêch, est un paysan de race slave, un paysan tchèque, comme la plupart des habitans du bourg. C'est un étrange personnage, une nature bourrue, hargneuse, insolente, capable toutefois de dévouement et de tendresse, en somme un caractère plein de contradictions mystérieuses dont le secret ne sera dévoilé que plus tard. Un matin que Rebb Schlome, en se levant, descendait dans la cour (c'était le cinquième jour de leur installation à la ferme), il fut tout surpris de trouver les chevaux attelés à la charrue et Wojtêch à côté, qui achevait d'aiguiser le soc. « Où vas-tu, Wojtêch? — Où aller, si ce n'est aux champs? répond durement le valet sans quitter son travail. Voici le moment de semer. Si l'on attend toujours ainsi, il sera trop tard, et le grain pourrira dans le sol. Avec une maison organisée de la sorte, il faut bien se résoudre à agir sans attendre les ordres. » Rebb Schlome sent la violence du reproche, et au fond de son cœur il en reconnaît la justesse. Oui, ce reproche poignant est mérité, et cependant est-ce à un valet de parler sur ce ton? Le rouge lui monte au visage. « Si tu n'es pas disposé à attendre mes ordres, dit-il, tu peux décamper tout de suite. Je n'ai que faire d'un valet qui prend des allures de maître. » Wojtêch le regarde sans colère, mais plutôt avec un mélange de compassion et d'étonnement; puis, plaçant sa main sur le cou du cheval et caressant sa crinière : « Ces chevaux-là, dit-il d'une voix lente et pensive, personne ne m'en séparera jamais. Nous avons grandi ensemble, et lors même que tous les Juifs de la terre viendraient ici, ils ne m'en arracheraient pas. J'appartiens à la maison, j'y resterai. » Rebb Schlome n'ose en croire ses oreilles.

Stupéfait d'une telle audace, partagé entre la colère et une sorte de terreur secrète, il répond d'une voix assez ferme : « Tu menaces les Juifs? Ce sera un Juif qui te montrera lequel de nous deux est le maître dans la maison. » Wojtěch ne s'émeut pas, et, sautant d'un bond sur le dos de son cheval, il ajoute d'un ton indifférent et comme si rien ne se fût passé entre eux : « Vient-il avec moi? — Qui cela? dit Rebb Schlome. —Eh! votre fils apparemment. Ne dirait-on pas, en vérité, que la moisson est déjà sur pied? Le gars aura besoin de se lever plus d'une fois avant le soleil, s'il veut arriver à temps. — Allons! que veux-tu dire? » s'écrie Rebb Schlome impatienté, car ce ton hautain et mystérieux commence à lui faire monter le sang aux oreilles. « Prenez-le comme vous voudrez, dit le valet en fronçant le sourcil, je n'en retirerai pas un mot. J'avais toujours entendu dire que les Juifs comprennent bien leurs intérêts, mais jusqu'ici je ne m'en suis guère aperçu. Voilà déjà quatre jours écoulés, et je ne vois pas qu'on mette la main à l'œuvre. Si vous ne vous en inquiétez pas davantage, mieux vaut aller tout de suite chez le magistrat et revendre au plus tôt les champs et la ferme; sans quoi les rats auront bientôt saccagé la maison, et au lieu d'une belle moisson dorée votre champ ne produira que de mauvaises herbes à peine dignes d'être jetées aux pourceaux. Ces Juifs ont d'étranges idées de la campagne! Ils ne savent pas que la terre est semblable à l'homme et qu'elle veut sa nourriture à heure dite. Le champ a faim aujourd'hui, il aura soif demain; il faut le veiller et le soigner de près, comme la nourrice son nourrisson. Mais je vois bien que les Juifs ne veulent pas travailler. Le travail leur est à charge, ce n'est pas la première fois que j'en ai la preuve. Voilà des gens qui viennent au village avec l'intention de se faire cultivateurs : admirables cultivateurs, en vérité! De tout ce qu'ils produiront, il n'y en aura pas assez pour leur chat. Je l'ai dit, je le répète : ces Juifs sont une misérable race, et il n'y a rien à faire avec eux. » Après cette rude mercuriale, Wojtěch, faisant claquer sa langue, donne le signal du départ à ses chevaux; l'attelage s'ébranle et sort de la cour au grand trot, avant que le Juif ébahi ait pu seulement ouvrir la bouche.

Que vous semble de la leçon? Voilà nos Israélites de Bohême assez rudement avertis des devoirs qui les attendent. Ces paroles du valet de charrue, ne les appliquez pas seulement au travail de la terre; appliquez-les au travail en général, au travail vrai, suivi, régulier, à ce travail qui n'est plus le brocantage ou l'usure, mais un travail fécond qui enrichit le patrimoine commun de l'humanité : vous comprendrez tout ce qu'il y a de profondément senti dans cette scène. M. Léopold Kompert a le droit de ne pas ménager ses coreligionnaires d'Autriche, car dans ces reproches qu'il leur adresse il y a

une compassion sincère et un généreux souci de leur transformation morale. Ces malheureux, pendant des siècles, ont été privés du droit de posséder la terre, de s'établir sur le sol, de faire partie du pays natal et de la cité, c'est-à-dire en définitive du droit de travailler honnêtement; le jour où ce droit leur est rendu, ils se troublent, ils hésitent, et ces hommes si rompus aux affaires équivoques semblent tout à coup frappés d'inertie et de stupeur. Faut-il donc désespérer? Non, certes; il faut continuer l'éducation des émigrés du *ghetto*. M. Kompert est plein de confiance, sa sévérité même l'atteste. Il ne châtierait pas si durement, par la bouche du valet de charrue, l'apathie et l'incertitude de Rebb Schlome, s'il ne savait bien qu'un jour viendra où la famille juive ira joyeusement faucher les épis d'or sur les sillons arrosés de ses sueurs.

Rebb Schlome est un cœur droit. L'arrogance de Wojtêch a beau l'irriter, il a senti l'espèce de sollicitude cachée sous ces cruelles paroles. Il se garderait bien de chasser un valet si attaché aux intérêts de la ferme. Surtout il est touché de ses paroles, et, rentrant en lui-même, il ne se traitera pas mieux que n'a fait le rude paysan. Si vous pouviez suivre les tumultueuses pensées qui se pressent dans son cerveau, vous verriez que la réprimande de Wojtêch a déjà porté ses fruits. Être mécontent de soi, c'est le commencement de la sagesse. Rebb Schlome est soucieux et sombre; il lui échappe des paroles de colère, contre qui? Contre lui-même, et aussi, il faut bien le dire, contre sa femme Nachime, qui se prête si peu aux devoirs de leur vie nouvelle et qui décourage toute la maison par ses éternelles jérémiades. Ces dures paroles, ces effrayantes prédictions du valet de charrue, il les répète à son tour comme si elles venaient de lui. C'est encore là une de ces scènes excellentes dont le roman de M. Kompert est rempli. Anschel, qui a entendu de sa chambre la mercuriale de Wojtêch, descend à la hâte auprès de son père afin de le distraire de ses tristes pensées : « Mon père, que faut-il que je fasse aujourd'hui? — Belle question! répond Rebb Schlome avec colère; ce qu'il faut que tu fasses? Il faut travailler, et labourer, et semer, jusqu'à ce que la sueur t'inonde le visage. Sans travail, la ferme est perdue, la maison s'écroule, et c'est à peine si le champ produira des herbes à jeter aux pourceaux. » Anschel avait entendu cette sinistre prophétie dans la bouche de Wojtêch; quand il vit que son père la répétait en son nom, une émotion douloureuse le saisit : « Cela n'arrivera pas, mon père, dit-il d'un ton ferme; nous sommes là précisément pour que cela n'arrive pas. Tu parles comme si nous étions depuis de longues années au village, et nous ne faisons que d'arriver. Nous sommes à notre début, mon père! — Notre début! reprend Rebb Schlome avec amertume. J'en souhaite un pareil à nos

ennemis. Ne perdons-nous pas le temps à errer comme des âmes en peine, sans nous décider à rien? A nous voir ainsi sans courage, on dirait que nous venons de faire des centaines de lieues à pied et que nos forces sont à bout. Et pourquoi? je te le demande; oui, pourquoi? Quelqu'un me dira-t-il pourquoi les choses vont de la sorte? — Je n'en sais rien, répondait Anschel à voix basse; mais il sentait bien aussi que ce tableau était vrai. — Je vais te le dire, Anschel, d'où vient tout le mal : c'est ta mère qui en est cause. Ces reproches, ces gémissemens, ou bien ce sombre silence plus insupportable encore que ses plaintes, n'y a-t-il pas là de quoi faire perdre la tête aux plus forts? Nous en sommes tout démoralisés, cela est trop clair. Ah! il y a par le monde des milliers de femmes juives qui pleureraient de joie, si elles avaient ce que j'ai donné à ta mère; mais elle, y prend-elle garde seulement? Au *ghetto*, elle attendait souvent des journées entières pour voir arriver, quoi?... Un acheteur défiant dont elle tirait à grand'peine quelques creuzers. Ici, elle est chez elle, elle n'aura qu'à étendre la main pour trouver le pain que son champ aura produit. Elle devrait en remercier Dieu à genoux. Non, elle aime mieux se désoler et nous désoler tous. C'est ainsi que le temps passe. Ah! mon pauvre Anschel, comment tout cela finira-t-il? »

C'est une triste situation quand le père est obligé d'accuser ainsi la mère devant son fils. Heureusement Anschel a toute l'ardeur et la confiance de ses vingt ans. La mère se révolte et le père se décourage, Anschel les ramènera l'un et l'autre. Charmant tableau domestique au milieu de ces pénibles épreuves! Image gracieuse et pure des ressources que renferme un jeune cœur! C'est à la génération nouvelle de venir en aide à ses aînés, c'est aux enfans d'accepter vaillamment leur vie nouvelle et d'encourager les anciens. M. Kompert indique tout cela avec une rare finesse. Il n'y a pas trace de prétention dogmatique dans les scènes qu'il raconte, mais la leçon qui en résulte est vivante et éclaire l'esprit en le touchant. C'est là, ce me semble, un des traits distinctifs de M. Léopold Kompert. Il est souvent un peu long, il s'arrête à d'inutiles détails, on pourrait lui souhaiter plus d'art et plus d'adresse, mais on voit que le fond de son œuvre est sérieusement médité. Les idées abondent dans ses récits, et ces idées se produisent toujours sous une forme dramatique. Lisez-le attentivement, laissez-vous prendre aux choses, comme disait Molière, vous sentirez bientôt que votre pensée est provoquée par cette narration féconde, et le pathétique tableau du peintre se traduira dans votre esprit avec la précision d'un enseignement. Est-ce un roman que je lis? Est-ce une étude historique sur une crise morale de ce temps-ci? Je lis un roman, un roman

qui m'intéresse et qui m'émeut; mais derrière les héros de la fiction l'histoire m'apparaît en traits visibles. Qu'on publie maintes enquêtes, maints documens statistiques sur l'émancipation des Juifs de Bohême, j'ai mes documens qui me suffisent, j'ai les récits de M. Léopold Kompert.

Nous avons dit qu'Anschel veut consoler Nachime et relever le cœur abattu de Rebb Schlome; il faut d'abord qu'il leur donne l'exemple et qu'il soit un paysan pour tout de bon. Le matin même où le valet de charrue a parlé si rudement à son père, Anschel va trouver aux champs ce terrible moniteur. C'est précisément le titre de ce poétique épisode : *Anschel va à l'école*. Voyez-le marcher; comme il est dispos et joyeux! comme l'idée du travail relève déjà son front et fait briller une mâle fierté dans son regard! — Oui, se dit-il tout bas, je vais à l'école. Les autres ont appris la culture dès qu'ils ont appris à manier une bêche; le fils l'a apprise du père, le père l'a apprise de l'aïeul; moi, je n'ai pas appris cette tradition de mes ancêtres; je viens d'une boutique du *ghetto*, mais je suis libre aujourd'hui; j'ai le cœur d'un homme et je veux apprendre volontairement ce que ceux-là ont recueilli par routine. — D'inquiètes pensées traversent encore son esprit au souvenir de sa mère; mais quelle joie, quelle émotion profonde, lorsqu'au milieu de ses méditations il entend une voix bien connue qui lui crie : « Eh! où allez-vous là-bas? vous voici sur vos terres! » Ses terres! son domaine! quel mot pour l'Israélite maudit! avec quelle musique céleste il résonne à son oreille! Voilà un coin du monde où il est chez lui, où il est le maître, où il est ce que ses pères avaient cessé d'être depuis tant de siècles, un citoyen du sol! il a sa part dans l'univers immense! il peut presser le sein de la terre nourricière! A cette pensée, qui pourra dire tout ce qu'il y a de bonheur, de reconnaissance et de piété au fond de cette âme naïve? Celui-là seul le sait vers qui montent comme un encens les saints élans du cœur, les prières et les actions de grâces que le monde ignore. C'est à peine si une parole bourrue de Wojtêch peut l'arracher à sa rêverie. Il regarde avec une admiration mêlée de joie ce paysan qui vient de le rudoyer; il examine avec quelle sûreté il manie le timon, avec quelle souplesse et quelle force il dirige le soc, comme il le soulève à de certains endroits et le replonge de nouveau, comme la terre fume sous le fer qui l'entr'ouvre, comme le sillon se dessine et s'allonge. Il voit tout, et les moindres détails le ravissent. Saura-t-il en faire autant? Cette idée s'offrait à lui sans l'effrayer, quand tout à coup Wojtêch l'interpelle de son ton railleur et hargneux. Mais laissons parler M. Kompert; la scène est belle et originale.

« Wojtêch était arrivé à l'endroit où se tenait Anschel, et celui-ci avait dû

changer de place pour que le valet pût faire tourner les chevaux et la charrue. Tout à coup Wojtêch s'arrête, et, sans regarder son jeune maître, il lui dit de cet accent bourru qui lui était familier : — As-tu quelque ordre à me donner de la part de ton père, mon petit gars?

« Anschel n'eut pas l'air de remarquer cette désignation méprisante. Au milieu de l'enthousiasme qui faisait bondir son cœur, c'était assez pour lui que le valet de-charrue l'eût jugé digne de lui adresser la parole.

« — Mon père ne m'a donné aucune commission pour toi, répondit-il d'une voix humble, comme si Wojtêch eût été son supérieur, et un de ces supérieurs qui tiennent entre leurs mains le sort de leurs subordonnés.

« Le valet parut réfléchir longtemps à cette réponse. Il tira de sa poche une bourse à tabac en peau de truie, bourra sa pipe et essaya de l'allumer. Anschel le regardait faire avec une attention inquiète; oui, il était inquiet et presque effrayé, car le valet, n'ayant pas réussi à faire brûler son tabac du premier coup, replaça de l'amadou sur la pierre à feu avec un mouvement de colère, et se mit à battre le briquet aussi violemment que s'il eût eu à dompter un cheval emporté.

« Il réussit enfin, et, après avoir tiré de sa pipe quelques bouffées de tabac pour s'assurer qu'elle allait bien, il remit la bourse de cuir dans sa poche, aspira encore une vigoureuse bouffée qui se répandit sur les sillons comme un léger nuage, et s'installa de nouveau à sa charrue. Anschel sentit son cœur qui se serrait; Wojtêch n'avait-il donc rien à lui dire? Ces allures hargneuses du valet ne lui promettaient rien de bon. Sa joie et sa confiance l'abandonnaient déjà.

« Wojtêch en effet, d'un coup de main énergique, avait imprimé une direction nouvelle à la charrue et s'apprêtait à entamer un sillon. Il se retourna tout à coup et regarda fixement son jeune maître; ce fut un étrange regard, un regard sombre et sardonique tout ensemble que le valet de charrue envoya à Anschel. — Eh bien! mon petit gars, si tu n'as rien à me dire de la part de ton père, qu'es-tu venu faire ici?

« Anschel n'était pas préparé à cette apostrophe : un valet lui demandait ce qu'il était venu faire dans le champ de son père, dans son propre champ à lui-même! Il sentit son sang s'échauffer, et, contenant sa colère à grand' peine, il répondit : — Je viens dans ce champ, parce que ce champ est à nous.

« Wojtêch ne parut pas troublé de la juste irritation d'Anschel. Son visage ne prit pas une expression plus sombre; il jeta devant lui une large bouffée de tabac, et continua d'une voix lente : « Tu ne m'as pas compris, mon petit gars; je n'ai pas dit que le champ ne fût pas à toi, je t'ai demandé ce que tu venais y faire.

« — Ne peut-on jeter les yeux sur son champ? s'écria Anschel toujours irrité.

« — Pourquoi pas? répliqua Wojtêch avec la même indifférence; mais je le vois bien, il faut attendre jusqu'au jugement dernier pour que les Juifs deviennent d'autres hommes. La malédiction de Notre-Seigneur les a traversés jusqu'au dernier fond de leur être. Il n'y a pas de remède.

« — Que veux-tu dire? demanda Anschel, tout surpris de ces mystérieuses paroles.

« Wojtêch, au lieu de répondre, voulut aspirer une bouffée de tabac; mais pendant cette conversation la pipe s'était éteinte. Il la remit dans sa poche

avec un mouvement d'humeur : — Il n'y a pas jusqu'à une damnée pipe qui ne veut pas brûler, quand il y a là des Juifs. — Il avait dit ces mots à voix basse, mais de telle façon cependant qu'Anschel n'en comprit que trop bien le sens et la portée. Puis il reprit à voix haute : — Veux-tu savoir comment Notre-Seigneur a maudit votre race de fond en comble, comment il l'a si bien et si complétement maudite qu'elle ne s'en relèvera pas? Les Juifs n'auront jamais un morceau de terre verte qui soit véritablement à eux, ils ne pourront pas posséder un fétu de paille sur toute la surface du monde. Voilà l'éternelle malédiction qu'il leur a jetée.

« — Mais ce champ est à nous, s'écria Anschel, nous l'avons payé de notre argent.

« — Il est à vous! dit le valet. C'est vrai et c'est faux, suivant ce qu'on entend par là.

« — Je ne te fais que cette question, Wojtêch, dit Anschel avec vivacité : l'empereur nous a-t-il permis d'acheter et de posséder un champ?

« — Oui et non, répondit l'inflexible Wojtêch.

« — Ne l'as-tu pas lu dans les journaux? reprend Anschel avec colère.

« — Je ne sais pas lire, dit Wojtêch d'un ton bref.

« — Si tu ne sais pas lire, pourquoi parler ainsi? Sache-le donc : nous pouvons acheter des champs autant que nous en voulons.

« — Quand cela serait imprimé dix millions de fois, dit Wojtêch en élevant la voix avec une sorte de solennité, mais sans aucune expression de colère, et quand tous les prêtres du monde en feraient lecture du haut de la chaire, je ne le croirais pas.

« — Tu ne veux pas croire ce que l'empereur a ordonné et ce qui a été imprimé pour être lu en son nom! dit Anschel, stupéfait plutôt qu'irrité d'une telle assurance.

« — Cela peut être, reprend le valet; l'empereur peut vous avoir autorisés à acheter des champs, car celui qui a de l'argent peut acheter ce qui lui plait. Ce que l'empereur ne veut pas, c'est que vous soyez des paysans, que vous labouriez la terre et que vous y semiez du grain.

« — Quoi! nous serons libres d'acheter des champs, et nous ne serons pas libres de devenir des paysans! Au contraire, c'est précisément là ce que ne voudrait pas l'empereur; il faut que nous changions d'existence et que nous apprenions à cultiver la terre.

« Wojtêch secoua la tête d'un air de doute. Il parut cependant un peu ébranlé par ces paroles d'Anschel. Le jeune Israélite remarqua que ses lèvres s'agitaient, comme s'il comprimait quelque vive réponse. Puis il tira sa pipe de sa poche et en fit tomber la cendre; on eût dit qu'il se recueillait pour lancer à Anschel une réfutation décisive, mais les argumens qu'il cherchait n'arrivèrent pas, car, après une pause assez longue, il s'écria avec une sorte d'impatience : — Non! non! cela ne se peut. Comment l'empereur eût-il accordé une chose si manifestement contraire à la malédiction du Sauveur?

« Anschel comprit qu'il n'avait rien à répondre à cet argument du paysan. On lui avait enseigné dès l'enfance qu'il était dangereux de contester avec l'*église dominante*. Wojtêch avait transporté le débat sur le terrain théologique, mettant ainsi à l'abri de la religion l'antipathie que lui inspiraient les Juifs. Instruits ou ignorans, tous font de même à cet égard. Anschel eût

été fort empêché de le suivre sur ce champ de bataille; quand même la crainte ne l'eût retenu, il savait trop peu de théologie pour essayer de combattre son adversaire. — Là-dessus, Wojtêch, reprit-il après quelques instans de réflexion, tu comprends que je n'ai absolument rien à dire. Si mon frère était ici, tu trouverais à qui parler, car il a étudié, et il sera un jour un des rabbins de la synagogue.

« — Rabbin! dit Wojtêch, est-ce la même chose que prêtre?

« — C'est la même chose, répondit naïvement Anschel.

« — Pourquoi donc n'étudie-t-il pas au séminaire, sous la direction de son évêque? — Et en disant cela, Vojtêch paraissait attacher un singulier intérêt à ce tour nouveau que prenait la conversation.

« — Es-tu fou? dit Anschel en riant. Chez nous, il n'y a pas d'évêque et l'on peut devenir prêtre sans étudier hors de la maison.

« — Sans étudier hors de la maison? dit Vojtêch étonné.

« Anschel remarqua un léger tremblement sur la figure du valet de charrue. D'où venait cela? que signifiait ce symptôme? Ce ne fut d'ailleurs qu'une émotion fugitive; Wojtêch se remit bientôt, mais Anschel fut singulièrement surpris quand le valet, changeant de ton, lui demanda d'une voix presque douce :

« — Tu crois donc que le Sauveur ne vous a pas maudits, qu'il vous a permis de posséder des terres et de devenir des laboureurs?

« — Je le crois, dit Anschel, très frappé de l'accent sérieux et réfléchi du valet.

« — Penses-tu que ton frère le prêtre le croie aussi? demanda Wojtêch d'une voix mal assurée et jetant à Anschel un regard presque suppliant.

« — Oui, dit Anschel, dont la voix tremblait aussi, car une sorte d'effroi l'avait saisi pendant ce singulier interrogatoire; oui, je le pense.

« Wojtêch s'éloigna brusquement, et murmura des paroles qu'Anschel ne comprit pas; mais quelle fut la surprise du jeune Israélite quand le valet de charrue revint de son côté et qu'il put examiner son visage! Wojtêch semblait métamorphosé. C'était une physionomie nouvelle. Tout ce que son regard avait de dur et de sardonique s'était subitement évanoui; une bienveillance douce et même une sorte de tendresse avait remplacé l'expression hargneuse qui tout à l'heure déconcertait Anschel. L'étonnement du jeune homme s'accrut encore, lorsque Wojtêch lui dit : — Tu veux donc devenir un vrai paysan?

« — Je le veux, dit Anschel troublé.

« — Tu veux labourer, tu veux semer, tu veux faire verdir les épis et les couper au jour de la moisson? continua Wojtêch avec douceur.

« — Oui, disait Anschel.

« — Eh bien! viens ici, dit-il en élevant la voix. Je te mets les rênes dans la main. Voilà dix ans que je conduis ces chevaux-là, à ton tour désormais. Écoute-moi bien; je vais te montrer comment on laboure.

« Anschel sentit qu'il tenait les rênes de l'attelage; les avait-il saisies lui-même? Était-ce le valet qui les lui avait données? Il n'en savait rien, tant cette prompte résolution de Wojtêch l'avait comme étourdi. En même temps Wojtêch, saisissant la charrue à deux mains, la plaçait dans une direction régulière. Tout cela fut l'affaire d'une minute.

« — Comment dois-je m'y prendre? dit Anschel.

« — D'abord il faut prier, dit le valet d'une voix grave, et, comme pour encourager Anschel à élever ses pensées vers Dieu, il ôta pieusement son bonnet. Anschel, à ce seul mouvement, se sentit ému au fond de l'âme. Il lui sembla qu'une inspiration invisible descendait sur lui. Il éprouvait des émotions qu'il n'avait jamais ressenties avec cette force; maintes pensées religieuses affluaient dans son cœur, maintes paroles bénies abondaient sur ses lèvres, si bien qu'Anschel avait achevé sa prière avant de s'être aperçu qu'il priait, prière courte, qui n'était imprimée dans aucun livre, mais qui était sortie vivante d'un cœur d'homme sous l'haleine féconde de la piété. Ainsi les douces brises que Dieu envoie échauffent et fertilisent les sillons.

« — As-tu fini? dit Wojtêch après une pause de quelques minutes.

« — Oui, dit Anschel.

« — J'aimerais bien à connaître ta prière, dit Wojtêch avec la même douceur, mais d'un ton qui n'admettait pas de refus.

« Anschel hésita toutefois un instant. Par une sorte de pudeur religieuse, il éprouvait quelque embarras à exposer devant les regards curieux du paysan ce tissu de pieuses pensées qui s'était formé presque à son insu dans son âme.

« — As-tu honte? dit Wojtêch.

« — Tu ne me comprendrais pas, répondit Anschel en rougissant.

« — Pourquoi?

« — Parce qu'il y a des expressions de notre langue sacrée.

« — Dis toujours, ajouta Wojtêch en le pressant davantage.

« Alors Anschel essaya de faire comprendre sa prière à son compagnon. Les phrases étaient brisées, les paroles étaient insuffisantes, car il était obligé de traduire dans une langue apprise ce qui tout à l'heure était sorti comme un flot brûlant du fond le plus intime de son âme. C'était un mélange des formules consacrées de la synagogue et des naïves prières que lui avait inspirées la solennité du moment. Voici la prière d'Anschel :

« Gloire à toi, ô Dieu, notre Dieu, roi du monde, qui as créé les fruits de la terre et les fruits des arbres! Bénis-nous, ô notre Dieu, pendant toute cette année! Fais prospérer tous les fruits, répands la pluie et la rosée sur la terre comme une bénédiction, afin que nous soyons nourris par ton infinie bonté, et que cette année soit bénie et heureuse entre toutes! O Dieu! ô notre Dieu, bénis notre maison, fais que nous trouvions tous notre joie dans ce village; oui, qu'il n'y ait pas parmi nous un seul cœur attristé. Fais que nous ne demeurions pas plongés dans l'inquiétude, car tu peux tout, ô Dieu, ô notre Dieu! toi qui fais souffler les vents et tomber l'eau des nuages. Dieu tout-puissant, béni et glorifié sois-tu pendant l'éternité! Amen.

« Wojtêch avait écouté avec attention et sans perdre un seul mot. Lorsqu'Anschel eut fini, le valet semblait attendre encore une continuation, et il suivait des yeux les lèvres de son jeune maître; puis il s'écria tout à coup : « Maintenant à l'œuvre! nous allons labourer. » Les chevaux partirent, et dans le sol béni par la prière le fer tranchant du soc traça le premier sillon d'Anschel. »

Avez-vous remarqué cette gradation dramatique depuis l'insolente défiance de Wojtêch jusqu'à cette prière en commun? Voilà,

ce me semble, un tableau fait de main de maître. La bonne résolution d'Anschel a trouvé sa récompense. Il n'a pas seulement entr'ouvert le sein de la terre, il a touché le cœur de ce farouche personnage que toute la maison redoute comme un ennemi d'Israël. Le Juif maudit est réhabilité par le valet de charrue, et certes, quand on a vu Wojtêch à l'œuvre, on sait que cette réhabilitation en vaut bien d'autres. Il y a une inspiration biblique et moderne à la fois dans cette scène familièrement majestueuse. L'auteur de *Jocelyn*, dans son épisode des laboureurs, a magnifiquement décrit la vertu du travail et les champs fécondés par la sainte sueur humaine. J'aperçois ici quelque chose de plus encore : les bénédictions descendent du haut du ciel sur ces sillons fraîchement remués, où deux cœurs viennent de s'unir malgré les préjugés et les haines de deux religions ennemies. La semence confiée à cette terre fructifiera sans peine.

Qu'est-ce donc pourtant que ce Wojtêch? On a été frappé sans doute de certaines paroles échappées de ses lèvres, on a vu l'agitation qui le possède lorsqu'il interroge Anschel sur les Juifs. Pourquoi cette curiosité singulière? pourquoi ces questions suppliantes et cette espèce d'angoisse avec laquelle il attend la réponse? Il y a quelque secret douloureux dans cette conscience inquiète, et il est évident que les Juifs y sont mêlés. Puisque c'est le valet de charrue qui va faire l'éducation d'Anschel, et par lui de la famille tout entière, il faut connaître enfin ce mystérieux personnage. Wojtêch est heureux d'initier Anschel au travail des champs, et cependant, contradiction inattendue, toutes ses sympathies sont pour le second fils de Rebb Schlome, pour le grave et silencieux Élie, qui jamais n'a mis la main à la charrue, et qui passe des journées entières à méditer *la halacha*. Wojtêch se garderait bien d'adresser à Élie une parole offensante; il a pour lui une sorte de vénération mêlée de tendresse, et il ne le désigne jamais que par ces titres respectueux dont le paysan tchèque honore ses prêtres catholiques. Le jeune étudiant, que l'auteur, d'après la formule hébraïque, appelle *le disciple du Talmud*, Wojtêch le nomme *le respectable, le vénérable*, ou tout au moins *monsieur l'abbé*. Un jour, Élie tombe malade; sa frêle organisation est ébranlée, et déjà le voilà aux portes du tombeau. Qui passera les nuits auprès du moribond, tandis que Rebb Schlome et Anschel, fatigués du travail de la terre, succombent au sommeil? Ce sera la pauvre mère, ce sera surtout Wojtêch. Assurée du dévouement du valet, Nachime pourra se décider quelquefois à aller chercher le repos dont elle a besoin. Wojtêch restera là toute la nuit, attentif au moindre signe, et prodiguant ses soins au malade avec une délicatesse maternelle. On dirait qu'il a un intérêt particulier à sauver le pauvre Élie. Qu'est-ce donc? quel est ce secret? D'où vient que cet ennemi des Juifs s'attache ainsi au *disciple du Talmud*, et qu'il semble avoir be-

soin de sa direction religieuse? Le jour où Élie sera sauvé, une intimité naturelle s'établira entre le rabbin et le paysan catholique; il faudra bien qu'Élie soit frappé enfin des mystérieuses allures du valet de charrue, et qu'il lui arrache son secret. Écoutons l'histoire de Wojtêch.

« Quand j'étais jeune, monsieur l'abbé, — dit le paysan au rabbin, — j'étais joyeux comme un oiseau, et dans le presbytère où je servais comme valet on ne m'appelait que le joyeux Wojtêch. Ce sont les Juifs qui m'ont pris ma gaieté. Oui, ce sont des voleurs, ces Juifs, des voleurs que le diable a envoyés pour me tromper, pour me dérober la joie de ma conscience. » On devine quel est l'étonnement du jeune rabbin à ce singulier début. Avec des sentimens comme ceux-là, se peut-il que Wojtêch lui ait été si dévoué, et comment est-ce à un disciple du Talmud qu'il réserve de pareilles confidences? Mais Wojtêch ne paraît pas s'apercevoir de sa surprise; on dirait qu'il attend des décisions d'Élie l'apaisement de sa conscience troublée. Étrange aventure! c'est une confession que vient de commencer le paysan catholique, et il ouvre son âme à un rabbin. — « J'étais donc au service, reprend Wojtêch, dans un presbytère situé à dix milles de ce village, et jamais de ma vie je n'avais vu un homme de votre religion. Comment sont faits les enfans de ceux qui ont trahi notre Sauveur, je l'ignorais absolument, et, à vrai dire, je ne me souciais guère de le savoir. Or un jour d'hiver, il y a de cela vingt-deux ans, j'étais devant la maison, occupé à balayer la neige, pour que M. le curé pût aller à pieds secs du presbytère jusqu'à l'église, quand une voiture arrive au galop par la grande route, et s'arrête à notre porte. Un homme veut en sortir, mais tout à coup j'entends des cris perçans, des cris de femme qui me fendent le cœur, et au moment où le voyageur s'élance, je vois une jeune fille qui le retient de toutes ses forces, qui pleure, se lamente, et le conjure de ne pas aller au presbytère. Les paroles qu'ils échangeaient, je ne pouvais toutes les comprendre, car ils ne s'exprimaient pas en tchèque, mais le sens des supplications de la jeune fille n'était que trop facile à saisir. C'est de là, monsieur l'abbé, qu'est venu mon malheur. »

Élie écoutait avec une attention croissante et tâchait de démêler quelque chose de précis au milieu du trouble, des hésitations ou des réticences du paysan. A chaque phrase, Wojtêch s'interrompait, comme si un poids énorme, un instant soulevé, fût retombé plus lourd sur sa poitrine. « L'étranger, continue Wojtêch, me demande si le curé est chez lui; oui, lui dis-je, et à ce mot le voilà qui s'élance malgré les efforts, malgré les cris déchirans de la jeune fille; puis il entre au presbytère et me laisse seul avec cette pauvre enfant. J'étais tout tremblant d'émotion. Je m'approche pourtant : Pourquoi

vous lamenter ainsi? lui dis-je. Votre compagnon est allé au presbytère, voilà tout. Le curé est un brave homme qui ne lui fera pas de mal. Alors elle cesse de pleurer, et me regardant avec de grands yeux que je vois encore : Il ne lui fera pas de mal, dis-tu, ton curé? Il en fera un chrétien. Je compris tout. Son père était Juif, il voulait se convertir, et la pauvre fille était si malheureuse, si malheureuse, elle pleurait tant et de si bon cœur, que la colère me prit; je voulais entrer à la maison et en arracher ce père insensible à une telle douleur. Je ne le fis pas cependant, quoique je ne fusse plus maître de ma colère. Je ne sais quelle puissance me retint. Ce fut l'enfer peut-être, car, je vous le répète, monsieur l'abbé, c'est de ce moment-là que mon malheur a commencé. Je restai près de la jeune fille. Elle continuait à pleurer à chaudes larmes. Je la regardais tout bouleversé, et n'osais plus lui adresser la parole. Cela dura bien une heure. Enfin le curé sort du presbytère, accompagné du Juif. Il s'était revêtu de ses habits d'église. Wojtêch, me dit-il, veux-tu être le parrain de cet homme? Je regardai le converti avec curiosité, mais j'entendais toujours les sanglots redoublés de la jeune fille, et tout à coup, comme si je ne sais quelle force invincible m'eût arraché violemment cette réponse : Non! m'écriai-je, je ne veux pas. Le curé s'irrite et me demande si je comprends bien toute la gravité de mon refus. Ses raisonnemens sont inutiles : Non, non, monsieur le curé! — Et il a beau s'emporter, s'emporter, si bien que tout son visage était rouge de fureur, je tiens bon jusqu'au bout. — Soit! dit le curé, j'en trouverai bien un autre, — et le voilà qui court au village chercher un parrain. Alors la jeune fille s'élance de la voiture, se précipite aux pieds de son père, et là, agenouillée dans la neige, se met encore à le conjurer les mains jointes. Le père demeurait impassible. A cette vue, une colère infernale bouillonnait en moi, je ne sais ce qui m'empêcha de lui sauter au cou et de l'étrangler. Bientôt le prêtre arriva avec un paysan du village, et tous les trois entrèrent à l'église. »

Ce commencement du récit de Wojtêch ne prouve pas seulement la naïve candeur de son âme; c'est une dramatique peinture de tout ce qu'il y a de navrant dans les divisions religieuses de l'humanité. Ces redoutables problèmes, nous les traitons le plus souvent d'une manière abstraite, et notre esprit seul y est engagé. Telle religion est-elle supérieure à telle autre? Voilà deux communions qui prétendent posséder Dieu; laquelle se trompe? dans quelle église est le salut, dans quelle voie la vérité et la vie? Terribles questions à coup sûr, mais qui s'offrent rarement à nous avec les angoisses qu'elles semblent contenir. On a là-dessus des principes arrêtés d'avance, on discute, on se passionne, l'intelligence s'anime et s'enflamme; le cœur ne souffre pas. Ici c'est un cœur simple à qui ces douloureux

problèmes se présentent subitement sous la forme la plus touchante et la plus pathétique; il se trouble, et sa raison s'égare.

Wojtêch sait qu'il existe des hommes dont les ancêtres, il y a dix-huit cents ans, ont mis Jésus-Christ sur la croix, mais ce n'est chez lui qu'une idée vague à laquelle rien de vivant ne se rattache. Tout à coup il entend des sanglots, il voit couler des larmes, il assiste au supplice d'une âme; ce sont des Juifs aux prises avec des chrétiens. Ces émotions inattendues sont trop fortes pour ce cœur naïf. Écoutez-le : « Quand je vis le curé et le Juif entrer dans la chapelle avec le parrain, il me sembla que de ma vie je ne mettrais plus le pied dans une église. Si quelqu'un m'eût dit : « Wojtêch, tu n'as pas été baptisé, tu ne t'es jamais approché de la sainte table, » je l'aurais cru. Je fais encore un effort sur moi-même, j'essaie une dernière fois de consoler la pauvre affligée : « Pourquoi pleurer? quand votre père sortira de là, ce n'en sera pas moins votre père. — Oh! non, le voulût-il mille fois, ce ne serait plus la même chose. — Mais qui donc lui défend de faire ce qu'il fait là? — Qui? notre Dieu. » Involontairement alors je tourne mes yeux vers le ciel; il me semblait que j'allais y apercevoir Dieu lui-même et que je pourrais lui crier : Seigneur, dites-le-moi, cela est-il vrai? A ce moment, le Juif sort de la chapelle et remonte dans sa voiture. Sa fille devint pâle comme un suaire; je crus qu'elle allait mourir. Elle tremblait de tous ses membres et avait si peu la force de se mouvoir que je fus obligé de la soulever pour la placer à côté de lui. Ils partirent; mais je vois toujours son regard désolé qui me poursuit. Était-ce une illusion? on eût dit que j'étais son seul soutien, et que, dans l'abandon où la laissait son père, elle invoquait l'assistance du pauvre valet qui avait compati à sa douleur. »

Si l'on ne se reporte à la simplicité de l'état de nature, l'histoire des sentimens de Wojtêch paraîtra sans doute bien étrange. La fin est plus singulière encore. Chassé par le prêtre qu'il a si gravement offensé, le valet de charrue n'a plus qu'une pensée en tête : Qu'est devenue la pauvre désolée? Il la retrouve bientôt à quelques milles de là, et il a le secret de la conversion du père. Le Juif venait de s'acheter une ferme, mais la loi ne permettait pas encore aux Israélites d'être propriétaires, et le magistrat avait dû annuler la vente; irrité, il avait pris aussitôt son parti, il était monté en voiture, s'était rendu chez le curé d'une paroisse voisine, avait abjuré le judaïsme, puis était revenu triomphant avec son acte de baptême qui lui assurait la possession de son champ.

Wojtêch s'offre comme valet de charrue au Juif devenu chrétien, et reste là pendant quatre années, soignant les chevaux comme sa chose propre, travaillant plus que dix hommes à la fois. Ce n'était pas, vous pouvez le croire, par dévouement à son maître; bien loin

de là, il le méprisait. La scène du presbytère était toujours présente à ses yeux, et quand il voyait le renégat s'en aller chaque dimanche à la messe, je ne sais quel dégoût s'emparait de lui, pareil à celui qu'inspirerait la vue d'une bassesse ou d'un crime. Non, certes, ce n'était pas dévouement à son patron, et toutefois une force irrésistible l'attachait à la ferme. Était-ce une curiosité instinctive? était-ce le désir de débrouiller les émotions incohérentes de son âme? était-ce seulement un besoin impérieux de se dévouer à la jeune fille qu'il avait vue pleurer et souffrir pour sa foi? Ces divers sentimens étaient mêlés ensemble, mais le dernier dominait tout. Pendant ces quatre années, Wojtěch, si pieux jusque-là, n'alla pas une seule fois à l'église; il lui semblait que Térezka (c'est le nom de la jeune Israélite) lui saurait gré d'agir ainsi. Vous le voyez, Wojtěch a beau ne pas se l'avouer à lui-même, il est à moitié Juif; non, je me trompe, il n'est pas Juif, il ne sait pas le premier mot des dogmes des rabbins : ce sont les larmes de Térezka blessée dans sa foi qui ont ébranlé et transformé son âme, il est de la religion de ceux qui souffrent. Heureux le pauvre Wojtěch s'il se rendait compte des sentimens qui l'animent! il oserait s'en tenir à ces bienfaisantes paroles de l'Évangile qui condamnent surtout le méchant et l'impie, sans s'occuper des dogmes positifs et des formalités extérieures. Le divin auteur du sermon sur la montagne ne répand-il pas sur tous ceux qui pleurent des bénédictions ineffables? Voilà au fond la doctrine de Wojtěch, mais Wojtěch s'est perdu au milieu des naïves contradictions de sa pensée. Au nom des sentimens évangéliques dont son cœur est rempli, il en vient à s'indigner sérieusement qu'un Juif puisse changer de religion, et quand Térezka, touchée de son amour, veut se faire chrétienne aussi pour l'épouser, le malheureux la repousse avec fureur.

En racontant ces scènes de folie et de violence, le pauvre valet de charrue ne peut contenir ses larmes. « Depuis lors, dit-il, je n'ai pas revu Térezka. Je suis venu travailler dans cette ferme, j'ai essayé de chasser tous ces souvenirs; mais un jour, — c'était environ deux ans après ma rupture avec la Juive, — j'appris qu'elle était morte. On ajoutait qu'à sa dernière heure elle avait demandé un prêtre catholique et reçu le sacrement du baptême. Cette nouvelle me bouleversa, car on ne ment guère sur un lit de mort, monsieur l'abbé. Si Térezka au moment de paraître devant Dieu a persisté dans les sentimens qui me semblaient chez elle une impiété et un mensonge, c'est donc moi qui ai eu tort de la repousser avec injure? O mon Dieu, mon Dieu! si Térezka avait raison! Cette pensée me déchirait l'âme. J'essayai de me soulager par la confession, mais les prêtres auxquels je m'adressai me renvoyèrent comme un fou. L'un d'eux pourtant, ému de pitié, m'a ordonné une pénitence qui devait mettre

fin à mes angoisses. Rien n'y a fait, monsieur l'abbé, ni pénitences, ni prières, et chaque nuit je vois Térezka m'apparaître, Térezka que ma fureur a tuée. Alors j'ai pensé à vous; vous êtes un théologien, un homme de Dieu, et tous les hommes de Dieu ont le droit d'entendre une confession. Répondez, monsieur l'abbé; dites-moi que je n'ai pas eu tort. »

Cette question singulière adressée au jeune rabbin par le paysan catholique présente ici un dramatique intérêt. Le rabbin Élie est dans une situation analogue à celle du pauvre diable qui l'interroge d'une voix si troublée. Le jeune rabbin aime la fille du magistrat, et lui aussi, comme Térezka, pour briser l'obstacle qui s'oppose à son bonheur, il est sur le point de se faire baptiser. La confession de Wojtêch est comme un reproche qui l'épouvante. Que répondra-t-il? S'il absout l'étrange rigorisme du paysan, il se condamne lui-même; s'il approuve Térezka d'avoir voulu se faire chétienne, il sera fidèle sans doute aux inspirations de son propre cœur, mais il jettera le malheureux paysan dans le désespoir et le livrera en proie à sa folie. Bizarre et douloureux combat! Le rabbin hésite, il se trouble, il va condamner le paysan; mais voyant à ses genoux ce malheureux dont la raison s'égare et qui attend sa réponse comme une sentence de vie ou de mort: « Wojtêch, lui dit-il d'une voix tremblante et avec un geste solennel, Wojtêch, relève-toi; tu as bien fait : Térezka ne devait pas abjurer sa religion. » Le paysan se lève et semble transformé par l'absolution du rabbin; c'est un homme nouveau. La malédiction qui l'accablait s'est évanouie comme un mauvais songe; le démon de l'incertitude s'est enfui de l'âme exorcisée. Hélas! la joie de Wojtêch ne durera pas longtemps, et la conduite du rabbin donnera un démenti à ses paroles. Le rabbin s'est fait chrétien, mais les émotions qui ont tourmenté sa conscience ont brisé cette frêle nature, et lorsque Wojtêch rend les derniers soins à Élie, il aperçoit à son cou le petit crucifix que lui a donné la fille du magistrat. Quelle révélation dans l'âme du paysan! Il voudrait encore interroger le rabbin; mais Élie vient de rendre le dernier soupir. Alors il apostrophe le mort avec une fureur sauvage, il accuse Élie de l'avoir trompé; mais bientôt la vénération que lui a inspirée la douce et mélancolique nature de son conseiller spirituel écarte ce dernier reste de folie. Il comprend la délicatesse profonde qui a dicté la réponse du jeune théologien, et un sentiment d'une espèce toute nouvelle, un sentiment chrétien et philosophique à la fois, s'emparant de cette âme bouleversée, apaise les contradictions qui la troublaient. Il ne savait s'il devait absoudre ou maudire la religion juive; la charité introduit dans son esprit un rayon de la divine lumière, et la folie est vaincue. Ce n'est pas Wojtêch qui tourmentera désormais les Juifs de son village; mais si Térezka vivait encore, il ne l'empêcherait plus de se faire chrétienne.

Ce singulier épisode aurait pu être conçu avec plus de netteté ou du moins développé avec plus d'art. On n'aperçoit pas assez distinctement les précieuses richesses qu'il renferme. La pensée, souvent subtile, a besoin des commentaires que je viens d'y joindre. M. Léopold Kompert revient ici aux nobles préoccupations philosophiques et religieuses qui donnent tant d'attraits à ses premiers écrits, mais l'inspiration était plus claire dans *les Juifs de Bohême* et les *Scènes du Ghetto*. Cette inspiration, c'est la tolérance, c'est la sympathie pour toutes les croyances sincères et aussi un désir manifeste d'abaisser peu à peu les barrières qui séparent la tradition judaïque des enseignemens de l'Évangile. M. Léopold Kompert, dans l'une des plus touchantes histoires de ses *Juifs de Bohême,* appelait Jésus-Christ *le blond rabbin de Nazareth :* gracieuse façon d'accoutumer ses frères à voir dans l'Évangile ce que l'Évangile a été en effet, la continuation et l'achèvement de l'ancienne loi. Ces deux figures, le catholique Wojtêch et le rabbin Élie, sont encore l'expression de la même idée. Par un renversement des rôles aussi touchant que bizarre, le catholique est ici le défenseur farouche de la fidélité judaïque, et c'est le rabbin qui lui donne l'exemple d'une inspiration plus aimante. Y a-t-il donc si loin du judaïsme à l'Évangile? Non, certes; il suffit que l'idée de sympathie générale et humaine prenne la place de la tradition étroitement nationale, et aussitôt une révolution s'accomplit chez les enfans d'Israël. Cette révolution s'est faite il y a dix-huit cents ans, et elle s'appelle le christianisme. Voilà ce que veut dire M. Kompert; pourquoi faut-il que cette pensée, si claire, si vivante, si dramatique dans maintes peintures des *Juifs de Bohême*, soit enveloppée ici de voiles bizarres qui en offusquent la lumière? Je reprocherai aussi à M. Kompert de ne pas avoir assez intimement rattaché ce curieux épisode au fond même du récit. La fille du magistrat, aimée à la fois d'Anschel et d'Élie, et qui devient un instant l'un des personnages principaux de ce drame psychologique, apparaît à peine dans le tableau comme une ombre incertaine. La mort subite d'Élie, la mort de sa fiancée qui suit de près, ont je ne sais quoi de fantastique et d'obscur. Il y a là des lacunes, des maladresses, qui impatientent le lecteur. La pensée morale n'est pas suffisamment soutenue par la poésie.

Heureusement, si toute la partie religieuse manque trop souvent de précision, M. Léopold Kompert prend sa revanche dans ce qui est en définitive le sujet même du livre, je veux dire l'éducation rustique et la transformation virile de ses héros. Wojtêch continue de donner à Anschel ces mâles leçons dont toute la famille recueillera le bénéfice, car bientôt l'activité du fils unie à la confiance de Tillé détournera les pensées inquiètes qui assiégent l'esprit de Rebb Schlome, et Nachime elle-même, touchée d'un tel spectacle, aura

honte de l'isolement hargneux où elle s'enferme. Toute cette peinture est pleine de détails charmans. On dirait la fête du travail. Je signale le rôle d'Anschel, son courage, son activité, la délicatesse exquise avec laquelle il prend le gouvernement moral de la maison. Lorsque Nachime, avec son entêtement judaïque, refuse de participer aux travaux de cette vie nouvelle, c'est Anschel qui la décide un jour à quitter sa chambre et la conduit dans le champ qu'ils ont semé. Quelle douce matinée de juin! les blés sont sur pied, et Tillé, couronnée de bluets, bondit comme un jeune faon. Anschel a foi dans la terre, il a foi dans le sillon qui fume et dans les saintes émanations qui s'en exhalent. Cette foi est l'âme du livre, et jette un reflet de l'antique poésie sur ces choses familières. M. Kompert a souvent dans son style une sorte d'emphase provinciale, particulière aux écrivains de l'Autriche. Ici il est simple, et le tableau est charmant. Les muses rustiques ont passé par là, *gaudentes rure Camœnæ*. Je signale encore la scène qui couronne tant de gracieux épisodes. Avec quelle joie, avec quelle fierté le disciple de Wojtêch amène à la maison la première charrette chargée d'un monceau de gerbes! Dieu a béni le courage et la persévérance d'Anschel; il n'y a pas dans tout le village une seule récolte qui vaille celle de Rebb Schlome. Depuis plusieurs jours déjà, les moissonneurs sont à l'ouvrage. La charrette va et vient du champ à la maison, de la maison au champ; la grange est pleine, et la charrette arrive toujours avec les gerbes d'or. Vivantes peintures qui eussent enchanté Léopold Robert!

Ce n'est pas tout: ces peintures sont intimement liées à l'histoire d'une âme, au tableau d'une famille, à une grande question d'humanité et de droit social. Il faut bien enfin que la compagne de Rebb Schlome sente fléchir ses rancunes; les leçons détournées que lui donne son fils Anschel, les conseils directs de cette terre où fructifie la sueur de ses enfans, tout cela finit par triompher de l'obstination de Nachime. La mort d'Élie, rapprochant le père et la mère dans une douleur commune, est le dernier coup qui achève cette guérison désirée. J'ai dit que cette mort subite du jeune rabbin était un incident que rien n'amène et ne justifie; l'auteur rachète du moins sa faute par les belles conséquences qu'il en tire. Chose étrange! Rebb Schlome a été si longtemps tourmenté par les reproches et l'opposition de Nachime, que sa conscience en est troublée. Il commence à croire qu'il a été coupable, qu'il n'aurait pas dû contraindre sa famille à ce changement d'existence, que la mort de son enfant est la punition de sa dureté, et c'est précisément cette mort d'Élie qui va convertir Nachime et vaincre ses dernières résistances. Écoutez Rebb Schlome, il vient de conduire le corps d'Élie au cimetière israélite d'une commune des environs.

« — Bonsoir, Nachime, dit Rebb Schlome en entrant; bonsoir, comment te trouves-tu? — Il s'inclinait sur lui-même, brisé par tant d'émotions violentes, et ces mots avaient coulé de ses lèvres avec une douceur inaccoutumée.

« Nachime voulut se lever, mais elle retomba sur son fauteuil, se couvrit le visage de ses deux mains et se mit à pleurer amèrement.

« — Pardonne-moi le mal que je t'ai fait, Nachime, s'écria Rebb Schlome, dont le cœur s'ouvrait enfin; pardonne-moi, je souffre bien aussi.

« A ces mots, Nachime cessa tout à coup de pleurer; ses mains glissèrent de son visage, et elle regarda autour d'elle avec des yeux étonnés et hagards. Puis, la force morale suppléant à la faiblesse de son corps, elle se leva, s'élança d'un bond vers son mari, et, saisissant sa main, y inclina son visage noyé de larmes, comme si elle eût voulu y déposer un baiser plein de soumission et de repentir. — Ami, dit-elle en sanglotant, quelle punition m'infligeras-tu?

« — Dieu tout-puissant! s'écria Rebb Schlome, c'est à moi que tu parles ainsi, Nachime?

« — Je ne puis parler, disait-elle, je ne puis parler, je sens mon cœur qui éclate.

« — Pleure, Nachime, pleure, pleure encore, les pleurs te calmeront.

« En disant cela, il la soulevait, l'attirait vers lui et la tenait enveloppée de ses deux bras. Les deux époux demeurèrent ainsi quelque temps. Nachime pleurait à chaudes larmes, appuyée sur le cœur de Rebb Schlome. Ses pleurs ne tarissaient pas. Plusieurs fois elle essaya de parler, mais il ne tombait de ses lèvres, au milieu de ses sanglots, que des sons inintelligibles. Une heure décisive venait de sonner dans la vie de Rebb Schlome et de Nachime. Les deux enfans étaient debout au seuil de la chambre, muets, immobiles, craignant de profaner par un mot, par un geste, la sainte majesté d'un tel moment.

« Ce fut Nachime qui rompit le silence : — Pourquoi ne me chasses-tu pas d'ici? s'écria-t-elle enfin en éclatant. Une méchante femme comme moi n'a pas le droit d'être traitée avec tant d'indulgence.

« — Pour l'amour de Dieu, tais-toi, Nachime, lui dit Rebb Schlome. Ne t'humilie pas ainsi devant moi!... Te chasser! Nous partirons ensemble, je vais vendre le champ et la ferme, nous retournerons au *ghetto*... Oui, nous partirons, Nachime. Je ne te laisserai pas ici un jour de plus. Je ne veux pas que tu te consumes ici davantage... Tu retrouveras ta maison, tes amis, tes occupations d'autrefois.

« — Mais tu ne songes pas à ton empereur, Rebb Schlome; tu ne songes pas à ce qu'il dira de toi, quand il saura que tu as renoncé à ton projet.

« — Ne me raille pas, Nachime, dit Rebb Schlome avec vivacité, mais sans le moindre sentiment d'amertume, ne me raille pas, je ne l'ai pas mérité.

« — Que Dieu ne m'assiste jamais dans mes chagrins, si je songe à te railler, Rebb Schlome! Je te le demande sérieusement : que dira ton empereur quand il saura ce que tu veux faire? N'est-ce pas par amour pour lui que tu es venu au village?

« Rebb Schlome ne sut d'abord que répondre. Il réfléchit un instant et reprit d'un ton pénétré : — Dieu n'exige pas qu'on se martyrise; l'empereur pourrait-il l'exiger? Je le remercierai toujours, je le remercierai à

genoux de m'avoir donné le droit d'acheter un champ et une maison, mais il ne saurait me demander l'impossible. Sire! lui dirai-je, si je puis élever ma voix jusqu'à lui; mon bon maître, tu es puissant et généreux, tu nous as accordé une grâce pour laquelle tu seras béni de nos enfans, et des enfans de nos enfans. J'ai essayé pour ma part de te prouver ma reconnaissance. Ton désir, je le sais, c'est que nous fermions nos boutiques du *ghetto;* je me suis fait cultivateur, j'ai acheté un morceau de terre et une maison au village, je me suis mêlé aux paysans, pendant une année entière je n'ai pas vu d'autres visages juifs que ceux de ma femme et de mes enfans, mon fils s'est mis à l'œuvre, il a conduit la charrue et semé du grain dans les sillons. Personne de nous n'a épargné ses sueurs. Que veux-tu pourtant que nous devenions, si nos efforts sont vains et si ma pauvre femme ne peut s'y faire? Peux-tu exiger que je m'expose à la voir mourir de consomption et de désespoir? J'ai prétendu la contraindre, j'ai fait saigner son cœur; ce péché est retombé sur ma tête. Veux-tu encore que je reste paysan? Ne me dégageras-tu pas de ma parole? — L'empereur, j'en suis sûr, ne me dira pas non.

« — Mais tu oublies un point, Rebb Schlome. — Et pendant que Nachime parlait ainsi, un éclair brillait dans ses yeux.

« — Quoi donc? dit Rebb Schlome étonné.

« — L'empereur te demandera pourquoi ta femme ne veut pas s'associer à tes projets.

« — Et moi, je lui répondrai, s'écria Rebb Schlome avec une vivacité naïve et comme si en effet il plaidait sa cause devant l'empereur : Sire, comment le pourrait-elle, si elle n'est pas née pour cela? Change-t-on ainsi d'existence du jour au lendemain? Ma femme n'a de goût que pour son commerce du *ghetto*. Tout le monde ne peut pas être paysan; laisse-la reprendre sa tâche. Nous autres qui commençons à vieillir, il faut être indulgent avec nous, il ne faut pas trop nous demander. Nous avons encore notre vieil esprit juif qui ne se façonne pas volontiers aux choses nouvelles. Les jeunes gens, c'est une autre affaire.

« — Ne t'inquiète pas, Rebb Schlome; tu n'auras pas besoin de parler ainsi à l'empereur, et l'empereur n'aura rien à te répondre, car tu as encore oublié quelque chose de plus important, tu as oublié l'essentiel.

« — Quoi donc, Nachime?

« — Tu ne me demandes pas si j'y consens.

« — Que dis-tu là, Nachime?

« — Je dis, reprend-elle du ton le plus calme et le plus résolu, je dis que je ne veux plus retourner au *ghetto* et que je reste au village. »

C'est ainsi que l'épreuve est finie. La moisson a été bonne dans le champ de Rebb Schlome, la moisson est plus abondante encore au fond des cœurs régénérés. Avant de quitter les traditions du judaïsme, avant de renoncer aux préjugés, aux soupçons, aux rancunes d'une race farouche et de prendre place au sein de la famille humaine réconciliée, toutes ces malheureuses victimes auront ainsi bien des luttes à soutenir contre elles-mêmes. Quelle que soit la condition de la vie, les mêmes souffrances reparaîtront. Ce qui s'est passé

sous l'humble toit de Rebb Schlome se reproduira du haut en bas sous des formes différentes. Puisse l'esprit libéral et humain de notre XIX[e] siècle triompher partout comme ici! L'oppression entretenait chez les Juifs un levain de défiance et de haine. Relevés de la malédiction séculaire, ils comprendront leurs devoirs et dépouilleront le vieil homme. Est-ce donc à nous de répéter les imprécations des prophètes? est-ce à nous de célébrer la vérification de ces menaces et de montrer avec orgueil les enfans d'Israël dispersés et captifs, « n'ayant, dit Bossuet, aucune terre à cultiver, esclaves partout où ils sont, sans honneur, sans liberté, sans aucune figure de peuple? » Saint Paul, dans un magnifique passage, objet d'explications bien diverses, a fait une prédiction toute différente : il annonce la conversion future et peut-être un règne nouveau d'Israël. A Dieu ne plaise, s'écrie l'apôtre, que les Juifs soient tombés pour ne se relever jamais! Les gentils, qui s'enorgueillissent de leur supériorité présente, ne sont après tout « qu'une branche de l'olivier sauvage entée dans l'olivier franc contre l'ordre naturel, et combien plus facilement les branches naturelles de l'olivier même seront-elles entées sur leur propre tronc! » Laissons les théologiens expliquer ces merveilleuses promesses; nous, au nom de la seule humanité, au nom des bienfaisans principes de 89, réjouissons-nous de voir, comme dans ce tableau de Rebb Schlome, les Juifs émancipés comprendre vaillamment leur tâche et effacer de leurs fronts les derniers stigmates de la servitude.

Telle devrait être, à ce qu'il semble, la conclusion de cette touchante histoire. Ce n'est pas cependant ainsi que se termine la prédication de M. Léopold Kompert. Commencé avec une joie patriotique, ce livre finit tristement. — L'année dernière, dit l'auteur, un cruel chagrin est venu frapper la famille de Rebb Schlome; les droits accordés aux Juifs en 1849, un décret de 1854 les leur a retranchés en partie. Sans doute les dispositions de ce décret ne peuvent s'appliquer à Rebb Schlome, car les titres antérieurs sont respectés; mais ce droit de Rebb Schlome lui était précieux, surtout quand il s'y sentait uni avec les hommes de sa race. Peut-il jouir maintenant de son héritage, tandis que ses frères sont replongés par milliers dans ces gouffres obscurs où ne pénètre pas la lumière du droit commun? Toutefois le dernier mot n'est pas dit sur cette question. Rebb Schlome, pour ce qui le regarde, est persuadé que son empereur, dans sa bonté souveraine, restituera un jour aux Israélites de ses états ce droit d'être citoyen et de posséder la terre. Je le crois aussi; quand de telles peintures peuvent être tracées par une plume si impartiale, quand la scrupuleuse enquête d'un écrivain comme M. Léopold Kompert donne de si consolans résultats, il est impossible de faire peser de nouveau

sur une population à demi émancipée les lois barbares du moyen âge. L'Autriche est-elle donc assez prospère pour repousser impunément des hommes qui sont résolus à devenir des citoyens utiles? N'y a-t-il pas en Bohême, en Hongrie, en Illyrie, en Gallicie, en Transylvanie, assez de difficultés et de périls causés par l'antagonisme des races, sans augmenter à plaisir ces divisions menaçantes?

Je sais toutes les objections qu'on oppose à l'affranchissement trop rapide de la race juive; j'y réponds par les écrits de M. Kompert. Cette enquête sympathique et sévère fournit sur les Israélites de Bohême d'inestimables renseignemens, et il est impossible de révoquer en doute l'impartialité de l'écrivain quand on le voit donner de si vigoureuses leçons à son peuple. Ces Juifs de Bohême sont une race honnête et débonnaire. Ils ont quelque chose de la douceur, de la sensibilité indolente qui semble propre au caractère autrichien. Ce n'est pas là qu'on trouve ces fanatiques dont l'espoir opiniâtre ne s'éteindra jamais. M. Kompert a peint çà et là de mystiques rêveurs qui appellent de leurs vœux impatiens les triomphes promis aux enfans d'Israël; tel est, dans les *Scènes du Ghetto*, ce vieux mendiant Mendel Wilna qui part un matin pour aller reconstruire le temple de Salomon; tel est aussi, dans le roman que je viens de juger, ce pauvre fou, le cousin Coppel, qui croit que David est revenu et que son bouclier est une sauvegarde invincible pour les soldats de sa sainte milice; mais ces naïves hallucinations sont rares chez les Juifs de Bohême, et là où elles apparaissent de loin en loin, elles n'excitent que le sourire et la pitié. On a vu dans les temps modernes des Juifs exaltés entraîner des populations entières par une folie assez semblable à celle de Mendel Wilna. Il y en eut jusqu'au XVIIe siècle, et l'un d'eux qui venait de prendre le titre de Messie faillit mettre l'Occident en émoi : « Tous les Juifs, dit Bossuet, commençaient à s'attrouper autour de lui. Nous les avons vus en Italie, en Hollande, en Allemagne, et à Metz, se préparer à tout vendre et à tout quitter pour le suivre. Ils s'imaginaient déjà qu'ils allaient devenir les maîtres du monde, quand ils apprirent que leur christ s'était fait Turc et avait abandonné la loi de Moïse. » Je ne sais si ce christ du XVIIe siècle aurait trouvé des adhérens en Bohême; il est certain qu'il n'en trouverait pas aujourd'hui, et ce qui me frappe dans le sympathique tableau de M. Kompert, c'est de voir ces pauvres gens si doucement résignés. Qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, l'influence de l'Évangile a transformé insensiblement leurs idées et leurs mœurs. Ceux qui sont restés le plus obstinément fidèles au culte de leurs aïeux appartiennent sans y prendre garde à ce christianisme naturel que la suprême raison a mis au fond de nos âmes.

Je lis dans une savante étude sur la poésie juive et la littérature

rabbinique en Allemagne (1) des renseignemens qui confirment de tout point les peintures de M. Léopold Kompert. L'ami de Lessing et de Lavater, Moïse Mendelssohn, qui tient une si noble place dans les lettres allemandes du XVIIIe siècle, avait exercé aussi une influence beaucoup moins connue, mais tout aussi curieuse à signaler, sur la littérature spécialement hébraïque. Il a écrit en hébreu des journaux très répandus alors, et il a formé avec le poète juif Naftali Wessely une société littéraire dont l'action fut immense. Mendelssohn était le chef d'un libéralisme philosophique qui tendait à détruire l'antique influence des rabbins. Tant qu'il fut dirigé par le Platon du judaïsme, ce mouvement se développa avec une lenteur circonspecte et féconde; mais bientôt, favorisé par l'esprit général du siècle, il s'accrut avec une telle rapidité, que la tradition hébraïque semblait menacée d'un discrédit complet. Ces témérités amenèrent une réaction qui éclata de nos jours. Entre l'orthodoxie farouche des rabbins et les libertés voltairiennes de la nouvelle école, il y avait place pour une réconciliation habile du judaïsme et de l'esprit européen. Un recueil intitulé *le Nouveau Collecteur* fut l'organe de cette tentative et fit son apparition en 1809. L'école dont je parle poursuit encore son œuvre; elle paraît avoir son siége principal en Autriche, et particulièrement en Bohême. Un des plus laborieux ouvriers de cet éclectisme israélite, le docteur Zunz, occupait il y a une dizaine d'années des fonctions importantes à la synagogue de Prague. Cette école a ses littérateurs et ses poètes qui écrivent tous en hébreu et n'ont été révélés au monde littéraire que par l'histoire de M. Delitzsch. Schiller est le maître qu'ils ont choisi; ils traduisent ses drames, ils imitent ses ballades, et dans la plupart des villes de l'Autriche, à Vienne, à Prague, à Presbourg, les jeunes filles du *ghetto* récitent les vers de *don Carlos* comme les jeunes filles de la Souabe chantent les *lieder* de Goethe et les ballades d'Uhland.

L'historien auquel j'emprunte ces curieux détails déplore amèrement cette introduction de l'élément européen dans la littérature nationale. « Si la poésie juive, dit M. Delitzsch, abandonne ce qui est le centre même de la foi israélite, le sentiment de notre nationalité indestructible et la foi dans nos triomphes à venir, c'en est fait, elle perd tout ce qui faisait sa force, elle est frappée de stérilité et de mort. » Ces plaintes du critique ne donnent-elles pas une valeur nouvelle à la plaidoirie du romancier? Les Juifs que M. Kompert met en scène, ce sont bien ceux à propos desquels M. Delitzsch nous signale avec douleur la disparition du vieil esprit; ce mélange des

(1) *Zur Geschichte der judischen Poesie, vom Abschluss der heiligen Schriften alten Bundes bis auf die neueste Zeit,* von Franz Delitzsch; 1 vol., Leipzig 1836.

traditions nationales et des sentimens de la moderne Europe, ce contraste de fidélité naïve et de sympathie à demi chrétienne, nous le voyons en traits vivans dans ces gracieuses histoires, et M. Léopold Kompert exprime une confiance bien naturelle lorsqu'après avoir peint ses héros déjà émancipés des préjugés antiques, il s'écrie que l'émancipation légale ne saurait tarder longtemps. Ces droits si ardemment désirés, comment se fait-il que le bienveillant souverain ne les ait accordés que pour les reprendre? Il a été trompé sans doute, il ne peut plus l'être après la touchante pétition de M. Kompert. Rebb Schlome a raison : l'empereur sera touché, il saura comment ces braves gens ont profité de ses dons, il déchirera une loi barbare, et le proscrit des anciens jours, admis au droit de cité dans la patrie commune, pourra nourrir sa famille avec les fruits de son champ.

Oui, M. Léopold Kompert a le droit d'attendre avec confiance les décisions du souverain; quoi qu'il arrive en effet, il a accompli sa tâche. Il y avait au XVIe siècle un Juif portugais, Samuel Usque, qui, chassé de Portugal avec les hommes de sa race, passa en Italie, s'établit à Ferrare, et y vécut tout occupé de travaux littéraires avec ses deux parens, Abraham Usque, le célèbre typographe, et Salomon Usque, à qui l'on doit une élégante traduction espagnole du *Canzoniere* de Pétrarque; lui, c'étaient surtout les œuvres patriotiques et religieuses qui remplissaient sa vie. Samuel Usque publia à Ferrare, en 1553, un livre intitulé *Consolacion à las tribulaciones de Ysrael*, et ce livre est demeuré célèbre dans les annales de la littérature juive. M. Léopold Kompert vient d'écrire à son tour sa *consolation israélite;* le roman *à la Charrue*, ainsi que les *Scènes du Ghetto* et *les Juifs de Bohême*, mérite bien le titre que Samuel Usque donnait à sa pieuse homélie. C'est plus encore, c'est une exhortation virile, une tendre et sévère initiation à l'esprit de la société moderne. Les pauvres déshérités qui liront ce manuel de morale pratique n'y trouveront que des inspirations généreuses; consolés et rendus meilleurs, ils seront membres de la société libérale du XIXe siècle, en dépit même des règlemens qui prétendraient encore les repousser. Peu importe, en effet, que la victoire soit consacrée par la loi, si elle est établie dans les mœurs. M. Kompert a-t-il donné aux Juifs de son pays le sentiment de la dignité et l'amour du travail? Cela suffit, la révolution est faite, et les habitans de tous les *ghettos* autrichiens peuvent entonner le chant du psalmiste : *Diripuisti vincula mea.*

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

JEANNE D'ARC

ET SA MISSION

D'APRÈS LES PIÈCES NOUVELLES DE SON PROCÈS.

I. *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, publiés pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, suivis de tous les documens historiques qu'on a pu réunir et accompagnés de notes et d'éclaircissemens, par M. Jules Quicherat, 6 vol. gr. in-8°. — II. *Jeanne d'Arc d'après les chroniques contemporaines*, par M. Guido Goerres, traduit de l'allemand par M. Léon Boré.

Je ne connais guère dans l'histoire que l'épisode de Jeanne d'Arc où l'instrument surprenne plus que l'action accomplie, et je n'en sais aucun dans lequel les investigations de la science contraignent plus invinciblement la critique de remonter des faits de l'ordre naturel à ceux d'un ordre supérieur. Tout écrasante que soit pour l'esprit la libération d'un royaume accomplie en trois mois, contrairement à toutes les prévisions de la politique et de la stratégie, la pucelle d'Orléans est assurément un personnage plus extraordinaire que son œuvre, et il y a moins à méditer sur ses actes que sur les mobiles auxquels elle les rapporte et qui les inspirent. Que sont des batailles et des victoires devant tant de prodiges dont la grandeur n'est surpassée que par la simplicité virginale de l'enfant qui les accomplit? Que sont les pompes de Reims à côté des flammes de Rouen, et que valent les plus beaux coups d'épée en présence de ces merveilleuses réponses, dont l'évidente sincérité triomphe à quatre siècles de distance des résistances les plus obstinées et des convictions les plus rebelles?

Voici à peine quelques années que Jeanne d'Arc nous est apparue dégagée des ombres accumulées autour d'elle par les passions de ses contemporains autant que par l'ignorance des âges suivans. Ce n'est que de nos jours qu'elle a pris pleine possession de sa gloire. Le type sublime deviné par une royale artiste s'est trouvé presque simultanément confirmé par les investigations de la science et par les plus sévères procédés de l'analyse. Avant la publication intégrale des deux procès et des documens originaux qui les ont suivis, la pucelle n'était pour l'Europe lettrée qu'une héroïne au caractère mal défini et presque équivoque, une sorte de personnage de l'Arioste, qui, par l'effet de certaines couleurs fantastiques et de certaines allures théâtrales à peu près convenues, touchait d'aussi près à la légende qu'à l'histoire.

I.

Des causes dont l'influence se fit sentir du vivant même de Jeanne, quoiqu'elles aient été peu soupçonnées jusqu'ici, ont contribué depuis le XVe siècle soit à dévoyer l'opinion, soit tout au moins à la faire hésiter en présence de cette mémoire. L'exécution de Rouen ne fut-elle pas applaudie par un parti nombreux qui comprenait une notable portion de la bourgeoisie française, par l'université, le parlement et la presque totalité de la population de Paris? Cet acte ne fut-il pas consommé par un évêque de bonne renommée (1), assisté d'un délégué de l'inquisition et de docteurs généralement réputés honnêtes et savans? Comment s'expliquer pareille chose, si des erreurs populaires et des passions abominables n'avaient dès ce temps-là égaré la raison publique? Comment comprendre qu'un tel procès se soit poursuivi régulièrement durant de longs mois sans qu'aucun cri d'indignation ait retenti dans cette France que la généreuse enfant venait d'arracher à l'abîme, sans que toute la chevalerie du royaume se soit cotisée pour payer au poids de l'or la rançon de la captive?

Vainement voudrait-on douter de la froideur de l'opinion en présence de l'immolation judiciaire : cette indifférence n'est pas moins démontrée par le silence des Armagnacs que par les insultes des Bourguignons, et l'histoire est contrainte de reconnaître que pas un effort ne fut tenté ni par la cour, ni par l'armée, ni par l'église, soit pour sauver l'héroïque prisonnière, soit pour la faire mettre à rançon, selon le droit commun du temps, soit même pour intéresser la

(1) Pierre Chauchon est qualifié de *vir bonæ memoriæ* dans le bref du pape Calixte III, du 3 juin 1455, qui autorise la révision du premier procès.

papauté à une cause ecclésiastique dans laquelle l'accusée en avait appelé au souverain pontife. Parmi tant de preuves qu'on pourrait en apporter, il suffit de citer un seul témoignage, parce qu'il appartient à l'un des plus courageux citoyens d'un temps qui en comptait peu. Dans un long mémoire adressé aux états tenus à Blois en 1433, Jouvenel des Ursins expose les succès miraculeux obtenus par le roi Charles VII, et les attribue à la grâce de Dieu et au courage de ses chevaliers, sans nommer la sainte martyre dont les cendres fumaient encore, et qui avait été le bras de l'un et l'inspiratrice des autres.

De telles ingratitudes ne deviennent possibles que par la fascination de l'esprit de parti, ou par la sceptique lassitude qu'engendrent d'ordinaire les profondes perturbations et les longues calamités. Jeanne d'Arc épuisa dans leur cruelle amertume des douleurs morales plus aiguës que celles du bûcher. Les mauvais vouloirs qu'elle rencontra, la suspicion dont elle fut l'objet au sein même du camp royal torturèrent sa vie, non pas seulement dans le silence de son cachot, mais au milieu de ses succès et dans l'enivrement de la faveur populaire. Les sentimens de doute, de méfiance et de jalousie qui arrêtèrent l'élan de la France au jour de son supplice, et dont le roi ne se départit lui-même qu'avec une sorte d'hésitation après un silence de vingt années, s'étaient développés sitôt son arrivée à la cour; ils la contrarièrent dans la plupart de ses desseins et la découragèrent dans ses plus hautes inspirations, lors même que des succès prodigieux venaient chaque jour imprimer à ses actes le sceau d'une miraculeuse consécration. Tels furent les obstacles puissans, quoique secrets, qui l'arrêtèrent court au milieu de sa carrière inachevée, et ce fut aussi sous l'influence de ces sentimens-là que se développa, dans le parti de Charles VII, une opinion acceptée par la postérité, et suivant laquelle Jeanne aurait eu le tort grave de prolonger sa mission, strictement limitée par le ciel à la délivrance d'Orléans et au sacre de Reims. La génération suivante, quelque sincérité qu'elle y mît d'ailleurs, ne jugea les actes de cette noble fille que sous le reflet des passions qui avaient empoisonné sa vie, et qui l'empêchèrent d'accomplir jusqu'au bout la tâche véritable qu'elle s'était toujours donnée, celle de *bouter jusqu'au dernier les Anglais hors de toute France.*

L'opinion bourguignonne, qui était celle des classes lettrées, produisit d'ailleurs plus d'écrivains que le parti armagnac, et les plus modérés ne manquèrent pas de présenter le rôle de celle qui avait relevé la fortune de Charles VII et de la France sous un jour peu bienveillant, laissant volontiers douter si un tel secours était venu au dauphin du ciel ou de l'enfer, si la pucelle dirigeait réellement les chefs de guerre ou si elle était conduite par eux, si elle avait été

l'instrument de la Providence ou l'instrument d'une intrigue (1).

D'autres causes concoururent à fausser l'opinion, et à faire rejeter dans l'ombre les documens nombreux accumulés dans les greffes par le procès de condamnation de 1431 et par celui de la réhabilitation qu'un bon mouvement de conscience de Charles VII fit enfin prononcer en 1456. Le drame de Rouen avait à peine reçu son triste dénoûment en présence de milliers de témoins, que diverses aventurières parurent en France et au dehors, exploitant la crédulité des simples et leur persuadant que la pucelle avait été miraculeusement arrachée aux flammes. Une de ces fausses Jeannes parvint même, paraît-il, à se faire avouer de la famille d'Arc, et à tromper à son profit la reconnaissance si naturelle de la ville d'Orléans. L'effet de ces substitutions fut étrange : la pucelle perdit en quelque sorte son existence historique et devint pour les masses une sorte de personnage auquel elles se complurent à attribuer tous les faits et gestes dont le récit défrayait leurs veillées. Si son rôle s'agrandit dans cette phase nouvelle, ce fut au préjudice de ce qu'il avait de sérieux, et l'effet de cette apothéose populaire fut de provoquer chez les savans une vive réaction en sens opposé. La plupart des écrivains du XVIe siècle témoignent de cette tendance que l'esprit de la réforme ne pouvait manquer de développer encore davantage. Alors parut prévaloir l'opinion que « le roi s'était avisé de cette ruse pour donner quelque bon espoir aux Français, leur faisant entendre la sollicitude que notre Seigneur avait de son royaume. » Ce sont les expressions mêmes dont se sert Guillaume Du Bellay dans son traité *De la Discipline militaire*. Quelques années plus tard, Du Haillan alla plus loin, et en s'efforçant d'établir que Jeanne s'était prêtée avec complaisance au rôle que lui imposait la politique royale aux abois, cet historiographe patenté de Henri III ne rougit pas, sous le règne d'un prince de la maison de Valois, de descendre aux derniers outrages contre celle qui avait fait du roi de Bourges un roi de France, et de jeter dans l'histoire le germe infâme qu'une autre main devait si tristement cultiver.

L'opinion que Jeanne n'avait servi qu'une intrigue avait presque universellement prévalu aux dernières années du XVIe siècle : en maintenant dans une discussion approfondie le caractère surnaturel de la mission de la pucelle, le savant auteur des *Recherches de la France* proclame avec une douleur profonde que jamais mémoire ne fut plus décriée que ne l'était encore de son temps celle de la femme qui « secourut, dit-il, l'état si à propos, et le rétablit par un miracle très exprès de Dieu (2). »

(1) *Chronique* d'Enguerrand de Monstrelet.

(2) Étienne Pasquier, livre V, chap. 7 et 8.

Avec le règne des princes de la maison de Bourbon commença un retour vers la reconnaissance et vers la justice. Sous Henri IV et sous Louis XIII, le nom de la vierge de Domremy fut remis en honneur; la société de l'hôtel de Rambouillet s'inclina devant son héroïque et chaste figure, et sa statue, renversée par les iconoclastes de la réforme en 1567, fut relevée dans la ville qu'elle avait délivrée. Un concours fut ouvert pour composer l'inscription destinée à ce monument. L'aigle du temps, Malherbe, y porta quelques méchans vers qu'on pardonne au sentiment patriotique qui les inspira.

Il était écrit d'ailleurs que la poésie porterait toujours malheur à l'être dont il semble qu'il devrait suffire de prononcer le nom pour en faire déborder toutes les sources. L'épopée de Chapelain, publiée en 1656, porta à Jeanne d'Arc un coup non moins funeste que celui qu'elle avait reçu des odieuses inventions de Du Haillan. Ce poème, annoncé comme un chef-d'œuvre, n'obtint qu'un succès de fou rire, et l'héroïne se trouva enveloppée dans la chute du malheureux poète. L'effet de ce désastre littéraire fut si grand, qu'il fit, même pour les bons esprits, approcher le ridicule de la vie la plus propre à le défier par la grandeur des souffrances et des services. Les travaux d'érudition, si nombreux dans le XVII[e] siècle, se détournèrent de cet écueil comme par un dessein concerté, et l'opinion demeura suspendue dans une sorte d'incertitude dont les travaux apologétiques, d'ailleurs inédits, d'Edmond Richer sur la pucelle n'étaient pas en mesure de la tirer.

Telle était sur cette partie de notre histoire la disposition déplorable de l'esprit public lorsque Voltaire osa l'acte dont l'accablante responsabilité ne retombe pas moins sur son temps que sur lui-même. Cette œuvre était en effet le plus cruel châtiment qui pût être infligé à un pays pour son ignorance et pour son ingratitude. La leçon profita : toute sceptique que fut cette génération, tout indifférente qu'elle demeura aux grandeurs de l'âme et de l'histoire, elle s'indigna qu'on la crût tombée assez bas pour oser lui servir une telle pâture. La publication de *la Pucelle,* qui eut lieu au milieu du XVIII[e] siècle, détermina un vif retour, dont l'effet fut de commencer sur des bases très étroites, il est vrai, et avec des matériaux fort incomplets, une sorte de réhabilitation de Jeanne d'Arc. Lenglet-Dufresnoy et l'abbé Dartigny s'attachèrent à venger l'honneur de la femme et de la guerrière. Cette œuvre fut continuée avec plus de science et d'autorité par M. de Laverdi, ancien ministre du roi Louis XV, et ce fut en se rattachant au même mouvement d'idées qu'écrivirent plus tard MM. Le Brun des Charmettes et Berriat Saint-Prix. Si ces écrivains n'ont pas unanimement admis l'inspiration divine de Jeanne, ils ont du moins reconnu qu'elle y croyait pleinement elle-même.

et tous ont constaté la pureté d'une vie sur laquelle il n'est pas un témoignage contemporain qui ne concorde, même devant le tribunal de l'évêque de Beauvais.

Jeanne d'Arc était donc à peu près réhabilitée pour le XIXe siècle (1); mais si le pays avait retrouvé le respect de son nom, c'était sans la connaître encore : la France n'avait jamais été admise à contempler face à face, dans la naïveté de ses vertus, l'amertume de ses épreuves et les sublimes élancemens de son âme, l'être unique dans l'humanité et dans l'histoire sans lequel ce pays aurait cessé de compter au rang des nations. L'un des plus sérieux services qu'on pût rendre à la France, c'était de lui montrer ce qu'elle vaut aux yeux de Dieu par la grandeur même des moyens qu'il emploie pour la sauver.

Un étranger qui porte dignement un nom illustre a le premier de nos jours appelé l'attention de l'Europe savante sur un épisode qui suscite tant de problèmes de psychologie et d'histoire. M. Guido Goerres a passé le Rhin pour l'étudier à ses sources : il a présenté à sa patrie dans sa vérité grandiose la physionomie de la sainte guerrière, non moins défigurée par les romanesques inventions de Schiller que par les brutalités de Shakspeare; mais c'était à la science nationale qu'était heureusement réservé l'entier accomplissement de cette œuvre de haute justice et de haute critique. Elle a été accomplie par M. Quicherat avec un savoir, une conscience et une méthode qui font de sa grande publication sur Jeanne d'Arc l'un des monumens les plus précieux et les plus utiles de l'érudition moderne. M. Quicherat a édité le texte intégral des deux procès : il a mis chacun en mesure de contempler la fière jeune fille devant ses juges dans l'incomparable grandeur de son patriotisme et de sa foi; il a vulgarisé des détails ignorés ou travestis de l'enquête ouverte pour la réhabilitation de la victime, enquête dans le cours de laquelle de nombreux témoins, paysans, prêtres, princes et guerriers, viennent révéler jusqu'aux plus secrets mystères de la vie de Jeanne.

A ces documens, éclairés par un commentaire sobre et sage, M. Quicherat a joint la totalité des textes inédits ou incomplétement publiés émanant des contemporains de la pucelle, que ceux-ci aient écrit en vers ou en prose, en France ou au dehors, et il a donné d'ailleurs un développement égal aux publications du parti français et à celles de la faction anglo-bourguignonne. Le lecteur se trouve donc placé désormais en présence d'une masse de témoignages d'où jail-

(1) Cette réhabilitation ne s'étend pas encore d'ailleurs au-delà de nos frontières : il suffit, pour en rester convaincu, de lire le jugement que porte sur la pucelle d'Orléans le plus illustre historien contemporain de l'Angleterre catholique. Voyez Lingard, *Hist. of England*.

lissent des flots de lumière. Dans des aperçus originaux joints à sa publication, M. Quicherat a exposé avec une courageuse liberté les convictions qu'a suscitées dans son esprit ce long commerce avec une femme dont les actes, soumis à la plus rigoureuse analyse, demeureraient sans nulle explication plausible, si l'on n'en acceptait l'interprétation qu'elle en donne elle-même.

Je voudrais dire quelles impressions m'a laissées cette étude d'un intérêt sans égal, et, à l'aide de travaux dont l'honneur appartient à d'autres, replacer Jeanne d'Arc dans le milieu tout plein de troubles et de passions où elle a vécu et souffert. Je n'aurai garde, on le comprend, de rappeler tous les incidens d'une histoire qu'on sait par cœur; mais je signalerai les aperçus nouveaux suggérés par tant de documens ignorés, et je démontrerai facilement, je crois, pièces en main, que les esprits les plus raisonnables en cette matière sont ceux qui, n'y portant aucune idée préconçue, consentent à incliner leur raison devant des faits dont l'évidence accable et confond.

L'époque où parut Jeanne d'Arc appartient à ces temps durant lesquels les sociétés flottent incertaines entre une pensée dont l'énergie s'est épuisée et une idée qui ne s'est pas encore résolument produite. L'Europe avait vu finir dans les scandales et les perplexités du grand schisme l'ère magnifique durant laquelle l'église s'était épanouie dans sa plus éclatante fécondité. L'esprit humain n'était pas encore en révolte ouverte contre la foi; mais le scepticisme germait en s'ignorant lui-même, comme la larve du ver caché au calice d'une fleur encore brillante. Venue entre les croisades et la réforme, Jeanne d'Arc allait dans sa courte carrière subir la double influence de saint Louis et de Calvin. L'esprit de l'un explique en effet les merveilles de sa vie, et l'esprit de l'autre ne fut point étranger aux impitoyables rigueurs de sa mort. La France était trop croyante pour ne pas l'acclamer dans l'éclat de sa victoire; mais elle ne l'était plus assez pour la soutenir jusqu'au bout dans l'obscurcissement de sa fortune et l'amertume de ses épreuves.

II.

La lutte ouverte entre la France et l'Angleterre après l'avénement de la maison de Valois avait eu des phases diverses : dans sa première période, elle avait été un grand duel engagé entre deux dynasties pour la suprématie de l'Europe occidentale; car si la guerre commença d'abord sous Philippe de Valois avec une certaine hésitation de la part des populations françaises, qui flottaient incertaines entre deux maisons dont aucune ne leur était étrangère, elle avait pris bientôt, grâce à l'habile politique de Charles V servie par l'hé-

roïsme de Du Guesclin (1), le caractère d'un véritable mouvement patriotique contre l'invasion anglaise. Lorsque Charles V mourut en 1380, le sort des armes avait prononcé, et l'on devait croire que c'était à toujours. Ce prince, qui, selon Du Tillet, ne vêtit jamais armure, avait repris la pleine possession de son royaume, et si Édouard III était demeuré le plus grand guerrier de l'Europe, Charles V, riche en finances et vainqueur de toutes les factions qui avaient menacé sa jeunesse, en était devenu le souverain le plus absolu et le plus puissant.

L'enfant qui allait s'appeler Charles VI reçut donc une couronne qu'il n'était plus donné à l'étranger d'ébranler sur son front. Bien loin d'être dans ce moment-là en mesure d'inquiéter la France, l'Angleterre paraissait à son tour dans le cas de trembler pour elle-même. La pensée de Charles VI aux premiers temps de son règne fut en effet de reporter dans l'île voisine tous les maux que celle-ci avait depuis deux générations déchaînés sur la France. Comment ce prince, qui, du haut des falaises de Picardie, menaçait les côtes d'Angleterre à la tête de l'armée victorieuse à Rosebecque, fut-il conduit à déshériter son propre fils pour préparer le sacre d'un monarque anglais dans la basilique où dormaient tant de rois de sa race? Ce fut l'œuvre et le châtiment d'une corruption jusqu'alors sans exemple parmi les peuples chrétiens, corruption qui descendit de la cour dans la nation, et menaça toutes les existences et toutes les fortunes par le déchaînement des forces brutales. La France, mise au pillage par les princes du sang, ses protecteurs naturels, avait cessé de s'appartenir à elle-même longtemps avant que Henri de Lancastre se décidât à profiter de son épuisement pour paraître sur un champ de bataille où il fut appelé tour à tour par la faction d'Orléans et par celle de Bourgogne. Tout était commun en effet dans les procédés de celles-ci, et à l'attentat de la rue Barbette avait répondu celui du pont de Montereau.

Toutefois, pendant que la faction d'Orléans, dirigée par un prince type brillant de toutes les qualités comme de tous les vices de sa race, ne représentait encore que d'égoïstes intérêts, la faction de Bourgogne s'était donné plus de cohésion et de puissance en devenant le point d'appui de tous les griefs populaires, et en ranimant dans la nation les idées hardies si bruyamment professées par les états-généraux dans le cours du siècle précédent; mais ces inspirations réformatrices, provoquées par d'odieux calculs et mises au service d'intérêts étrangers, n'eurent d'autre résultat que de provoquer des scènes dont nos plus hideuses journées révolutionnaires

(1) Voyez *le Connétable Du Guesclin* dans les *Études sur les fondateurs de l'unité nationale en France*, nº de la *Revue* du 15 novembre 1842.

n'ont pas dépassé l'horreur. L'anarchie fit donc incliner les intérêts, à défaut des cœurs, vers une dynastie nouvelle, acceptée par l'une des factions nationales en haine du dauphin, qui s'était jeté dans les bras de l'autre. La pensée que tant de maux ne pouvaient être conjurés par cette maison de Valois divisée contre elle-même, et où la voix de la nature était muette jusque dans le cœur d'une mère, découragea un moment la France d'une fidélité dont la déliait solennellement un roi en démence. Durant cet affaissement universel, Isabeau de Bavière et le duc de Bourgogne, réconciliés par l'espoir d'une commune vengeance, purent proclamer, sans soulever l'indignation publique, l'avénement d'une royauté représentée par un prince étranger, mais habile, qui, entre tant de factions impuissantes et décriées, promettait au moins un gouvernement à la France. Le sentiment public en était là lorsque la domination anglaise reçut une sorte de titre légal par le traité de Troyes. En vertu de ce traité, Henri V de Lancastre devenait le gendre et le successeur désigné du roi Charles VI, et prenait comme régent le gouvernement du royaume.

Cependant le troisième fils du monarque, devenu dauphin par la mort prématurée de ses deux frères, errait dans les provinces centrales en fugitif plutôt qu'en prétendant. Charles de Touraine, léger comme tous les princes de sa maison, timide comme un enfant repoussé des bras paternels, avait marché de faute en faute depuis le commencement de son rôle politique. En acceptant la responsabilité personnelle de l'assassinat commis contre Jean-sans-Peur, il avait élevé entre lui et la maison de Bourgogne une barrière qui semblait infranchissable, et il ne s'était pas moins gratuitement aliéné le duc de Bretagne. Dominé par des favoris médiocres, Charles était sans suite dans ses desseins comme sans fidélité dans ses relations, et cherchait au milieu de distractions vulgaires l'oubli de maux dont la grandeur ne relevait ni son cœur ni son intelligence. Écrasé par les déclarations d'une furie qui affichait son propre déshonneur pour infirmer dans sa source le droit héréditaire de son fils, le prince semblait participer, sur ce droit même, à l'incertitude que ses ennemis s'efforçaient de propager. L'orgueil de son sang n'éclatait ni dans ses allures ni dans ses actes : triste jusque dans le plaisir, incertain jusque dans le succès, on eût dit qu'il fléchissait sous sa fortune, et que le dernier des Valois, comme le dernier des Atrides, sentait peser sur sa tête les pieds d'airain du sort.

L'espèce de résignation, pour ne pas dire de facilité, avec laquelle le nouveau roi paraissait accepter son malheur avait été à la mort de Charles VI l'un des plus sérieux obstacles au succès d'une cause déjà compromise par tant de fautes, et qui ne se fût jamais relevée si elle n'avait été celle de la France. Ses auxiliaires étrangers, ceux que l'Écosse lui envoyait en haine de l'Angleterre, ceux qu'il recevait de

l'Italie et des provinces méridionales par l'influence de la maison d'Armagnac, lui enlevaient plus de force morale qu'ils ne lui prêtaient de force militaire. La vraie France de ce temps-là, celle qui s'étend des bords de la Meuse à ceux de la Seine et de la Loire, ne se sentait pas représentée dans un camp où dominaient des montagnards des Hébrides, des archers milanais et de faméliques Gascons. Elle n'avait nulle confiance dans cette cour nomade composée d'hommes obscurs qui se disputaient la faveur de leur maître sans parvenir à la fixer.

Depuis qu'il portait le titre de roi, Charles n'avait pas été plus heureux que lorsqu'à l'excitation des conseillers de sa première jeunesse il avait accepté la complicité d'une faction jusque dans ses crimes. Quelques succès, dus à des bandes que leur indiscipline rendait incapables de toute opération décisive, n'avaient point réparé les désastres de Crevant et de Verneuil, où ce prince avait perdu dans ses auxiliaires écossais la force principale de son armée. Il est constaté, par les aveux mêmes du roi, qu'aux jours qui précédèrent l'arrivée de Jeanne d'Arc il méditait une retraite en Écosse, et l'on sait que la plupart des tristes personnages qui formaient alors son conseil n'aspiraient qu'à ménager quelque part à leur maître une petite souveraineté, calcul qui n'aurait servi des intérêts personnels qu'en compromettant pour jamais ceux de la France. C'était donc avec la confiance la plus entière, et en apparence la mieux fondée, que les Anglais, maîtres du pays jusqu'à la Loire, s'avançaient avec toutes leurs forces, afin de pénétrer par Orléans au centre des provinces méridionales, qui prêtaient à la cause de Charles VII un concours plus égoïste que dévoué, car ces provinces n'appuyaient les droits de cette royauté fugitive qu'à cause de sa faiblesse, et pour se maintenir en face d'elle dans la demi-indépendance à laquelle elles aspiraient toujours.

Toutefois, lorsqu'au mois d'octobre 1428 les Anglais commençaient ce siége mémorable, la royauté de Henri VI ne reposait point en France sur des bases aussi solides qu'on aurait pu le croire à en juger par le désarroi du parti contraire. La nation s'était abandonnée plutôt qu'elle n'avait été vaincue, et elle se sentait supérieure à sa triste fortune. Les Anglais n'avaient pu conduire sur le continent que des forces insuffisantes, car le mauvais vouloir de ses communes avait plus d'une fois contraint Henri V de mettre en gage jusqu'aux diamans de sa couronne pour payer la solde de son armée. Après sa mort, le gouvernement de l'enfant qui lui succéda n'exista plus à Paris que sous le bon plaisir de la faction bourguignonne. Aux yeux de ce parti, les étrangers étaient des auxiliaires et point des conquérans, position qu'il mettait autant de soin à maintenir que les Anglais en prenaient pour la changer. Si les ennemis des

Armagnacs avaient été conduits par l'entraînement des circonstances et des passions à opposer au dauphin un prétendant étranger, il ne leur avait pas été donné de se transformer eux-mêmes dans leurs plus intimes instincts. Des froissemens quotidiens révélaient l'incompatibilité de cette royauté importée avec le génie français, et d'autre part l'esprit britannique, rebelle à toute assimilation, abordait de front tous les obstacles que la prudence aurait commandé de tourner.

Le duc de Bedford, régent de France pour le jeune Henri VI, était un prince d'une habileté consommée, mais ses efforts n'empêchaient point la bourgeoisie et le clergé de se lasser d'un gouvernement formaliste et hautain que les vues divergentes des princes de Lancastre laissaient sans unité dans ses plans et sans ressources pécuniaires dans ses besoins. Lorsque, pour les maintenir sous sa bannière, Bedford distribuait aux seigneurs d'Angleterre les duchés et les seigneuries du royaume, les grands qui avaient adhéré au traité de Troyes étaient conduits à se demander si, en donnant en France un tel pied à l'étranger, ils avaient aussi bien servi leurs intérêts que leurs haines. Dans les temps de révolution, c'est le plus souvent par les exigences de ses alliés qu'on arrive à se rapprocher de ses anciens adversaires. Ainsi agit d'abord le duc de Bretagne, qui, sans servir Charles VII, avait fini par se détacher des Anglais. Le duc de Bourgogne inclinait vers le même parti, et ces dispositions, bien que très vagues encore, étaient fort naturelles. Si la maison de Bourgogne avait mis le feu dans Paris pour y jouer le premier rôle, en présence du régent anglais son chef n'était plus que le second personnage du royaume. Aussi, malgré le lien de famille qui rattachait ces deux princes, le chef du parti bourguignon n'était plus fidèle à l'Angleterre que par fidélité à sa propre faction, de telle sorte que si le parti de Charles VII continuait à demeurer impopulaire et impuissant, la royauté de son rival commençait à son tour à devenir à charge à la plupart de ceux qui l'avaient faite.

Comment rétablir un lien entre le roi légitime et la nation, étrangers l'un à l'autre? comment relever celle-ci du profond découragement où l'avaient jetée tant de misères? Que fallait-il pour ranimer le cœur de ce pauvre peuple qui depuis quinze années « ne connoissoit que feux, volleries, pilleries, carnages, et en brief tous les maux de ces furieux temps (1), » et pour que, se relevant du fond de l'abîme, il retrouvât tout à coup sa foi dans ses destinées? Il fallait que le cours des événemens échappât, par une péripétie soudaine, aux mains qui ne tentaient pas même de les diriger, et qu'une vision radieuse, illuminant toutes les ténèbres, dissipât et les incertitudes du prince sur son propre droit et celles de la nation sur son

(1) Étienne Pasquier. *Recherches de la France*, liv. v, ch. 6.

avenir. Pour sentir sa honte et retrouver la puissance de la secouer, il fallait que le peuple de Charles-Martel et de saint Louis s'incarnât dans un type héroïque, et que cette génération, abaissée par le malheur, reprît confiance en Dieu en le voyant s'incliner vers elle.

La France tenait une trop grande place dans l'économie générale des idées et des choses pour que la Providence la laissât périr faute d'un miracle pour la sauver. A la veille du jour où elle allait devenir le point d'équilibre entre les croyances catholiques et les aspirations naissantes du monde moderne, elle ne pouvait disparaître comme une peuplade obscure sous une invasion qui n'était pas même l'œuvre d'un grand peuple, mais celle d'une dynastie destinée à ne laisser dans l'histoire britannique que le souvenir des plus stériles forfaits.

L'Europe considérait sans doute comme perdue la cause de ce roi vagabond, sans royaume, sans armée, sans prestige personnel, et lorsque le comte de Salisbury fut parvenu à enlacer Orléans dans un cercle de bastilles réputées imprenables, l'on tint pour certain au dehors, tous les témoignages du temps l'attestent, que cette ville devrait bientôt succomber, malgré l'héroïsme de ses habitans, chez lesquels survivaient, comme au cœur même de la nation expirante, les dernières étincelles du patriotisme français. Mais le peuple dans ses chaumières n'en jugeait ni comme l'étranger, ni comme les bourgeois et les seigneurs qui avaient livré la France. Ce peuple était sans doute incapable de rien tenter d'efficace dans l'épuisement auquel il avait été réduit; cependant il persistait à espérer contre toute espérance, et lorsque le sol de la patrie se dérobait sous ses pieds, il se réfugiait dans l'inviolable domaine de son imagination et de son cœur; il attendait son salut non de la terre, mais du ciel, non de la force, mais de la faiblesse. Des prophéties circulaient depuis longtemps dans toutes les provinces, annonçant à cette nation, qui avait vu se dérouler tant de scandales, *que la France, perdue par une femme, serait un jour sauvée par une femme.*

Je n'entends point reprendre ici en sous-œuvre la thèse fameuse que *tous les grands événemens de l'histoire ont été prédits;* mais en s'en tenant strictement au temps qui nous occupe, il est certain que l'attente d'une libératrice envoyée pour mettre un terme aux maux de la France était dans la première partie du XV[e] siècle une croyance aussi répandue que l'avait été dans le monde romain, à la veille du grand avénement, l'opinion antique et constante qu'un être mystérieux sortirait bientôt de la Judée pour conquérir et gouverner le monde (1). Des prédictions attribuées à Merlin annonçaient que le

(1) « Pluribus persuasio inerat antiquis sacerdotum litteris contineri ex ipso tempore

salut viendrait à la France d'une vierge sortie d'un bois épais, situé sur les frontières de la Lorraine, et ces prédictions, très souvent alléguées par Jeanne elle-même, exercèrent une grande influence et sur l'opinion publique à Vaucouleurs, lorsqu'elle y annonça sa mission, et sur le roi, qui ne se résolut à l'entendre que contre l'avis de la plupart de ses conseillers (1).

III.

Le drame d'où sortit le salut du royaume commença dans une obscure vallée enlacée dans les possessions de la Lorraine et de l'empire. Entouré de garnisons bourguignonnes qui occupaient presque toutes les places voisines, séparé par cent lieues de pays des provinces demeurées fidèles à Charles VII, le village de Domremy, si pauvre et si éloigné qu'il fût du centre des luttes politiques, en avait reçu le contre-coup et gardait à la royauté et à la France une fidélité que l'histoire constate sans l'expliquer. Les habitans de ce poste avancé du royalisme perdu dans des provinces depuis longtemps soumises au gouvernement anglo-bourguignon aimaient cordialement le roi de France, et haïssaient l'Anglais de la haine vigoureuse qui enflammait en ce moment-là le cœur des défenseurs d'Orléans. Les déclarations de Jeanne à son procès constatent l'énergie des passions populaires au fond de ce hameau, dont les enfans engageaient chaque jour des luttes sanglantes contre ceux des localités voisines qui, professant généralement des opinions bourguignonnes, insultaient par leurs sarcasmes au droit du soi-disant dauphin (2). Les horreurs de la guerre n'avaient pas épargné ce coin de terre dans ces temps affreux où les biens de tous appartenaient au premier occupant, la France, selon l'heureuse expression d'un contemporain (3), ressemblant alors à la mer, où « chacun a autant de seigneurie comme il a de force. »

Au milieu de ces périls et des souffrances qui en étaient la suite journalière, naquit à Jacques d'Arc et à Isabelle Rommée, honnêtes cultivateurs de Domremy, une fille qui vint ajouter une charge nou-

fore ut valesceret Oriens, profectique Judeà rerum potirentur. » (Tacit., *Histor.*, lib. v, ch. 13.) — « Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis ut eo tempore Judeà profecti rerum potirentur. » (Sueton., *in Vespas.*)

(1) « Prophetisatum fuit quod Francia per mulierem deperderetur, et per unam virginem de Marchiis Lotharingiæ restaurari debebat. » (*Proc. de réhabilit.*, II, p. 477, III, p. 133.) — « Erant prophetiæ dicentes quod circà nemus quod vocaretur gallicè *le Bois-Chenu*, debebat venire quædam puella quæ faceret mirabilia. » (*Proc. de condamn.*, I, p. 68, 213.)

(2) *Procès de condamn.*, t. Ier, p. 66.

(3) Alain Chartier.

velle à l'entretien d'une famille déjà nombreuse. L'enfance de Jeanne n'eut rien qui la distinguât de celle de la plupart des filles de laboureurs. Elle passait sa vie entre sa mère et ses sœurs, occupée à coudre et à filer, et n'allait que rarement aux champs garder le troupeau remis aux soins de ses frères et de ses sœurs. Il est surabondamment établi, par les déclarations d'une foule de témoins entendus lors de l'information de 1455 à Domremy et à Vaucouleurs, qu'elle n'avait pas été préparée aux violens exercices dans lesquels elle déploya tout à coup une dextérité si surprenante, car sa vie casanière ne fut interrompue que par deux excursions de quelques jours à Toul et à Neufchâteau. En présence de tels témoignages, il devient impossible d'expliquer comment Monstrelet (1) a pu transformer en hardie servante d'auberge et en une sorte de virago la plus timide des jeunes filles; il doit paraître plus étrange encore que d'autres écrivains accrédités, parmi lesquels on s'étonne d'avoir à citer Pasquier lui-même (2), aient pu donner vingt-neuf ans à une accusée qui déclare devant ses juges, sans aucune contradiction, qu'elle en a dix-neuf.

Il n'est pas difficile de se représenter Jeanne d'Arc dans son enfance d'après les déclarations très concordantes recueillies aux lieux où s'écoula sa vie obscure (3). *Jeannette* était une petite fille d'une figure élégante et délicate, quoique d'une constitution robuste, très occupée de ses devoirs domestiques et fort aimée de ses compagnes, encore qu'elle ne prît part à leurs jeux qu'avec une sorte de réserve; tous ses voisins attestent en effet qu'elle s'éloignait d'ordinaire des plaisirs bruyans, n'aimant ni à s'ébattre, ni à danser, ce qui ne l'empêchait pas de porter dans son commerce habituel une sorte de gaieté tranquille. La seule chose qui pût la faire remarquer alors, c'était une piété fervente, quoique nullement singulière. Elle trouvait une joie peu ordinaire dans l'enfance à remplir les plus stricts devoirs de la religion; elle visitait les malades, disposait pour les pauvres du peu de superflu dont elle jouissait elle-même, et plus d'une fois, selon l'attestation d'un déposant, elle coucha sur la dure afin de leur prêter son propre lit. Elle ne savait pas lire, ne connaissait en fait de prières que le *Pater* et l'*Ave;* mais son intelligence était naturellement droite et n'inclinait aucunement vers les superstitieuses croyances, à peu près universelles dans ces temps et ces lieux reculés. Aux efforts persévérans de ses juges pour rattacher les inspirations qui l'entraînèrent si loin des voies communes aux en-

(1) *Chronique* d'Enguerrand de Monstrelet, t. II, ch. LVII.

(2) *Recherches*, liv. V, ch. 8.

(3) Voyez surtout les dépositions de Jacques Morel, Durant-Laxart, Simonnin, Musnier, Bernard Lacloppe, et généralement de tous les témoins entendus soit à Domremy, soit à Vaucouleurs. (*Procès de réhabil.*, t. III, p. 378 à 483.)

chantemens de l'arbre des fées, sous lequel elle venait s'abriter quelquefois avec les autres enfans du village, elle oppose des dénégations fermes et légèrement ironiques, tirées des croyances de l'église et des enseignemens de son curé. Dans cette enquête, le cœur de la douce enfant reluit comme un miroir qu'aucun souffle n'a terni : les erreurs les plus usuelles dans son siècle n'ont pas effleuré la rectitude de son esprit, et nul sentiment exalté ne s'est encore produit dans cette âme, ignorante des vices du monde comme de ses propres vertus. Jamais il ne fut plus difficile de soupçonner l'héroïsme que chez cette fillette de douze ans, réservée sans maussaderie, grave sans tristesse, qui ne connaissait d'autre plaisir que d'ouïr la messe chaque matin et de prier avec dévotion au tintement de l'*Angelus* du soir.

Une crise s'opéra cependant dans cette nature placide. Vers la treizième année de son âge, Jeanne, sans sortir encore du calme extérieur de sa vie, est agitée par des émotions contre lesquelles elle engage visiblement une lutte terrible. Ce fut à l'époque où les maux de la guerre vinrent fondre sur la lointaine vallée et contraignirent les habitans de Domremy à se réfugier avec leur bétail, soit dans les murs de Neufchâteau, soit dans une petite tour fortifiée qui dominait leur village. Jeanne n'avait séjourné que quelques semaines hors de son hameau natal, mais le spectacle de désolation auquel elle assista avait ouvert devant elle de nouveaux horizons. Sa piété revêtit un caractère plus ardent et plus mélancolique. Sans manquer à aucun de ses devoirs, elle recherchait davantage la solitude, allant de sanctuaire en sanctuaire pour demander à la Vierge sainte de lui épargner les épreuves dont le pressentiment bouleversait déjà son être, et priant le plus souvent à l'ombre des forêts, dont le murmure semblait correspondre aux tempêtes de son âme (1). Le son des cloches lui causait surtout d'inexprimables ravissemens, elle le suivait à travers les airs, comme si des voix du ciel fussent descendues vers elle avec leurs vibrations sacrées. L'enquête a conservé le naïf témoignage du marguillier auquel elle fit de petits présens pour le déterminer à sonner les cloches de la paroisse à toute volée (2).

Ses parens ne reconnaissaient plus leur Jeannette. Son cœur portait le poids d'un secret qu'elle s'efforçait de leur cacher, des soupirs

(1) « Et sæpè cùm jocaret insimul cum aliis puellis in pasturis sivè pascuis, Johanna se trahebat ad partem et loquebatur Deo, ut sibi videbatur, et ipse, et alii deridebant eam. Bona erat et simplex, nebat, necessaria et utilia domus præparabat, ad aratrum cum patre ibat, frequentabat ecclesias et loca sacra, ità quod aliquotiens, dum erat in campis et ipsa audiebat campanam pulsare, ipsa flectebat genua, portabat sæpè candelas et ibat ad Nostram Dominam de *Bermont* in peregrinationem. » (Déposition de Jean Waterin, *Proc. de révis.*, t. II, p. 420.)

(2) « Et ipsa promiserat eidem testi dare lanas ut diligentiam haberet pulsandi completorias. » (Déposition de Perrin le drapier, t. II, p. 413.)

s'échappaient avec ses prières, et quoique la jeune fille continuât à édifier le village par une fréquentation encore plus assidue des sacremens, ils entendirent plus d'une fois dans le silence de la nuit sortir de sa bouche des mots étranges; elle parlait d'armes, de guerre et de voyage en France. Son père, troublé, rêva qu'elle était partie avec un soldat, songe affreux qui mit le vieux Jacques au désespoir, car il aurait, disait-il, noyé de sa main sa fille chérie plutôt que de la laisser consommer son déshonneur (1). Ce secret, que l'innocente enfant n'osait pas livrer à sa mère, puisqu'il impliquait la cruelle nécessité de s'en séparer, était néanmoins trop accablant pour qu'elle n'en allégeât pas le fardeau par quelques demi-confidences. Il arriva pour Jeanne d'Arc ce qui advient toujours pour les êtres supérieurs à l'humanité. Sa mission fut d'abord reconnue par un cénacle restreint d'initiés. Ce fut la famille Laxart qui reçut les premières semences de la foi destinée à sauver la France. Jeanne annonça à son oncle et à sa tante que les maux du royaume touchaient à leur terme, car, malgré son indignité, les anges et les saints du paradis la visitaient chaque jour pour lui signifier que par sa main les Anglais seraient bientôt chassés du royaume, et qu'elle mènerait le dauphin à Reims pour l'y faire sacrer. Elle avait fait, disait-elle, de vains efforts pour repousser les pensées qui depuis plusieurs années la dévoraient comme une flamme, mais elle n'avait pu soutenir contre Dieu une lutte inégale, et devenue sous sa main comme un roseau pliant, la vierge vaincue répétait du fond de son cœur le grand mot qui précéda la délivrance de l'humanité : *Qu'il me soit fait selon votre parole!* On peut inférer des déclarations des membres de la famille Laxart qu'ils furent promptement subjugués par l'ascendant de la jeune fille, et que les prophéties qui avaient alors grand cours en Lorraine, touchant une future libératrice du royaume, furent le motif principal de leur adhésion (2).

De plus en plus malheureuse et agitée, Jeanne avait obtenu de ses vieux parens la permission d'aller passer quelques semaines à Vaucouleurs, dans sa famille maternelle, et ce voyage fut dans sa pensée le premier pas vers le but où l'entraînait une irrésistible puissance. Elle parvint à décider son oncle à s'ouvrir au capitaine qui tenait la place pour le roi, et le bon Laxart alla lui conter le cas de sa nièce, qui, comme on peut le conjecturer par l'enchaînement des faits, commençait déjà à s'ébruiter. Robert de Baudricourt mourut une année avant l'ouverture de la seconde enquête et n'a pu y

(1) *Proc. de condamn.*, t. Ier, p. 132.

(2) Dépositions de Durant-Laxart et de Catherine Le Royer, de Vaucouleurs, *Procès de révision*, t. II, p. 443. Voyez aussi, sur les longues perplexités de Jeanne et sa soumission définitive aux ordres de Dieu, les interrogatoires de la pucelle, et plus spécialement *Sexta Sessio.*, III *martii* (*Proc. de condamn.*, t. Ier).

déposer; mais les témoins interrogés à Vaucouleurs sont unanimes pour attester la joviale incrédulité avec laquelle le vieux chevalier accueillit le récit du père Laxart. En entendant parler d'une jeune fille qui voulait aller en guerre et partir pour faire lever le siége d'Orléans, le capitaine fut pris d'un fou rire; il crut avoir affaire à une folle ou à une ribaude, et conseilla à Laxart de corriger sa nièce à grands renforts de soufflets en faisant bonne garde autour d'elle. Jeanne mit cette première humiliation au pied de la croix, et fortifiée par les voix de sainte Catherine et de sainte Marguerite, avec lesquelles elle déclarait entretenir un commerce journalier, elle suivit résolument ses projets. Elle déclara au petit nombre de personnes devant lesquelles son cœur s'était ouvert qu'il lui fallait partir pour rejoindre le dauphin, dût-elle se traîner à pied jusqu'à lui, car elle seule au monde pouvait empêcher Orléans de succomber. Son impatience dévorait le temps et l'espace, et dans ses sublimes angoisses elle ressemblait, au dire d'une villageoise que sa foi avait vaincue, à une femme en peine attendant sa délivrance (1).

Trop sûre d'elle-même pour rien craindre, la jeune fille aborda sans intermédiaire le vieux capitaine, et lui rappelant des prédictions dont l'existence n'était alors contestée par qui que ce fût, elle lui déclara qu'elle était la personne désignée pour sauver la France et réparer les maux attirés sur le royaume par une autre femme. L'impression produite par les paroles de Jeanne fut vive, si l'on en juge par les actes qui suivirent. Robert de Baudricourt craignit sans doute d'engager sa responsabilité, soit en privant le roi, dans l'extrémité de ses affaires, d'un secours peut-être miraculeux, soit en lui adressant une créature placée sous la puissance de l'enfer. Il commanda donc au curé de la paroisse d'exorciser Jeanne pour savoir si elle venait de par Dieu ou de par Satan; mais loin de s'agiter comme une réprouvée sous l'étole, la jeune fille à genoux la serra sur sa poitrine, témoignant d'ailleurs quelque étonnement que le curé eût pu se prêter à une telle épreuve après l'avoir si souvent entendue en confession. Ce fut probablement alors que Baudricourt écrivit au roi pour l'informer des événemens qui occupaient Vaucouleurs et la Lorraine tout entière.

Le bruit en était déjà arrivé jusqu'au duc : Jeanne avait été appelée à Nanci près de ce prince, qui lui adressa de pressantes questions relatives à ses intérêts personnels et à son état de santé. Avec la réserve qui fut l'un des traits les plus persévérans de son caractère, elle répondit au duc Charles qu'elle n'avait d'autre mission que de rendre le royaume de France au dauphin, et qu'elle ne savait ni ne

(1) « Et erat tempus sibi grave ac si esset mulier pregnans, eo quod non ducebatur ad delphinum; et post hoc, ipsa testis et multi alii suis verbis crediderunt. » (Déposition de Catherine Le Royer, *Procès de révision*, t. II, p. 447.)

pouvait rien touchant les intérêts et les affaires des autres princes. Il paraît toutefois qu'elle ne quitta pas Nanci sans donner au duc des conseils chrétiens et quelque peu hardis, puisque le premier fut de mieux vivre avec la princesse son épouse, qu'il avait abandonnée; puis elle retourna à Vaucouleurs, où l'opinion lui prêtait une force sans cesse croissante, et à laquelle céda probablement Robert de Baudricourt. Les documens établissent que, dans tous les rangs de la société, beaucoup croyaient déjà à ses paroles, et que, dès son retour dans leur ville, les habitans se cotisèrent pour lui fournir un équipage convenable au début de sa grande entreprise (1).

Parmi les plus ardens promoteurs de la mission de Jeanne d'Arc, on remarquait deux jeunes gentilshommes qui, par une confiance sublime, jouèrent leur vie et leur fortune sur la parole de cette enfant. Jean de Metz et Bertrand de Poulengy l'avaient vue arriver pauvre et inconnue; ils avaient été admis à l'entendre, et bientôt la jeune fille avait triomphé de leurs doutes par son inspiration surhumaine et son adorable simplicité. « Il faut qu'avant la mi-carême j'aille vers le dauphin, leur disait-elle avec une conviction calme et une douce mélancolie, quand je devrais y user mes jambes jusqu'aux genoux. Il n'est personne en ce monde qui puisse lui rendre le royaume de France, ni rois, ni princes, ni fille du roi d'Écosse; il n'a rien à attendre que de moi seule, quoique j'aimasse bien mieux filer près de ma pauvre mère, car de telles choses ne vont pas à des personnes de ma condition; mais il faut que je parte, et j'arriverai, car mon Seigneur veut que les choses soient ainsi (2). »

Devant ces paroles, les hésitations des chevaliers se dissipèrent comme les nuages aux rayons d'un ardent soleil, et, mettant leur main dans celle de Jeanne, ils lui engagèrent leur foi, jurant de la mener eux-mêmes vers le roi, sous la conduite de Dieu, afin que le bras qui tenait encore la quenouille la quittât pour prendre l'épée destinée à sauver la France.

Ce fut l'heure solennelle où Jeanne, délaissant pour jamais la robe brunâtre apportée du village et bien souvent décrite dans l'enquête, revêtit l'habit d'homme qu'aucune puissance humaine ne put désormais lui faire abandonner. On sait avec quelle ténacité elle porta ce vêtement, persévérance devenue jusqu'au dernier jour du procès le principal grief de ses accusateurs. On n'ignore pas qu'elle le défendit au prix de sa vie, comme si ses célestes conseillers lui avaient ôté

(1) « Et dum reversi fuerunt, aliqui habitatores dictæ villæ fuerunt sibi fieri tunicam, caligam, ocreas, calcaria, ensem et similia, et habitatores emerunt sibi unum equum. » (Déposition de Catherine Le Royer.)

(2) Déposition de Jean de Novelompont, dit de Metz, et de Bertrand de Poulengy. *Procès de réhabilitation*, t. II, p. 435 et 454.

toute liberté sur ce point-là, tellement que sa force semblait attachée à son costume aussi étroitement que celle de Samson à ses cheveux. Cet habit ne fut d'ailleurs le gage de sa force que parce qu'il était le bouclier de sa pudeur. Les plus minutieux détails en avaient été combinés pour protéger la vierge sans défense (1). Si l'on en croit les témoins de l'enquête et la plupart des écrivains contemporains, une étrange puissance aurait arrêté, en présence de cette femme charmante, les plus irrésistibles entraînemens de la nature humaine. Ce vase de pureté faisait évanouir jusqu'aux désirs coupables, et Jeanne n'eut pas à contenir des passions qui ne naissaient pas en sa présence. Dispensée, selon que l'attestèrent sous serment les personnes qui vécurent dans sa plus étroite intimité, de la triste infirmité de son sexe, elle eut encore le privilége de se défendre même contre les atteintes de la pensée par un charme supérieur à celui de sa beauté (2).

La lecture des documens laisse croire que tout fut spontané dans le départ de Jeanne, auquel Baudricourt se borna probablement à ne pas s'opposer. Ses deux guides, bien loin d'avoir été baillés à sa

(1) « Portabat caligas ligatas multis ligis fortiter colligatis. » (*Procès de réhabilitation*, t. III, p. 147.)

(2) Les premiers témoignages qui se rencontrent sur ce point sont ceux des deux chevaliers, alors dans toute la fougue de leur jeunesse, qui conduisirent la pucelle jusqu'au roi, après un voyage durant lequel ils reposèrent onze nuits à côté d'elle, presque toujours sous l'abri des forêts : « Dixit etiam eundo quod ipse testis et Bertrandus qualibet nocte jacebant cum eâ insimul, sed ipsa puella, juxtà eumdem testem, suo gippono et caligis vaginatis induta, et quod eam item testis timebat taliter quod non ausus fuisset eam requirere; et per suum juramentum dixit quod numquàm habuit voluntatem ad eam, neque motum carnalem. » (*Proc. de réhab.*, t, II, p. 436.) — Bertrand de Poulengy raconte les mêmes faits que Jean de Metz et presque dans les mêmes termes. (*Procès*, t. II, p. 457.) Le prestige qui avait protégé Jeanne dans la solitude des forêts se maintint dans la liberté des camps, au sein d'un débordement universel. Ceci est attesté par tous les compagnons d'armes de la pucelle. On lit dans la déposition du comte de Dunois : « Non credit aliquam mulierem plus esse castam quam ipsa puella erat. Affirmat prætereà dictus deponens quod similiter ipse et alii, dùm erant in societate ipsius puellæ, nullam habebant voluntatem seu desiderium habendi societatem mulieris, et videtur ipsi deponenti quod erat res quasi divina. » (*Proc. de réhab.*, t. III, p. 15.) — La même observation est présentée par la plupart des chevaliers entendus dans l'enquête de réhabilitation, entre autres par Rodolphe de Gaucourt et Simon de Bellecroix; mais rien n'égale, en ce qui touche les particularités les plus secrètes de la vie de la pucelle, l'intérêt que présente la déposition de Jean d'Aulon, le guerrier le plus respecté de l'armée, que Charles VII avait attaché en qualité d'intendant à la maison de la pucelle. La naïveté de cette déposition, reçue à Lyon, et qui n'a point été couverte au procès par le voile d'une langue morte, interdit d'en reproduire les termes. (*Proc. de réhab.*, t. III, p. 219.) On trouve d'ailleurs un témoignage de l'opinion universelle des contemporains sur l'atmosphère de chasteté que Jeanne étendait en quelque sorte autour d'elle dans la *Chronique de la Pucelle*, publiée par Denis Godefroy, et qui, malgré ses lacunes, est très probablement l'œuvre d'un témoin oculaire (t. IV, p. 250). — Voyez aussi la lettre écrite du camp royal, le 21 juin 1429, par Perceval de Boulainvilliers au duc de Milan, t. V, p. 114.

garde *moult envis*, comme le disent diverses relations du XVe siècle (1), firent entièrement à leurs frais ce long et périlleux voyage. Ses habits, ses équipages et son cheval furent achetés par ceux qu'il est permis d'appeler ses premiers disciples. Elle se mit en route le cœur tout rempli d'une joie sereine en voyant les voies de Dieu s'aplanir devant elle. Lorsque ses compagnons éprouvaient quelque terreur en traversant trois provinces ennemies, lorsque dans leurs marches nocturnes ils se croyaient poursuivis par des partis d'Anglais ou de Bourguignons, un regard ou une parole venait râffermir ces nobles cœurs dans leur foi. Ils suivaient l'étoile de la France, et je ne sais rien de plus admirable que le naïf récit de ce voyage entrepris par six jeunes gens sur la parole d'une belle vierge dont ils respectent la pudeur, parce qu'ils attendent d'elle le salut de la patrie.

Durant ce trajet de cent lieues à travers des pays hérissés de forteresses, Jeanne se tint à cheval comme un homme de guerre, aussi calme qu'infatigable, et n'éprouvant d'autre regret que celui d'être forcée d'éviter les églises et de ne point entendre la messe. Au douzième jour, la petite troupe atteignit Chinon, résidence de la cour, où le bruit de ce voyage extraordinaire, si heureusement accompli, avait précédé la merveilleuse jeune fille. Jamais la ruine de la monarchie française n'avait été plus imminente. C'était après la funeste rencontre connue sous le nom de *journée des harengs*, dans laquelle les défenseurs d'Orléans, en essayant d'enlever un convoi destiné au camp anglais, avaient essuyé une défaite complète malgré l'héroïque résistance du bâtard de sang royal qui, dix ans plus tard, se nomma le comte de Dunois. Aucun espoir ne restait à la malheureuse cité, qui, dans la prévision de sa chute prochaine, venait d'envoyer une députation vers le duc de Bourgogne, pour demander à être placée en dépôt entre ses mains. Le parti de Charles VII, dévoré par les dissensions, était dans l'impossibilité manifeste de rien tenter désormais pour la secourir; enfin le roi lui-même, réduit à la dernière détresse, ne satisfaisait plus à ses besoins personnels qu'à l'aide des expédiens dont tant de chroniques nous ont conservé le piquant souvenir (2). Dans une situation aussi critique, il était, ce semble, aussi naturel de recourir sans hésiter à des moyens extraordinaires qu'il l'est à un malade d'appeler l'empirique lorsqu'il est abandonné du médecin.

(1) *Journal du Siége d'Orléans*, t. IV, p. 125.

(2) Aux témoignages des chroniques on peut ajouter ceux de l'enquête. On lit, par exemple, dans la déposition de Marguerite Latouroulde, veuve du trésorier du roi, qui fut l'hôtesse de Jeanne d'Arc : « Quo tempore erat in hoc regno et in partibus regi obedientibus tanta calamitas et pecuniarum penuria quod erat pietas, imò omnes regi obedientes erant quasi in desperatione; et hoc sit loquens quia suus maritus qui erat tunc receptor generalis, nec de pecuniâ regis, nec de suâ, nisi quatuor scuta habebat, et non erat modus quo civitas Aurelianensis posset juvari. » (*Proc. de réhab.*, t. III, p. 85.)

Cependant les choses ne se passèrent point ainsi, et Charles VII se raidit longtemps contre un secours dont il ignorait la véritable nature, et qu'il craignait de ne pouvoir employer sans ajouter à tous ses dangers celui du ridicule.

La plupart des gens de guerre éprouvaient une vive répugnance à recevoir dans leurs rangs une femme qui s'annonçait comme venant accomplir une œuvre dans laquelle ils avaient échoué. Plusieurs étaient disposés à penser que, s'il y avait chez cette créature une puissance surnaturelle, elle avait pu lui venir de l'enfer tout aussi bien que du ciel. Tel fut le premier sentiment du rude connétable de Richemont, que le péril du royaume avait fini par rapprocher de son souverain. Les conseillers de Charles VII n'étaient guère plus disposés à seconder l'audacieuse entreprise de la pucelle. George de La Trémouille, son favori, et l'archevêque de Reims, son chancelier, n'avaient pas pour les partis décisifs un repoussement moins vif que leur maître. La parole inspirée de la pucelle, la vigueur qu'elle entendait déployer dans la guerre, la confiance avec laquelle elle annonçait qu'après la levée du siége d'Orléans elle mènerait le roi à Reims, tout cela ne pouvait manquer d'être profondément antipathique à ces natures froides, égoïstes et méticuleuses. L'arrivée de la pucelle était un rude coup porté à leur malfaisante influence. S'ils finirent par la subir sous l'irrésistible flot des événemens, ce fut avec la pensée bien arrêtée de restreindre le plus possible la sphère de son action, et d'attendre l'heure des revers pour faire prévaloir d'autres conseils. Les amis personnels du roi Charles VII formèrent en effet le noyau du parti qui arrêta tout à coup Jeanne d'Arc dans l'élan de sa victoire, et qui bientôt après laissa consommer l'holocauste sans tenter aucun effort pour l'empêcher.

Qu'on juge des anxiétés de la jeune fille en entrant dans cette atmosphère si différente de celle de ses rêves, en entendant, après la langue des anges, cette langue des politiques! qu'on se figure surtout ses souffrances en ne trouvant que doute et froideur auprès du prince qui était, après Dieu et presqu'à l'égal de Dieu même, la seule passion de sa vie! Jeanne en effet aimait le roi avec l'exaltation d'une Vendéenne : professant des idées rares dans son siècle, inexplicables dans sa condition, elle voyait en lui le représentant de la Divinité sur la terre. Jeanne s'était fait sur cette matière une théorie qui devint la règle inviolable de sa conduite et de ses paroles. A ses yeux, Charles VII était le vicaire de Dieu dans l'ordre temporel, comme le pape dans l'ordre religieux; à ce titre seulement, il avait droit à la couronne de France, que le roi du ciel l'envoyait placer sur sa tête. Jusqu'au sacre, le prince ne fut pour elle que le gentil

dauphin; après que l'huile sainte eut oint son front, il devint le bras vivant de Jésus-Christ, dont relevait directement le royaume (1).

Cependant le monarque, pour qui Jeanne professait une sorte de culte et vers lequel elle était venue à travers tant de périls, hésitait beaucoup à l'admettre en sa présence. S'il craignait d'irriter en la repoussant ceux qui commençaient à croire en elle, il redoutait davantage de fournir à la causticité bourguignonne un nouveau thème de sarcasme et d'insulte; mais, à Chinon comme à Vaucouleurs, l'instinct populaire l'emporta sur l'esprit politique, et les enthousiastes forcèrent la main aux habiles. Le bruit de l'arrivée d'une jeune fille qui se disait envoyée par le ciel pour délivrer Orléans s'était déjà répandu dans la ville assiégée, et il y avait été accueilli avec transport par une population que son héroïsme prédisposait aux grandes inspirations. Ce peuple crut à Jeanne d'Arc avant qu'aucune victoire eût justifié sa mission, et, comme l'aveugle de l'Évangile, il fut vraiment sauvé par sa foi. Les entraînemens des multitudes tenaient encore une grande place dans les sociétés du xv[e] siècle, quelque sensible que fût déjà dans les rangs élevés la décadence du sentiment religieux, quelque prochain que fût l'avénement de l'esprit de négation. Les prédications ardentes du frère Richard dont les chroniques relatent tant de merveilles, les prophéties de Marie d'Avignon dont le sens semblait le même que celui des centons attribués à Merlin, toutes ces fortes impulsions imprimées à la conscience et à la pensée avaient prédisposé les peuples, dans l'abîme de leurs souffrances, à des secours d'une nature extraordinaire. Les conseillers de Charles VII fléchirent eux-mêmes sous cette influence, mais ce fut avec une confusion visible et un mauvais vouloir évident. Après trois jours d'hésitation, il fallut recevoir la jeune fille, dont Dunois avait envoyé quérir des nouvelles jusque dans le camp royal (2). Jeanne parut donc enfin devant celui qui absorbait depuis si longtemps toutes les puissances de son âme. Ici la scène change, et les événemens donnent tout à coup un éclatant triomphe à la folie du grand nombre contre la raison de quelques-uns.

(1) Pour comprendre cette théorie de la royauté chrétienne telle qu'elle était entendue par Jeanne d'Arc, il faut lire ses nombreux interrogatoires au procès de condamnation. Elle est d'ailleurs résumée dans les paroles suivantes du duc d'Alençon rendant compte dans l'enquête d'une conversation de Jeanne avec le roi, qu'il avait entendue lui-même : « Tunc ipsa Johanna fecit regi plures requestas, et inter alias quod donaret regnum suum regi cœlorum, et quod rex cœlorum, post hujus modi donationem, sibi faceret prout fecerat suis predecessoribus, et eum reponeret in pristinum statum. » (*Procès de réhabilitation*, t. III, p. 91.)

(2) La déposition du comte de Dunois constate quel était dans Orléans l'entraînement de l'opinion avant même que Jeanne eût commencé son œuvre. (*Procès de révision*, t. III, p. 2.)

IV.

Personne n'ignore que la pucelle, admise en présence du roi, alla droit au monarque, quelques efforts que fît celui-ci pour donner le change à la jeune fille en se cachant dans la foule des seigneurs, plus richement vêtus, qui composaient sa cour. M. Guido Goerres a tracé d'après les chroniques contemporaines, et en particulier d'après celle de Jean Chartier, un tableau complet de cette grande scène dans lequel l'épreuve essayée sur Jeanne est exposée avec tous ses détails. Ces faits, attestés par l'unanimité des historiens du XV[e] siècle, reçoivent d'ailleurs une confirmation irrécusable des témoignages judiciaires consignés à l'enquête, et ne sont plus de nature à être contestés (1).

On sait également que Jeanne répétait chaque jour à Vaucouleurs qu'arrivée devant le roi, un signe lui serait à l'instant donné pour contraindre le monarque à l'accueillir et à croire en elle. *Vade audacter*, lui répétaient ses voix; *quandò tu eris ante regem, ipse habebit bonum signum de recipiendo te et credendo tibi* (2). Il est désormais démontré que ce signe consistait dans un secret dont le mot a été révélé à la postérité par les témoignages les plus concordans en même temps que les moins concertés. Nous connaissons en effet ce mystère historique, d'un côté par la déclaration du frère Jean Pasquerel, le confesseur et l'ami le plus intime de la pucelle, qui précise en quelques paroles le secret de Jeanne, en affirmant l'avoir reçu de sa propre bouche, en dehors de son ministère religieux; nous le connaissons, de l'autre, par l'aveu qu'en fit longtemps après le roi Charles VII au sieur de Boisy une nuit que ce brave chevalier avait été admis, selon l'usage du temps, à l'honneur de partager la couche de son maître.

Le mystère, dont la divulgation produisit sur Charles VII l'effet foudroyant signalé par tous les historiens, était le mot même de sa destinée et la suprême constatation de son bon droit. Un jour que le prince, telle est la version textuelle faite par lui-même au sire de Boisy, élevait à Dieu, au fond de son oratoire de Loches, un cœur plein d'angoisses et de découragement, il lui arriva de demander au ciel, dans une prière fervente, quoique toute mentale, de lui faire savoir avec certitude s'il était bien du sang des rois, et de maintenir dans ce cas sur son front la couronne de ses ancêtres, implorant, s'il n'en était point ainsi, une retraite en Écosse ou en Espagne pour lui-même et pour les serviteurs demeurés fidèles à sa triste for-

(1) Lisez surtout la déposition d'un témoin oculaire, Simon-Charles, qualifié dans l'enquête président de la cour des comptes. (*Proc. de réhab.*, t. III, p. 114.)

(2) Interrogatoire de la pucelle, x *martii*. (*Proc. de condamn.*, t. I[er], p. 113.

tune (1). Peu de temps s'était écoulé depuis que le monarque avait ouvert son âme devant Dieu, et l'on peut juger de son émotion en entendant Jeanne lui dire à voix basse ces propres paroles, attestées en justice par l'homme qui l'avait le mieux connue : « Je viens vous dire de la part de *Messire* que vous êtes vrai héritier de France et *fils du roi*, et qu'il m'envoie pour vous conduire à Reims, où vous recevrez votre sacre (2). »

La nature de ce secret explique la persévérance avec laquelle Jeanne refusa de le divulguer à Rouen devant les juges qui auraient pu tirer un si dangereux parti des incertitudes du monarque. Poursuivie avec acharnement sur ce point-là, l'accusée a recours aux allégories parfois les plus étranges pour concilier son profond respect pour le roi avec celui dont elle ne se départ jamais pour la vérité. Tantôt elle a déposé elle-même une couronne d'or sur la tête de Charles VII, tantôt un ange descendu du ciel est venu ceindre son front d'un diadème lumineux (3). Il y a dans cette partie des interrogatoires des embarras et des réticences sans mensonge. La paysanne envoyée vers le roi pour rasséréner son âme pouvait à bon droit se dire une messagère du ciel, car depuis le jour où, sous l'arbre de Membré, des anges annonçaient au père d'un grand peuple les bénédictions promises à sa race, il n'y eut peut-être rien de plus saisissant sur la terre que le spectacle de cette vierge de dix-sept ans, venant au nom du Dieu de saint Louis réconforter le cœur de son héritier, en interposant sa parole entre les déréglemens d'une mère et les perplexités d'un fils.

L'esprit dégagé d'un poids terrible, le cœur joyeux et la mine plus fière, Charles accueillit la jeune fille, et l'admit à suivre sa cour, mais sans statuer encore sur la convenance d'utiliser ses services, tant cette matière soulevait de difficultés, pour ne pas dire de problèmes. La déposition du duc d'Alençon décrit les chevaleresques promenades dans lesquelles paraissait Jeanne sur le beau cheval donné par ce prince, dans un appareil aussi gracieux que militaire. Celles de Louis de Contes, son page, et de son intendant d'Aulon laissent deviner toute la liberté de son esprit et l'élégance de sa personne, au début de cette vie dans laquelle elle s'engageait avec autant de dignité que de calme; elles constatent en même temps ce qu'il y avait de fort dans une piété qui, loin de s'affaiblir au milieu des agitations d'un camp, suggérait à la jeune fille des austéri-

(1) La confidence du roi au sire de Boisy, son chambellan, fut répétée par celui-ci dans sa vieillesse à Pierre de Sala, l'auteur de l'écrit intitulé *Hardiesses des rois et empereurs*, manuscrit de la Bibliothèque impériale, fragment publié par M. Quicherat, t. IV, p. 277.

(2) Déposition du frère Jean Pasquerel, *Proc. de réhab.*, t. III, p. 103.

(3) Interrogatoire de la pucelle, *Proc. de condamn.*, t. Ier, p. 91.

tés à peine compatibles avec la faiblesse de son âge et de son sexe.

Dès le moment où sa mission eut été reconnue par le roi, Jeanne apparut à tous comme un être extraordinaire, doué de facultés manifestement surnaturelles; mais aux considérations politiques qui avaient arrêté d'abord les conseillers du monarque avaient succédé chez plusieurs d'entre eux, et particulièrement chez les ecclésiastiques, des hésitations de conscience fort sérieuses, et ce n'est qu'en se rendant bon compte de celles-ci qu'on parvient à comprendre les variations de l'opinion et les phases si diverses de la destinée de Jeanne d'Arc. A quel pouvoir attribuer l'universelle fascination exercée par cette jeune fille? L'esprit de ténèbres, souvent déguisé en ange de lumière, n'était-il pour rien dans des merveilles dont on voyait les effets sans en pénétrer les causes? Quelle avait été la vie antérieure de cette femme arrivée d'un lointain pays, en compagnie d'hommes de guerre? quelle était la pureté de sa doctrine religieuse? Jeanne était-elle bonne catholique? son austérité n'était-elle pas un calcul et sa pudeur une feinte? avait-elle bien droit à ce titre de pucelle qu'elle prenait elle-même avec tant d'ostentation? Question ardue et de grave conséquence dans un siècle où l'on tenait pour certain que la puissance du démon ne pouvait s'étendre là où la virginité du corps protégeait par son parfum la pureté de l'âme.

D'un caractère trop faible pour affronter des obstacles d'une pareille nature, Charles VII voulut rassurer toutes les consciences et lever tous les doutes avant d'accueillir les supplications de Jeanne et de lui permettre de s'armer pour se mettre en campagne. Celle-ci accueillit avec sa douceur habituelle l'annonce des longs délais et des pénibles épreuves auxquels elle allait être soumise. Conduite à Poitiers, où siégeait alors l'université royaliste, elle y fut gardée trois semaines en charte privée sous des regards toujours ouverts; mais soutenue par son commerce avec les anges et les saints, qu'elle disait voir aussi distinctement des yeux de son corps que de ceux de son âme (1), elle attendit avec une sereine confiance le résultat de l'information qui se suivait en Lorraine, en même temps qu'à Poitiers l'on arrachait par des visites humiliantes les secrets les plus intimes de sa pudeur. Interrogée par une commission nombreuse et au début peu bienveillante, elle ne tarda pas à confondre et la science des docteurs et les subtilités des casuistes. Enfant do-

(1) Les visions séraphiques de Jeanne d'Arc, ses conversations particulières avec sainte Catherine et sainte Marguerite, les formes sous lesquelles s'opéraient ces apparitions et les phénomènes psychologiques qui les précédaient presque toujours sont exposés dans les trois interrogatoires de Jeanne avec une précision qu'un commentaire ne pourrait qu'altérer. Ce grand mystère ne peut être étudié que dans le texte même du procès ou dans la version en langue vulgaire qu'en a laissée le greffier Manchon, et que M. Quicherat a jointe au texte.

cile de l'église, sa foi débordait en cris du cœur; à ceux qui opposaient à ses promesses pour la délivrance d'Orléans l'extravagance d'une telle tentative, elle répondait que Dieu était plus puissant que les hommes; à ceux qui lui citaient des textes, la sublime ignorante, l'œil au ciel et le dédain sur les lèvres, disait que « plus de choses étaient écrites au livre de Messire qu'aux livres des docteurs. »

Le procès-verbal des actes de Poitiers n'a malheureusement pas été conservé; mais plusieurs membres de la commission formée dans cette ville en 1429 furent entendus dans l'enquête de 1456, et leurs dépositions attribuent à Jeanne devant les commissaires des réponses dont le ton laisse déjà pressentir son admirable attitude devant ses juges. L'impression profonde produite par sa parole est surtout constatée par Régnault de Chartres, archevêque de Reims, dont le témoignage ne saurait être suspect; ce personnage en effet subit le plus tard possible l'ascendant de Jeanne d'Arc, et le secoua bientôt au point de jouir de ses épreuves et d'applaudir à son malheur.

Durant de longues semaines, ces impassibles docteurs, traitant cette jeune fille comme un bachelier en théologie, portèrent le scalpel dans toutes les fibres de son cœur, dans tous les replis de sa naïve intelligence, sans y découvrir autre chose que des trésors infinis de patriotisme et de pureté. Aussi déclarèrent-ils à l'unanimité que la doctrine de la pucelle étant irréprochable comme sa vie, le roi pouvait, sans compromettre sa conscience, accepter ses services dans l'extrémité à laquelle étaient réduites ses affaires. Avant de paraître sur le champ de bataille et de rencontrer les Anglais, Jeanne avait triomphé de ses plus dangereux ennemis; elle avait eu raison des esprits forts et des fanatiques.

Quelque faveur qu'elle trouvât dans le peuple, elle ne s'imposa donc point à Charles VII par un de ces entraînemens soudains très communs au moyen âge. Dès le premier jour de sa carrière, elle rencontra dans les hommes d'église, dans les hommes de gouvernement et dans les hommes de guerre, des résistances qui finirent par dégénérer chez plusieurs en invincibles antipathies. Au sein de son propre parti, ses actes furent souvent dénaturés par la malveillance, toujours contrôlés par la plus sévère observation : aussi n'est-il aucun personnage dont la vie soit éclairée par des témoignages plus nombreux et plus considérables. Les faits que nous avons rappelés, ceux que nous aurons à rapporter encore, s'appuient sur des actes authentiques ou des preuves testimoniales qui manquent à coup sûr aux événemens les plus avérés, et jamais le merveilleux ne toucha d'aussi près à la certitude historique. Il serait moins téméraire de nier l'expédition d'Alexandre ou la conspiration de Catilina que de contester les circonstances principales de la vie de Jeanne d'Arc : ou

il faut admettre celles-ci, sur les solennelles affirmations qui les constatent, ou il faut brûler toutes les bibliothèques et fermer tous les tribunaux.

Jeanne accomplit si visiblement une mission, elle est si manifestement soumise à une force étrangère à elle-même, que tout lui est commandé jusque dans les moindres détails de son œuvre. Elle semble lire dans un rituel dont elle accomplit les plus minutieuses prescriptions aussi aveuglément qu'un lévite de la loi mosaïque. Elle ne veut et ne peut combattre qu'avec un certain glaive dont ses voix lui avaient révélé l'existence, et qui est caché sous terre près de l'autel de Sainte-Catherine de Fierbois. Ce glaive sera reconnu aux cinq croix qui en ornent la lame, encore que celle-ci soit recouverte d'une épaisse couche de rouille. On écrit donc au curé de cette paroisse; un armurier de Tours est envoyé pour opérer des fouilles d'après les indications de la pucelle, et au milieu d'un amas de vieilles armes enfouies sous les dalles de la chapelle, le glaive est trouvé dans une position telle que la découverte exclut jusqu'à la possibilité même d'une fraude (1). Ici les témoignages sont tellement concordans, qu'il n'est assurément aucun jury qui ne rendît sur l'authenticité de cette révélation un verdict affirmatif.

En même temps que Jeanne reçoit de la main dont elle est l'instrument docile le glaive destiné à délivrer la France, elle reçoit l'étendard qu'elle portera pour n'avoir pas à verser dans les combats le sang des hommes. Sur cet étendard devra être peinte l'image du Sauveur et celle de sa mère, avec des couleurs et des inscriptions déterminées, et les indications sont ici tellement sacramentelles, que les juges de Jeanne arguèrent avec persistance au procès de la précision de ces emblèmes pour transformer cet étendard en un talisman enchanté; mais l'admirable piété de l'accusée confond dans des interrogatoires réitérés tous les soupçons et toutes les colères. Jeanne expose sans dogmatiser jamais : ce n'est point une révélatrice qui vient armée de sa force propre changer la face des nations, c'est une vierge ignorante et soumise qui, à l'exemple de celle de Nazareth, accomplit l'œuvre de Dieu sans plus la comprendre que l'expliquer (2).

V.

Enfin tous les mauvais vouloirs sont vaincus et tous les ajournemens épuisés. Jeanne est mise par le roi en demeure de réaliser ses

(1) *Procès de condamnation*, t. Ier, p. 76, 235; *Chronique* de Jean Chartier, édition Quicherat, t. IV, p. 54; *Journal du Siége d'Orléans*, *ibid.*, p. 129; *Chronique de la Pucelle*, p. 220.

(2) Voyez l'interrogatoire du 17 mars, traduction du greffier Manchon, *Proc. de condamn.*, t. Ier, p. 182.

promesses et de ravitailler Orléans en attendant qu'elle le délivre. Le 27 avril 1429, elle part de Blois avec une armée confondue du changement qui s'est déjà opéré dans son propre cœur. Ces affreux soudards, ivrognes, pillards et dissolus, ont, sur l'ordre d'une enfant qu'ils voient pour la première fois, éloigné d'eux toutes les femmes de mauvaise vie qui les suivaient de temps immémorial. Au lieu des blasphèmes et des cris de l'orgie, on n'entend plus s'élever dans leurs rangs que des hymnes et des prières ferventes. Jeanne n'admet auprès d'elle que des hommes retrempés par la pénitence et nourris du pain des forts; un clergé nombreux et d'étincelantes bannières précèdent l'armée qui porte à Orléans les approvisionnemens devenus si nécessaires. Au dire de tous les écrivains contemporains, depuis Jean Chartier jusqu'au chroniqueur anonyme édité par Denis Godefroy, la marche de ce grand convoi à travers les plaines de la Sologne ressemblait bien plus au mouvement d'une procession qu'à celui d'une armée. Jeanne s'avançait tenant à la main son mystérieux étendard avec une contenance ferme et sereine. Elle était heureuse comme les séraphins qui voient s'accomplir l'œuvre de Dieu; elle était confiante, et pourtant on l'avait trompée!

Effrayés à la pensée de traverser avec si peu de forces les lignes anglaises, aussi nombreuses que bien retranchées, les chefs avaient fait prendre par la rive gauche, malgré les prescriptions de Jeanne, qui entendait les forcer. Cependant, arrivés en vue d'Orléans, ils rencontrèrent devant eux des obstacles d'une nature non moins sérieuse, car on avait trop peu de bateaux pour charger les provisions, et un vent terrible empêchait d'aborder à la ville. Laissons parler ici le plus illustre témoin de cette scène, et n'oublions pas que la véracité de ces paroles, si étranges qu'elles puissent nous paraître aujourd'hui, est garantie par le témoignage le plus solennel qui puisse se présenter dans l'histoire, par le serment de Dunois. « Est-ce vous qui avez donné le conseil de venir par ce côté-ci et qui m'avez empêchée d'aller directement là où sont Talbot et les Anglais? — A quoi le déposant répondit que d'autres plus sages que lui avaient cru ce conseil plus sûr. Alors Jeanne répondit : *En nom Dieu*, le conseil de notre Seigneur est plus sûr et plus sage que le vôtre. Vous avez voulu me tromper et vous vous êtes trompés vous-mêmes, car je vous amène le meilleur secours qui ait jamais été donné à aucune ville et à aucune armée, puisque c'est le secours du roi du ciel. Il ne provient pas de moi; il vous est envoyé, à la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, par Dieu lui-même, qui a eu pitié de la ville d'Orléans..... Et dit en outre le déposant qu'au même moment le vent, qui jusqu'alors avait été contraire et empêchait par sa violence le transport des vivres, changea et devint tout à coup favo-

rable. Aussitôt les bateaux partirent à pleines voiles et arrivèrent malgré le canon des Anglais. A partir de ce moment, il eut bon espoir, et supplia Jeanne d'entrer dans Orléans, où sa présence était si vivement désirée..... D'après toutes ces circonstances, il paraît audit déposant que ces choses-là venaient de Dieu plutôt que des hommes (1). »

Dunois constate au même interrogatoire que Jeanne refusa d'abord de visiter Orléans, craignant que l'armée ne retombât durant son absence dans les désordres dont elle avait si soudainement tari la source. Il fallut cependant se rendre aux vœux des nobles citoyens qui avaient si bien mérité de la France. En voyant la pucelle, ils se sentirent, selon les paroles de l'un d'entre eux, « tout reconfortez et comme désassiégés par la vertu divine qu'on leur avait dit être en cette simple pucelle, qu'ils regardaient moult affectueusement, tant hommes, femmes que petits enfans, et il y avait moult merveilleuse presse à toucher à elle et au cheval sur quoy elle estoit. »

Entrée dans Orléans, Jeanne s'y révéla sous un aspect qui n'avait pas même été soupçonné. Prenant fort au sérieux son titre de chef d'armée, elle imposa à tous la stricte exécution de ses ordres, et déploya en matière de stratégie une compétence et une rectitude d'esprit qui donnèrent à ses avis un poids considérable, indépendamment de la puissance extraordinaire qu'elle avait reçue pour les faire prévaloir. Elle eut grand'peine à pardonner à Dunois la déception dont il avait été l'auteur principal, et d'Aulon a donné dans sa déposition le récit de la scène moitié piquante, moitié terrible, dans laquelle la jeune fille, assise à table près du bâtard, lui déclare que, s'il la trompe sur les mouvemens de Falstaff et des Anglais, *elle lui fera oster la teste* (2).

Pendant qu'elle confondait les gens de guerre par la sagacité de son intelligence et par sa pénétration, tandis qu'elle préparait l'assaut des formidables bastilles élevées par les Anglais avec la solidité de places de guerre, la pucelle dictait une lettre à leurs généraux pour qu'ils eussent à vider incontinent la terre de France, où Dieu l'avait envoyée « pour réclamer le sang royal, les avisant que s'ils persistent à disputer l'héritaige au vrai héritier, lequel entrera à Paris en bonne compaignée, elle les férira et frappera, et en fera si grant hayhay, qu'encore y a-t-il mil ans qu'en France ne fut si grant, si on ne lui faict raison (3). »

Ces lettres à Talbot, au duc de Bedford et au duc de Bourgogne, que Jeanne multiplie comme des actes de conscience, sont curieuses

(1) Déposition du comte de Dunois, *Proc. de réhab.*, t. III, p. 6.
(2) *Procès de réhabilitation*, t. III, p. 212.
(3) *Procès de condamnation*, t. Ier, p. 240.

à plus d'un titre : elles constatent cette horreur du sang toujours professée par elle jusque dans les plus terribles extrémités de son ministère; elles établissent combien ce ministère lui-même répugnait à sa nature, combien il était en quelque sorte étranger à sa propre personnalité. Livrée à elle-même, Jeanne était la plus douce des femmes, la plus ascétique des chrétiennes. Elle passait ses jours et la plus grande partie de ses nuits dans l'oraison, le jeûne et la plus austère pratique des sacremens; Louis de Contes, son page, atteste, comme frère Pasquerel, son aumônier, qu'elle ne buvait jamais que de l'eau dans les somptueux banquets où sa présence enivrait les multitudes, qu'elle ne mangeait que du pain, et deux fois par jour seulement; ses compagnons de guerre sont unanimes pour déclarer qu'après le combat ses yeux étaient toujours pleins de larmes. Telle était la vraie Jeanne d'Arc lorsque le bras de Dieu ne la détournait pas de sa voie naturelle; mais sitôt que l'esprit soufflait et transformait cette frêle créature, la brebis devenait lionne, et du fond de son oratoire, elle s'élançait en poussant des rugissemens.

Un matin, tout dormait dans la ville et autour d'elle, et on la croyait elle-même ensevelie dans le sommeil après une nuit passée dans la prière. Tout à coup on l'entend crier, avec un accent de désespoir et d'horreur qui éveille toute la maison, que ses gens sont repoussés, que le sang français coule, ce sang qu'elle ne peut voir *sans que les cheveux ne lui lèvent ensur*. Au milieu de l'universel silence et de l'étonnement général, elle appelle et demande ses armes avec une telle furie, qu'on la croit frappée de vertige; elle monte à cheval demi nue, demi armée, et reçoit par la fenêtre, des mains de son page, sa lance et sa bannière; elle se dirige vers la porte de Bourgogne par la route la plus courte, encore qu'elle ne l'eût jamais parcourue, disent les témoins, et pousse son cheval avec une telle ardeur, qu'à chaque pas le fer fait jaillir le feu du pavé. Après un moment d'hésitation, on se décide à la suivre, et bientôt l'extatique vision se transforme en une scène d'émouvante réalité. Une troupe de gens d'armes avait attaqué sans en avoir reçu l'ordre l'un des retranchemens anglais, et, repoussée par des forces supérieures, elle rentrait en désarroi dans la ville. La pucelle a bientôt rétabli le combat; elle s'élance avec fureur sur cet ennemi de la France dont la pensée obsède depuis si longtemps sa vie, et qu'il lui est enfin donné de voir face à face : une foule d'Anglais jonchent le sol, un plus grand nombre est mis à rançon, le retranchement est enlevé, la terreur pénètre avec la défaite dans les rangs de l'armée anglaise, et ceux qui, au témoignage de Dunois lui-même, s'étaient depuis trop longtemps accoutumés à triompher des Français à deux cents contre mille tremblent et n'osent se défendre contre une femme

envoyée pour leur humiliation plus encore que pour leur ruine (1).

A partir de cette rencontre, chaque jour fut marqué par une victoire. Immobiles dans leurs retranchemens, les Anglais outrageaient Jeanne dans sa pudeur, lui disputant un bien qu'elle mettait au-dessus de la gloire, parce que l'une lui venait de Dieu, et que l'autre était le parfum de son propre cœur; mais leurs plus fiers chevaliers n'osaient affronter la terrible bannière, et d'assiégés les Français étaient devenus assaillans à leur tour.

Jeanne avait emporté la bastille des Augustins; il s'agissait d'assaillir la forteresse du pont, dont la prise assurait le déblocus de la place en faisant tomber toutes les défenses anglaises. Plusieurs semaines auparavant, elle avait annoncé à Gien, à Charles VII lui-même, et elle avait répété depuis à nombre de personnes, qu'elle serait blessée dans cet assaut décisif, mais elle en avait en même temps garanti le succès. Or sa parole était désormais l'oracle de l'armée et de la population tout entière, c'était l'évangile de quiconque croyait à la France. Les dispositions militaires furent prises par elle avec une habileté admirable, et Jeanne s'élança au plus fort de la mêlée avec autant d'impétuosité que de sang-froid. Une lutte terrible s'engagea entre la surhumaine confiance des uns et la rage impuissante des autres. Un javelot vint frapper Jeanne au cou, qu'il traversa, ainsi qu'elle l'avait annoncé (2); mais, relevée sitôt après toute sanglante, elle fit porter sur le rempart sa bannière, autour de laquelle l'imagination frappée de l'ennemi voyait, au dire d'un chroniqueur contemporain, voltiger des légions d'anges, et « ci-après, nous dirent et affermèrent les plus braves capitaines des François, qu'ils montèrent contremont le boulevart aussi aisément comme par un degré, et ne sçavoient considérer comment se pouvoit faire ainsi sinon par œuvre divin. »

Voyant leurs troupes frappées d'épouvante, ne parvenant plus, malgré une grande supériorité numérique, à les mettre en ligne contre ces bourgeois si longtemps méprisés, les chefs de l'armée

(1) Voir sur ce fait, au *Procès de réhabilitation,* les dépositions concordantes de Dunois, de Jean d'Aulon, de Louis de Contes, d'Aignan Viole et de frère Jean Pasquerel, témoins oculaires.

(2) Cette prédiction, rappelée par Jeanne elle-même dans son procès, t. I[er], p. 79, est relatée dans huit ou dix dépositions de l'enquête de 1456. M. Quicherat fait d'ailleurs observer qu'un document irréfragable qu'il publie ôte sur ce point tout prétexte de doute, toute possibilité de contestation. Il s'agit de la déclaration du sire de Rotselaër, consignée dans un registre de la cour des comptes de Brabant par le greffier de cette compagnie, comme étant extraite d'une lettre datée de Lyon le 22 avril 1429, lettre écrite dès-lors quinze jours avant l'événement survenu le 7, et dans laquelle la prochaine blessure de la pucelle est annoncée sur sa propre déclaration. (*Collection des Procès,* t. IV, p. 425.)

anglaise se résolurent à une retraite devenue nécessaire, puisque la prise d'Orléans était désormais manifestement impossible. Jeanne avait fait dresser un autel en plein air entre les murs et les bastilles anglaises pour y célébrer la victoire de la France. Au moment où l'ardent *Te Deum* montait dans les airs comme un long cri de délivrance, on aperçut les lignes épaisses des Anglais tournant le dos à Orléans et se dirigeant vers Meung. Alors chacun courut à son destrier et à sa lance; mais d'un signe Jeanne refréna cette ardeur si naturelle de poursuite et de vengeance. « Ils s'en vont, ne les poursuivons outre et ne les tuons, car c'est aujourd'hui dimanche, et allons remercier Dieu. » Alors bourgeois, paysans, soldats et prêtres, portant sur leurs bras l'enfant par qui leur étaient venus tant de biens, consommèrent l'alliance qui jusqu'à la dernière génération unira le peuple orléanais à sa libératrice, union touchante que la France était appelée à voir se renouveler sous la bénédiction d'un prélat dont l'éloquente parole a réveillé après quatre siècles, dans la sainte basilique, le puissant écho des acclamations du grand jour (1).

Orléans était délivré, et la France se sentait revivre. Jeanne avait accompli la première et certainement la plus hardie de ses promesses, car la terreur allait la précéder désormais, puisqu'en se montrant à l'ennemi, elle paralysait le courage au cœur des plus braves. Néanmoins la marche sur Reims semblait, sous le rapport stratégique, présenter des difficultés plus insurmontables encore. Traverser soixante lieues d'un pays occupé par l'ennemi et hérissé de places fortes, passer trois rivières et s'exposer à plusieurs grands siéges, faire cela avec quelques milliers d'hommes enivrés du succès de la veille, mais que le premier obstacle pouvait jeter dans un découragement profond, entreprendre une telle campagne avec quelques centaines de francs dans le trésor royal (2), lorsque le régent anglais faisait refluer vers la Champagne toutes les forces disponibles dans le nord du royaume, c'était au point de vue de la prudence humaine un véritable acte de démence.

Les incertitudes de Charles VII et de son conseil étaient donc fort naturelles. Ce prince avait été atterré par le secret de Chinon, et la délivrance d'Orléans avait excité dans son âme autant de joie qu'en comportait sa nature languissante : en présence de la noble fille, il s'animait un moment au feu de sa parole et de ses regards; mais loin d'elle, la foi cessait bientôt d'échauffer son faible cœur. Il en était ainsi pour tous les membres de son conseil, qui, sans méconnaître les miracles du jour, s'obstinaient à douter de ceux du lendemain. Parmi ceux-ci, le sire de La Trémouille figurait au premier

(1) Solennité du 8 mai 1855.
(2) *Procès*, t. III, p. 85; t. IV, p. 127, 335.

rang. Égoïste et pervers, il était aussi incapable de comprendre l'enthousiasme que de l'éprouver, et ne regrettait point la prolongation d'une crise qui avait considérablement élevé sa propre fortune. Avec des préoccupations moins déshonnêtes, le sire de Trèmes et l'archevêque de Reims étaient de vieux politiques auxquels n'allaient point les aventures. Le succès d'Orléans ne les rassurait aucunement sur l'entreprise de Reims. Charles VII balançait entre les cris de l'armée et les conseils de ses ministres. Il en fut ainsi jusqu'au jour où, forçant sa *chambre de retrait*, la pucelle apparut tout à coup devant lui en lui commandant au nom de Dieu d'aller prendre sa couronne. C'est dans la déposition même de Dunois qu'il faut lire cette scène incomparable où l'exaltation de la pythonisse est tempérée par la placidité de la vierge chrétienne (1).

La résolution royale fut emportée d'assaut comme l'avait été Orléans; mais avant de se diriger vers la Champagne on résolut de s'emparer des places qui bordaient la Loire. Conformément à ce plan, Jeanne força l'enceinte de Jargeau après une lutte corps à corps dont la description semble empruntée aux *gestes* des paladins. A Pathay, elle tailla en pièces l'armée anglaise, dont la moitié demeura sur le champ de bataille. La plupart des villes fortifiées ouvrirent leurs portes, et l'on pénétra en Bourgogne presque sans résistance. Auxerre acheta de La Trémouille, à beaux deniers comptans, une convention de neutralité à laquelle le roi apposa sa signature, au grand déplaisir de la pucelle. Troyes parut vouloir faire une longue et très sérieuse résistance, et déjà l'armée royale, arrivée sous ses murs sans canons pour les forcer et sans pain pour se nourrir, menaçait de se débander et doutait pour la première fois de sa conductrice. Au conseil, on demandait vivement la retraite, et cet avis, que la situation semblait justifier, aurait probablement prévalu, lorsqu'introduite dans l'assemblée, Jeanne prononça ces paroles : « Je vous dis, au nom de Dieu, que demain le roi entrera dans la ville. » A cette heure s'opérait en effet la révolution la plus inattendue dans la disposition des habitans ardemment dévoués à la faction bourguignonne. Des députés arrivèrent peu après au camp de Charles VII pour implorer sa clémence, et au jour dit il pénétrait dans cette place, assez forte pour retenir plus de six mois l'armée royale sous ses murs (2).

La soumission de Troyes assurait celle de Reims. La garnison anglaise évacua la ville sans la défendre, et Charles pénétra sans résis-

(1) « Dum rex esset in suâ camarâ de *retraict* puella percussit ad ostium, et quam citò ingressa est posuit se genibus, et amplexata est tibias regis dicens : nobilis delphine, non teneatis ampliùs tot et tanta consilia, sed venite quam citiùs Remis ad capiendam dignam coronam... et oratione suà factâ, audiebat unam vocem dicentem sibi : *Fille de Dé, va, va, je serai à ton aide! va.* » (*Proc.*, t. III, p. 12.)

(2) *Chronique* de Jean Chartier, p. 76; *Collect. des Procès*, t. III, p. 117, t. IV, p. 18, 46.

tance dans cette terre promise de la royauté, dont un ange lui ouvrait l'entrée. Alors s'accomplirent les symboliques cérémonies qui, dans la pensée de Jeanne, étaient la consécration nécessaire du pouvoir : debout près de l'autel, sa bannière à la main et le visage inondé de larmes, elle goûta l'une de ces joies recueillies et profondes qui laissent deviner les joies du ciel.

VI.

Sitôt après la phase de sa gloire s'ouvrit celle de sa passion. Ce n'est pas que Jeanne crût sa mission terminée à Reims, ni que celle-ci le fût en effet, selon une opinion si universellement accréditée qu'il faut pour la combattre s'armer d'irrésistibles autorités. M. Quicherat a prouvé qu'après le sacre Jeanne ne se croyait pas moins qu'avant cette époque dans la plénitude de son action surnaturelle; il a établi, par les affirmations réitérées de la pucelle et par les dépositions de tous les témoins de sa vie, que la plus fausse interprétation d'un texte incomplet a pu seule faire prévaloir la croyance que Jeanne avait consenti, par condescendance pour le roi et peut-être par faiblesse pour elle-même, à prolonger son rôle militaire au-delà du terme assigné par son inspiration intime (1). La pucelle promettait de conduire le roi à Paris avec autant d'assurance qu'elle s'était engagée à le mener à Reims; elle répète plusieurs fois durant le cours de son procès que sa mission n'est point terminée, et qu'elle se sent aussi assistée qu'au premier jour. En présence de l'ennemi qui la retient dans ses fers, elle déclare avoir conçu l'espérance de conduire elle-même une armée française en Angleterre pour y délivrer le duc d'Orléans prisonnier (2). Enfin la poésie contemporaine, venant compléter et colorer l'histoire, attribue à Jeanne l'intention formelle de faire suivre la délivrance de la France de celle de la terre sainte, confondant ainsi dans l'œuvre de la pucelle les plus constantes aspirations de sa patrie (3).

Dans ses plus mauvais jours, Jeanne est aussi fière et, à bien dire, aussi confiante que dans ses plus magnifiques triomphes. Pourtant les dix mois qui s'écoulèrent depuis le sacre de Reims jusqu'au siége de Compiègne ne furent pour la pucelle qu'un enchaînement de douleurs et de revers à peine interrompu par quelques succès. Blessée sous les murs de Paris, elle est prise dans une sortie; écrasée sous des malheurs dont le commandement nominal de l'armée ne lui per-

(1) *Nouvelles Observations sur l'Histoire de Jeanne d'Arc*, 1850, p. 40. Voyez dans cette brochure la rectification des textes altérés depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, particulièrement celui de la *Chronique anonyme de la Pucelle.*

(2) Interrogatoire du 12 mai 1431, t. Ier, p. 133.

(3) Vers de Christine de Pisan datés du 31 juillet 1429.

met pas de décliner la responsabilité, on la dirait rejetée de Dieu et des hommes comme un instrument usé et compromis.

Le contraste si soudain de ces deux fortunes n'a rien d'obscur pour l'histoire. Il semblerait toutefois plus facile de l'expliquer encore en se plaçant un moment dans l'ordre mystique où vivait la pucelle. Le secours envoyé au roi de France ne pouvait être efficace qu'autant que ce prince y correspondrait spontanément par sa foi; si abondante et si extraordinaire que soit la grâce, elle ne saurait agir que dans la mesure où l'homme l'accepte, et concourt à son action par l'usage de sa liberté. Or cette acceptation avait été pleine et entière à Orléans, elle avait été incomplète mais suffisante jusqu'à Reims, elle devint nulle de Reims à Paris. La puissance de la pucelle, tout en demeurant dans sa plénitude, fut donc paralysée dans ses effets par la résistance du scepticisme et par des antipathies rendues plus vives de jour en jour par les succès de Jeanne, et qui avaient fini par devenir implacables comme la vengeance.

Du mois de juillet 1429 au mois de mai 1430, la vie de Jeanne d'Arc ne fut qu'une lutte désespérée contre les mauvais vouloirs des chefs du gouvernement et de quelques chefs de l'armée. De Reims elle veut diriger celle-ci sur Paris, se portant garante que le roi entrera dans sa capitale sans résistance; mais cet avis n'est point suivi, et de Soissons l'armée se détourne sur Château-Thierry pour gagner Bray-sur-Seine. Dévoués à Jeanne, les soldats exigent qu'on reprenne la route de Paris, mais les politiques trouvent plus sûr d'y pénétrer par transaction que par assaut; l'on conclut donc avec le duc de Bourgogne une trève que Jeanne refuse un moment pour son compte de reconnaître, et que le duc ne tarde pas à violer audacieusement. Il faut bien alors se résoudre à attaquer Paris; mais les moyens de la défense ont décuplé, et la ville est devenue inexpugnable. Un premier assaut est repoussé, Jeanne y reçoit une blessure grave. Elle se relève pourtant, l'œil inspiré et la parole sublime; elle affirme que ses voix lui garantissent le succès immédiat de l'attaque si l'on consent à la reprendre. Pour toute réponse, le sire de Gaucourt la fait mettre de force sur un cheval et reconduire au camp pendant qu'il ordonne de sonner la retraite (1).

A partir de ce jour, Jeanne ne fut plus au sein de l'armée royale qu'un embarras dont on aspirait à se dégager, parce qu'on redoutait son influence sur le peuple, quelque scrupule qu'elle se fît d'en user jamais contre son roi. Les préventions et les haines se cachèrent sous des honneurs dérisoires, et il devint impossible de méconnaître le parti pris de tenir la pucelle en dehors de toutes choses, tout en continuant de s'en servir et de la compromettre dans des

(1) *Chronique* de Perceval de Caigny, t. IV, p. 24, 26.

expéditions sans conséquences sérieuses. L'habileté avait repris le terrain qu'elle avait dû céder à l'enthousiasme, et Jeanne, devenue une étrangère à côté de la royauté qu'elle avait faite et qu'elle adorait, commença auprès de Charles VII le supplice qui devait s'achever sur le bûcher. Ayant toutes les apparences du commandement et toutes les réalités de la servitude, ne tenant plus à la vie que par le devoir, Jeanne s'élance à Compiègne sur les bataillons ennemis, et sans croire à une trahison que toutes les vraisemblances repoussent malgré l'assertion de quelques historiens, il est impossible de douter de la lâche satisfaction avec laquelle fut accueillie jusque dans le camp royal l'annonce de la prise de l'héroïque jeune fille, tombée aux mains d'un chevalier bourguignon pour être vendue à l'Angleterre (1).

Le plan de cette étude nous interdit de monter avec Jeanne tous les degrés de son long calvaire, et de la suivre durant une année de forteresse en forteresse, de cachot en cachot, de juridiction en juridiction. Aucun commentaire ne suppléerait d'ailleurs à l'impression que laisse la lecture des documens édités par M. Quicherat. On demeure écrasé sous ces réponses d'une profondeur naïve et méprisante, comme celles de Joas à Athalie. Les plus hauts mystères de l'ordre psychologique et divin y sont abordés avec la sincérité de l'enfance, la hauteur du génie et la fierté du patriotisme, tempérée par un adorable esprit de soumission et de simplicité.

L'issue du procès ne saurait étonner personne, quelque monstrueuse que fût une telle poursuite contre une prisonnière que l'Angleterre n'avait point faite et qu'elle s'était procurée à prix d'argent. L'évêque de Beauvais, irréprochable au point de vue des mœurs et de la doctrine, fut jusqu'au dernier jour de sa vie un homme de parti aussi convaincu que passionné; ses assesseurs, intimidés d'ailleurs par les menaces des Anglais, appartenaient presque tous à la faction bourguignonne. Ces hommes-là avaient à juger une personne dont l'intervention venait de rendre la France aux Armagnacs; ils avaient vu pour la plupart se consommer sous leurs yeux les faits prodigieux dont on les appelait par leur jugement à définir doctrinalement la nature. Pour eux, ces prodiges étaient manifestes, car bien loin que le caractère miraculeux en soit infirmé au procès, tout le travail des interrogateurs, et particulièrement de l'évêque président, consiste à mettre ce caractère surnaturel en dehors de toute contestation. Les miracles de Jeanne sont reconnus avec plus d'empressement par ses juges que par elle-même. Dès-lors la seule

(1) Voyez, entre mille autres preuves, la lettre de l'archevêque de Reims aux habitans de sa ville diocésaine après la catastrophe de Compiègne. *Collect. des Procès*, t. V, p. 168.

question débattue devant ce sombre tribunal est celle-ci : Les prodiges accomplis par l'accusée au profit du parti armagnac viennent-ils du ciel ou de l'enfer? Or quel autre verdict qu'un verdict de condamnation les Bourguignons pouvaient-ils rendre sur ce point-là? Ceux-ci se firent les instrumens d'une vengeance qui servait leurs propres passions, et la mort de Jeanne d'Arc ne fut pas moins le crime de l'esprit de parti que le crime de l'étranger.

D'ailleurs la vierge appelée à sauver le pays perdu par une femme devait être un holocauste encore plus qu'une triomphatrice, et les flammes du bûcher devenaient l'auréole nécessaire de sa couronne. Jeanne avait toujours eu la conscience de l'épreuve suprême qui l'attendait. Sans avoir jamais reçu de ses voix de révélation précise ni sur la date, ni sur le genre de sa mort, et tout en se rattachant à l'existence avec la vigueur d'une forte nature, elle soupçonnait *qu'elle ne durerait guère*, et conseillait sans cesse à ses partisans d'user vite et beaucoup de son secours, que le ciel ne tarderait pas à leur ôter. Ce contraste entre l'attachement à la vie d'une belle jeune fille, sacrée par la gloire et par l'amour d'un peuple, et sa résignation dans des épreuves dépassant la limite des forces humaines, cette lutte continue entre la femme et la sainte, qui commence dans une chaumière pour finir dans un cachot, répand autour de la physionomie de Jeanne d'Arc une atmosphère d'inexprimable mélancolie; c'est à travers les nuages que le nimbe radieux resplendit sur son front.

La mission de Jeanne eut deux caractères principaux : elle fut grande au point d'embrasser le plus lointain avenir de sa patrie; elle fut manifeste au point de terrasser par son évidence quiconque prendrait la peine d'y regarder. Cette mission fut grande, car si au XV[e] siècle Jeanne n'avait pas été envoyée, le monde moderne aurait changé de face, et la dictature morale de l'Europe, exercée deux siècles plus tard par la France, aurait passé à l'Angleterre. En délivrant Orléans et en menant le roi à Reims, Jeanne avait réalisé un prodige aussi manifeste dans l'ordre politique que l'eût été dans l'ordre naturel la résurrection d'un mort ou du moins la soudaine guérison d'un malade désespéré. Bien que les épreuves des derniers mois de sa carrière et la déplorable issue de la plupart des entreprises où elle restait engagée sans les avoir conseillées, surtout sans les conduire, eussent affaibli au sein du parti royaliste l'ardente foi par laquelle s'étaient accomplis tant de miracles, ce fut par Jeanne d'Arc et par elle seule que s'opéra, comme une conséquence de son œuvre, la délivrance finale du royaume. Lorsque, six ans après la catastrophe de Rouen (1), Charles VII entrait dans Paris, qu'il n'avait

(1) 13 novembre 1437.

pas vu depuis son enfance, lorsqu'il recouvrait plus tard la Normandie et la Guyenne, le monarque achevait l'œuvre de la paysanne, sans laquelle Charles de Valois n'aurait été pour l'histoire qu'un prétendant et peut-être qu'un bâtard.

La mission de la pucelle fut aussi évidente que féconde, car il faut répudier toutes les règles consacrées en matière de certitude historique, ou il faut accepter les faits qui l'établissent. Ces faits nous montrent Jeanne subissant la volonté d'en haut avec une douleur aussi profonde que sa résignation est entière, mais ne la subissant qu'après avoir supplié le ciel de détourner d'elle le calice, et engagé contre sa destinée la lutte de Jacob contre l'ange. Jeanne est un instrument; elle n'a rien en propre que sa pureté et sa faiblesse; rien n'est moins spontané que sa pensée, moins libre que son action. Aussi avec quel scrupule elle prend soin de circonscrire elle-même et cette mission et les pouvoirs qui en découlent! Pour sauver le roi et délivrer la France, elle se tient pour plus puissante que tous les monarques de la terre et vaut à elle seule dix armées; elle le déclare à chaque instant avec une hauteur qui serait monstrueuse si elle venait de l'homme, et qui n'est sublime que parce qu'elle vient de Dieu. Hors de là, elle n'est plus qu'une pauvre fille passant ses jours à regretter l'obscurité de son enfance. Celle qui gagne les batailles ne peut soulager aucunes misères, si ce n'est en pleurant sur elles comme la dernière des femmes; elle en sait sur les affaires étrangères à son œuvre beaucoup moins long que les autres, et lorsqu'on a recours à ses avis, c'est avec la plus entière conviction qu'elle invite à aller en consulter de plus savans. Elle n'a reçu aucun don, aucune grâce spéciale : lui demande-t-on à genoux sa bénédiction, elle la refuse et s'afflige de l'ignorance de ce peuple, qui la prend pour un évêque. Lui présente-t-on des malades à guérir, des enfans à toucher, elle s'épouvante à la pensée de devenir une occasion involontaire de superstition et presque de scandale. Elle peut tout pour délivrer un grand royaume, rien pour guérir une migraine. Celle qui écrit aux rois de l'Europe des lettres qu'on dirait émanées de la chancellerie de Charlemagne ou de Napoléon est pleine d'effroi à la seule pensée d'un fait qui aurait pu devenir pour elle l'occasion lointaine d'un péché véniel.

Telle fut Jeanne d'Arc dans l'histoire, telle elle devra rester dans la postérité. Cette glorieuse mémoire a eu de bien tristes fortunes, et ne paraît pas en avoir encore épuisé le cours. L'étude a ramené vers elle : l'on a regardé et l'on a été vaincu. En présence de faits aussi éclatans que la lumière, l'équivoque amazone si longtemps badigeonnée par l'ignorance a disparu sans retour; mais au lieu des draperies du cirque, voici venir les oripeaux de l'école humanitaire.

L'on travaille à faire passer dans le nébuleux panthéon où la république côtoie le scepticisme la sainte qui manque au martyrologe chrétien. On va plus loin, et, par la plus bizarre des imaginations, on présente comme débordant d'enthousiasme républicain le cœur le plus ardemment royaliste qui ait jamais battu dans une poitrine; l'humble bergère catholique devient une adepte du progrès, à peu près comme si Cathelineau se transformait en Condorcet. Doué de trop de savoir, et, hâtons-nous de le dire, de trop de bonne foi pour méconnaître les faits prodigieux dont cette vie surabonde, on voudrait les expliquer par je ne sais quel don d'intuition et par la divination de la pensée démocratique, élevée chez Jeanne d'Arc à sa plus haute puissance (1). Tant qu'on reste dans l'abstraction et la rhétorique, cette explication-là en vaut une autre; mais lorsqu'on aborde la vie de la pucelle jour par jour et page par page, il faut changer de terrain, sous peine de le voir se dérober sous vos pieds. Aller droit aux gens qu'on ne connaît point, pénétrer des secrets cachés au plus profond du cœur, voir dans l'obscurité de la nuit des scènes qui, par la distance, échappent aux regards les plus perçans, prédire vingt fois, avec la ponctualité d'un astronome annonçant une éclipse, les faits les plus invraisemblables et, humainement parlant, les plus absurdes, — ce sont là des actes qu'on tenterait très vainement d'expliquer par l'*extase patriotique* ou par le *miracle des forces morales*. Qu'on le sache bien, aucune figure n'est moins propre que celle de cette douce madone à recevoir le vernis humanitaire. Il n'y a pas de personnage plus difficile à draper dans le manteau d'hiérophante, et qui se prêtât moins au rôle de prophétesse et de révélatrice qu'on aimerait à lui attribuer. Jeanne était aussi ferme dans sa foi que scrupuleuse dans sa conduite : elle unissait en religion l'ardeur de l'aigle à la timidité de la colombe.

Force est donc de se résigner ou à nier les faits, comme cela s'est pratiqué si longtemps, ou à chercher des explications plus plausibles. Pour moi, je n'en vois que deux entre lesquelles tout homme de sens est, ce me semble, conduit à choisir : ou la pucelle fut envoyée de Dieu pour sauver la France, comme la bergère de Nanterre l'avait été dix siècles auparavant, ou elle avait le don de la seconde vue et la perception magnétique. Ou elle a précédé Mesmer et Cagliostro, ou elle procède de Jésus-Christ. Elle est la sœur de sainte Geneviève ou la rivale du somnambule Alexis.

LOUIS DE CARNÉ.

(1) Voyez les *Histoires de France* de MM. Roux, Michelet, Lavallée, Henri Martin.

THÉRÈSE

SOUVENIR D'ALLEMAGNE

Un matin, en se levant, un jeune homme de Paris, qu'on appelait Gérard de N..., reçut une lettre de son notaire, qui le priait de passer chez lui. Ce notaire était d'un caractère méthodique et silencieux, il ne lui écrivait jamais que dans les circonstances urgentes. Gérard se rendit donc sur-le-champ à son étude, et un petit clerc l'introduisit dans le cabinet de son patron.

Le notaire montra à son client un vieux fauteuil de cuir, et, lui présentant un papier :

— Vous avez, dit-il en s'adressant à Gérard, une parente en Allemagne?

— Une parente?... C'est possible, je ne sais pas.

— Je le sais, moi. C'est une sœur de votre grand-père. Elle vient de mourir sans laisser de testament. Vous êtes son plus proche héritier. Voyez s'il vous convient de réclamer la succession ou de la laisser aux collatéraux.

— Et cette succession est-elle considérable? demanda Gérard.

— Cent mille écus à peu près. Voici les titres qui constituent vos droits.

Si riche qu'on soit, cent mille écus ne sont pas chose qu'on dédaigne. — C'est bien, reprit Gérard. Cela me contrarie un peu à cause des courses de Chantilly qui vont commencer, mais je partirai.

Il se leva, mit les papiers dans sa poche, prit sa canne et salua le notaire.

— Vous ne me demandez seulement pas où il faut aller pour recueillir l'héritage? s'écria le tabellion d'un air bourru.

— Tiens! c'est vrai! Vous m'avez dit en Allemagne, je crois...

— En Allemagne! en Allemagne! vous chercheriez longtemps s'il vous fallait faire le tour de l'Allemagne! C'est à D... que votre tante est morte!

Gérard sortit là-dessus et partit le jour même.

L'homme de loi auquel le jeune héritier s'adressa en arrivant à D... trouva que les droits de Gérard étaient incontestables; mais la succession de la bonne dame était embarrassée d'affaires litigieuses qui devaient en rendre la liquidation lente et laborieuse. Trois semaines s'écoulèrent sans que Gérard pût encore prévoir le moment où finiraient les inextricables difficultés qui surgissaient de toutes parts. Les trésors du fameux jardin des Hespérides étaient moins bien gardés que les cent mille écus que Gérard était allé chercher en Allemagne. Il attendait néanmoins avec patience un dénoûment chaque jour promis et chaque jour reculé, mais dans cette attente il s'ennuyait. Une lettre qu'il écrivit à cette époque à un de ses amis de Paris donnera une idée de son ennui.

« Ce 7 mai 185...

« Mon cher Henri,

« Le croirais-tu? je bois de la bière et je fume dans une grande pipe dont le fourneau de porcelaine blanche est orné des portraits authentiques de Faust et de Marguerite. Voilà à quelle extrémité m'a réduit la vie que je mène ici!

« Je commence le jour par une chope et je le finis par une pipe. C'est le chemin de l'abrutissement. Cette chope et cette pipe croissent et multiplient : elles naissent les unes des autres. Encore trois mois, je me surprendrai en flagrant délit de conversation allemande, et je ne me reconnaîtrai plus.

« On parle quelquefois de l'ennui à Paris; certaines personnes même ont la prétention de l'avoir éprouvé : quelle fatuité! L'ennui français, l'ennui parisien surtout est une distraction : il jette de la variété dans la vie. On ne connaît l'ennui qu'à D... Il y est né, il y habite, et jamais il n'émigre. Le jour même de votre arrivée à D..., il vous rend visite. Le lendemain, il boit et fume avec vous. On n'a pas d'ami plus fidèle.

« Les hommes d'affaires entre lesquels je distribue mon temps sont bien certainement les plus honnêtes gens du monde, mais ils ont le malheur de se ressembler tous, et cette continuelle ressemblance est une des choses les plus monotones qui se puissent voir. Il en est ici des maisons comme des hommes : il n'y a qu'une archi-

tecture comme il n'y a qu'un caractère. L'hôtel où je suis descendu est vaste, grand, haut et carré comme une caserne. Dès qu'on a passé le Rhin, on rencontre cet hôtel partout. Des fenêtres de mon appartement, je vois manœuvrer l'infanterie prussienne, et ce spectacle constitue un de mes plus vifs divertissemens. De ces mêmes fenêtres, je vois encore les arbres du parc de D... Ce parc est fort beau, et on y entend le soir la musique militaire du régiment qui tient garnison dans la ville. Cette musique est très bonne, mais je suis le seul à l'écouter. Personne ne se promène à D... Si on voyait en une semaine, dans la principale rue de la ville, passer autant de monde qu'on en rencontre dans une rue de Paris en une heure, le gouvernement croirait qu'une révolution va éclater, et ferait prendre les armes à sa troupe.

« Le garçon d'hôtel qui me sert m'avait d'abord amusé. Il est si bête! Comme je lui demandai des renseignemens sur D..., Samuel, — c'est son nom, — sourit d'un air béat. — Ah! monsieur, s'écria-t-il, les femmes y sont rouges comme des cerises et rondes comme des pommes. — Après quoi, il s'en alla en branlant la tête comme un magot. Évidemment sa comparaison l'avait rempli de joie.

« La bêtise n'est malheureusement pas un plaisir qui puisse égayer longtemps. Samuel ne me suffit plus, et cependant il rit toujours quand il me regarde. Il faut croire qu'il y a dans mon visage quelque chose qui excite son hilarité.

« Si maintenant tu me demandes à quelle époque je quitterai D..., je te répondrai avec mon homme d'affaires : bientôt; mais comme on ne se lasse pas de me répéter ce mot sur tous les tons depuis le jour de mon arrivée, je crois bien qu'en allemand il signifie : jamais.

« Et vous avez le boulevard, et vous avez l'Opéra, et vous avez Paris, ingrats, et vous vous plaignez! Je me suis plaint aussi. Voyez comme j'ai été puni! Prenez garde d'être condamnés à six mois de D...

« Je sais bien que les personnes avec lesquelles je suis en relation m'ont engagé à passer la soirée chez elles; on m'a même invité à de grands dîners où chacun des convives riait pendant cinq minutes en souvenir du mot spirituel dit par son voisin un quart d'heure auparavant. Après le dîner, il y avait symphonie au salon, ce que les Italiens appellent *musica da camera,* quelquefois on valsait un peu entre fiancés; mais à la quatrième soirée l'expérience m'a démontré que mon ennui solitaire valait mieux que ces plaisirs, et dès lors j'ai renoncé à les goûter. Ma pauvre bonne tante ne saura jamais ce que son héritage me coûte. Peut-être m'objecteras-tu qu'il m'est loisible de l'abandonner aux collatéraux. Oui, sans doute, mais j'y mets de l'entêtement; j'ai commencé, je veux finir. Et puis une retraite, ne

serait-ce pas la victoire de l'Allemagne sur la France, un souvenir de Rosbach ou de Leipzig? Non, l'honneur me défend de céder, et je ne céderai pas.

« Je t'ai parlé tout à l'heure du parc de D... et des promenades auxquelles on s'y livre quelquefois. L'autre jour, j'y ai fait une rencontre du genre féminin. Ne va pas crier à l'aventure; il n'est question de rien moins que de cela. Il était quatre heures. La musique militaire jouait une valse de Strauss. Au détour d'une allée, j'aperçus sur un banc une jeune fille, qui me parut jolie, en compagnie d'une vieille dame. Comme je la regardais, la jeune fille sourit et me fit un petit salut de la tête. Je jetai les yeux machinalement derrière moi pour voir si ce salut ne s'adressait pas à quelqu'un que je ne voyais pas. Il n'y avait personne dans le parc. A quelques pas de là, je me retournai. La jeune Allemande s'était levée et s'éloignait; en s'en allant, elle sourit de nouveau et me fit de la main un léger signe d'adieu.

« Il me sembla bien que j'avais déjà rencontré cette jolie fille deux ou trois fois dans mes promenades; mais bien que je retournasse au parc tous les jours, je restai toute une semaine sans l'apercevoir. Elle portait une profusion de rubans bleus qui ne pouvaient manquer de la faire reconnaître. Hier enfin, à la même heure, je l'ai retrouvée sur le même banc, avec les mêmes rubans bleus, et en compagnie de la vieille dame que j'avais remarquée déjà. Elle sourit en me voyant, et me salua d'un mouvement de tête amical. Je n'étais pas seul malheureusement; mon diable d'homme de loi me tenait par le bras, et me conduisait chez un confrère. Il ne fallait pas songer à le quitter; je passai donc sans m'arrêter. J'imagine que j'ai valsé dans quelque salon de Paris avec cette Allemande l'hiver dernier, et qu'elle veut me montrer par ce sourire et ce salut qu'elle me reconnaît. L'ennui est un puissant conservateur.

« Je te vois d'ici, mon cher Henri, secouant la tête et faisant la moue!... Tant de lignes pour une rencontre, et le pauvre garçon s'en occupe! Quelle décadence!... Que veux-tu! Je suis à D... »

Ce que la lettre de Gérard ne disait pas, c'est qu'il était déterminé à retourner au parc tous les jours et à s'y promener jusqu'à ce qu'il pût retrouver la jeune fille aux rubans bleus et entrer en conversation avec elle. Il craignait seulement que la présence de la vieille dame ne le gênât un peu. Le hasard le servit à merveille. Dès le lendemain, il aperçut la petite Allemande sur son banc, et il ne fut pas plus tôt auprès d'elle, qu'elle inclina doucement la tête en le regardant. Gérard s'approcha sans hésiter.

— Je savais bien que vous reviendriez, dit-elle en lui tendant la main.

La simplicité de cet accueil déconcerta Gérard. — Mais, répondit-il avec un sourire fade, je vous avais vue, il était donc certain que je reviendrais.

Cette réponse était peut-être d'un goût douteux, et tout au moins le compliment qu'elle renfermait était-il d'une désespérante banalité; cependant la petite Allemande le reçut comme s'il eût été le plus charmant du monde.

— Alors pourquoi vous faire attendre si longtemps? reprit-elle d'un air de reproche.

Gérard se retrancha derrière la timidité, qui, à vrai dire, n'était pas son défaut; il n'avait pas osé, il n'avait pas pu; il s'embrouilla, et balbutia un peu. La jeune fille secoua sa tête blonde. — Tout cela serait très bon si nous nous connaissions d'hier, dit-elle; mais entre nous pourquoi tant de façons?

Pour le coup Gérard se trouva fort embarrassé; il ne douta plus que l'Allemande et lui ne se fussent rencontrés dans quelque bal, à Paris; mais il eut beau la regarder avec attention, ses traits ne lui rappelaient aucun souvenir. Il cherchait quelques mots pour répondre, lorsque la fille aux rubans bleus poursuivit avec vivacité :

— Vous viendrez nous voir, ma maison est tout près d'ici; il y a un beau jardin avec une porte verte entre deux buissons de clématites et de chèvrefeuilles. Le soir, quand il fait clair de lune, c'est charmant. Nous prendrons du chocolat; l'aimez-vous toujours?

— Oui, répondit résolument Gérard, dont l'étonnement augmentait de minute en minute.

— Mais, reprit tout à coup son interlocutrice, pourquoi donc avez-vous changé de nom? Vous vous nommiez Rodolphe autrefois, et j'ai bien entendu hier qu'on vous appelait Gérard. Gérard est très joli, mais j'aime mieux Rodolphe.

Gérard ouvrit de grands yeux et se gratta le front, cherchant une réponse, lorsque la vieille dame, qui jusqu'alors n'avait pas remué et semblait à cent lieues de la conversation, leva sur le jeune homme des yeux d'une expression si suppliante, qu'il s'arrêta court.

— C'est que, poursuivit la jeune fille, à laquelle les longs silences et les monosyllabes du faux Rodolphe ne paraissaient donner aucune surprise, c'est que vous voulez sans doute cacher votre retour à tout le monde?

— C'est cela, dit Gérard.

— Eh bien! moi, qui n'ai pas voyagé, je m'appelle toujours Thérèse.

— Vous avez bien fait, Thérèse est un nom charmant.

Gérard regarda par terre et se mit, avec le bout de sa canne, à tracer sur le sable des caractères fantastiques. Il sentait qu'il deve-

nait stupide et regrettait beaucoup la fantaisie qui l'avait poussé à saluer Thérèse. Cette impossibilité où il était de dissiper l'erreur dans laquelle elle était tombée le gênait horriblement; il voulait parler et ne savait que dire. Il pensait quelquefois que la petite Allemande était atteinte de folie, et le regard que sa vieille compagne avait jeté sur lui le maintenait dans cette idée; mais quand il examinait Thérèse à la dérobée, rien dans l'expression de son visage calme et souriant, rien dans le vif et doux rayon de ses yeux ne venait confirmer cette supposition. Il était fort perplexe et craignait de trébucher à la première question que Thérèse ne manquerait pas de lui adresser. Il se taisait donc et se contentait de maudire cette fâcheuse ressemblance qui donnait à un Français la figure d'un Prussien.

La vieille dame, qui restait silencieuse, le nez dans un gros livre qu'elle semblait lire attentivement, le tira tout à coup d'embarras. — Ma chère enfant, dit-elle, voilà, je crois, le moment de nous retirer : il est cinq heures.

A ces mots, et sans répliquer, Thérèse se leva toute droite; elle ajusta son mantelet et tendit de nouveau la main à Gérard. — A demain, dit-elle; je vous ferai voir mon jardin. — Elle s'éloigna d'un pas tranquille au bras de la vieille dame, se retourna au coin de l'avenue et disparut, laissant Gérard tout étourdi de la rencontre qu'il venait de faire et de la conversation qui l'avait suivie.

Il rentra à l'hôtel fort troublé et fort indécis à l'endroit du rendez-vous que Thérèse lui avait donné pour le lendemain. Devait-il y aller ou ne plus reparaître dans le parc? Mais ne plus y reparaître, c'était se priver de la musique militaire qui faisait sa principale, presque son unique distraction. Sa curiosité en outre était excitée. Naturellement il questionna Samuel pour obtenir quelques renseignemens sur Mlle Thérèse; mais Samuel était originaire de Cologne, il n'habitait D... que depuis deux ou trois mois, et ne connaissait de la ville que les voyageurs qui la traversaient.

Gérard s'endormit sans avoir rien résolu, et vit en rêve les dossiers de sa succession entourés de rubans bleus avec des couronnes de clématites et son brave homme de loi qui dansait en robe blanche. Une visite matinale le tira de ces extravagances. Le bruit de sa porte qu'on poussait lui fit ouvrir les yeux, et il vit la vieille dame que Samuel introduisait dans sa chambre avec un sourire malin. Elle pria Gérard de ne pas se déranger, et s'assit sur un fauteuil au pied du lit.

— Mon Dieu! monsieur, dit-elle à Gérard quand ils furent seuls, ma visite a lieu de vous surprendre; mais je tenais à vous expliquer certaines choses que sûrement vous n'avez pas comprises. Peut-être même, après que vous m'aurez entendue, aurai-je un service à vous demander.

Elle se tut un instant, parut se recueillir, puis raconta à Gérard son histoire et celle de Thérèse.

La vieille dame s'appelait Mme de Lubner; Thérèse était sa petite-nièce. En fait de parens, Thérèse n'avait qu'elle au monde avec des cousins éloignés qu'elle n'avait jamais vus et qui habitaient Berlin. La jeunesse de Thérèse s'était passée à la campagne, entourée de toute l'aisance et du luxe que donne une grande fortune; les meilleurs maîtres avaient aidé à cultiver les heureuses dispositions de son esprit. Quant à son caractère, il était d'une douceur et d'une égalité qui ne se démentaient jamais. On remarquait seulement en elle un singulier penchant à la rêverie et au merveilleux.

Thérèse avait à cette époque un cousin germain du nom de Rodolphe, avec lequel s'était écoulée une partie de son enfance; elle le revit à l'âge de seize ans, et ils vécurent ensemble dix-huit mois ou deux ans, après lesquels on les fiança. La vie de Thérèse était alors comme un frais et limpide ruisseau qui coule entre deux rives fleuries, sans bruit et sans murmure. Le père, qui avait des idées arrêtées sur les questions d'argent, voulut, aussitôt après ces fiançailles, que Rodolphe voyageât, prît une teinture du commerce, et, à défaut de fortune acquise, se mît en position d'en gagner une par son industrie. Le jeune homme partit donc pour l'Amérique, où l'un des amis de M. van B... avait de grands établissemens.

A peu de temps de là, M. van B... fut emporté en trois jours par une attaque d'apoplexie. On trouva dans ses papiers une lettre par laquelle il enjoignait à sa femme de suivre en tous points les instructions qu'il lui avait données pour le mariage de sa fille. Cette lettre arrêta Mme van B..., qui déjà s'apprêtait à écrire à Rodolphe pour le faire revenir. Elle se résigna, ainsi que Thérèse, à attendre le terme de quatre ans fixé par le défunt.

Rodolphe écrivait souvent, et ses lettres témoignaient des progrès qu'il faisait dans la science des affaires et de son application à obéir aux vœux de M. van B... Thérèse touchait à sa vingtième année; déjà plus de la moitié du temps prescrit s'était écoulée lorsqu'on apprit un soir que Rodolphe était mort de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans. La fatalité voulut que Thérèse fût instruite brusquement de cette mort. Elle tomba par terre en recevant la nouvelle, et resta toute une nuit et tout un jour sans donner signe de vie. Toute la maison tremblait à la pensée du désespoir qu'elle montrerait à son réveil. Quand elle ouvrit les yeux, Thérèse sourit; elle passa les mains sur son front et s'informa du motif qui faisait que tant de personnes étaient réunies autour d'elle. La tranquillité de ce réveil fut plus effrayante que n'aurait pu l'être l'explosion de sa douleur. Tout le monde la regardait avec des yeux épouvantés. Elle demanda pour-

quoi elle était couchée, et sur la réponse qu'on lui fit qu'elle avait été un peu malade, elle déclara que c'était bien fini, et qu'elle voulait se lever. Sa mère se sauva en courant dans une chambre voisine et tomba à genoux; elle pleurait à chaudes larmes et criait que sa pauvre fille était folle.

Depuis cette malheureuse journée, Thérèse n'avait presque jamais parlé de Rodolphe; il semblait qu'elle eût entièrement perdu l'usage de la mémoire; le coup violent qu'elle avait reçu avait produit comme un vide dans une case de son cerveau. Cependant, en dehors de tout ce qui se rattachait au souvenir de son fiancé, elle était restée à peu près la même. On remarqua seulement que Thérèse se plaignait quelquefois d'une douleur aiguë à la tête. Elle avait toujours cette humeur égale qu'on lui avait connue au temps de son bonheur; mais elle n'était plus gaie, et son penchant à la rêverie inclinait vers une sorte de mélancolie dont rien ne la pouvait tirer. Mme van B..., désespérée de l'état de sa fille, tomba dans une maladie de langueur qui fit de rapides progrès, et mourut en se reprochant d'avoir été la cause de cette catastrophe par une soumission trop absolue aux ordres de son mari.

Avant d'expirer, la pauvre femme avait appelé auprès d'elle une de ses parentes, Mme de Lubner, à laquelle elle avait demandé comme une grâce de ne jamais abandonner Thérèse, quoi qu'il arrivât. Mme de Lubner l'avait solennellement promis, et depuis ce moment la vieille dame et sa pupille vivaient ensemble dans cette même maison où la nouvelle de la mort de Rodolphe avait porté un si grand trouble.

La fin de sa mère ne parut pas produire une grande impression sur l'esprit de Thérèse. Elle pleura beaucoup le lendemain quand on s'opposa à ce qu'elle entrât dans la chambre où Mme van B... avait rendu le dernier soupir, se plaignant que tour à tour on la séparât de tous ceux qu'elle aimait. Elle en parla deux ou trois fois les jours suivans. On ne savait que lui dire, dans la crainte que la découverte de la vérité n'agît sur elle comme un coup de foudre; mais enfin, sur l'observation d'un vieux serviteur qui lui dit en balbutiant que sa mère était partie pour le ciel : — Ah ! oui, dit-elle; elle voyage comme Rodolphe. — Ce fut tout, et elle n'en demanda plus de nouvelles.

Cet amour du merveilleux, qui avait toujours paru chez Thérèse, se manifestait de plus en plus. On l'entendait quelquefois causer toute seule dans le jardin, comme si une personne invisible eût été là pour lui répondre; elle parlait bas, élevait la voix, chantait et agissait en toute chose comme une personne qui aurait été sous l'empire d'une hallucination. Ce fut alors qu'elle contracta l'habitude de s'habiller de blanc, avec une profusion singulière de rubans bleus qu'elle

attachait à son corsage, à ses cheveux, à son chapeau, à ses poignets. On finit par découvrir qu'un vieux pastel, qui se trouvait dans une pièce écartée et que Rodolphe aimait beaucoup, représentait une femme ainsi vêtue. Son esprit incertain attachait peut-être à ce costume une signification qui échappait à tout le monde; peut-être voyait-elle dans cette robe blanche et ces rubans bleus la toilette des fiancées.

Chaque jour à cinq heures,—heure où la fatale nouvelle lui avait été apportée, — Thérèse tombait en syncope. C'était moins encore un évanouissement qu'un sommeil magnétique. On avait cherché quelque temps à combattre cette disposition, mais elle éprouvait alors une telle agitation, des transports si vifs et si violens, de tels accès de rires et de pleurs, qu'on dut renoncer à la contrarier. Ces sommeils ne duraient jamais plus d'une heure ou deux, et elle en éprouvait un soulagement singulier. Le mal dont elle souffrait à la tête augmentait ou diminuait d'intensité suivant que ce repos surnaturel avait été plus ou moins profond.

La vie des deux femmes était tout à fait calme et retirée. Elles avaient quitté le monde, et petit à petit le monde les avait oubliées. Elles ne sortaient presque jamais de leur maison, si ce n'est pour quelques promenades dans le parc de D... Cependant, depuis la rencontre qu'elles avaient faite de Gérard, Mme de Lubner avait remarqué que Thérèse montrait plus d'animation et plus de vie. Sa tristesse habituelle avait même un peu cédé; on l'avait entendue rire. Le cœur de la pauvre femme en était épanoui. Elle y voyait comme l'aurore d'une guérison possible.

— Mais à quoi attribuez-vous cette familiarité qui tout d'abord m'a si étrangement surpris? demanda Gérard à Mme de Lubner après qu'elle eut achevé son récit. Trouvez-vous quelque ressemblance entre ce Rodolphe dont vous parlez et moi?

— Oui certainement, bien qu'elle ne m'eût pas frappée si Thérèse ne me l'avait fait observer, répondit Mme de Lubner. Le premier jour où vous vîntes à passer, elle me poussa le coude. — Chut! me dit-elle tout bas et la bouche contre mon oreille, le voilà!—Je ne compris pas d'abord, et je regardai de tous côtés. Un moment après, elle me pressa le bras, vous étiez près de nous, et Thérèse vous fit un signe de la tête. — Je vois bien, me dit-elle, qu'il ne veut pas être reconnu, mais certainement il nous viendra voir... Et comme vous vous éloigniez, elle ajouta : — Il est un peu changé, n'est-ce pas? Il a tant voyagé!... Ces derniers mots furent un trait de lumière; je compris tout. Elle voyait en vous ce Rodolphe, qu'elle n'a jamais pleuré et qu'elle a regretté jusqu'à la folie.

Mme de Lubner se couvrit le visage de ses mains.

— Que voulez-vous que je fasse? dit Gérard. Si je puis vous être bon à quelque chose, disposez de moi.

Il fut convenu entre elle et Gérard qu'il retournerait au parc, et que si Thérèse lui demandait encore de la venir voir dans son jardin, il s'y rendrait; mais surtout il promit de ne pas la tirer de son erreur et d'agir en toutes choses comme s'il eût été réellement Rodolphe. Mme de Lubner lui donna quelques indications qui devaient lui permettre de jouer son rôle, et ils se séparèrent.

Le jour même, quand ils se revirent, Thérèse ne manqua pas de dire à Gérard qu'elle l'attendait dans son jardin.

— Nous y serons seuls, reprit-elle, personne ne vous y verra; ainsi ne craignez rien.

Il promit d'y aller, et s'y rendit en effet à sept heures.

La maison habitée par Thérèse était entourée de haies vives et d'arbustes comme une maison de campagne. Située à l'une des extrémités de la ville et décorée avec beaucoup de goût, elle avait un aspect souriant qui plaisait au regard : elle était blanche avec des touffes de roses le long des murs. Quand Gérard parut, Thérèse venait de sortir de son sommeil léthargique. Elle passa vivement son bras sous le sien et l'entraîna vers un berceau de jasmins et de chèvrefeuilles où ils s'assirent l'un près de l'autre.

— La lune va se lever dans une heure, dit-elle, nous prendrons du chocolat et nous ferons de la musique.

Elle battit des mains comme un enfant et regarda Gérard.

— M'aimez-vous ainsi? reprit-elle; j'ai pensé à vous en mettant ces rubans bleus.

Thérèse était une de ces femmes à qui le chapeau fait perdre une partie de leurs avantages. Tête nue, elle était charmante; elle avait une grâce singulière dans tous les mouvemens et un son de voix d'une douceur extrême. Gérard, qui ne pouvait s'empêcher d'être ému en la regardant, la trouva donc ce qu'elle était réellement, très jolie et très séduisante. Elle avait dans l'esprit un tour original qui prêtait un grand attrait à sa conversation; on n'y découvrait aucun trouble, aucun embarras, mais elle laissait voir une certaine exaltation dans toutes les choses qui touchent aux influences occultes, à la vertu des songes et des pressentimens, et cette exaltation mêlait un grain de bizarrerie à la fraîcheur de son esprit. Sur ces questions-là, elle se montrait intraitable.

— Que de fois vous avais-je vu avant de vous retrouver! dit-elle à Gérard. Le matin même du jour où je vous ai salué pour la première fois, vous m'étiez apparu dans mon sommeil; aussi n'ai-je pas été surprise quand je vous ai rencontré.

Elle voulut que Gérard lui racontât ses voyages. Grâce aux indi-

cations de Mme de Lubner, il s'en tira sans trop d'encombre; mais, comme il allait finir, elle l'interrompit :

— Vous ne me parlez pas de la Nouvelle-Orléans? dit-elle. N'y êtes-vous donc pas allé?

Gérard éprouva un moment d'embarras.

— Oui, reprit-il enfin, j'y suis allé.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel Gérard cherchait ses mots et arrangeait une réponse habile.

— J'y suis ! s'écria-t-elle; vous n'avez fait qu'y passer, après quoi vous êtes parti... on n'a jamais su pour quel pays.

Tout en parlant, Thérèse chiffonnait les rubans de son corsage, les yeux en l'air, comme si elle eût cherché dans le ciel le nom du pays mystérieux vers lequel son ami avait dirigé sa course. Gérard tremblait qu'un éclair de raison ne lui fît entrevoir la vérité; mais la lune, qui parut au-dessus de la haie, large et brillante, détourna les pensées de la jeune fille. Elle se leva d'un bond.

— Je vous l'avais bien promise, s'écria-t-elle, la voilà ! la voilà !

Elle entraîna Gérard au sommet d'un petit kiosque d'où l'on voyait la campagne, alors baignée d'une vapeur lumineuse, et, s'asseyant à ses pieds, elle posa la tête sur les genoux du jeune homme avec l'abandon naïf d'un enfant.

Les visites, une fois commencées, se renouvelèrent. Gérard éprouvait un charme indéfinissable dans la compagnie de cette aimable fille, dont l'esprit se dépouillait lentement, mais avec des grâces infinies, des voiles où la tristesse et le silence l'avaient quelque temps enlacé. Il ne pouvait dire s'il l'aimait ou si la pitié seule le ramenait à la porte verte du jardin; mais il ne pressait plus les hommes d'affaires et les laissait complaisamment embrouiller l'inextricable écheveau de formalités dans lequel la succession de sa tante était prise comme dans un filet. Quand il rentrait le soir dans son hôtel, il se demandait bien quelquefois comment finirait cette aventure; mais, comme il ne se sentait pas la force d'agir à la façon d'Alexandre tranchant le nœud gordien, il s'endormait et n'y pensait plus.

Mme de Lubner s'inquiétait bien aussi de cette rencontre dont le hasard avait fait une intimité. Quelles n'en pouvaient pas être les conséquences! Mais le bien-être qu'en ressentait sa pupille, le calme, la joie, la vivacité qu'elle lisait dans ses traits ranimés par le souffle de la vie étaient autant de résultats qui faisaient taire la voix de la prudence. Dans l'existence pâle et déshéritée que lui avait faite le hasard, devait-elle priver Thérèse de cette suprême consolation? Elle laissait donc conversations et promenades suivre leur cours.

Thérèse était bonne musicienne; il lui arrivait souvent, le soir, quand la pluie ou le vent ne permettait pas de rester au jardin,

de se mettre au piano, de chanter les mélodies de Schubert ou de jouer quelque sonate de Mozart. Elle ne le faisait jamais sans que de grosses larmes lui tombassent des yeux. *Les Adieux* surtout, qu'elle n'avait plus chantés depuis le départ de Rodolphe, produisaient sur elle une impression profonde. Elle pleurait dès les premières mesures et presque toujours était forcée de s'interrompre avant la fin.

Un soir qu'elle avait beaucoup pleuré, elle alla se réfugier dans le petit berceau où la première fois elle avait reçu Gérard. Il l'y suivit, en proie à un grand trouble. Elle était assise et regardait les étoiles. Le vent faisait pleuvoir sur sa tête les petites fleurs jaunies des jasmins. Des larmes étaient suspendues à ses cils.

— Qu'avez-vous, et pourquoi pleurer? lui dit-il.

— Je ne sais!... Il y a des jours où j'ai le cœur si gros, qu'il faut qu'il éclate!... répondit-elle.

— Vous manque-t-il quelque chose? reprit Gérard, que ce grand désespoir navrait un peu plus peut-être qu'il n'aurait voulu.

— Non, mais je suis comme une personne qui attend... quoi? je l'ignore; ce que j'attends n'arrive pas, et j'étouffe. Vous n'éprouvez donc jamais cela, vous?

— Oh! si! répliqua Gérard, mais c'est lorsque je ne suis pas heureux. Seriez-vous donc malheureuse?

— Non. Le bonheur que vous m'avez rendu me suffit, et cependant je me souviens de quelque chose que je ne me rappelle pas... Cela vous paraît étrange, n'est-ce pas? Peut-être allez-vous me comprendre mieux que je ne me comprends moi-même. Je vous regarde, je vous reconnais, et pourtant il me semble qu'il y a deux Rodolphe, vous et un autre que je ne vois plus.

Gérard ne put s'empêcher de tressaillir à ces mots.

— Oui, reprit Thérèse avec force, vous avez bien les mêmes traits, mais ce n'est pas la même expression... Quand je ferme les yeux, le son de votre voix ne me dit rien; le son de la sienne me ferait bondir au milieu du sommeil... Il me semble toujours l'entendre... La nuit, elle me tinte dans les oreilles.

D'un mot Gérard aurait pu expliquer tout ce mystère à Thérèse; mais il lui était justement défendu de dire ce mot-là. Thérèse resta quelques minutes silencieuse, la tête dans ses mains; Gérard n'osait la tirer de sa rêverie. Il se pencha vers elle tout ému et posa ses lèvres sur ses cheveux.

— Vous êtes bon! dit-elle en relevant son front candide. Je vois bien que tout ce que je vous dis là vous fait de la peine; mais ne craignez rien, mon ami, je vous aime de tout mon cœur.

— Moi aussi, je vous aime! répondit Gérard.

Thérèse secoua la tête tristement.

— Oh! ce n'est pas la même chose!... Il n'y a rien dans votre cœur qui ressemble à ce qu'il y a dans le mien.

Elle détacha vivement un des rubans bleus qui flottaient sur son corsage, et le chiffonnant autour de son doigt avec un geste mignon :

— Tenez, poursuivit-elle, il serait plus facile à ce ruban de changer de nuance, et de passer du bleu au rouge et du rouge au vert, qu'à moi de changer d'amour.

Ce mot produisit sur Gérard l'effet d'une étincelle électrique; malgré lui, il passa ses bras autour de la taille de Thérèse et l'attira sur son cœur. Elle sourit, posa son front sur l'épaule du jeune homme et ferma les yeux. — On est bien ainsi, murmura-t-elle, et je voudrais dormir.

Les bras de Gérard s'ouvrirent, et il abaissa sur Thérèse le chaste regard d'un frère qui veille sur le sommeil de sa sœur.

En quittant le jardin cette nuit-là, Gérard était dans un état de trouble inexprimable. Au lieu de rentrer à son hôtel, il alluma un cigare et se promena au hasard dans les rues désertes de la ville. — Que diraient mes amis, pensait-il, s'ils me voyaient à côté d'une petite fille, échangeant avec elle des paroles confuses comme le brouillard, et chantant des barcarolles au clair de la lune? De quel effroi ne seraient-ils pas saisis s'ils apprenaient que les petits rubans de son corsage me semblent plus redoutables et m'inspirent plus de respect que toutes les grilles et tous les maris du monde, que mon cœur, — un cœur de trente ans, — bat au contact d'un morceau de soie touché par ses doigts enfantins! Je ne soupe plus, je dîne à peine, et je vis à D... comme si j'étais à quatre mille lieues du Café de Paris. Et s'ils savaient que j'oublie le bois de Boulogne, le boulevard, le club et l'Opéra, ne me croiraient-ils pas perdu? Et si par étourderie l'un d'entre eux me demandait où ce beau roman me conduira, que répondrais-je? Du diable si je le sais, et peut-être ne voudrais-je pas le savoir! — Dans l'ordre des sentimens que Gérard avait connus, — caprice, amitié ou passion, — il ne trouvait rien d'analogue à celui qu'il éprouvait pour Thérèse. Ce sentiment était vif sans être violent, profond sans avoir d'avenir, sincère sans être sérieux. Peut-être serait-il plus simple de dire qu'il aimait comme la Providence voulait qu'il aimât dans ce moment.

Les soirées qu'il passait avec Thérèse avaient fini par devenir quotidiennes; elles commençaient vers sept heures et n'étaient jamais terminées avant minuit. La conversation, la musique, la promenade, la rêverie, en faisaient tous les frais. Mme de Lubner, tranquillement assise dans un grand fauteuil, lisait ou faisait de la tapisserie; quelquefois même elle s'endormait. On parlait bas alors pour ne pas la

réveiller, et la soirée finie, Thérèse l'embrassait tendrement sur les deux joues; Mme de Lubner ouvrait les yeux, et la jeune fille l'aidant à se lever : — Allons, ma bonne tante, lui disait-elle avec un gai sourire, il est temps de dormir, je crois; voilà plus d'un grand quart d'heure que Rodolphe est parti.

Un matin, et tandis qu'il déjeunait, Gérard vit entrer son homme d'affaires comme un coup de vent.

— Victoire! cria l'Allemand en faisant sauter son chapeau, nous avons rondement mené l'affaire (notez que le bonhomme y travaillait sans relâche depuis trois mois); je crois bien qu'au bout de la semaine on donnera les dernières signatures.

— Ah! vous croyez! répondit Gérard atterré.

La nouvelle l'affligeait bien plus qu'elle ne le réjouissait. La succession liquidée, quel prétexte avait-il pour rester à D...? Il fallait donc partir, et à vrai dire il ne s'en souciait que médiocrement. Il pria son homme d'affaires de veiller à ce que tout fût bien en règle, et à ne rien laisser en arrière, afin, disait-il, de ne pas être obligé de revenir à D... — Ainsi, ajouta-t-il en finissant, si quelques jours vous semblent encore nécessaires, ne vous gênez pas pour les prendre, j'attendrai.

Le soir venu, il s'achemina tout triste du côté du petit jardin. A peine en eut-il franchi la porte, que Thérèse lui prit les mains.

— Vous allez partir! s'écria-t-elle.

— Qui vous l'a dit? répondit Gérard vivement.

— Personne, mais je le sais.

Elle porta les mains à sa tête comme elle avait coutume de le faire quand elle souffrait.

— Une voix me l'a dit en rêve cette nuit, reprit-elle. Et puis je le pressentais du premier jour où je vous ai revu. Est-ce qu'on ne part pas toujours?

Elle parut s'attacher à ce souvenir flottant plus fortement qu'elle ne l'avait jamais fait.

— Oui, poursuivit-elle comme si elle se fût parlé à elle-même, le premier Rodolphe d'abord, puis lui le second, ils s'en vont tous, et moi je reste! Que c'est triste, tous ces départs! Ils font la nuit autour de moi.

Quelques larmes tombèrent de ses yeux et coulèrent le long de ses joues sans qu'elle y prît garde. Elle regardait dans l'espace. Le vent, qui se lève quelquefois avec la nuit, souffla doucement dans les arbres. Elle releva la tête et sourit tristement.

— Le vent pleure aussi, dit-elle.

Elle quitta Gérard et fit quelques tours d'allée dans le jardin, seule, à pas précipités. L'expression de son visage était navrante.

Gérard n'osait pas la rejoindre : il aurait voulu consoler Thérèse, et cependant il ne voulait pas mentir. Il se taisait donc, craignant qu'une parole imprudente n'augmentât le trouble dans lequel il la voyait. Au bout de quelques instans, elle revint à lui :

— Puisque vous partez, dit-elle, je veux vous donner un portrait qu'on a fait de moi il y a deux ans, au temps où je me souvenais. C'est un petit médaillon. On dit qu'il est fort ressemblant. Me promettez-vous de ne jamais vous en séparer?

— Je vous le promets, dit Gérard.

— Prenez-y garde! Si vous veniez à le perdre ou à le donner, je le sentirais et j'en mourrais!

On voyait à son accent et à l'éclat de ses yeux qu'elle avait la fièvre. Gérard prit sa main, qui était brûlante. — Pourquoi cette exaltation? dit-il en s'efforçant de sourire. Croyez-vous donc que la vie tienne à un portrait?

— Oh! reprit-elle, il y a des choses que vous ne savez pas. J'avais un beau portrait de Rodolphe; chaque matin, je lui disais bonjour, comme si *lui* eût été là pour m'entendre et me voir. Un matin, je le trouvai par terre; en tombant, un bout du cadre avait touché le feu, et la toile était à moitié consumée. Mon cœur se serra, et un pressentiment terrible m'envahit tout entière. C'est depuis ce moment qu'on cessa de me parler de lui; c'est depuis ce moment que je souffre de cette douleur à la tête qui ne me quitte presque jamais. Vous êtes arrivé, et cependant je ne suis pas guérie!

Elle quitta Gérard et courut vers la maison, d'où elle revint un moment après avec le médaillon suspendu à un ruban bleu. —Tenez, dit-elle, prenez-le. Je n'ai plus ce même sourire, mais le cœur n'a pas changé. — Elle passa le ruban au cou de Gérard, qui se sentait venir des larmes dans les yeux en le regardant, et le ramena doucement au salon, où Mme de Lubner lisait douillettement blottie dans un fauteuil.

De l'agitation que Thérèse avait laissé voir une heure auparavant, il ne restait plus rien qu'un peu de pâleur. Elle s'assit au piano, joua d'abord lentement, puis avec feu, et se mit à chanter la *Marguerite au rouet* de Schubert avec une telle expression, que Gérard croyait l'entendre pour la première fois. Frappée elle-même de cette expression, Mme de Lubner laissa tomber le volume sur ses genoux. — Je crois, dit-elle en se penchant à l'oreille de Gérard, je crois que la raison lui revient.

— Hélas! répondit Gérard tout bas, je crois que son âme s'en va!

Il est difficile de savoir ce que Gérard eût fait, si, à peu de jours de là, il n'eût reçu une lettre de l'ami auquel il avait écrit peu de temps après son arrivée à D.... Cette lettre lui annonçait qu'une af-

faire dans laquelle Gérard avait engagé presque toute sa fortune était en grand péril. S'il ne voulait pas tout perdre, il devait se hâter et revenir à Paris sur-le-champ. Cette nouvelle fixa les irrésolutions de Gérard, comme un poids fait tout à coup pencher l'un des plateaux d'une balance. Thérèse était prévenue de son départ. Cette ruine dont il était menacé ne lui permettait plus, en supposant qu'il y eût jamais pensé, de demander la main d'une héritière aussi riche que l'était la rêveuse fille. Pouvait-il en outre abuser de l'erreur où la folie de son cœur la jetait, et l'épouser au nom de Rodolphe? Gérard se dirigea vers le jardin, bien décidé cette fois à dire à Thérèse qu'il partirait le lendemain.

Dans sa précipitation, et comme un homme qui veut prendre un parti brusquement, dans la crainte d'en changer s'il hésite, il avait oublié l'heure, et arriva chez Thérèse au moment où elle était encore dans son sommeil léthargique. Sa présence la réveilla en sursaut. Elle se leva d'un bond et se jeta dans ses bras. — Ah! dit-elle, je savais bien que vous partiriez, mais je ne croyais pas que ce fût si tôt!

Gérard la ramena sur un fauteuil, où elle resta quelques minutes sans parler, la tête appuyée sur l'épaule du jeune homme. Il sentait les pulsations de son cœur, qui battait à coups pressés.

— Adieu donc! reprit-elle enfin, adieu!

— Mais je reviendrai, se hâta de répondre Gérard, je reviendrai bientôt.

Thérèse secoua la tête et le regarda bien en face. — Vous, jamais! dit-elle avec force.

— Mais pourquoi! Croyez-vous donc que je puisse vous oublier?

— Je ne sais pas si vous m'oublierez, mais bien certainement vous ne reviendrez pas.

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et demeura quelque temps dans un accablement profond, les mains jointes sur ses genoux.

Gérard un instant se demanda s'il ne ferait pas bien de renoncer à Paris, de dévouer sa vie à cette charmante fille, de l'emmener dans quelque lieu désert, et d'en faire sa femme quand à force d'amour et de dévouement il l'aurait conquise à la raison; mais si elle l'aimait, n'était-ce pas un autre qu'elle aimait en lui?

— Au moins, dit Thérèse en l'attirant vers elle, aimez-moi toujours. Cela ne vous fera pas grand'peine et me fera grand bien.

Elle prit des ciseaux et coupa les rubans bleus qu'on voyait sur sa robe.

— Vous parti, poursuivit-elle, personne ne me verra plus dans cette parure... Il me semble que je suis veuve!

Mme de Lubner sortit de la chambre pour ne pas laisser voir à Thérèse qu'elle pleurait.

— Mais, dit Gérard, vous parlez comme si nous ne devions jamais nous revoir ! Si cependant je revenais, que diriez-vous?

— Oh ! alors, répondit-elle presque gaiement, vous me retrouveriez avec ma robe blanche et mes rubans bleus... Je vous le promets.

Il fallut enfin se séparer. Gérard redoutait beaucoup ce moment. Thérèse s'y montra plus ferme qu'il ne l'aurait cru; elle était seulement d'une pâleur de morte.

Quand il fut à la porte du jardin, Thérèse le serra sur son cœur avec un mouvement de passion qui bouleversa Gérard. — Surtout, lui dit-elle tout bas à l'oreille, ne perdez pas le portrait! Adieu! ajouta-t-elle.

Elle ouvrit les bras, poussa la porte et rentra dans le jardin. Gérard se pencha sur la grille et vit la robe blanche de Thérèse qui s'éloignait entre les arbres. Une minute après, il ne vit plus rien. Il se sauva en courant et sans regarder derrière lui.

A quelques jours de là, Gérard était de retour à Paris, et le tourbillon de la vie le saisissait de nouveau. Le soin de ses affaires lui prit d'abord quelque temps : il dut chercher ses amis et renouer les relations rompues, puis le courant de l'habitude l'entraîna, et la pensée de retourner à D... ne se présenta presque plus à lui. Ce n'est pas qu'il eût oublié Thérèse, mais les mêmes motifs qui l'avaient décidé à la quitter ne se rencontreraient-ils pas?

Pendant les premières semaines, il éprouvait chaque jour, vers sept ou huit heures, un sentiment de tristesse qui le ramenait en esprit à D... C'était l'heure où il avait coutume d'aller au jardin, et il revoyait Thérèse qui courait au-devant de lui; le vent de sa course agitait ses rubans bleus, et elle souriait. Souvent alors il tirait le médaillon de son étui et le regardait, quelquefois même il l'embrassait comme eût fait un amoureux de vingt ans. Si quelqu'un de ses amis l'eût surpris dans ces momens-là, Gérard n'aurait plus su où se cacher. Au bout d'un certain temps, cette impression s'affaiblit, et trois mois ne s'étaient pas écoulés, qu'elle était presque entièrement effacée. Gérard était à Paris et en subissait l'influence.

— Pauvre Thérèse! disait-il quelquefois en fumant son cigare le soir sur le boulevard. Un ami passait, et Gérard oubliait Thérèse.

A cette époque, par désœuvrement et aussi peut-être par imitation, Gérard était en fort grande relation avec une jeune personne qui appartenait au corps de ballet de l'Opéra. M[lle] Clotilde, — c'était son nom, — avait ses grandes et petites entrées chez Gérard, et en usait fort librement. Un jour qu'elle furetait partout comme un jeune chat, elle mit la main sur un étui en peau de chagrin qui renfermait un portrait. Gérard voulut lui faire remettre ce portrait, qui n'était autre que celui de dThérèse,ans le tiroir où M[lle] Clotilde l'avait dé-

couvert; elle n'y voulut jamais consentir, et il en résulta une querelle, à la suite de laquelle et dans un mouvement de dépit M[lle] Clotilde lança au feu l'étui et le portrait. Gérard se jeta à genoux devant le foyer, et écarta les tisons pour sauver la miniature, s'il en était temps encore. Il trouva la petite plaque d'ivoire un peu endommagée par l'action du feu; mais l'image de Thérèse, sauf quelques légères atteintes, n'avait que faiblement souffert. Gérard porta cette image à ses lèvres avec un mouvement passionné; puis, se tournant vers la danseuse, il lui montra la porte avec un visage si terrible, qu'elle sortit précipitamment sans répondre.

Tous les souvenirs de D... avaient afflué vers son cœur avec violence, comme les eaux d'une rivière chassées de l'écluse. Deux jours après cette scène, Gérard reçut une lettre qui portait le timbre de D..... Il l'ouvrit avec un secret effroi, et y trouva ces mots :

« Thérèse à son ami Rodolphe,

« Je suis bien malade, et il me semble que je vais mourir. Si vous vous souvenez de celle qui vous a tant aimé, hâtez-vous; cela m'attristerait de m'en aller avant de vous avoir embrassé. Si je meurs sans vous avoir revu, mon cœur vous enverra son dernier soupir. »

Gérard eut comme un vertige. Tout ce que Thérèse lui avait dit sur l'influence mystérieuse qu'elle attribuait au portrait se retraça dans son esprit en caractères de feu. — Je ne la reverrai plus! je ne la reverrai plus! répétait-il en retournant la lettre dans tous les sens.

Le soir même, il partait pour l'Allemagne à moitié fou. S'il avait rencontré Clotilde, il l'aurait tuée. Dans l'espèce d'égarement où l'avait jeté cette lettre, il attribuait à cette fille la maladie qui mettait en si grand péril l'existence de Thérèse. Dès qu'il fut arrivé à D..., il courut au petit jardin. Comme il passait devant l'église des jésuites, il entendit le glas d'une cloche; il frissonna de la tête aux pieds.

— Ah! mon Dieu! dit-il, Thérèse est morte!

Il précipita sa course, et toucha enfin à cette porte verte qu'il avait si souvent franchie le cœur joyeux : il la poussa; le jardin était désert. Il le traversa en courant et entra dans la maison.

— Ah! monsieur, lui dit un vieux domestique, montez vite!

Gérard grimpa l'escalier aussi rapidement que le lui permettaient ses jambes, qui tremblaient sous lui; il ne comprenait pas le sens de cette exclamation. Était-il arrivé seulement pour recevoir le dernier soupir de Thérèse, ou l'attendait-on pour la sauver?

Quand il fut entré dans la chambre de Thérèse, un pitoyable spectacle frappa ses yeux. La pauvre fille était couchée sur son lit, les

mains jointes et le visage blanc comme un cierge. Mme de Lubner pleurait la tête cachée entre les draps du lit. Une sueur froide mouilla les tempes de Gérard. — Morte ! s'écria-t-il.

Mme de Lubner releva la tête à ce cri et reconnut Gérard.

— Ah ! dit-elle en levant les mains au ciel, nous n'avons plus d'espoir qu'en vous !

Gérard comprit que Thérèse vivait encore. Il s'approcha du lit, et tomba à genoux; mille sensations diverses agitaient son cœur; il n'aurait jamais pu dire ce qu'il pensait. Il resta quelques minutes immobile, regardant Thérèse, qui ne bougeait pas. Il ne pouvait ni parler, ni pleurer : il étouffait.

Mme de Lubner lui raconta que Thérèse souffrait assez fréquemment de la tête depuis un mois ou deux. — Mais rien, ajouta-t-elle, ne pouvait faire croire qu'elle fût en danger de mort. Après votre départ, elle ne montra aucun changement dans son humeur et dans son genre de vie. Seulement elle ne souriait presque plus, et le coloris de ses joues ne reparut pas, comme si votre absence eût enlevé tout le printemps de son cœur et de son visage. Elle chantait souvent et se promenait beaucoup, dans le jardin surtout, où je l'entendais quelquefois causer seule avec animation et à demi-voix. Chaque fois qu'on frappait à la porte, elle tressaillait et faisait le mouvement de se lever pour courir, comme elle en avait l'habitude quand vous arriviez; puis elle secouait la tête tristement et restait assise sans parler. Quand je prononçais votre nom en essayant de lui dire que vous reviendriez quelque jour, elle me regardait avec une expression de douleur si navrante que j'y renonçais. Je la surpris tout dernièrement travaillant avec une activité fiévreuse à un certain ruban de soie blanche sur lequel elle brodait en bleu deux initiales, un R et un T. — C'est ma ceinture de noces, me dit-elle avec un singulier sourire; tu la lui donneras, s'il la demande. Elle ne travaillait jamais à cette broderie que sous le berceau, où elle vous attendait chaque soir du temps de votre séjour à D... Voyez, le T n'est pas achevé.

Et Mme de Lubner tira d'une boîte à ouvrage, pour le montrer à Gérard, un ruban sur lequel l'aiguille était encore attachée.

— Un matin que j'avais laissé Thérèse au salon, reprit Mme de Lubner, j'entendis tout à coup un grand cri. J'accourus et je trouvai Thérèse renversée, toute blanche, raide et les yeux fixes. On l'emporta dans sa chambre, et on eut beaucoup de peine à la faire revenir; encore ne fut-ce que pour peu d'instans. Elle demanda une plume et du papier, vous écrivit et cacheta la lettre en priant qu'on la jetât à la poste sans tarder. Le messager partit, et elle le suivit des yeux jusqu'à la porte, après quoi elle laissa retomber sa tête

sur l'oreiller, ferma les yeux, et ne remua plus. Le médecin, qu'on était allé chercher, ne put jamais la tirer de cet état. Elle est comme morte depuis ce moment; nous savons seulement qu'elle existe.

Gérard avait écouté ce récit les yeux fixés sur Thérèse : il craignait de parler de peur d'éclater en sanglots; cependant il demanda à Mme de Lubner l'heure et le jour précis où Thérèse avait poussé ce grand cri qui avait mis toute la maison en rumeur. Il apprit par sa réponse que le jour et l'heure concordaient avec la découverte que Mlle Clotilde avait faite du portrait de Thérèse.

Gérard se leva en chancelant. — Elle m'avait dit qu'elle en mourrait! murmura-t-il.

Il prit tout à coup les mains de Thérèse entre les siennes, et sans savoir ce qu'il faisait, dans un mouvement d'exaltation et de désespoir, avec des cris, des larmes et des baisers, il se jeta sur le corps inanimé de la pauvre fille. Il était comme fou, et la suppliait de ne pas mourir. Comme il l'étreignait dans ses bras, il sentit un souffle léger passer sur ses lèvres.

Il se releva d'un bond.

— Elle respire! s'écria-t-il.

Le médecin, qu'on fit venir en toute hâte, trouva un certain changement dans l'état de Thérèse. — Oui, dit-il, le cœur bat... Tout dépend de la crise qui suivra son réveil.

Vers le soir, Thérèse ouvrit les yeux; elle regarda autour d'elle, vit Gérard, poussa un cri, et lui tendit les bras. Il s'y jeta, et presqu'au même instant elle éclata en sanglots.

— Elle est sauvée! s'écria le médecin.

— Ah! ne nous quittez plus, dit Mme de Lubner en s'attachant aux mains de Gérard.

Mais ce n'était pas tout que de lui avoir rendu la santé du corps, il fallait encore rendre à Thérèse la santé de l'esprit, et là n'était pas le moins difficile. Sa convalescence fut assez longue et demanda beaucoup de ménagemens; l'ébranlement qui l'avait mise aux portes du tombeau avait laissé des traces profondes qui ne pouvaient pas être effacées en quelques jours. La sensibilité de Thérèse, déjà excessive, était surexcitée; la moindre émotion la faisait pâlir ou trembler; elle était en quelque sorte comme une harpe dont les cordes tendues résonnent au plus léger vent. On aurait dit que la vie, un instant chassée de ses lèvres, avait peine à s'y rasseoir. Gérard, qui passait auprès d'elle ses journées entières, remarqua que Thérèse éprouvait des troubles et une inquiétude qui ne lui étaient pas habituelles. Il la surprenait souvent la tête dans ses mains, immobile et pensive, comme si elle eût écouté au fond de son âme le bruit d'un travail mystérieux. Elle regardait en dedans, comme elle disait elle-

même, et analysait ses songes pour y découvrir quelque chose de réel.

— Je vois quelquefois des lueurs, lui dit-elle un soir, mais je ne vois pas encore de clartés; puis les lueurs s'effacent et les ombres reviennent.

Dans les premiers jours qui suivirent son réveil, Thérèse ne voulait pas se séparer de Gérard. Elle craignait toujours qu'il ne s'en allât pour ne revenir jamais. Il fallait employer mille promesses et presque la ruse pour la déterminer à quitter sa main. Elle la retenait longtemps emprisonnée entre les siennes et le suppliait de ne pas partir.

M[me] de Lubner imagina de faire préparer une chambre que Rodolphe avait occupée autrefois, et qui n'avait plus été ouverte depuis la mort de ce jeune homme.

— J'ai fait mettre, dit-elle à sa nièce, des fleurs dans les vases et des bougies aux flambeaux qui sont dans la chambre verte : dès ce soir, il pourra s'y installer.

Mais à leur grande surprise à tous deux Thérèse, bien loin de témoigner de la joie, laissa voir une sorte de mécontentement; elle n'insista plus pour que Gérard restât dans la maison. A ce mot de chambre verte, un nuage passa sur son front, et avec une vivacité dont elle ne donnait presque plus de preuve, elle courut à l'étage supérieur et en ferma la porte à clé.

Bien sûre que personne n'y entrerait plus sans sa permission, elle redescendit au salon et tendit la main à Gérard.

— Adieu donc, lui dit-elle, à demain!

Sa voix n'avait rien perdu de sa douceur et son regard de sa tendresse, mais elle ne parla plus de le retenir.

Un autre changement s'était opéré en elle. Thérèse n'appelait plus Gérard du nom de Rodolphe, elle ne l'appelait pas Gérard non plus: elle l'appelait *mon ami*. Ce mot, qui ne précisait rien, répondait-il à un doute? Était-ce dans son esprit une de ces lueurs indécises qui annoncent l'aurore naissante et précèdent le jour? Gérard l'espérait, mais il n'osait pas le croire encore. Il craignait surtout que, la lumière se faisant dans cette intelligence, il ne perdît Thérèse sans retour. Il avait, sans se l'avouer, toutes les timidités et toutes les peurs de l'amour véritable.

Thérèse voulut voir un jour le médaillon qu'elle lui avait donné; elle reconnut les traces du feu qui en avait légèrement endommagé l'ivoire. Encore quelques secondes, et l'image, altérée déjà, disparaissait tout à fait.

— Je sais maintenant pourquoi j'ai été malade, dit-elle.

Et elle lui rendit la miniature sans demander d'explications.

Un autre jour qu'ils étaient ensemble dans le jardin, Thérèse prit le bras de Gérard et fit quelques tours d'allée. Une teinte rose adoucissait la pâleur de ses joues, son front avait retrouvé toutes les grâces de la jeunesse et de la santé; elle ne disait rien, et cueillait, chemin faisant, des fleurs à tous les buissons. Après qu'elle eut fait un bouquet, elle soupira :

— Que j'en ai déjà cueilli de ces fleurs! dit-elle... Celles-ci ne sont plus celles que j'aimais hier, et les fleurs de demain ne seront plus celles que j'aime aujourd'hui!

Ses yeux rêveurs regardèrent longtemps le bouquet, comme si elle eût voulu lui demander le secret des pensées qui l'obsédaient; puis elle s'arrêta, et se tournant vers Gérard :

— Que deviennent les fleurs de l'an dernier? lui demanda-t-elle.

— Elles meurent, répondit Gérard.

Thérèse attacha sur lui ses yeux tendres et voilés.

— Ah! oui, reprit-elle, elles s'en vont; ce ne sont plus les mêmes qui reviennent, et ce sont toujours des fleurs.

Ses regards brillèrent tout à coup; elle prit la main de Gérard et la serra. — C'est comme vous! s'écria-t-elle, c'est vous que j'aime, et ce n'est pas vous que je pleure!... C'est le même amour, et ce n'est plus la même fleur!

Gérard ne pensait plus à Paris; le monde n'avait pas d'autres limites pour lui que les frontières du petit jardin où il rencontrait Thérèse. Quand il se rappelait le jour où elle avait failli mourir, il frissonnait encore et s'étonnait d'avoir pu, par son indifférence et son égoïsme, faire souffrir une aussi aimable fille. Il se la représentait heureuse et gaie, dans quelque coin de terre, avec lui, et se promettait bien de ne plus écouter jamais que la voix de son cœur et non pas celle de la raison. Il était assez riche d'ailleurs pour qu'on ne l'accusât pas de chercher une satisfaction d'intérêt dans son mariage avec Thérèse. Si donc elle l'aimait, pourquoi sacrifierait-il son bonheur à de misérables considérations? Mais la question était justement qu'elle l'aimât et qu'elle ne crût pas épouser Rodolphe en épousant Gérard.

Thérèse était comme un voyageur qui suit dans l'ombre un chemin au bout duquel s'ouvre un précipice. Le précipice franchi, c'est le pays de Chanaan; mais un faux pas peut le jeter au fond du gouffre. Thérèse franchirait-elle ce précipice?

Un soir que Thérèse était assise dans le jardin, traçant d'une main distraite des lignes sur le sable, Gérard lui proposa de faire une promenade dans la campagne. Elle se leva et lui prit le bras. — Bien volontiers, dit-elle, j'ai comme la fièvre; le grand air la dissipera.

Elle avait en effet le visage coloré et les yeux brillans. Gérard s'aperçut que sa main tremblait.

— Vous est-il arrivé quelque chose ce matin? lui demanda-t-il.

— Non, reprit-elle, ma tante range le linge, et vous savez que lorsqu'elle met la main aux armoires, elle n'en finit plus... Je suis restée seule,... j'ai fait un peu de musique,... j'ai lu, et le hasard m'a fait tomber sur un livre de chevalerie. Il y était question d'un paladin qui d'aventure en aventure était arrivé dans un certain royaume dont je ne sais plus le nom; ce royaume avait pour propriété singulière de changer en fantôme quiconque en passait les frontières. On y voit les gens qu'on a connus en rêve, et ils vous parlent d'événemens qui n'ont jamais eu lieu, mais dont on se souvient. J'ai fait cette réflexion, que je suis un peu la parente de ce paladin et que j'habite ce royaume peuplé de fantômes.

— Vous! s'écria Gérard inquiet de la tournure que prenait l'entretien.

— Oui, moi! Et ce n'est pas si fou ce que je dis là! J'ai beaucoup pensé depuis que j'ai été malade, et j'ai bien vu qu'on ne me parlait pas comme à tout le monde; j'ai des tressaillemens extraordinaires en moi. Les mots me semblent avoir une signification qu'ils n'avaient pas, et des choses auxquelles je ne prenais pas garde autrefois me bouleversent à présent. Tenez, l'autre soir, le vent soufflait, les feuilles d'un peuplier tombaient une à une dans la fontaine, je les regardais, et il me semblait que c'étaient de pauvres âmes qui s'en allaient. Les larmes me sont venues aux yeux; moi aussi j'ai failli m'en aller!... M'auriez-vous pleurée? Oui, n'est-ce pas?

La voix de Thérèse et ses paupières gonflées indiquaient assez que son cœur était plein de sanglots. Gérard avait la gorge prise comme dans un étau; il se pencha sur les mains de Thérèse et les couvrit de baisers.

— Oh! je vivrai! reprit-elle,... je ne m'en irai pas; mais, tenez, je ne vous dis pas tout... J'ai bien vu que le médaillon que je vous avais remis était un peu détérioré... D'autres mains que les vôtres l'ont touché,... d'autres yeux l'ont regardé... Savez-vous pourquoi je ne vous ai pas interrogé?... C'est parce que je craignais d'apprendre que vous avez dans votre pays une autre Thérèse que vous aimez... J'ai bien un autre *vous*, moi.

Gérard pressa le bras de sa compagne doucement, et, lui parlant tout bas comme à un malade qu'on interroge : — En êtes-vous bien sûre? lui dit-il.

Elle s'arrêta court et secoua la tête.

— Non, plus à présent, répondit-elle, et cependant...

Elle se tut de nouveau, puis, frappant du pied : — Tenez, reprit-

elle, il y a comme un bâillon devant ma bouche, comme un voile devant mes yeux... Oh! ils tomberont, il faudra qu'ils tombent!

Le hasard de leur promenade avait conduit Gérard et Thérèse à la porte d'un petit cimetière dans lequel Mme van B... avait voulu être enterrée à cause des souvenirs de famille qui s'y rattachaient. Une tombe de marbre très modeste, avec une plaque sur laquelle son nom était gravé, indiquait la place où elle reposait. Quelques saules l'entouraient, et un gros lierre d'Écosse la couvrait de son feuillage d'un vert sombre. Gérard fit entrer Thérèse dans ce cimetière. A la vue des croix qui dressaient leurs bras noirs au milieu des herbes, Thérèse s'arrêta; elle regarda autour d'elle, lut quelques noms inscrits sur le bois ou sur la pierre, et se serra contre Gérard.

— Pourquoi toutes ces croix, dit-elle, et pourquoi tous ces noms? Ils me font peur.

Gérard la força de marcher avec lui.

— Ce sont les noms de ceux qui sont partis, dit-il, et ces croix sont pour avertir qu'ils ne reviendront plus.

Thérèse devint toute pâle. — Oh! qu'il fait triste ici! reprit-elle.

Gérard lui montra des doigts quelques-unes des tombes à demi cachées sous les saules et les cyprès. — Regardez, lui dit-il; ces noms que vous voyez là ne vous rappellent-ils rien?

Thérèse lut au hasard deux ou trois inscriptions, et tressaillit.

— Dorothée... Amélie... Augusta... mes amies d'autrefois! Là Frédéric! ici Joseph! Voilà donc pourquoi je ne les voyais plus! s'écria-t-elle.

De grosses larmes jaillirent de ses yeux.

— Pauvre Amélie! je m'en souviens, ajouta-t-elle; elle était si vive et si gaie!.. Et Dorothée qui m'aimait tant! Parties toutes ensemble!... Ah! pourquoi m'avez-vous amenée ici?

— Et le bâillon! et le voile! Ce bâillon qui est sur votre bouche, ce voile qui est devant vos yeux, ne voulez-vous pas qu'ils tombent? répondit Gérard.

C'était l'épreuve décisive, et il la faisait en tremblant. Tout en parlant, Gérard avait conduit Thérèse vers le tombeau de sa mère. Il la fit asseoir sur un coin du marbre, et lui prenant la main :

— Non, elles ne sont pas parties, dit-il; celles que vous avez aimées sont là... elles sont mortes.

— Mortes! ajouta Thérèse, mortes!...

Elle couvrit son visage de ses deux mains, comme pour ne pas voir la lumière qui se faisait autour d'elle; elle se mit à pleurer; on aurait dit que son cœur éclatait.

Mais Gérard, écartant ses mains, lui fit lire sous les feuilles du lierre le nom de Mme van B...

— Ma mère! s'écria la jeune fille.

Et elle tomba à genoux, les mains jointes, au pied du tombeau. C'était pour elle comme si sa mère fût morte le jour même; le coup l'avait renversée, et son cœur se fondait à la fois en sanglots et en prières. Gérard la regardait immobile, debout auprès d'elle; puisque Thérèse priait, c'est que Thérèse était sauvée. Au bout de quelques minutes, elle leva les yeux et lui tendit la main.

— Le voile est déchiré, dit-elle... vous m'avez appris à pleurer ma mère... Merci!

Elle promena lentement ses regards dans le cimetière comme si elle y eût cherché une autre tombe. On voyait qu'une question était suspendue à ses lèvres; deux fois elle ouvrit la bouche et regarda Gérard comme si elle allait parler, mais elle se tut, et, cachant son visage parmi les touffes de lierre, elle se prit à pleurer de nouveau. Ses larmes cette fois n'étaient pas données à sa mère.

Thérèse et Gérard quittèrent le cimetière au bras l'un de l'autre sans parler. Gérard sentait bien que son sort allait se décider, mais une sorte de pudeur l'empêchait d'interroger sa compagne; il voulait laisser à sa douleur cette pauvre fille qui venait de retrouver sa mère et qui la trouvait morte.

Quand elle fut chez elle, Thérèse témoigna le désir d'être seule. Il semblait qu'elle voulût causer avec elle-même après ce long silence qu'elle avait gardé. — A demain! dit-elle à Gérard. Et elle s'éloigna d'un air pensif en le laissant avec Mme de Lubner, à laquelle il raconta tout ce qui venait de se passer.

Gérard passa toute la nuit à se promener dans la ville, ramené toujours par une force invincible vers la petite maison qu'habitait Thérèse. Une lampe brillait derrière la fenêtre de cette chambre verte où elle n'avait pas voulu que Gérard entrât. On voyait son ombre passer devant les rideaux blancs; une fois son visage se colla contre la vitre et y resta longtemps. Gérard, caché dans la nuit, la regardait. Que faisait-elle à cette heure dans cette solitude? Y demandait-elle des conseils aux souvenirs qui l'habitaient?

Le lendemain, Gérard arriva chez Thérèse à l'heure accoutumée. Il la trouva dans le salon, et toute en noir, avec Mme de Lubner. Il n'y avait plus ni robe blanche, ni rubans bleus. L'expression de son visage était changée. Thérèse était comme transfigurée. Gérard ne reconnaissait ni son sourire, ni son regard. L'accueil même qu'elle lui fit était si nouveau, que Gérard ne put en soutenir la réserve et l'apparente froideur. Excité par la fatigue et les rêves de la nuit précédente, il crut y voir la condamnation de ses espérances et courut au-devant de cet arrêt dont son cœur ressentait déjà les atteintes.

— Je viens vous faire mes adieux, dit-il d'une voix qui tremblait.

— Vous partez? demanda Thérèse.

— Oui, je pars, reprit-il; je n'ai plus rien à faire ici. Dieu m'est témoin que j'aurais voulu y rester toujours, mais je ne suis pas celui dont vous aimiez le souvenir... Faut-il que je sois un étranger pour celle auprès de qui j'ai passé tant d'heures, les plus belles de ma vie? J'ai peur que vous ne me pardonniez pas d'avoir si longtemps accepté un nom qui n'est pas le mien, et cette pensée m'est odieuse. Ah! si vous étiez encore telle que je vous ai connue!... mais c'est impossible,... c'eût été trop de bonheur! Serez-vous plus heureuse demain que vous l'étiez hier? Je ne sais, j'ai fait mon devoir... Votre esprit est libre, Thérèse,... adieu!

Gérard était à bout de forces; la jeunesse et l'amour faisaient explosion en lui. Il se retourna pour ne pas laisser voir le bouleversement de son visage et fit un pas vers la porte.

— Gérard! s'écria Thérèse.

Gérard s'arrêta. Les yeux de Thérèse rayonnaient d'intelligence et d'amour.

— Mon nom! dit-il, et d'un bond il tomba à ses pieds.

— Ah! mes pauvres enfans! s'écria Mme de Lubner, je n'y tiens plus, il faut que je vous embrasse tous les deux...

A quelque temps de là, un jeune homme, qu'on voyait souvent sur le boulevard, arrêta un de ses amis à la sortie de l'Opéra.

— Eh bien! sais-tu la nouvelle? lui dit-il.

— Laquelle? Il y en a tant!

— Gérard, tu sais, ce pauvre Gérard qui était si gai et qui perdait toujours au lansquenet...

— Est-ce qu'il est mort?

— Ah bien oui! Il s'est marié.

— Ah! mon Dieu! et avec qui?

— Avec une petite Allemande qu'il a rencontrée je ne sais où, sur les bords du Rhin... Voilà où mènent les voyages...

— Amen! dit l'autre.

AMÉDÉE ACHARD.

LES ROUMAINS

I.

LES TITRES DE LEUR NATIONALITÉ.

I. — UNE NATIONALITÉ DÉCOUVERTE. — ÉTABLISSEMENT DES COLONIES.

Huit millions d'hommes frappent, en supplians, au seuil de nos sociétés occidentales. Que veulent-ils? Ils demandent qu'on les aide à renaître; ils revendiquent notre alliance. A peu près inconnus, égarés au bout de l'Europe, ils racontent que de longs siècles de servitude, d'oubli, de déprédations, et tout ce que des hommes sont capables de souffrir, les ont tenus ensevelis, séquestrés du reste de l'espèce humaine. Ils ont vécu, disent-ils, dans un désert, mais dans un désert où ils n'ont échappé à aucune des misères que traînent après elles l'extrême barbarie et l'extrême civilisation. Après cela, ce qu'ils craignent le plus, c'est qu'une adversité si longue, si persévérante, les ait défigurés au point que les sociétés et les peuples auxquels ils s'adressent ne les reconnaissent plus.

Chose nouvelle en effet dans notre monde moderne, ils ne réclament pas notre assistance, comme cela s'est vu toujours, au nom seul de la justice, de l'intérêt de tous, de l'humanité blessée et violée. Non; la nouveauté et la grandeur de leur cause, c'est qu'ils se présentent comme des frères oubliés. Avec un accent qui rappelle certains grands procès plaidés par des nations entières dans Thucydide et dans Tacite, lorsque la parenté du sang était encore sacrée, ce qu'ils invoquent surtout, c'est la communauté d'origine;

c'est un lien de famille entre leur race et la nôtre; c'est une même descendance, un même berceau, la même langue, les mêmes aïeux. La foi peut-être naïve qu'ils montrent dans la religion des souvenirs communs, la persuasion où ils sont que cette religion ne peut être invoquée sans fruit, que les hommes de l'Occident y sont demeurés aussi fidèles qu'ils le sont eux-mêmes, tous ces traits semblent un dernier reste de l'antiquité dont ils se couvrent pour y chercher leurs titres confondus avec les nôtres.

Les Roumains disent à l'Occident : « Rendez-nous notre droit de cité dans la famille des peuples latins. Nous sommes des vôtres, quoique enveloppés de Barbares. Arrachez-nous à cette captivité. Que l'éloignement ne vous trompe pas sur ce qui nous touche. Des siècles néfastes nous ont tenus séparés de la mère-patrie, de cette Rome d'où nous descendons tous; mais, quoique chargés de chaînes étrangères, relégués aux confins de l'Europe, nous sommes des frères pour la France, pour l'Italie, l'Espagne, le Portugal. C'est avec vous que nous voulons former une alliance éternelle, non avec les Barbares qui nous entourent. Vous nous avez oubliés, ayant perdu jusqu'à notre nom, car vous nous appelez Valaques, nous qui nous appelons Roumains. Dans notre profonde misère, s'est-il trouvé une seule époque où nous ayons perdu le souvenir de notre ancienne parenté? Feuilletez notre histoire. Vous ne trouverez pas chez nous un seul moment d'oubli. Il est vrai qu'il y a eu des temps si funestes, que nous n'avons pas songé à faire valoir nos titres. Eh! qui eût voulu seulement nous entendre? Toutes les fois que l'espérance a reparu, c'est vers vous que nous avons tendu les bras. Nous avouons que nous sommes les derniers venus dans la famille latine. Est-ce une raison pour nous contester notre part d'héritage? Reconnaissez-nous à nos traits, à notre visage. Voyez! nous portons sur nous le sceau de la vieille Italie; nous sommes les fils des laboureurs du Latium, du Picentin, de la Gaule Cisalpine et de la province de Narbonne. Mêmes traits, même couleur; jusqu'aux vêtemens de nos pères, nous avons tout gardé. Voici le pallium, la tunique, les sandales, comme sur la colonne Trajane. Ce sont là des témoins qui parlent pour nous. Plus que tout le reste, nous avons sauvé (Dieu sait au milieu de quelles difficultés et de quels idiomes incultes!) notre langue natale; vous la parliez autrefois avec nous dans notre berceau commun. Ne nous reconnaissez-vous pas aux accens de cette parole qui nous rappelle à tous la même patrie puissante? Ne vous servez-vous pas des mêmes mots que nous pour les mêmes choses? Ne dites-vous pas comme nous pain *pâne,* ciel *cieru*, vie *viâtza,* mort *moârte*, ainsi du reste? Si notre langue vous semble encore humble et rustique, peut-être même défigurée par

un trop long exil, ne la dédaignez pas : c'est celle que parlaient les vétérans des légions romaines, nos aïeux et vos maîtres. D'ailleurs nous ne désespérons pas de l'embellir à notre tour, si vous nous prêtez votre aide, non pas seulement comme à des hommes, mais comme à des frères, car vous le savez, la langue est, après Dieu, le plus fort lien entre les peuples. Si deux hommes jetés par hasard au milieu de races ennemies ou seulement étrangères s'aperçoivent qu'ils parlent la même langue, dès le premier mot ils font alliance entre eux, parce qu'ils se reconnaissent pour les membres d'une même famille. Le plus fort prête son appui au plus faible; il l'arrache à la captivité. Vous et nous sommes entourés de races étrangères dont plusieurs sont ennemies. Vous êtes puissans, nous sommes faibles, quoique nous ne soyons pas à mépriser à cause de notre grand nombre. Reconnaissez-nous et sauvez-nous! »

Telles sont les premières paroles qui sortent de la bouche de tout habitant de la Roumanie. Quiconque aura entretenu quelque commerce avec eux, celui-là avouera que je n'ai rien changé à leurs discours ordinaires.

Dans le temps où l'esprit français aimait, cherchait, répandait partout la lumière avec la vie, si quelqu'un eût appris à Montesquieu, à Voltaire, à Buffon, et après eux à Lessing, à Herder ce qu'ils paraissent avoir toujours ignoré, qu'une race d'hommes toute latine conserve entre la Mer-Noire et les Carpathes les usages, les traditions, en partie l'idiome de la vieille Italie et revendique ses ancêtres, quel éclat, quelle popularité ces grands hommes eussent répandus sur une découverte de ce genre! Que de rapprochemens, que de résultats et quelle lumière ils en eussent tirés incontinent! Je ne doute pas que l'Occident entier n'eût longtemps retenti de cette merveille. Une race d'hommes alliée à la nôtre, perdue et retrouvée, est-ce là un événement qu'ils eussent laissé dans l'ombre? Je suppose que Montesquieu n'eût pas dédaigné de jeter un regard sur cette dernière parcelle du monde romain. Soit en parlant de la décadence de l'empire, soit en comparant les lois aux climats, il eût donné quelque part une place à la Rome de chaume des Moldo-Valaques. Qui doute que Voltaire se fût attaché à cette antiquité vivante, qu'il en eût fait jaillir tout ce qu'elle renferme de contrastes et d'ironie contre la majesté des choses humaines? L'Europe aurait eu à répéter d'abord les moqueries du philosophe sur les Cincinnatus, les Régulus des monts Krapaks; mais cette ironie eût été sans poison, elle eût même servi à populariser une cause encore trop peu connue. Puis le sérieux aurait remplacé le rire, et Voltaire aurait certainement salué le premier une nation renaissante au nom de ce génie romain qu'il a toujours préféré à tous les autres. Du

moins il eût ajouté un chapitre à l'*Essai sur les Mœurs des nations* et aux *Histoires de Charles XII* et *de Pierre Ier*. En conduisant ses héros dans la Bessarabie et sur le Pruth, il n'eût pu se défendre de peindre ces provinces et de marquer d'un trait la condition des fils de Romulus soumis aux avanies d'un descendant d'Alcibiade, sous le cimeterre d'un sultan turc. Quant à Buffon, il ne se fût pas borné à dire que l'*aurochs* des Carpathes revit dans les armes de la Moldavie. Il eût voulu décrire ces Carpathes, dernier refuge des espèces animales et des races humaines auxquelles toutes les autres ont déclaré la guerre. On eût vu, de manière à ne pas l'oublier, le tableau de ces montagnes ardues, hérissées de forêts, coupées de torrens qui ne tarissent jamais, où l'aurochs proscrit, menacé de disparaître du règne animal, vient dérober sa tête dans le même temps que la nation dace, puis la nation roumaine, toutes deux proscrites comme lui, vont chercher auprès de lui, dans les mêmes lieux sauvages, une retraite assurée contre les menaces d'extermination que leur jette de toutes parts le monde civil.

Par malheur, l'Occident avait perdu au XVIIIe siècle jusqu'à la dernière trace des populations du Bas-Danube. Le plus savant de nos géographes, le sage d'Anville, fut, il semble, le seul qui vit clair dans cette question. Il fit mieux, il dit très nettement que « le langage actuel de la nation valake est foncièrement un dialecte de la langue latine; » mais ses deux mémoires, si neufs, si judicieux, ne furent relevés par personne. Si vous voulez vous en assurer, jetez les yeux sur l'*Histoire de la Décadence de l'Empire romain*, par Gibbon. Il s'est donné pour tâche de rechercher, de suivre, de découvrir les derniers vestiges du peuple-roi, même sous les formes les plus défigurées. Son récit ramène forcément à diverses reprises les Moldaves, les Valaques; il va jusqu'à citer d'anciennes histoires byzantines qui témoignent de leur descendance italienne, et sans discuter ces témoignages, sans même y faire la moindre allusion, il continue de jeter la race roumaine dans la fosse commune des Slaves, des Bulgares, des Albanais. Il rencontre le héros de la nationalité moldave, Étienne le Grand; il en fait un Slave. Tous les actes glorieux d'une race d'hommes sont attribués à ses plus grands ennemis. Pour elle, son nom n'est pas même prononcé : excès de confusion qui est en même temps l'excès de l'injustice. C'est un des honneurs réservés à notre temps de remettre l'ordre dans ce chaos; sans doute ici, comme en d'autres circonstances semblables, le premier pas pour ramener la justice dans les choses vivantes sera de replacer la justice dans l'histoire.

Oubliés ou méconnus par les écrivains, il restait aux Roumains une plus dure épreuve à traverser. Lorsqu'au commencement de ce

siècle tout le monde se prit à espérer quelque chose au souffle de la révolution française, un rayon, je ne sais lequel, tomba aussi sur les ossemens et les cendres de ces peuples. Ils se sentirent remués par l'ambition de renaître. Deux fois ils s'adressèrent au vainqueur de Lodi et de Marengo. C'était un homme de leur race, le représentant, le consul, peut-être le nouveau Trajan de l'Europe latine. Ne reconnaîtrait-il pas les vétérans et les colons du divin césar? On raconte que Napoléon ne comprit rien au langage de ces hommes qui redemandaient leur vieux droit de cité italiote. A peine s'il laissa tomber sur eux un regard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu d'années après, dans les conférences de Tilsitt, il offrait au tsar d'ensevelir à jamais ces supplians dans l'empire russe.

Pendant que l'Europe occidentale se détournait de plus en plus des populations de la Roumanie, celles-ci ne cessaient d'entretenir la tradition de leurs origines, même dans les époques les plus barbares du moyen âge. Le Goth Jornandès, du VI[e] siècle, est le premier historien chez lequel je trouve le nom de Roumanie dans le sens où les paysans disent encore *la terre romaine, tsâra roumanesca*. Au XII[e] siècle, le clergé de ces provinces fit un effort marqué pour les rattacher à la civilisation latine. L'archevêque de Zagora écrit au pape Innocent III que les Valaques sont les *héritiers du sang des Romains*. Le pape reconnaît cette descendance comme une chose avérée. Innocent III essaie d'en profiter pour ramener à l'unité romaine les dissidens, qui semblaient chanceler encore. D'autre part, Byzance n'a jamais ignoré la filiation des Moldo-Valaques. Au XV[e] siècle, un écrivain byzantin, Chalcondylas, expose, comme un point reconnu de tous, que la langue roumaine est en tout semblable à la langue italienne, quoiqu'elle soit comprise à grand'peine par les Italiens. Lucius, dans sa description de la Dalmatie, étend cette ressemblance aux usages, aux coutumes.

Après une possession d'état aussi déclarée, comment le souvenir de cette filiation a-t-il été perdu chez nous? Je pense qu'une chose explique l'isolement extraordinaire dans lequel sont tombés les Moldo-Valaques, et pourquoi le fil qui les rattachait à nos sociétés a été si tôt brisé dans le labyrinthe du moyen âge : c'est qu'ils ont rompu avec l'église catholique. De ce moment, l'Occident a cessé de les connaître. Dans un temps où les rapports religieux étaient les seuls qu'eussent entre eux les hommes éloignés les uns des autres, le lien de la foi brisé, tout fut brisé; il devint impossible à l'Occident de reconnaître pour parens des peuples schismatiques. Tant que la papauté eut quelque espoir de retenir les Latins des provinces danubiennes, elle fit valoir l'autorité du sang de Romulus; mais cet

espoir une fois perdu (et il fallut y renoncer après la grande épreuve du concile de Florence, où l'archevêque moldave fut démenti par son peuple), la papauté ne vit plus, ne montra plus que des étrangers ou des ennemis dans ces frères. Toute relation, toute correspondance cessa.

De leur côté, aussi longtemps que les Roumains furent par-dessus tout infatués de leur schisme, tout ce qui le contrariait leur semblait odieux. Loin de réclamer le renouvellement de l'alliance avec les Latins, c'était beaucoup pour eux de ne pas les mépriser et les haïr. Ainsi les différends de religion couvraient pour les uns et pour les autres la question de race et de nationalité; les églises ennemies rejetaient dans l'ombre la parenté de race; elles tenaient les provinces divisées plus que ne faisait l'éloignement des lieux. La parenté du sang ne pouvait rien où manquait la conformité du dogme. Ni les uns ne tenaient à recouvrer leur droit dans la famille latine, ni les autres n'eussent consenti à l'accorder, et il a fallu que d'autres pensées absolument différentes entrassent dans le monde pour que les titres de la nationalité roumaine retrouvassent leur valeur.

Tout le monde aujourd'hui reconnaît le moldo-valaque pour une langue néo-latine. C'est là une notion vague que l'on admet sans se rendre compte des conséquences qu'elle entraîne et des preuves sur lesquelles elle s'appuie. Je m'étonne de voir dans des ouvrages récens justement estimés que le caractère particulier, distinctif des Roumains soit encore méconnu. Comment cet établissement a-t-il été possible? Comment s'expliquer ce phénomène presque incroyable d'une société latine, débris perdu d'un vieux monde au milieu d'un océan de peuples étrangers? Comment, foulés tant de fois et par tout ce que le monde barbare avait de plus violent, cette première empreinte n'a-t-elle pas été effacée? Comment, au milieu de ce déluge de maux qui n'ont pas cessé même aujourd'hui, se trouve-t-il qu'à certains égards, de toutes les langues romanes, la langue des Carpathes est celle qui se rapproche le plus de l'idiome des Latins? A ces questions, qui n'ont pu manquer de frapper les esprits, on a répondu d'abord que les Daces, soumis par les Romains, ont été forcés d'apprendre la langue des vainqueurs, que des provinces assujetties à l'empire ont peu à peu désappris leurs anciens idiomes, que les peuples ont dû faire effort pour comprendre les magistrats, qu'ainsi ce sont les classes supérieures qui ont par degré et lentement fait succéder le latin des patriciens aux vieilles langues indigènes.

Confondre la Roumanie avec toutes les autres provinces, c'est s'exposer à tout brouiller. Un fait fondamental domine les origines et l'histoire des peuples moldo-valaques. Cet événement est la grande colonie fondée par Trajan avec des colons tirés de tout le

monde romain. Ces hommes ont porté le latin avec eux, ils ne l'ont pas appris dans leurs nouvelles demeures.

Quelques années avant notre ère, Ovide est exilé sur les bords du Danube, dans la province qui est devenue la Bessarabie. Il se consume à chercher quelque trace du monde latin sans pouvoir en rencontrer une seule. Tout lui est étranger, les hommes, les choses aussi bien que les lieux. La terre des steppes semblable à une autre mer immobile, la neige entassée, amoncelée comme des tours, la plaine sans limites, perpétuellement menacée par des cavaliers; le Danube gelé, la petite bourgade de Tomes, où viennent tomber les flèches empoisonnées des Barbares qui insultent le poète en passant; tous ces traits où la nostalgie est si vivement empreinte ne sont rien à côté de cette plainte qui revient à chaque vers : que pas un mot de la langue latine ne résonne sur ces rivages, qu'aucune oreille ne comprendrait ses *Tristes*, qu'il est réduit à parler gète et sarmate. Tout au plus quelque marchand grec, égaré comme lui à ces confins du monde civilisé, pourrait-il savoir et prononcer son nom. Un siècle après, s'il eût parcouru la province, il eût vu les mêmes plaines traversées par des routes militaires, peuplées de bourgs, de villes, sur l'emplacement des huttes incendiées des Daces et des Gètes, l'ancienne population virile à peu près exterminée, des femmes, des enfans de Barbares servant d'esclaves dans les fermes des colons; au loin, quelques restes de tribus indigènes aux abois, mais nulle part de masses réunies; sur le penchant des montagnes, dans les plaines déjà cultivées, où la nature toute nouvelle se couvrait de moissons, les enceintes palissadées, retranchées de colonies militaires ou de municipes; leurs hautes tours de bois avec des veilleurs armés de flambeaux pour garder le nouvel *ager publicus;* au milieu des moissons en fleur, le vétéran armé de la faucille, donnant des noms romains à sa cour, à son champ, à son pré, à son aqueduc, et plaçant le divin Trajan au plus haut du ciel dans la région étincelante de la voie lactée. La province jouissait déjà du droit italique.

De tels changemens aussi rapides attesteraient l'œuvre d'une vaste colonie, quand même l'histoire n'en ferait pas mention. On sait que Trajan avait écrit sur sa conquête de la Dacie des commentaires à l'exemple de César. Ces commentaires existaient encore au VIe siècle; ils sont perdus, mais il semble qu'ils soient remplacés, en partie du moins, par un monument qui est encore debout, et sur lequel se trouve dans les moindres détails la trace de la volonté et des souvenirs de Trajan. La colonne Trajane, qu'il éleva pour s'en faire un tombeau (1), est, à vrai dire, l'histoire la plus fidèle, la plus sûre

(1) Dio. Cassius, LXVIII, II.

qu'on puisse imaginer de la conquête de la Dacie. Le caractère de ces expéditions y est profondément empreint. Ce n'est pas seulement le témoin immortel de cinq campagnes glorieuses; c'est le tableau véridique, implacable de l'extermination d'un peuple. Je suppose que l'artiste qui l'a exécuté a surtout reçu pour mission d'épouvanter les nations rebelles.

Quel livre, quel monument peindrait mieux les vastes préparatifs d'une guerre inexorable : les vaisseaux chargés de blé, d'armes, de recrues incessamment rassemblées, les magasins immenses où tout abonde, les pesans bagages traînés à la suite des cohortes; une lutte entreprise avec la patience et la lenteur d'un peuple qui se croit éternel; les gigantesques ponts de bateaux et de pierre jetés sur le Danube et la Bistra; les légionnaires ramassés en tortue au pied des murs et des abatis d'arbres; les incendies de villages barbares, les forêts vierges coupées par la hache pour frayer une route à l'empire; ce césar à cheval, partout calme et débonnaire au milieu des flots de fer de ses prétoriens; les rois qui se jettent à ses pieds et implorent le pardon de leur nation; le geste du césar qui refuse et dévoue sans colère tout un monde à la mort; les têtes coupées des principaux présentées par les cheveux au vainqueur ou montrées au bout des piques du haut des murs; d'autre part, le désespoir des indigènes, leur impuissance furieuse, les multitudes de Barbares chevelus, aux sabres recourbés, aux massues noueuses, aux braies amples traînant jusqu'aux pieds, qui fuient un à un sur les sentiers escarpés des montagnes, et qui, des lieux élevés, tournent la tête encore une fois vers la patrie perdue; leurs troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, de chèvres, qui se précipitent devant les légionnaires, pasteurs armés de javelots en guise d'aiguillon? Tout est fait pour inspirer la terreur. Dans cette poursuite acharnée à travers les bois, les montagnes, en dépit des frimas, on sent qu'il ne doit rien rester des vaincus, et que c'est là le testament du césar écrit dans chaque relief. Au sommet de la colonne, Jupiter pluvieux, de sa chevelure immense, de sa barbe, de son ample manteau laisse découler les frimas, les brumes, les pluies éternelles. La nature semble ainsi se joindre aux vainqueurs pour opprimer une terre condamnée.

Nous pouvons regretter aujourd'hui que ce monument de colère ne nous montre qu'à moitié l'expédition de Dacie. La guerre y est représentée dans sa fureur; les résultats de cette guerre ne s'y voient pas, à moins que son but unique fût d'effrayer le monde. L'histoire des établissemens de Trajan manque à la colonne Trajane : je n'ignore pas qu'un écrivain du XVII[e] siècle a cru en trouver une trace dans le dernier bas-relief; mais si telle eût été la pensée du monument, elle eût été figurée avec la clarté et l'évidence sou-

veraine que le peuple romain mettait dans ces sortes de choses; l'art non plus que le génie de Rome n'y eût certainement rien perdu. Je m'imagine qu'il eût été beau de couronner ces trophées, ces fêtes guerrières, ces forêts de piques par les travaux des moissons et des vendanges. Au-dessus des siéges, des campemens, des marches d'armées, des champs de bataille, on eût vu de vieux vétérans forger des socs de charrue, atteler des taureaux au joug, mesurer, orienter un enclos, bâtir une cabane, tresser le chaume, parquer un troupeau de brebis, abriter des ruches d'abeilles. Sur le seuil des villes incendiées, non loin des morts et des mourans, on aurait vu des femmes romaines émonder les vignes autour des hêtres, porter sur leurs têtes des corbeilles ou des amphores. Il me semble que ce mélange de tableaux guerriers et de tableaux rustiques eût été tout à fait dans le goût des Romains, et surtout de Virgile, qui n'a jamais manqué une occasion de rappeler les champs et les bois au milieu des combats héroïques. Les *Géorgiques* eussent encore une fois couronné l'*Énéide*.

Assurément Trajan, dans ses commentaires, n'avait pas oublié cette partie toute pacifique de son expédition. Il a dû se vanter d'une fondation civile qui avait agrandi de toute une province le monde romain. Je ne serais pas surpris qu'Eutrope (1) et les autres historiens, qui exaltent en termes précis et magnifiques sa colonie sur les bords du Danube, n'aient fait que rapporter ou suivre ses propres paroles officielles. Dans tous les cas, c'est une chose digne d'attention que les descendans de ces colons, aujourd'hui tombés dans l'extrême détresse, échappés par hasard à une ruine complète, aient pour première pierre angulaire de leur nationalité cette même colonne Trajane où tout parle de victoire et d'orgueil. Quand j'ai commencé à étudier ce qui concerne les Roumains, rien ne m'a plus étonné que de voir tous les regards de ce peuple tournés vers un monument de triomphe, car on aurait tort de ne voir dans ce culte qu'un effort d'érudition chez quelques hommes. Il est certain qu'ils prétendent retrouver dans les détails innombrables de la colonne Trajane non-seulement les événemens passés, mais encore les choses présentes, la forme des objets dont ils se servent, les vêtemens, les habitations, la poterie, les outils, les instrumens, les meubles mêmes et la plupart des usages dont se compose la vie nationale. En regardant les deux mille têtes qui figurent les légions armées, ils croient reconnaître les traits des laboureurs de leurs campagnes. Du fond de leurs misères insondables, ils se sentent consolés, relevés par une fierté secrète. C'est peut-être le seul peuple

(1) Eutrop., VIII, cap. 6.

de nos jours qu'un monument tout romain ait la puissance d'émouvoir.

Il reste encore aujourd'hui à écrire ou plutôt à retrouver l'histoire des expéditions et des colonies de Trajan dans la Dacie. Cela n'est point impossible, quoique l'antiquité ne nous ait laissé qu'un petit nombre d'indications éparses chez les écrivains (1). En complétant ces fragmens par les médailles, les médailles par les bas-reliefs de la colonne Trajane, et en comparant les uns et les autres aux calculs des géographes, voici, je pense, ce que l'on peut dire de plus précis sur ce sujet.

Les Daces avaient plusieurs fois battu et refoulé les légions romaines sous Domitien; ils avaient même imposé un tribut à l'empire, premier exemple qui ne sera pas perdu pour les Barbares. Une chose autorise à penser que la nation dace était moins grossière qu'on ne la représente : c'est qu'elle avait exigé par ce tribut qu'on lui remît un certain nombre d'ouvriers et d'artistes pour l'instruire dans les arts de la paix et de la guerre. Les historiens anciens, afin de déguiser la défaite des Romains, ont recours à une distinction très subtile; ils disent que dans ces guerres l'empereur fut vaincu et non le peuple. Trajan se proposa de venger l'un et l'autre : pour mettre fin à des exigences chaque jour croissantes (car déjà les Daces réclamaient le donatif), il fit une expédition contre eux et leur roi Décébale. La première a duré trois ans; les médailles frappées au moment du départ ne laissent aucune incertitude sur les dates. Trajan était empereur depuis quatre années, consul (si ce nom signifiait encore quelque chose) pour la quatrième fois, tribun du peuple pour la cinquième.

On sait quelles légions firent ces campagnes; c'était la *première* ou la Minervienne, que l'on appelait aussi la Secourable, la Pieuse, la Fidèle, la Trajane; c'était la *cinquième* ou la Macédonique, la *treizième* ou la Jumelle, la *septième* ou la Claudienne. On a voulu y joindre la *sixième*, qu'on ramène de Bretagne, puis de Judée, mais sans preuves irrécusables. A ces quatre ou cinq légions, ajoutez dix cohortes prétoriennes qui, avec les auxiliaires, Bataves et Germains, composaient une armée d'au moins soixante mille hommes.

Au printemps de l'an 101 de notre ère, Trajan, avec toutes ces forces, passa le Danube sur deux ponts de bateaux qu'il fit jeter là où le lit du fleuve est le plus étroit, à Gradisca et Bosisiena, aux frontières du Banat et de la Transylvanie. Sur les deux rives, il fortifia les deux têtes de pont par de solides travaux dont les restes se

(1) Dio. Cassius, LXVIII. — D'Anville, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXVIII, p. 30. — Mannert., *Res Trajani Imperatoris ad Danubium gestæ*.

voient encore. Une ligne de ses commentaires, sauvée par hasard, marque la direction qu'il suivit. « Nous marchâmes (1), dit-il (car il a renoncé à la troisième personne des *Commentaires* de César), de Bersobie à Aixi. » C'était donc (2) le chemin de Tibisque qu'il suivait, droit au nord, vers le Tèmês; le reste des troupes remonta la vallée de Czerna, l'un des affluens du Danube. La jonction s'opéra au confluent du Tèmês et de la Bistra, d'où l'armée, se tournant à l'est vers le massif des montagnes de la Transylvanie, entra dans les défilés des Portes-de-Fer. Le plus souvent il fallait se tracer une route, la hache à la main, à travers d'épaisses forêts solitaires non encore explorées. On n'y rencontrait que l'aurochs, l'ours, le sanglier; une si grande solitude étonnait, elle semblait pleine d'embûches. Les soldats ne s'engageaient pas sans hésitation dans ces hautes futaies ténébreuses devant lesquelles avait reculé jusque-là l'audace des légions. On avait vu ces mêmes peuples couper des forêts entières et les laisser subsister debout de manière à en écraser des armées.

C'est dans l'un de ces défilés qu'un messager apporta avec mystère à Trajan un énorme champignon qui contenait une lettre en caractères latins, dans laquelle, au nom de son propre salut, il était sommé de retourner sur ses pas. La résistance ne commença qu'aux environs des Portes-de-Fer, lorsqu'on eut atteint, entre les sources du Syul, du Strey et de la Bistra, les régions les plus abruptes où l'ennemi s'était concentré. Entre deux rochers à pic, le général romain jeta sur la Bistra un pont qui reçut le nom de pont d'Auguste. Il livra trois grands combats sur cette rivière et sur le Maros, champs de bataille qui sont encore aujourd'hui connus des paysans sous le nom de prairie de Trajan (*prat Trajanouloui*). Selon Dion Cassius, la situation de l'armée romaine, séparée de ses bagages, de ses ambulances, fut un moment si critique, que le général déchira ses habits pour panser les blessés. Enfin on atteignit le plateau des Carpathes. Le siége fut mis devant Sarmizegethusa, la citadelle des Daces. Elle était située dans l'un des contreforts du mont Vulcan, près de la source du Syul valaque et du village de Varhély. Acculé dans sa ville sainte, Décébale envoya des ambassadeurs, les mains jointes derrière le dos, à la manière des esclaves, pour demander la paix. On la lui accorda aux conditions suivantes : les Daces livreraient leurs armes, leurs machines de guerre, leurs transfuges; ils détruiraient leurs retranchemens, leurs forteresses, ils se retireraient de tous les lieux occupés par les Romains, dont ils devien-

(1) *Inde Berzobim, deinde Aixi processimus.*
(2) Voyez la table de Peutinger, segm. VI, VII.

draient les alliés. Trajan laisse une garnison dans Sarmizegethusa; il prend position dans le Banat, s'assure l'entrée de la Transylvanie, ferme les Portes-de-Fer, et, satisfait de ces précautions, il retourne à Rome. C'était à la fin de l'année 103. Ses soldats l'avaient déjà salué du nom de Dacique et proclamé *imperator* pour la quatrième fois. Il reçoit le triomphe et donne de magnifiques fêtes au peuple. Par une étrange dérision, l'histoire, qui a laissé dans l'ombre tant d'hommes et de faits jusqu'alors immortels, a conservé le nom du danseur qui fut le héros de ces fêtes. Il s'appelait Pylade.

La paix dura un peu moins d'une année. Tout annonçait une prise d'armes générale des Daces, quand Trajan les prévint. C'est à la fin de l'hiver de l'an 104 qu'il commença sa seconde expédition. Elle devait durer deux ans. La pensée de ces nouvelles campagnes se montre très différente de ce qu'avaient été les précédentes. Il ne s'agit plus seulement d'une incursion chez un peuple incommode; c'est l'extirpation d'une nation rebelle dont le nom même doit être effacé de la terre. Aussi la première et la principale opération (1) de la campagne fut-elle de bâtir sur le Danube un pont de pierre gigantesque qui montrât d'avance que le peuple romain allait, non plus visiter et fouiller à la hâte une terre inconnue, mais prendre irrévocablement possession d'une conquête et la lier à la terre romaine. On se fai sait sur le rivage opposé une province avant même d'y avoir abordé. Les historiens ont parlé avec la plus grande admiration des proportions colossales de ce pont, qui semblait pourtant n'être qu'un travail de campagne, et qui, dix-sept ans plus tard, fut coupé et détruit par les Romains eux-mêmes. Ils s'étaient aperçus qu'ils avaient ouvert une grande route aux Barbares. On vante comme le dernier effort de la puissance humaine les vingt piles de ce pont, hautes de cent cinquante pieds, larges de soixante, éloignées l'une de l'autre de cent cinquante. L'endroit où il fut jeté n'était pas moins significatif : il débouchait non loin d'Orsova, entre les villages de Severin et de Felistan, c'est-à-dire dans les plaines de la Valachie. La pensée de Trajan se montrait par là tout entière.

Trajan voulait aborder les Daces par le flanc oriental des Carpathes, tandis que ses lieutenans, partis du Banat, les prendraient à revers par la route suivie dans les campagnes précédentes. Ainsi investi, l'ennemi n'aurait point de refuge. Assailli des deux côtés des Carpathes, il serait bientôt réduit à se rendre à merci. La grandeur des résultats répondit à ce plan de campagne. Trajan, après avoir traversé la Basse-Valachie, entre par la vallée de l'Aluta dans les Carpathes, s'engage dans les défilés de Vulcan et de Turris-Rubra,

(1) Dio. Cassius, LXVIII, II.

qui s'ouvrent sur la plaine. Dans les bas-reliefs de la colonne, on voit les troupes légères, les archers, les frondeurs germains, précéder le gros de l'armée et fouiller les rochers, les forêts impénétrables. Les Daces, aisés à reconnaître à leurs sabres en forme de serpes et de faucilles, semblent en fuyant attirer les légionnaires dans des embûches. Un incident faillit tout compromettre : Longinus, lieutenant de Trajan, appelé à une entrevue par Décébale, tombe dans le piége. Il reste prisonnier.

Les Daces espéraient tirer grand parti de cette capture, et déjà ils redemandaient le donatif. Pour ne pas embarrasser davantage son général, Longinus s'empoisonna, preuve nouvelle qu'il est des temps où les vertus militaires survivent à toutes les autres. De réduits en réduits, on arriva au pied des abatis d'arbres, des murs, des forteresses qui fermaient étroitement la vallée où s'était retranché le gros de la nation. Défendus avec fureur, ces obstacles ne purent arrêter les légions, qui les escaladèrent. Atteints pour la seconde fois dans leur dernier refuge, entre la Transylvanie et la Valachie, les Daces ne pouvaient se retirer nulle part. Quelques-uns gagnèrent les cimes escarpées du Vulcan, et s'enfuirent jusqu'au-delà du Pruth. On les voit encore dans les bas-reliefs emporter sur leur dos leurs provisions, leurs sacs roulés, leur chétif bagage, traînant leurs enfans par la main. Le plus grand nombre mirent eux-mêmes le feu à leurs huttes, à leurs villages, à leur ville sacrée. Pour échapper aux Romains, les chefs prirent du poison. On ne ramassa que leurs cadavres à demi dévorés dans l'incendie qu'ils avaient allumé. Décébale, à qui l'honneur est resté d'avoir disputé, tant qu'il vécut, son pays à l'empire, se poignarda. Sa tête coupée fut portée à Rome pour amuser le peuple. Ce n'était pas seulement la tête d'un homme, mais d'une nation entière, puisqu'à partir de ce jour le nom des Daces disparaît de l'histoire, comme s'il n'avait jamais existé.

Les Daces étaient détruits; il fallait les remplacer, les empêcher de renaître. Ce fut l'œuvre des colonies latines. On en connaît avec certitude quatre au moins qui ont été conduites par Trajan, sans parler d'une cinquième dont l'empereur Sévère fut le fondateur. Rien de plus authentique ni de plus avéré que l'existence de ces colonies, puisqu'elle est attestée dans les lois romaines par le Digeste (1), qui fait connaître à la fois et leurs noms et le droit qui y était attaché. Déterminons la place qu'elles occupaient, ce qui peut se faire en comparant avec attention les lieux aux cartes militaires (2) dressées dans les premiers siècles de l'empire romain.

(1) *Digest*, tit. xv, *De Censibus*.

(2) *Peutingeriana Tabula itineraria*, segm. VI, VII, VIII. — *Anonymi Ravennatis Geographia*, lib. IV, p. 149, 150. — Mannert, *De Tabulæ peutingerianæ ætate*, p. 115.

La Dacie, d'après Jornandès, apparaissait aux Barbares enveloppée de monts inaccessibles *comme d'une couronne*. Dans la réalité, cette couronne est une demi-circonférence fermée à l'est, ouverte à l'ouest, qui forme, par les Carpathes orientales, un boulevard continu depuis le Danube jusqu'aux sources du Sereth et du Pruth. Les crêtes de cette chaîne vont en s'abaissant du nord au sud. Le mont Pion (Tchachléou), qui sépare la Moldavie de la Transylvanie, a sept mille pieds au-dessus de la Mer-Noire (1); le Vulcan, qui fait la frontière de la Valachie, n'en a pas six mille. C'est là le boulevard naturel dont se couvrirent à l'est les colonies latines; elles en suivirent exactement les courbes escarpées, les angles et les pentes. La première de ces colonies est Zerna (une inscription trouvée dans le voisinage porte Tsiernan); elle était établie au pied des montagnes, à la frontière sud de la Transylvanie et de la Valachie sur la rivière Czerna, qui a gardé son nom. Placée au débouché du pont de pierre, c'est elle qui gardait les communications avec la mère-patrie. Je remarque en outre que le mot *czerne*, qui s'est conservé dans le roumain et le slave, veut dire *noir*. C'est peut-être le seul mot que l'on connaisse avec certitude de la langue des Daces. En se dirigeant au nord dans le cœur du pays, vers les Portes-de-Fer, on rencontrait la seconde colonie, Sarmizegethusa, qui reçut le nom d'Ulpia Trajana, et que l'on appelait aussi la métropole; elle tenait la place de la citadelle de l'ennemi. Des restes de murs, d'amphithéâtre, d'aqueducs, de temples, marquent sa situation près du village de Varhély. De là, après avoir traversé le Maros, on trouvait sur le plateau opposé Apulum, qu'un chef de Hongrois découvrit à la chasse au VIIIe siècle sous l'épaisse forêt qui l'abritait des Barbares. Apulum touchait à Carlsbourg; il était à la fois colonie et municipe. En remontant au nord-est la rive droite du Maros, on gagnait à travers des champs ouverts Patavissa, située vers le bourg actuel de Radnot. C'était l'établissement fondé par Sévère. Il y a quelque incertitude sur Napoca, que d'Anville cherche dans le village et sous le nom de Dapoca, près de Clausembourg, et Mannert un peu plus à l'est, à Maros-Vasarhely, non sans une grande vraisemblance, trois voies romaines aboutissant à cette bourgade. Le dernier des établissemens, Parolissum, dominait les défilés de la Moldavie vers le Pas-de-Ghèmès, et commandait la vallée de la Bistritza et du Sereth. En dehors de l'enceinte, des citadelles, Ulpianum, Doricava, Rhucconium, veillaient en sentinelles perdues sur l'extrême nord de la province.

Telle était la ceinture que formaient les colonies sur le plateau

(1) Neigebaur, *Beschreibung der Moldau und Walachei*, p 95. — *Notions statistiques sur la Moldavie*, p. 2, Jassy 1850.

occidental des Carpathes, d'où elles se liaient aux plaines de la Moldavie et de la Valachie. Cette ligne était semée de *mansions*, de bourgs, de villes, même de municipes, telles que Tibisque, dont les droits n'étaient guère moins enviés que ceux des colonies. On y rencontrait des salines, des mines d'or, des eaux minérales, par exemple Méhadia, qui existe encore presque sous le même nom. Une vaste voie romaine, dont les débris se montrent à divers intervalles, unissait tous ces points. Il y avait de Zerna à Sarmizegethusa cent dix-huit milles romains, de Sarmizegethusa à Apulum cinquante, d'Apulum à Patavissa trente-six, de Patavissa à Napoca vingt-quatre, de Napoca à Parolissum quarante-six, en tout deux cent soixante-quatorze milles romains, ou environ quatre-vingt-dix lieues à l'abri des crêtes les plus âpres des montagnes. C'était comme un camp retranché dont un des côtés avait la longueur des Carpathes orientales. Là était la force de la colonie, au besoin son lieu de refuge, d'où elle rayonnait dans les campagnes de Moldavie et de Valachie, que parcourait une autre route. Celle-ci, débouchant directement du pont de pierre, entrait dans la Petite-Valachie, conduisait au pont de l'Aluta, et, après avoir parcouru trois cent trente milles romains, venait rejoindre le centre de la colonie dans la Transylvanie, à Apulum; elle était aussi bordée de villages et de villes, parmi lesquelles je me contenterai de citer Caracal, Romula, Acidava, Castra Trajana. Toutefois ces établissemens étaient beaucoup moins importans que ceux des montagnes où les Romains avaient placé leurs plus solides fondemens. Maîtres des montagnes, ils l'étaient des plaines (1).

Si quelqu'un était tenté de rejeter ces détails comme superflus, ou du moins comme peu dignes des recherches qu'ils entraînent, je le prierais de considérer qu'il ne peut être inutile à des hommes de savoir au juste où habitaient leurs pères, et que d'ailleurs l'art unique déployé ici par les Romains mérite d'être remarqué, puisqu'il peut et doit encore servir de modèle à quiconque se proposera de fonder, à l'abri du temps, un système de colonies chez des peuples ennemis ou seulement domptés à moitié. Ces établissemens agricoles et guerriers dans les massifs des Carpathes, lorsque les Romains pouvaient, avec cent fois moins de travaux et de dépenses, commencer par se répandre dans les plaines, prouvent qu'il ne faut pas se laisser séduire trop vite par la facilité des lieux, mais bien plutôt ne pas reculer devant les positions réputées inaccessibles, et qu'il faut établir le gros de la population nouvelle dans les lieux,

(1) Ils dominaient sur un territoire que l'on peut évaluer ainsi : cinq cents milles jusqu'au Dniester, où finissait la province; quatre cents milles depuis l'embouchure de l'Aluta jusqu'à la partie supérieure du Pruth, ce qui donne une circonférence de treize cents milles, ou environ quatre cent trente lieues. C'était la première ébauche d'un état roumain.

les abris les mieux fortifiés ou défendus par la nature. On atteint ainsi le double but d'ôter aux anciens possesseurs leur refuge et de le donner aux nouveaux. Sur cette règle, je laisse à d'autres à décider si, dans nos premiers établissemens en Algérie, nous avons été plus ou moins sages que les Romains; mais je crois m'apercevoir que les Anglais, dans l'Inde, commencent à s'inquiéter des conséquences que pourrait avoir pour eux une conduite absolument opposée.

Il est certain qu'en faisant attention à la science déployée dans cette occasion par les Romains, on trouve le secret de plusieurs choses qui sans cela passent pour inexplicables. Et d'abord on cesse de s'étonner du sort de la nation dace, quand on voit ses vainqueurs s'établir principalement dans tous ses lieux de refuge. En se postant dès leur arrivée au cœur des montagnes, les Romains ont coupé par lambeaux le corps de la nation ennemie, ils l'ont mise dans l'impossibilité de réunir jamais ses tronçons. Elle ne pouvait ni se rallier dans l'intérieur des terres, sur les plateaux, puisqu'ils étaient occupés, ni rentrer dans le pays par les défilés, puisqu'ils étaient fermés; les colonies, liées entre elles, formant le cercle, faisaient face de tous côtés. Si les Daces eussent tenté de forcer le défilé de Vulcan, ils eussent trouvé en face les vétérans de Sarmizegethusa; s'ils eussent tenté quelque chose au nord-est par les gorges de la Moldavie, du côté de Micaza et du Pas-de-Ghèmès, ils se fussent brisés contre le faisceau réuni des colonies de Napoca, de Patavissa, de Parolissum. Un seul point attaqué de cette vaste ligne concentrique, l'alarme était donnée à tous les autres. Ainsi les Daces ne pouvaient ni se défendre, ni attaquer. C'est pourquoi personne ne sait plus ce qu'ils sont devenus dans le monde. A partir du moment où est établi le système de Trajan, ils désespèrent; comme tous les peuples privés d'espoir, ils disparaissent.

Voilà par quelles chaînes savantes les colonies latines ont été scellées dans le sol de la Dacie (1). Dès lors vous pouvez vous expliquer aussi comment cette chaîne n'a jamais été entièrement rompue, comment même aujourd'hui ses anneaux partagés, séparés, font effort pour se rejoindre, se rattacher les uns aux autres. Remarquez que le système se prêtait d'avance à toutes les éventualités. Était-on sans crainte du côté des Barbares, n'avait-on rien à appréhender des invasions, les colonies se répandaient dans la plaine; à portée des grandes routes militaires, elles allaient rayonner vers le Pruth jusqu'au municipe de Jassy (s'il faut en croire l'inscription mentionnée par d'Anville), jusqu'à Suczava aux sources de la Bistritza, jusqu'à Prætoria Augusta sur le Sereth, à Galatz sur le Danube; jusqu'à Nétiu Dava ou Sniatin aux frontières de la Buco-

(1) Michelet, *Légendes du nord, — principautés danubiennes.*

vine et de la Galicie (1). On parle même d'une route qui perçait la Bessarabie jusqu'à Bender. Au contraire les Barbares devenaient-ils redoutables, faisaient-ils irruption, tout se repliait dans la ceinture des Carpathes. C'est ce qui arriva quand Aurélien (en 274) abandonna la rive gauche du Danube : il ne put ramener sur l'autre rive qu'une partie de la colonie; les plus pauvres, les plus robustes ou les plus attachés au sol refusèrent de le suivre. Ils se renfermèrent de nouveau dans l'enceinte des montagnes et laissèrent passer les Barbares : ceux-ci se répandaient sur la contrée; mais comme le système savant des Romains leur échappait entièrement, ils ne l'imitaient pas; ils laissaient ce qui restait de la population daco-romaine se réfugier, s'abriter, respirer dans les replis des défilés. Vainement les invasions succéderent aux invasions; elles ne réussirent pas à extirper ce débris de peuple, représentant de la civilisation antique, et c'est ainsi que les langues diverses, le flux et le reflux des races étrangères, les débordemens de nations qui se sont suivis sans intervalles jusqu'à nos jours, Goths, Avares, Gépides, Huns blancs, Bulgares, Tartares, Magyars, Albanais, Turcs, Russes, Autrichiens, n'ont pu encore abolir dans la langue et dans la race cette première empreinte romaine. Les flots du Danube, en passant jour et nuit depuis dix-sept cents ans, n'ont pu jusqu'ici emporter les piles du pont de Trajan; dès que les eaux sont basses, on en voit surgir d'immenses restes entre les villages de Falistan et de Severin.

II. — LA LANGUE ROUMAINE. — RENAISSANCE LITTÉRAIRE.

Le premier titre des Roumains, le plus frappant, est incontestablement leur langue. Après l'avoir longtemps méprisée, ils en sont fiers, et ils ont raison. C'est leur vraie marque de noblesse au milieu des Barbares. Ils se vantent de l'avoir pieusement conservée. Et quelle persévérance, quelle ténacité ne suppose pas un héritage si bien gardé! En se réveillant après une longue mort, ils n'ont trouvé autour d'eux aucun monument écrit, aucun grand écrivain national qui témoignât de leur passé. Au milieu de cette nuit profonde de leur histoire, ils n'ont trouvé, pour s'orienter à travers l'espèce humaine, qu'un écho de la parole antique dans la bouche des paysans, des montagnards, des *plaéssi* (chasseurs). L'étude des origines, qui n'a chez nous qu'une valeur littéraire, est pour eux la vie même. Asservis dans tout le reste, ils n'ont gardé que la liberté de choisir entre les élémens de leur vocabulaire ceux qu'ils préfèrent.

Vie nationale, richesses, œuvres de leurs mains, on leur a tout enlevé, tout arraché, excepté leur langue indigène, que l'étranger fait

(1) Laurianu, *Istoria Romăniloru*, partea I, p. 137, 138; Jassy 1853.

effort pour extirper ou dénaturer. Comment s'étonner après cela que ces hommes s'attachent à ce monument vivant et populaire qui seul représente tous les autres et les supplée? Comment s'étonner s'ils s'obstinent à le purifier de toute souillure étrangère, si dans ce travail ils mettent une sorte de superstition passionnée, si chaque mot slave, ou russe, ou autrichien, rejeté, leur paraît un présage de victoire; si chaque mot indigène retrouvé dans la bouche du peuple leur semble une conquête; si la haine, le mépris, le dégoût, l'exécration, longtemps accumulés, qui ne peuvent éclater contre l'ennemi séculaire, encore présent ou menaçant, se tournent au moins contre les mots, les syllabes, les tours, les paroles, les lettres même dont le Barbare a déshonoré et infesté l'idiome natal? Est-il étrange que des hommes si longtemps bâillonnés, étouffés, rejettent comme autant de stigmates de la servitude le vocabulaire imposé par les invasions, et bannissent jusqu'à l'accent même des oppresseurs? Quand même ils iraient trop loin dans cette aversion pour les restes du langage de l'ennemi, qui pourrait les blâmer?

Ils ont tout à faire. Sans doute la première nécessité est de se retrouver soi-même.

Nul d'entre eux ne suppose que leurs ancêtres, comme l'ont prétendu quelques savans, aient appris lentement et par degrés le latin avec la langue du pouvoir. Tous répètent instinctivement qu'ils ont toujours su la langue de Rome, qu'ils l'ont apportée avec eux et non pas apprise d'un maître, en quoi leur instinct est plus d'accord avec la vérité que ne l'étaient nos systèmes. Indépendamment de tout autre témoignage, quand même les historiens n'eussent rien dit de la multitude infinie (1) des laboureurs latins transportés dans la Dacie déserte, quand même la colonne Trajane ne subsisterait pas, la langue des Moldo-Valaques, telle qu'ils la parlent aujourd'hui, prouverait irrésistiblement qu'une vaste colonie a été fondée dans la contrée, et que la Roumanie a commencé par une émigration romaine. Il a fallu qu'un noyau de population latine fût profondément implanté dans le sol pour n'avoir pu être déraciné par les invasions qui n'ont plus cessé de le fouler. En examinant de plus près la constitution de cette langue, on trouverait que la population primitive des Daces a dû être frappée par quelque catastrophe inconnue, puisqu'elle a laissé un si petit nombre d'élémens; qu'au contraire la masse romaine a dû être dès le commencement maîtresse absolue, puisqu'elle s'est si fortement, si invinciblement établie en Orient, dans le cœur même de cet idiome; qu'au contraire les Slaves, les Serbes, n'ont dû se répandre que comme des alluvions tardives,

(1) *Ex toto orbe romano, infinitas copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas.* — Eutrope, VIII, 6.

puisque nulle part le fond même de la langue n'en a été affecté, mais seulement ce qu'on peut appeler la partie variable et extérieure. Voilà comment la langue toute seule pourrait remplacer et suppléer l'histoire, si celle-ci était perdue. Quant aux Moldo-Valaques, sans s'être embarrassés beaucoup de cette question, l'instinct du salut leur a tenu longtemps lieu de science. Ils se sont naturellement attachés à la solide base du monde romain par la raison toute simple que, les ayant sauvés jusqu'ici, elle peut, elle doit les sauver encore.

Malgré l'aversion bien connue de la plupart des hommes pour la question des langues, je suis obligé d'y insister, puisque c'est, à le bien prendre, la meilleure partie de mon sujet. Je m'engage seulement à ne rien dire que d'indispensable sur ce point.

C'est déjà une grande victoire pour les Roumains qu'ils aient conquis leur droit de cité dans la science; je veux dire qu'il est désormais impossible de traiter sérieusement des origines et de la formation de nos langues néo-latines, française, provençale, italienne, espagnole, portugaise, sans y faire entrer le roumain comme un élément nécessaire.

Ce que les Moldo-Valaques désirent le plus est à moitié accompli, puisque leur idiome est déjà reçu et accueilli sans nulle contestation possible dans la famille latine occidentale. Tous les grands travaux de notre temps s'accordent sur ce point de départ. Dietz en Allemagne, Fauriel, Ampère en France, tous ont reconnu dans la langue moldo-valaque une sœur aînée plus ou moins ressemblante, mais une sœur légitime du français et des idiomes de notre Europe méridionale. Mon dessein n'est pas de revenir sur ce grand fait désormais élémentaire, qui est un des événemens accomplis de la science de nos jours. Pour sortir de ces notions générales, je voudrais montrer quels résultats a produits cette première intervention du roumain dans l'histoire comparée, quels résultats on peut attendre d'une étude plus suivie. Il resterait même à déterminer avec précision les conséquences irrésistibles qui naissent à mesure qu'on entre dans cette voie. Ce serait à la fois caractériser l'idiome roumain, qui n'a encore été montré qu'à sa surface, et en marquer l'importance. Nous essaierons de le faire ici brièvement, bien que le sujet exigeât des volumes.

Tant que le groupe de nos langues latines occidentales se présentait seul à l'observation, on comprend tout ce qui manquait à l'historien, au philosophe, pour arriver à des conclusions qui emportassent avec elles la certitude. Il manquait un terme de comparaison, afin de vérifier les analogies que l'on établissait entre nos divers idiomes. Dans ces conditions, on a vu des systèmes plus ou moins imaginaires s'élever, se soutenir, sans qu'il fût possible ni de les prouver, ni de les renverser. Ces systèmes se soutenaient par le seul

motif qu'ils avaient été avancés une fois; ils vivaient sur le crédit qu'on accordait à leurs auteurs. Cependant le jour où l'on vint à découvrir à l'extrémité de l'Europe, sans lien avec nos sociétés, un idiome semblable aux nôtres, parent des nôtres, on comprend aussitôt ce que ce nouveau terme de comparaison a dû apporter de lumières. Et bien qu'il faille avouer que l'on commence à peine à s'éclairer de ce flambeau, déjà des résultats éclatans ont été obtenus, parmi lesquels je me contenterai de citer les principaux. Comme il était aisé de le pressentir, ces premiers résultats sont moins des vérités découvertes que des erreurs détruites.

J'appelle de ce nom le système (1) tout imaginaire, longtemps accrédité, d'une langue provençale qui aurait été le type de nos idiomes néo-latins, et qui du midi de la France se serait répandue, on ne sait comment, sur le reste de la France, sur l'Italie et l'Espagne. Tant que ces idiomes néo-latins étaient les seuls connus, on pouvait à tout prendre admettre que l'une de ces contrées eût communiqué sa langue aux autres. Du moins l'impossibilité n'était pas manifeste et grossière. Il a suffi de la seule apparition de l'idiome moldo-valaque pour faire évanouir ce système, déjà, il est vrai, très ébranlé. Personne n'a osé soutenir qu'un Provençal était allé enseigner sa langue aux montagnards des Carpathes. L'évidence s'est faite sur cette matière, longtemps obscurcie par la science même.

Voici un second résultat du même genre par lequel se détruit une erreur plus profonde et plus aisée à défendre. Qui ne sait que l'on a expliqué longtemps la formation de toutes les langues romanes et du français en particulier par la collision du latin avec les idiomes germaniques? On allait même jusqu'à reconnaître le génie particulier de ces derniers idiomes dans les nôtres. Le latin, disait-on, avait fourni les mots; le goth, le franc, le lombard, le vandale, avaient enseigné la nouvelle grammaire. Beaucoup d'objections s'étaient élevées contre cette idée; mais, encore une fois, ce n'étaient que des raisonnemens opposés à d'autres raisonnemens : il fallait un fait palpable, visible, pour substituer la certitude au doute. Ce fait s'est montré, ou plutôt il se montre à découvert dans la constitution de l'idiome roumain. Là se trouvent toutes les différences fondamentales qui distinguent nos langues modernes et néo-latines de celles de l'antiquité. Comment donc l'allemand aurait-il fait la nouvelle syntaxe des peuples d'Occident, si cette syntaxe dans ce qu'elle a d'essentiel est absolument la même chez les peuples des Carpathes? Dira-t-on que le moldo-valaque a jailli du choc du latin et de l'allemand? Cette idée n'est venue encore à personne. On sait que les peuples du Bas-Danube, enveloppés de Slaves, de Hongrois, de Turcs, ont vécu

(1) Le système de M. Raynouard.

hors du cercle des nations germaniques, et que celles-ci, loin de pouvoir leur imposer une langue, les ont à peine aperçues à l'origine. Si donc le Roumain, le Français, l'Espagnol, le Portugais, ont une même grammaire, au moins en ce qui les distingue de l'antiquité, et s'il est démontré que le premier n'a pas reçu de la race germanique ses formes de langage, cette démonstration s'applique évidemment à toutes les autres.

Ces résultats sont négatifs; il en est d'autres positifs qui, en même temps qu'ils nous touchent de plus près, ont l'avantage de mieux marquer le caractère propre de l'idiome roumain. Si je ne me trompe, ils font faire un grand pas à la question fondamentale de nos origines. Toutes les fois que l'on a cherché à déterminer l'époque où ont commencé nos langues modernes, on a bientôt rencontré une borne qu'il a été impossible de franchir. Ceux qui ont vu le mieux et le plus loin dans le passé sont remontés jusqu'au IXe, peut-être au VIIIe siècle, pour saisir le germe de nos nouveaux idiomes (1), car ils rapportent des chartes, des diplômes de ce temps-là, où se lisent déjà des mots d'un latin rustique étranger au latin littéraire, mais encore en usage de nos jours. Ce sont les limites extrêmes qu'il nous est donné d'apercevoir avec certitude. Au-delà est la terre inconnue. Tout devient mystère dans l'enfantement de nos langues. Le fil historique nous abandonne, et pourtant l'esprit a peine à ne pas presser davantage cette question. Il me paraît que précisément à cette dernière limite l'idiome roumain vient à notre secours; il se présente à nous comme un de ces instrumens en apparence grossiers, à l'aide desquels les plus humbles des hommes peuvent étendre leur cercle visuel et découvrir, dans l'abîme de la nuit, des espaces perdus qui échapperaient sans cela à l'œil des plus clairvoyans.

Que le lecteur veuille bien me prêter un moment son concours. Je ne désespère pas de le conduire, par une déduction rigoureuse, à quelque évidence sur cette partie la plus obscure peut-être de nos origines. J'interrogerai, il répondra.

— Si le même fond de langage se trouve chez les peuples du Bas-Danube, du Tibre, de l'Arno, de la Garonne, de la Seine, de l'Èbre, du Tage, quelle conclusion tirez-vous de cette parenté?

— Attendez! Voilà bien votre impatience ordinaire, dont je vous croyais guéri. Je me garderai de conclure comme vous à la parenté, car enfin vous m'avouerez que l'esprit humain, qui est partout le même, a pu faire les ressemblances qui vous frappent.

— A merveille! Considérez pourtant qu'il ne s'agit pas seulement des lois et des formes générales du discours, mais bien des mots

(1) Voyez Fauriel, *Origines de la Langue italienne*, t. II.

et des syllabes. Direz-vous que les peuples, sans se connaître, ont trouvé par hasard le même vocabulaire pour les mêmes choses?

— Parlez-moi par des exemples. Je verrai ce que j'ai à répondre.

— Laissons de côté la famille innombrable des mots purement latins qui constituent nos langues et qui nous sont communs avec le moldo-valaque. Ouvrez le dictionnaire; il suffira. Pour moi, je veux parler d'abord d'une autre famille de mots plus singuliers, étrangers à la langue littéraire des anciens.

— Voyons donc, citez.

— Eh bien! lisez (1) : *sala* (salle), *bastone* (bâton), *dupe* (en italien *dopo,* depuis), *camesa* (*camicia,* chemise), *sapa* (sape), *cercare* (*cercare,* chercher), *taiéré* (*tagliare,* tailler), *piscare* (*pizzicare,* pincer), *envezzâre* (provençal *envezar,* accoutumer), etc. D'où ces mots sont-ils venus, si la langue savante écrite ne les connaissait pas? D'où sortent-ils, sinon des dialectes rustiques de l'Italie qui continuaient à vivre à l'ombre de la langue savante des écrivains romains (2)? Tantôt ce sont des mots tout romains, il est vrai, mais qui ont été partout changés, altérés, transformés de la même manière : *fontâna* (fontaine), d'un ablatif perdu de *fons; urlà* (hurler, de *ululare*); *ruginâ* (italien *rugine,* rouille, de *rubigo*), etc. Comment les peuples se sont-ils accordés pour ajouter ou supprimer les mêmes syllabes? Comment le *sursùm* des Latins est-il devenu le *suso* des Italiens, le *sus* du vieux français, le *sus* des Romains? Comment le *deorsùm* de Virgile a-t-il pu devenir le *gius* de Dante, le *yuso* du Cid, le *yuso* de Camoëns, le *gios* des Moldo-Valaques? D'autres fois la difficulté est plus grande, car ce sont des mots dont la signification première a été partout étendue, changée de la même manière. *Culcà* (en italien *culcare,* se coucher), de *collocare; oaste* (*oste,* etc., en vieux français *host*), de *hostis,* armée. Je vous fais grâce des conformités plus profondes de la grammaire. Celles-ci forment comme l'unité anatomique des langues néo-latines : mêmes altérations, mêmes innovations, mêmes idiotismes. — Comment, par exemple, le passif *creditur, videtur* est-il devenu en italien *si crede, si vede,* en roumain *se crede, se vede,* en espagnol *se cree, se vee?* Croyez-vous que tout cela se soit fait par le hasard? Pensez-vous que ces formes, toutes semblables, ont été inventées isolément, par aventure, en Valachie, en Bourgogne, en Moldavie, en Provence, en Bessarabie, en Andalousie, en Bucovine? Avouez que cela serait bizarre.

(1) Dietz, *Grammatik der Romanischen Sprachen,* t. I, p. 136. — *Etymologisches Woerterbuch,* p. 337, 377. — *Lesicon Romanescu-Latinescu-Ungurescu-Nemtescu,* Bude 1825, passim.

(2) Pierre Major, *Orthographia Romana,* p. 5, 6.

— Vous m'attribuez trop aisément une idée déraisonnable. Je dirai que l'un de ces peuples a prêté sa langue aux autres.

— Vous supposez donc une communication directe entre eux?

— Sans doute.

— De grâce, n'oubliez pas qu'aucune communication suivie, depuis les temps modernes, n'a eu lieu entre les Roumains et l'Occident.

— Qu'importe? ils se sont connus un jour.

— Cela est-il absolument nécessaire?

— Il faut au moins qu'ils aient eu le même berceau.

— Laissez là les termes poétiques, et parlez tout uniment. Qu'entendez-vous par ce berceau?

— Je veux dire qu'avant de se répandre en Espagne, en France, en Portugal, ces peuples ont dû recueillir d'une même source les élémens communs de leur langue.

— Et où supposez-vous que les Roumains aient trouvé cette source?

— Belle question! Il est bien clair que les Roumains ont reçu leur langue des colons et des vétérans latins.

— C'est donc à dire qu'ils ont puisé dans la langue vulgaire, populaire de Rome?

— Cela est certain.

— Concluez donc.

— Je le veux bien. La conclusion vient d'elle-même. Vous m'avez amené à décider que dès le temps de la séparation de la Dacie d'avec l'Occident, les formes élémentaires de nos langues existaient, et que l'Italie, la France, l'Espagne, la Roumanie, après avoir puisé dans un milieu commun, avaient commencé dès-lors à ébaucher les idiomes qui sont aujourd'hui les leurs. Mais à quoi bon tout cela? Était-ce la peine de le démontrer? Entre nous, il y a longtemps que j'avais pensé et dit les mêmes choses, sans les écrire. D'ailleurs j'ai tant d'affaires!

Le lecteur trouvera peut-être que j'ai trop beau jeu en faisant plus longtemps moi-même la question et la réponse. Je me hâte de rentrer dans mon rôle. Tout ce que j'ai voulu a été de suivre, au risque d'épuiser l'évidence, la méthode employée dans les sciences pour trouver et démontrer en même temps une vérité. Il reste, pour rendre la conclusion plus complète, à préciser les dates. Or rien n'est plus aisé. C'est en l'année 105 de notre ère que les colonies ont été fondées par Trajan. C'est en 274 qu'Aurélien a abandonné aux Barbares la rive gauche du Danube. Voilà un intervalle parfaitement défini. Depuis ce moment, les légions romaines n'ont pour ainsi dire plus reparu au-delà du fleuve. Ainsi cette petite société, projetée du monde romain au commencement du IIe siècle, en a été

irrévocablement séparée au IIIe. A partir de cette époque, elle est demeurée comme un îlot perdu dans un océan de barbarie. Puisque cet état séquestré du continent romain a le même fonds de langue que l'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal, il faut bien de toute nécessité que les élémens de ces langues, au moins dans les singularités qui leur sont communes, existassent avant la séparation.

C'est dans l'intervalle de l'an 105 à l'an 274 que le roumain s'est détaché du latin; cette date détermine donc nécessairement aussi l'intervalle où l'on peut affirmer que nos langues néo-latines de l'Occident étaient déjà en voie de formation. Ce n'est pas que je veuille m'exagérer par là l'importance de ce premier débrouillement du langage vulgaire. Je veux seulement marquer, constater l'existence d'une langue rustique populaire, souvent aperçue et signalée, aussi souvent niée, jamais démontrée jusqu'ici, ni rendue palpable, et qui, formée des divers dialectes italiens, contemporaine de la langue savante, patricienne de Tacite et de Pline, a commencé par en être éclipsée et a fini par lui survivre.

S'il en est ainsi, le roumain nous a servi à regagner un espace de plus de six siècles dans la possession de nos propres origines. Ce que des esprits pénétrans avaient pressenti se trouve vérifié, démontré d'une manière aussi certaine qu'aucune des lois les mieux établies de l'histoire naturelle. La conjecture est changée en évidence. Sans recourir à aucune induction, nous avons saisi dans un fait palpable le germe de nos langues trois cents ans avant les invasions germaniques, auxquelles on avait coutume de rapporter la cause de tous les changemens. Lorsque le monde romain était encore fermé aux invasions, qu'aucun Barbare n'en avait foulé le sol, nous avons constaté avec évidence la présence d'une langue rustique dans un coin éloigné de l'Europe, et nous avons été nécessairement conduit à reconnaître des élémens tout semblables dans la partie méridionale de notre Occident. Ne dites plus que ce sont les Goths, les Francs, les Vandales qui ont renversé le vieil édifice de la parole humaine. Longtemps avant leur arrivée nous avons vu les vétérans, les colons de l'Italie propager jusque dans le fond de la Dacie leurs dialectes ou surannés ou méprisés.

En comparant aujourd'hui les systèmes, la structure de l'italien, du provençal, du français, de l'espagnol, du portugais, du roumain, il semble qu'un même génie interne, répandu dans chacun d'eux, les a portés à choisir, changer, altérer, décomposer, rejeter, s'approprier les mêmes choses. Vous diriez d'une grande lyre à six cordes qui s'ébranlent sous un même souffle puissant. La plus petite, la plus rude de ces cordes est incontestablement le roumain. Souvent elle se tait et semble brisée quand les autres résonnent;

quelquefois elle retentit d'un son étrange, sourd, guttural, asiatique, comme le dernier murmure d'un peuple qu'on étouffe; mais toujours elle rentre dans l'accord des nations latines.

Ainsi, grâce à cet idiome nouvellement découvert pour l'Occident, encore méprisé d'un grand nombre, nous pouvons assister au premier débrouillement de la parole moderne, du moins nous en faire une idée exacte, tout emprunter à l'observation et rien aux systèmes, saisir le moment où nos langues se séparent du moule antique, y assigner même une date certaine. Quand cet humble idiome roumain ne devrait pas nous rendre d'autre service que de reculer de six siècles l'horizon de nos origines, il me semble que j'en ai dit assez pour montrer son importance. Faire la moindre conquête, pourvu qu'elle soit assurée, dans la connaissance du passé, est-ce une chose à mépriser pour l'homme, dont la vie est si rapide et la pensée si incertaine? Voilà ce que dès la première expérience on peut tirer de l'application du roumain à quelques-uns des principaux problèmes de l'histoire générale. Peut-être même que, sans abuser de cette méthode, on pourrait aller beaucoup plus loin, car il n'a pu vous échapper que le moment de la formation du roumain touchait de bien près à l'âge d'or de la langue latine. Tacite et Pline écrivaient pendant que les colons arrivaient en Dacie. Ce n'est donc pas la corruption de la langue littéraire de Tacite et de Pline qui a pu en quelques années engendrer les idiomes nouveaux; il fallait qu'ils existassent déjà en germe, et puisque cette œuvre n'appartient pas davantage aux Barbares, nous avons ici la confirmation d'une loi pressentie et annoncée par d'autres, à savoir : que les langues d'une même race, d'un même peuple portent en elles le principe de leurs changemens, qu'elles sont pour ainsi dire enveloppées l'une dans l'autre, indépendamment des vicissitudes extérieures; que le latin des classes cultivées renfermait le latin rustique des classes inférieures, comme le latin rustique renfermait en soi les langues néolatines modernes. Et si un bouleversement de la nature ou des hommes emportait du milieu de nous les représentans de la civilisation avec tous ses monumens écrits, il est probable que sous nos langues modernes on verrait surgir les dialectes populaires, les patois qui aspireraient à devenir des langues régulières, écrites, pour commander et régner à leur tour. Peut-être n'est-ce là qu'une répétition de cette loi plus vaste de la nature, qui, sans rien faire naître de la corruption, tire tout invariablement d'un même principe de vie.

De ces conclusions générales, si je devais descendre à caractériser d'une manière particulière l'idiome roumain, je dirais que ce qui le distingue d'abord de ses sœurs occidentales, c'est une incli-

nation marquée pour le fonds le plus ancien de la langue latine. Soit que la culture n'ait poli en rien cette première et rude empreinte, soit toute autre raison qu'il serait facile de trouver, il demeure certain que le roumain plus que toute autre langue moderne abonde en mots, en inflexions, en locutions romaines déjà surannées au temps d'Auguste. On sait qu'avant le développement littéraire de la langue, les Latins supprimaient la dernière consonne du substantif masculin. Les Moldo-Valaques ont gardé cette singularité de la vieille Italie : ils disent *lupu*, *ursu*, *albu*, absolument comme disaient et écrivaient Ennius et Naevius (1). Sans multiplier ici outre mesure ces détails, il s'ensuit que le roumain affecte certaines propriétés des dialectes les plus anciens de l'Italie, et peut même servir à les manifester. Quoi donc! est-ce un montagnard des Carpathes qui nous aidera à déchiffrer la colonne rostrale et les vers saliens? Pourquoi non? Varron signalait dans ces mêmes vers saliens, déjà si obscurs pour lui, le mot *cante*, de *cano*. La forme salienne ne se retracet-elle pas intégralement dans le *cant* des Roumains? J'ai grande envie d'ajouter en finissant que le nom le plus charmant du rossignol dans toutes les langues est celui qui a été composé d'une ancienne racine latine par les paysans moldo-valaques; ils l'appellent d'un seul mot : *celui qui veille toujours*, *privigitore*, du *pervigilium* des poètes. C'est une beauté rustique qu'aurait dû trouver Virgile.

On pourrait commenter la langue par les usages. Il ne serait pas sans intérêt de retrouver dans le peuple moldo-valaque quelques coutumes toutes latines, lesquelles ne se retrouvent plus aujourd'hui, même en Italie. Tel est l'usage de répandre des noix (2) sur les pas des nouveaux mariés, coutume romaine s'il en fut, et qui s'est perdue là où elle a pris naissance. Qui se fût attendu à retrouver les épithalames et les refrains de Catulle, *da nuces*, chez les moissonneurs des bords du Sereth et de la Bistritza? Dans les funérailles, les femmes coupent leurs cheveux et en font des offrandes sur les tombeaux, comme au temps des Sabines.

(1) On tient de Varron que les Sabins substituaient partout l'*h* à l'*f*. Les Transylvains du district de Fogarash (*) disent aussi *hieru* pour *fera*, *hieru* pour *ferrum*, etc., et comme l'espagnol a la même propriété, sans parler d'une multitude d'autres ressemblances, on pourrait peut-être en induire que les colonies de la Dacie ont reçu une partie de leurs populations des mêmes lieux d'où sont sorties les vingt-cinq colonies d'Espagne. Dans l'osque, le *q* se change en *p*; au lieu de *quatuor*, on disait *pator*. Même singularité chez les Roumains : pour *quatuor* ils disent *patru*, pour *aqua*, *apa*. C'est Quintilien qui établit que les anciens Latins se servaient de l'*e* au lieu de l'*i*. Ils disaient : *intellego*, *sibe*, comme les Roumains aujourd'hui disent *intzelegu*, *sie*.

(2) Démétrius Cantemir, *Description de la Moldavie*, part. II, c. 17, Leipzig 1771.

(*) Pierre Major, *Orthographia Romana sive latino-valachica, una cum clavi quâ penetralia originationis vocum reserentur*, p. 21.

Aux usages je voudrais qu'on joignît les traditions, les superstitions, qui restent si longtemps la seule philosophie des peuples. Qui peut dire quel mélange de vieilles divinités rurales, daces ou romaines, se retrouvent dans les croyances populaires des Moldo-Valaques d'aujourd'hui? Lado et Mano, qui président aux noces et dont les noms sont invoqués par les matrones; les ***Zinéle***, fées moldaves, vierges immortelles qui donnent la beauté aux belles; ***Doïna***, l'âme de tous les chants populaires historiques; ***Dragaïca***, la Cérès valaque dont une jeune fille couronnée d'épis et de bluets joue le personnage dans les sillons, en dansant, de village en village, à l'approche des moissons; ***Stachîa***, la triste gardienne des maisons ruinées et des demeures souterraines; les ***Frumosèle*** (les belles), nymphes aériennes qui s'éprennent d'amour pour les jeunes gens, et se vengent de leurs dédains en leur envoyant la fièvre ou la goutte; ***Miazanôpte***, le génie qui erre à minuit sous la figure changeante d'un animal; ***Strigoie***, les sorcières qui ont gardé tous les secrets des magiciennes d'Apulée; les ***Urbitelle***, sœurs capricieuses qui s'asseient au berceau des nouveau-nés, et leur distribuent l'heur et le malheur; la ***Legatura***, puissance magique qui empêche les jeunes hommes d'embrasser leurs épousées et les loups de dévorer le troupeau; ***Dislegatura***, qui délie le charme? Reçues d'âge en âge, conservées par la peur, respectées presque à l'égal du culte, les superstitions des peuples sont peut-être leurs plus anciennes archives.

Autre caractère de l'idiome roumain. Il s'est conservé jusqu'à nos jours sans le secours d'aucun artifice littéraire proprement dit, et ce n'est pas là un des phénomènes les moins extraordinaires de notre temps. Partout ailleurs, des génies inspirés, à des époques de repos ou de grandeur, ont prêté leur appui à des idiomes populaires, les ont empêchés de se déformer, les ont épurés, ennoblis, et leur ont donné de bonne heure la consistance de l'art. Ici, rien de semblable: une nuit de dix-sept siècles, ou plutôt un combat sans trêve, suivi d'un silence imposé par le vainqueur, et dans cet intervalle, à peine quelques années pour se refaire et respirer. Loin qu'ils aient pu écrire, étonnez-vous qu'ils aient continué de vivre.

Je viens de dire que nul artifice littéraire n'a soutenu pendant ce temps l'instinct du peuple. Plût à Dieu que cela fût rigoureusement vrai! Il eût été peut-être moins funeste pour les anciens Moldo-Valaques de ne pas savoir lire que d'avoir appris à lire avec les lettres slavones du moine Cyrille. Elles ont servi longtemps à leur voiler à eux-mêmes le génie indigène de leur propre idiome. Comment reconnaître la filiation romaine sous ce vêtement russe et slovaque? Ce sont les fers de l'étranger dont la langue est garrottée. Que serait devenu l'espagnol, s'il se fût caché sous des caractères arabes? Croit-on qu'il

fût resté libre dans ses développemens, que cette différence de signes, cette enveloppe mauresque, ne l'eussent pas longtemps séparé du reste de la famille latine? Peut-être aujourd'hui même, jugé sur de telles apparences, l'espagnol passerait, aux yeux du plus grand nombre, pour une langue africaine?

Le dernier siècle, qui a tant parlé de l'importance des signes, aurait eu un beau triomphe en voyant un peuple garrotté et séparé du monde par un alphabet, car telle a été longtemps la destinée des Roumains. Si ce ne fut pas un trait de génie, ce fut au moins une bien heureuse rencontre pour les Slavons que d'avoir imposé, dès le xe siècle, leur système d'écriture à une langue toute latine, puisqu'ils réussirent par là à déguiser, à affaiblir chez les indigènes le sentiment de leur filiation, à le détruire entièrement chez les autres. Que l'on montre à un Français, à un Italien, à un Espagnol, une page de pur roumain, écrite avec les quarante-quatre lettres barbares de Cyrille : jamais il ne consentira à reconnaître sous ce grimoire une langue parente du latin. Je le crois bien, la sienne à ce prix lui semblerait barbare. J'avoue que dans les longues heures stériles que j'ai obstinément données à l'étude du roumain, rien ne m'a plus fréquemment arrêté que cette barrière artificielle. A mesure que je changeais de maître, je devais changer de signes. Autant de livres, autant de caractères différens. A la fin, j'ai cru me reconnaître quand j'ai lu ces lignes d'un Roumain de Transylvanie (1) : « Ils ont recouvert d'une si laide suie les nobles formes romaines, qu'elles sont ensevelies sans espoir de salut. Que de fois, quand je commençais à écrire avec des lettres latines, je voyais soudainement apparaître devant moi la figure antique! Elle brillait de tout son éclat, et semblait me sourire de ce que je l'avais débarrassée des vils haillons de Cyrille. »

Jugez par là de ce qu'était devenue la langue, lorsqu'après de telles vicissitudes, abandonnée au peuple, méprisée des classes supérieures, il se trouva des hommes, au commencement de ce siècle, Major en Transylvanie, Asaky en Moldavie, Héliade en Valachie, qui se proposèrent d'en faire un instrument national de régénération pour tous. Il était arrivé de cette langue ce qui arrive d'une statue enfouie sous la terre depuis des siècles : la plupart des membres essentiels étaient intacts, mais plusieurs parties étaient mutilées, d'autres manquaient absolument, et l'on ne savait ce qu'elles étaient devenues. Pour refaire de ces sortes de fragmens un tout vivant, propre à exprimer la vie moderne, c'est une restauration qu'il fallait accomplir. En même temps, on devait se proposer un problème unique de nos jours, qui était de faire passer une langue vulgaire,

(1) *Dialogu pentru inceputul linbel Romana*, p. 72, Bude 1825.

populaire, au rang de langue littéraire et écrite. Ce que Dante a fait pour l'Italien au moyen âge, il s'agissait de l'ébaucher au moins pour les Roumains au XIXe siècle.

Tel est en effet le spectacle que l'on a pu se donner en regardant, depuis un demi-siècle, les populations des provinces danubiennes; sous l'apparence superficielle dont on se contente ordinairement, au milieu des plaintes des partis et des classes, on voit se passer là un phénomène profond dont nous n'avions connaissance que par l'histoire déjà reculée, — une langue qui se dégage des dialectes populaires, vulgaires pour devenir une langue savante et cultivée. Ordinairement caché dans le berceau ou dans les antiquités des peuples, ce phénomène éclate à nos yeux avec la plupart des accidens qui l'ont accompagné dans le passé, sur de plus grands théâtres.

Retrouver sous les alluvions étrangères la langue nationale, voilà la question. Pour résoudre ce problème, quels élémens possédaient les Roumains? Ils en ont deux principaux : la Bible et le peuple. La seule bonne fortune qu'ils aient rencontrée jusqu'ici, ils la doivent au schisme. Le culte est célébré dans la langue populaire, d'où il résulte qu'ils ont eu de bonne heure une traduction nationale de la Bible, chose qui a toujours manqué aux autres peuples néo-latins. Cet avantage est précieux en soi, il devient considérable si l'on examine de près la version roumaine. En comparant cette traduction aux nôtres faites à des époques très cultivées, j'ai cru sentir que la langue encore nue des Carpathes se rapproche mieux que nos idiomes policés de la langue des évangélistes. N'est-ce pas que des bergers peuvent plus aisément que des docteurs servir d'interprètes à des pêcheurs de Galilée? Oserais-je même dire qu'à certains égards le latin des Roumains me semble plus ingénu ou plus voisin de sa source que le latin autorisé par les conciles, et que, par exemple, quand il s'agit des peuples rassasiés par les cinq pains, j'aime mieux le *saturat* des Moldaves que l'*impleti* de la Vulgate?

Une autre source vivante est le peuple lui-même, non celui des villes, mais des campagnes, car c'est un des traits marquans de cette renaissance que les écrivains, ne trouvant aucun livre, aucun modèle à suivre, sont obligés d'aller recueillir de la bouche même du peuple les élémens qu'eux-mêmes ont oubliés à moitié dans le commerce des nations policées. Pour retrouver la source vive de la parole, il faut qu'ils aillent loin des villes, où le mélange des idiomes et des races se fait trop sentir. Les lieux les plus écartés, les provinces les plus lointaines sont le plus propres à leurs recherches. C'est là, sous le toit de roseau du paysan, en entendant ses plaintes, ses *doïnas*, qu'ils prétendent retrouver la véritable empreinte de la langue des ancêtres, non altérée, défigurée par les néologismes des

grandes villes, et il est indubitable qu'ils ont déjà rapporté de ces communications avec les pâtres, les laboureurs, des portions oubliées de leur langue qui semblent puisées toutes vives dans l'antiquité. De recherches en recherches, ils sont presque toujours ramenés à ces vallées abruptes des Carpathes, à ces plateaux élevés de la Transylvanie, à ces replis de terrain où nous avons vu s'asseoir les colonies romaines, comme si les mêmes lieux avaient protégé à la fois les races et les idiomes. C'est de là qu'a été rapporté en 1825 le premier dictionnaire comparé étymologique des Roumains (1), ouvrage dans lequel s'est consumée avec une admirable piété, une abnégation incomparable, la vie de trente écrivains plus ou moins célèbres en Transylvanie, auquel il est aisé sans doute de reprocher des étymologies forcées et un silence trop absolu sur les emprunts slaves, mais qui, par la nouveauté, par la grandeur du plan, car il comprend les racines de sept langues (roumaine, grecque, latine, italienne, espagnole, hongroise, allemande), n'en reste pas moins un monument unique, dont l'équivalent n'existe peut-être pas chez nous. A l'heure où j'écris ces lignes, un écrivain roumain, m'assure-t-on, s'est donné pour carrière d'aller dans ces mêmes endroits reculés interroger, sonder les paysans, afin de combler les vides de la langue avec les mots qu'il surprendra dans la bouche des descendans de la Minervienne, de la Jumelle, de la Claudienne. Qu'il suive l'itinéraire des légions indiquées ci-dessus, et puisse-t-il du moins retrouver les deux mots de liberté et d'espérance! Ces mots en effet sont perdus en roumain.

Ne cherchez pas ici des monumens littéraires qui attirent du premier coup d'œil tous les regards. L'œuvre collective, c'est de délier la langue d'un peuple muet, et puisque, dans ces matières, on peut comparer les plus petites choses aux plus grandes, voyez quelles conséquences ce phénomène a entraînées partout ailleurs.

Lorsque le latin a commencé à devenir l'organe d'une société policée, lettrée, il a été obligé de rompre en partie avec l'idiome populaire; il a dû emprunter un grand nombre de formes à la langue grecque, ce qui l'a rendu d'abord un peu artificiel. Quelque chose de semblable s'est passé en Italie. Lorsque Dante a formé son trésor *aulique* des richesses de tous les dialectes, il a eu besoin d'abord de commentateurs, non-seulement pour les choses, mais pour les mots. Chez nous, au XVIe siècle, Rabelais, au nom du plus grand nombre, a longtemps protesté contre une foule de mots savans, de locutions étrangères à la foule, puisées dans les langues antiques, et qui n'ont pas laissé de s'établir et de se naturaliser pleinement dans le français.

(1) *Lesicon Romanescu-Latinescu-Ungurescu-Nemtescu*, Bude 1825.

Voilà justement ce que l'on peut observer aujourd'hui dans la formation de la langue roumaine. A mesure qu'ils trouvent des vides, des lacunes dans le langage populaire, les écrivains contemporains sont forcés d'innover. Ils le font en empruntant ce qui leur manque, les uns au latin, les autres à l'italien, tous à l'Occident, d'où s'ensuit une difficulté aisée à prévoir par ce que je viens de dire : c'est qu'avec le ferme désir de rester populaire, on se forme peu à peu une langue policée, mais artificielle, et que le peuple a toutes les peines du monde à comprendre, si tant est qu'il y parvienne.

J'ai entre les mains une histoire nationale (1) dont l'auteur a dû faire suivre chaque volume par un vocabulaire de mots nouveaux qui sans cela seraient inintelligibles à ses lecteurs. En continuant dans cette voie (et le moyen qu'il en soit autrement?), nul doute qu'on n'aboutît à produire un idiome des classes lettrées dont le moldo-valaque tel que nous le connaissons ne serait plus que la forme primitive et rustique. Dès-lors il y aurait pour ainsi dire deux langues, comme sous l'italien de la Crusca il y a les dialectes de l'Italie, sous le français de Racine le patois des campagnes, sous le romain de Virgile le latin vulgaire. On saisirait ainsi dans son éclosion le principe mystérieux de la germination des langues.

N'oubliez pas que la difficulté est double pour les Roumains. Outre qu'ils sont obligés d'innover, ils sont invinciblement entraînés à extirper les élémens slaves qui, comme je l'ai dit plus haut, leur rappellent l'ennemi, — par où l'on peut mesurer de quelle haine ils le poursuivent. Tel homme politique accuse le parti adversaire de se servir de *lettres slavonnes*, comme nous nous accuserions de porter la cocarde étrangère! Assurément la plus grande preuve que des hommes puissent donner de l'incompatibilité des races serait de rejeter de la langue et de vomir tout ce qui rappelle l'oppresseur. Et que l'on ne dise pas que nous autres Français, nous ne nous tenons pas pour déshonorés pour avoir gardé des mots allemands, ni les Espagnols pour avoir gardé des mots arabes. Nous en parlerions vraiment trop à notre aise. Les Germains et les Arabes sont de l'histoire pour nous. Quant aux Roumains, ils sentent encore sur leur cou l'étreinte chaude de l'ancien oppresseur; ils ne savent s'ils y ont vraiment échappé et pour combien de temps. Ils se souviennent qu'à chaque intervention, à chaque pas du protecteur, la langue slave laissait chez eux une souillure nouvelle, que les généraux russes faisaient eux-mêmes la guerre au dictionnaire, remplaçant dans les livres, dans les journaux les mots les plus consacrés de la langue des ancêtres par des mots russes, comme on remplace

(1) Laurianu. *Istoria Romaniloru*, Jassy 1853.

une garnison affamée et prisonnière par une garnison ennemie.

Dans ces conjonctures, ce qui n'est que philologie, érudition, délicatesse de goût, affaire de mots pour les autres, est pour les Roumains une œuvre de vie et de salut. Et certes, si la chose était possible, il serait beau de voir une nation demi-morte refuser de prononcer plus longtemps une seule des paroles qu'elle tient de son meurtrier; mais les Roumains, même en cela, auront à considérer s'il n'y a pas une mesure à garder qui ne laissera pas d'être significative, s'il n'est pas de différences à établir entre les emprunts déjà anciens, légitimés par l'usage, et les importations récentes qui seules peuvent compter pour des stigmates. Leur langue est peut-être la seule qui possède un grand nombre de vrais synonymes, j'entends par là des mots doubles dont l'un est exactement la reproduction de l'autre. C'est qu'alors une couche slave s'est superposée comme une rouille à la couche latine. Faire disparaître la première est, dans ce cas, un progrès évident et facile, c'est rendre à une médaille fruste son ancien éclat; mais n'y aurait-il pas quelque danger à trop italianiser leur langue, à la faire trop occidentale? Pour moi, il me semble que j'aimerais à lui voir garder son caractère : latine sans doute, mais en même temps orientale, naïve, agreste, un peu rebelle au joug. Les mots même qu'elle aurait conservés du slave la feraient ressembler à une captive délivrée, qui se souvient de sa captivité. Elle entrerait dans l'étroite intimité de ses sœurs d'Occident, mais elle garderait dans cette alliance je ne sais quoi d'étrange qui marquerait qu'elle a vécu longtemps séparée. Pour rien au monde, je ne consentirais à ce qu'elle se fît italienne, française. Qui voudrait aujourd'hui que l'Espagnol eût renoncé à son intonation arabe, à ses teintes mauresques? Seulement à l'entendre, vous voilà forcés de penser au soleil d'Arabie. De même de la langue roumaine, elle doit porter témoignage d'un monde lointain. Ne lui ôtez pas même ce je ne sais quoi d'âpre, de guttural, qui ne tient en rien de l'Europe. C'est peut-être un dernier écho étouffé des Daces? et pourquoi les renier? pourquoi les rejeter? Je veux, quand je l'entends, que soudain m'apparaissent non-seulement les colons latins, les provinces d'Italie et de Narbonne, mais dans une relation que je ne puis exactement définir les steppes immenses, les monts inaccessibles, et au loin le ciel orageux de la Mer-Noire.

Si l'on ne craignait d'être accusé de trop d'ambition, le moment où nous sommes pourrait faire penser au premier épanouissement de l'italien avant *la Comédie Divine*, avec cette différence que les écrivains roumains semblent moins poursuivre une gloire privée qu'une œuvre politique et nationale. Ce qui parmi nous se perd dans le vague de nos origines littéraires date de nos jours sur le Danube.

On connaît là le premier qui dans ce siècle ait modifié l'alphabet de Cyrille, le premier qui ait apporté les nouvelles lettres comme au temps de Cadmus et du roi fabuleux Latinus, le premier qui ait introduit un mètre régulier dans les vers, le premier qui ait appliqué la prose à l'arithmétique, à la géométrie, le premier qui ait, comme Thespis, fait monter des acteurs sur un théâtre, le premier qui ait publié un journal, composé une ode, une fable, une histoire. C'est un crépuscule, une aube, mais rougissant des premières lueurs de la vie, où flotte l'image déjà très reconnaissable d'une nationalité qui s'éveille. Dieu fasse que la lumière s'accroisse, que l'aube devienne le jour! et moi aussi, puissé-je du fond de ma nuit être un de ceux qui salueront ce jour attendu!

Comment une pareille attente toute seule ne réagirait-elle pas sur des hommes qui peuvent se dire les premiers instituteurs de leur peuple? Comment ne seraient-ils pas fortifiés et ravis pour peu que l'espérance leur soit laissée un moment? Pourquoi ne sortirait-il pas quelque chose, sinon de grand, au moins de nouveau, d'une situation si nouvelle, où les lettres, par un concours unique, sont forcément ramenées à leur destination vraie, seule originale et féconde, — la formation, l'éducation, l'indépendance, la discipline d'une race d'hommes? Qui ne désirerait parmi nous avoir une tâche pareille à remplir? Vînt-elle des Carpathes, une âme nouvelle, un souffle nouveau dans notre humanité flétrie, qui ne les accueillerait, qui ne les fêterait avec joie? Et pour que ces vœux s'accomplissent, que manque-t-il à ces hommes qui les premiers, à travers mille obstacles, dont l'indifférence était le plus grand, ont rendu la parole à des nations muettes? Que leur manque-t-il? Un peu d'espoir, ai-je dit; il y faut ajouter la certitude que leurs paroles ne s'éteindront pas sans écho au milieu de races sourdes. Or cette certitude, ils la possèdent; ils savent qu'à cette autre extrémité de l'Europe quelque chose de leur voix nous arrive. Nous les entendons, nous les comprenons. Plus d'un écho de la race latine a déjà répondu. J'en dirais davantage, si je ne savais que toutes les fois que l'âme humaine se met de la partie, les hommes de nos jours entrent en défiance comme si vous leur tendiez une embûche.

Je maintiens seulement un point : conserver par miracle une langue nationale, l'élever en dépit de tous les obstacles au rang d'idiome cultivé, donne un droit aux hommes et au peuple qui font ces choses. J'ajoute que tant que le mot de civilisation conservera le sens qui y était attaché encore hier parmi nous, la validité de ce droit sera reconnu, que la permanence ou l'anéantissement des idiomes nationaux n'est pas un jeu de la Providence, mais bien un signe de séparation entre les races qu'elle conserve et celles qu'elle abolit;

qu'enfin ce serait une chose toute nouvelle dans le monde, et peut-être monstrueuse, de détruire un peuple au moment où il revit dans la meilleure portion de lui-même. Un enfant, s'il vient de naître et s'il a crié, vous le réputez viable. D'après vos propres lois, celui-là qui le tue est un meurtrier, et celui qui le laisse tuer, pouvant le sauver, n'a pas un renom meilleur, puisque souvent il encourt le même châtiment. Un peuple qui vient au monde, s'il a parlé aux autres dans sa langue, s'il en a fait un instrument cultivé de l'intelligence humaine, est, de la même façon, un peuple viable; il a tout ce qu'il faut pour respirer, se développer, grandir. Malheur à qui le tue, ou qui, pouvant le sauver, le laisse périr! Ce n'est pas en un jour que se font ces prodigieux instrumens de travail et de vie qu'on appelle les langues cultivées. Il faut que le temps, les hommes, les choses y aient concouru, que le passé et le présent y aient mis la main. Et l'on m'avouera qu'il serait au moins extraordinaire de penser que dans notre société moderne toute œuvre est garantie à celui qui l'a faite, toute propriété est respectée, toute production, tout instrument, toute richesse, tout patrimoine, excepté la propriété la plus sacrée, la production la plus difficile et la plus ingénieuse, l'instrument le plus fécond, la richesse la mieux acquise, le patrimoine le plus inaliénable, à savoir : la langue même, qu'il serait toujours permis au plus fort de trancher et d'extirper violemment dans la bouche du peuple qui l'a créée, conservée, cultivée!

Savez-vous donc ce que cet idiome avait à dire? Il ne faut pas avoir réfléchi beaucoup sur ce sujet pour comprendre que telle pensée ne peut naître que dans telle langue. Savez-vous ce que celle-ci a pour tâche d'exprimer? Quelles peintures, quelles relations, quelles combinaisons inconnues, quels accords nouveaux dans l'intelligence humaine? Et tout cela serait ravi d'avance? Oui, cela se peut, mais non pas sans que l'humanité crie. Quand les langues sont arrivées à leur état de virilité ou seulement d'adolescence, il est trop tard pour que de pareils actes se consomment sans bruit. Ils laissent après eux une plainte qui ne finit jamais, car les hommes jugent de ce qu'ils ont perdu par ce qu'il leur était permis d'espérer. Voilà pourquoi les vrais écrivains, quelque plaisir qu'il y ait à les ravaler, resteront au niveau de toute grandeur. Dès qu'ils ont touché à une langue, elle devient domaine sacré, propriété nationale, chose inamissible. Ce n'est plus la lande déserte, banale, abandonnée au premier occupant. C'est le signe que là habite un peuple, une conscience, une personne, un droit.

Edgar Quinet.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE

LVIII.

M. VICTOR DE LAPRADE.

Psyché. — Odes et Poëmes. — Poëmes évangéliques. — Symphonies.

Parmi les poètes du temps présent, M. Victor de Laprade se distingue par la gravité constante de sa pensée; c'est pourquoi il mérite une étude à part. On peut blâmer chez lui quelques expressions prosaïques et l'alliance trop évidente de la philosophie et de la poésie, mais ce défaut est trop rare de nos jours pour ne pas lui assurer le mérite de l'originalité. Nous avons tant de poètes qui parlent bien et qui n'ont pas grand'chose à dire, que nous devons saluer avec bonheur ceux qui expriment des idées élevées dans une langue moins sonore. Si le maniement des images est en poésie une affaire de première importance, il n'est pas permis d'oublier que la valeur des idées domine la valeur des images, et je reconnais avec empressement que M. de Laprade s'en est toujours souvenu. Qu'il ait parfois méconnu le côté musical de son art, qu'il ait négligé de charmer l'oreille, ou de séduire l'imagination, je ne le nie pas. S'il n'est pas à l'abri de tout reproche dans la partie technique de la poésie, il peut s'en consoler facilement en songeant qu'il soutient la comparaison avec les plus habiles par l'émotion et la pensée. Il n'a donc pas à s'inquiéter des objections soulevées par l'incorrection du langage,

par le choix du rhythme ou l'insuffisance de la rime. La pratique du métier lui enseignera ce que tant d'autres savent si bien et prennent pour la poésie même. Malgré les taches que je signale dans son talent, il occupe dès à présent un rang élevé dans la littérature contemporaine. Il sent et il pense avant de parler. S'il ne possède pas au suprême degré l'art de bien dire, si l'expression trahit parfois son intention, ou ne la rend que d'une manière incomplète, il n'a pas lieu de s'en affliger, puisque, malgré l'imperfection de la forme, son émotion et sa pensée arrivent jusqu'à l'âme du lecteur. Quant à l'alliance trop évidente de la poésie et de la philosophie, qui se révèle dans tous ses ouvrages, je ne la signalerais pas à l'attention, s'il eût pris soin en toute occasion de leur attribuer des droits égaux; mais il lui est arrivé plus d'une fois d'oublier à peu près complétement la poésie pour la philosophie pure, et la sympathie que m'inspire son talent m'oblige à lui dire qu'il a méconnu la condition de toute solide alliance, la parité. Il pense librement, il s'élève sans effort jusqu'aux plus hautes régions : à ne considérer que le développement et l'essor de son intelligence, nous lui devons le tribut de notre admiration; mais si nous tenons compte de la forme qu'il a choisie, si nous ne perdons pas de vue sa qualité de poète, nous sommes forcé de reconnaître qu'il ne fait pas une part assez large à l'imagination. Il expose, il déduit souvent sa pensée à la manière des philosophes, et ne prend pas assez de souci de l'intelligence de la foule; il atteint jusqu'aux cimes les plus hautes, et oublie trop volontiers que tous les regards ne peuvent le suivre. S'il donnait à sa pensée une forme plus vive, plus animée, elle ne perdrait rien de sa valeur et produirait une impression sinon plus profonde, du moins plus générale.

Les remarques précédentes s'appliquent sans distinction à toutes les œuvres de M. de Laprade. Sans doute on pourrait citer de lui plus d'une page où l'éclat et la limpidité de l'expression s'accordent merveilleusement avec la hauteur de la pensée; mais si nous envisageons l'ensemble de ses conceptions, nous sommes amené à dire que depuis quatorze ans il n'a pas changé de méthode. S'il lui est arrivé de rencontrer une forme excellente, on peut affirmer en pleine sécurité qu'il n'accorde pas assez d'importance à la forme, ou du moins que s'il s'en préoccupe, il ne réalise pas toute sa volonté. Depuis quatorze ans, l'horizon de sa pensée s'est heureusement élargi, je ne songe pas à le nier. Certes je préfère les *Symphonies*, publiées en 1855, au poème de *Psyché*, publié en 1841. Cependant je retrouve dans les *Symphonies* le procédé intellectuel mis en usage dans son premier poème. M. de Laprade ne se contente pas du côté poétique de la nature; il s'applique en toute occasion à l'explication du côté symbolique. Excellente pour les penseurs, pour les esprits familiarisés avec la réflexion, cette méthode offre plus d'un

danger lorsqu'il s'agit d'émouvoir et de persuader. Aux poètes et à la foule qui les écoute l'aspect splendide ou sombre de la nature, aux philosophes et à ceux qui recueillent leurs leçons le sens symbolique des scènes qui nous charment ou nous épouvantent. Pour n'avoir pas compris nettement l'intervalle qui sépare la poésie de la philosophie, M. de Laprade a souvent rencontré des lecteurs sévères, et plus d'une fois j'ai entendu nier son talent poétique. Je crois pourtant que tous les juges éclairés condamnent cette rigueur. A quoi se réduit en effet le reproche mérité par l'auteur des *Symphonies?* Il s'attache trop à convaincre et pas assez à persuader. Il prête à ses auditeurs trop d'intelligence et de goût pour la réflexion, il les croit doués d'une attention trop puissante, d'une sagacité trop vive, et ne parle pas assez souvent à leur imagination. C'est un tort sans doute, puisqu'il s'adresse à la foule et n'explique pas sa pensée dans une chaire de philosophie; mais ce reproche même se traduit en éloge, si l'on pense à tous les parleurs habiles qui savent depuis longtemps discipliner les mots, qui commandent aux images les évolutions les plus compliquées et se font obéir, mais qui charment l'oreille sans émouvoir le cœur, sans élever, sans instruire, sans éclairer l'intelligence. M. de Laprade n'appartient pas à cette famille de parleurs habiles. La voie qu'il a choisie, sans être solitaire, n'est pourtant pas très fréquentée. Il va constamment de la pensée à l'expression et n'essaie jamais de suivre une méthode inverse, c'est-à-dire de trouver dans le maniement des mots un semblant de pensée. En agissant ainsi, il n'accroît pas autant qu'il pourrait le faire le nombre de ses auditeurs; mais ceux qui l'ont une fois entendu reviennent volontiers pour l'entendre, et leur empressement compense l'indifférence et l'inattention des esprits moins élevés.

Il s'agit pour moi de démontrer l'exactitude de ces observations par l'analyse des œuvres de M. de Laprade, de prouver, pièces en main, que je n'exagère ni ses qualités ni ses défauts. J'espère que le lecteur partagera mon opinion quand j'aurai rappelé à sa mémoire les meilleures pages de *Psyché*, les *Odes et Poèmes*, les *Poèmes évangéliques* et les *Symphonies*. La nature même des sujets traités par l'auteur rend cette tâche difficile; mais il y a profit à se nourrir d'une telle pensée, et les bénéfices de l'enseignement soutiennent l'attention et raniment le courage. M. de Laprade a choisi pour son début la fable de Psyché, une des plus charmantes de l'antiquité païenne. Il y a certainement dans ce premier poème beaucoup de grâce e d'élévation. Bien des pages méritent des éloges presque sans réserve. Cependant, pour peu qu'on ait étudié l'antiquité païenne, on s'aperçoit bien vite que l'auteur a méconnu complétement la nature et les conditions du sujet qu'il avait choisi. La Psyché de M. de Laprade n'a pas grand'chose à démêler avec la mythologie grecque. Ce n'est

pas la jeune fille que nous connaissons, heureuse dans les bras de l'Amour tant qu'elle se résigne à ignorer le visage de son mystérieux amant, et punie de sa curiosité par l'abandon et le désespoir. C'est une vierge qui converse librement et familièrement avec toutes les puissances de la nature, qui s'entretient avec les vents, avec les eaux, avec les fleurs, avec les chênes, et qui analyse ses moindres sentimens, ses émotions les plus fugitives, avec une finesse, une subtilité dont un étudiant de Goettingue ou de Heidelberg serait fier à bon droit. Naïve parfois, elle est presque toujours trop savante; elle surveille, elle décompose sa pensée avec tant d'attention et d'adresse, que nous sommes sans inquiétude sur le sort qui l'attend. Une jeune fille qui voit si clairement ce qui se passe en elle-même n'a rien à redouter de l'avenir. Quant à l'intervention des puissances de la nature, quant au dialogue de Psyché avec les torrens et les fleurs, avec la mer et les forêts, je n'ai pas besoin de démontrer tout ce qu'il a de contraire à la mythologie grecque. Chacun comprend en effet que cette intervention des puissances de la nature ne s'accorde ni avec Homère, ni avec Hésiode, ni avec Théocrite. Les Grecs avaient divinisé toutes les passions; ils avaient même divinisé les puissances de la nature; mais les néréides et les naïades, les hamadryades et les faunes, n'avaient rien de commun avec les doctrines de Spinoza, et dans la *Psyché* de M. V. de Laprade le panthéisme éclate à chaque page. Après avoir écouté la voix des roseaux et des forêts, la voix des ruisseaux et de la mer, on ne prête plus qu'une attention distraite à la voix de Psyché. L'héroïne du poème n'a pas plus d'importance que les interlocuteurs invisibles et mystérieux avec qui elle s'entretient. Or je ne vois rien de pareil dans la mythologie grecque. Minerve, Junon et Vénus, Jupiter, Mars et Vulcain sont animés des mêmes passions que nous, et s'ils dirigent par leur volonté, s'ils troublent par leurs caprices, les phénomènes habituels de la nature, on ne les voit jamais s'entretenir avec les chênes ou les rochers, les fleurs ou les torrens. La doctrine de Spinoza, que je n'ai pas à discuter ici, n'a rien de poétique. L'expression la plus savante, les images les plus heureuses, ne sauraient lui prêter le charme de l'émotion. La parole une fois donnée à toutes les puissances de la nature, l'importance de l'homme s'amoindrit singulièrement, et l'homme une fois devenu l'égal des choses, il devient très difficile d'intéresser en racontant ses joies et ses douleurs. M. de Laprade ne paraît pas avoir pressenti ce danger. Dans son poème de *Psyché*, la nature tout entière est douée de facultés lyriques : elle soupire comme Tibulle, elle s'anime comme Pindare; elle raconte, elle prédit à la manière d'Homère et de Calchas. Et quand Psyché prend la parole, on refuse de la prendre pour une personne vivante, capable de joie et de souffrance. Les pensées charmantes ou graves,

les sentimens gracieux ou élevés que l'auteur a semés dans la première moitié de son poème, n'enlèvent rien à la vérité, à la justesse de ces remarques. Quand tout parle autour de l'homme, la parole humaine se perd dans la voix universelle. La jeune fille qui révèle ses pudiques émotions, ses inquiétudes naïves, se confond avec la brise qui agite le feuillage des chênes, avec le gazouillement du ruisseau sur son lit de sable, ce qui n'arriverait pas si la brise et le ruisseau n'avaient pas parlé.

Dans la seconde moitié du poème, je dois signaler un défaut d'une autre espèce : je ne me trouve plus en face de Spinoza, je me trouve en face de l'Évangile. Jupiter, assis sur son trône au sommet de l'Olympe, ressemble à Jéhovah, mais à Jéhovah attendri par les prières du Rédempteur. Les Grâces, qui intercèdent pour Psyché, sont nourries de la doctrine du Christ et partagent sa divine mansuétude. Par un singulier caprice, M. de Laprade voit dans les Grâces, que les Grecs appelaient *Charites*, l'expression, la personnification de la charité. Je ne crois pas que les hellénistes les plus complaisans consentent à lui donner raison. Abstraction faite de la différence profonde qui sépare la religion païenne de la religion chrétienne, je pense que la philologie ne saurait accepter une telle interprétation. Que les Grâces intercèdent en faveur de Psyché, belle et jeune comme elles, qu'elles demandent pardon pour sa curiosité, je le comprends; qu'elles supplient Jupiter au nom de la charité, qu'elles parlent sur l'Olympe comme Jésus-Christ à Nazareth, à Bethléem, je ne le comprends pas. Étant donné le sujet païen de *Psyché*, il faut absolument demeurer dans la donnée païenne. L'Évangile et la charité qu'il enseigne n'ont rien à voir dans le développement de cette fable ingénieuse. Dès que les Grâces, en plaidant la cause de la jeune fille séduite par Éros, dont les dieux et les déesses reconnaissent la toute-puissance, invoquent des sentimens inconnus à l'antiquité païenne, le lecteur, troublé, désorienté, se demande où se passe la scène, et ne sait plus s'il est en Grèce ou en Judée. Elles ont beau parler une langue aussi douce que le miel, marcher d'un pas harmonieux et cadencé comme les jeunes canéphores des Panathénées : la splendeur de leur regard, la souplesse et la pureté de leur corps, qui se laissent deviner sous les plis transparens du lin, le son mélodieux de la voix, ne suffisent pas à leur donner un caractère païen; je ne vois en elles que trois vierges chrétiennes égarées sur l'Olympe.

Le style de *Psyché* n'est pas non plus le style qu'appelait impérieusement le sujet. Tous les personnages se complaisent dans le développement de leur pensée, et trouvent pour la traduire des images abondantes et nombreuses. Or, quoique la Grèce fût éprise de la parole, ses plus grands poètes n'ont jamais été verbeux. Ho-

mère, Eschyle et Sophocle se contentent de quelques traits, et n'épuisent jamais le sentiment qu'ils veulent exprimer. Ils en accusent les contours par un petit nombre de lignes précises, et laissent au lecteur le soin d'achever par lui-même ce qu'ils ont indiqué. Si Euripide procède autrement, s'il insiste sur sa pensée, c'est qu'il appartient déjà, malgré son génie, à la décadence de la poésie grecque. Je voudrais dans le poème de *Psyché* plus de concision et de sobriété, non pas seulement parce que la concision et la sobriété me plaisent, mais encore et surtout parce que ces deux qualités si précieuses caractérisent la poésie grecque du bon temps. Dans un tel sujet, la sobriété du style était un mérite de première nécessité.

Dans le second recueil de M. de Laprade, publié trois ans après le poème de *Psyché*, il y a trois pièces qui méritent une attention spéciale et qui révèlent chez lui un progrès éclatant : *Alma parens*, *la Mort d'un chêne* et *les Adieux sur la montagne*. Chacune de ces trois pièces se recommande à l'admiration et à la sympathie de tous les esprits élevés par la gravité des pensées, par le choix des images, par la clarté constante du langage. Il est évident que l'auteur comprenait dès lors la nécessité de produire ses conceptions sous une forme plus précise. Je retrouve dans *Alma parens* les qualités que nous révélait déjà le poème de *Psyché*, mais la manière de l'auteur s'est agrandie. S'il n'abandonne pas complétement sa prédilection instinctive pour la doctrine de Spinoza, il en modère l'expression, et l'homme reprend toute l'importance qui lui appartient en face de la nature. De grandes pensées noblement, simplement exprimées, donnent aux trois pièces que j'ai citées un caractère d'originalité qu'on chercherait vainement dans le plus grand nombre des compositions contemporaines. *Alma parens* est un hymne à la solitude, mais un hymne sincère, dont toutes les strophes traduisent un sentiment vrai. Il n'y a pas une ligne qui ne respire la conviction et n'émeuve profondément le lecteur. Le poète s'enfuit loin des villes et gravit les cimes neigeuses des montagnes pour converser plus librement avec lui-même et sonder les plaies de son cœur. Il s'enivre d'abord de l'air pur et vivifiant des hautes cimes; puis bientôt, saisi d'une soudaine tristesse, il comprend le danger de la solitude absolue, il se rappelle la parole du prophète : *Væ soli*, et il s'efforce de sonder les misères de sa condition. La solitude, qui l'enivrait d'abord, qui exaltait son orgueil, lui apparaît dans toute sa nudité. Fouler d'un pied hardi la neige qu'aucun pied n'a foulée, mesurer d'un œil tranquille les abîmes ouverts dans les glaciers, c'est là une joie qui s'épuise bien vite. Pour jouir pleinement du spectacle de la nature, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Qu'il respire la senteur des prés, qu'il baigne ses regards dans l'ombre des forêts, ou qu'il s'endorme sur la mousse, il lui faut un cœur ami où s'épanche son émo-

tion. Voir et comprendre sans aimer ne saurait donner le bonheur. A cette vérité vieille comme le monde, M. de Laprade a prêté un accent nouveau. Après avoir lu et médité *Alma parens*, on peut encore chercher la solitude, mais on n'attend pas d'elle la guérison de la douleur morale; on comprend que l'affection est seule capable d'apaiser les troubles du cœur. Il y a donc dans cette pièce un double mérite, le mérite philosophique et le mérite poétique. C'est un conseil excellent, exprimé dans une langue harmonieuse. La sagesse, en passant par la bouche du poète, garde son autorité, mais la beauté du langage adoucit la leçon. Aussi je n'hésite pas à dire qu'*Alma parens* est une des meilleures pièces de notre poésie lyrique.

La Mort d'un chêne soutient dignement la comparaison avec *Alma parens*. Le poète, en voyant le géant de la forêt couché sur la mousse, se rappelle ses heures de rêverie, le gazouillement des nids amoureux, le bourdonnement des abeilles; il maudit la cognée qui a frappé le vieux chêne. Cette évocation du passé, éloquente et spontanée, fait de *la Mort d'un chêne* un deuil qui n'a rien de puéril. Le chêne couvrait de son ombre un arpent de terrain; les couples amoureux venaient s'asseoir à ses pieds et trouvaient sous ses branches touffues un asile assuré. Maintenant qu'il est tombé, c'en est fait de la solitude et du silence. La cognée sera-t-elle sans pitié pour les forêts? Le bruit des villes va-t-il tout envahir? Les oiseaux et les abeilles n'auront-ils plus d'abri? Inquiétude sincère, que la raison réussit à calmer. Si le vieux chêne est tombé, si les hôtes qu'il avait recueillis dans son ombre ont fui d'une aile agile aux premiers coups de la cognée, la nature n'est pas épuisée; elle enferme en son sein des germes féconds et sans nombre. Les générations nouvelles auront pour rêver, pour parler d'amour, des ombrages silencieux; des forêts nouvelles leur donneront abri. Un chêne tombe, un chêne grandit. Pourquoi l'avenir vaudrait-il moins que le passé?

Les Adieux sur la montagne n'offriraient qu'un sens assez mystérieux, si l'on négligeait d'en chercher l'explication dans la dédicace placée en tête du recueil. Je ne crois pas me tromper en disant que *les Adieux* ne sont qu'une traduction poétique de la dédicace. Heureux ceux qui inspirent, heureux ceux qui ressentent de telles amitiés! M. Barthélemy Tisseur, à qui M. de Laprade a dédié ce volume, avait été pour le poète un guide sûr et vénéré malgré sa jeunesse. Enlevé avant l'âge, il a laissé dans le cœur de ses amis un souvenir profond qui ne s'effacera pas. *Les Adieux sur la montagne* ont désormais consacré sa mémoire, car c'est à lui, je le crois du moins, que ces adieux s'adressent. Toute cette pièce est empreinte d'un sentiment religieux qui donne au bonheur goûté par les trois amis une sérénité singulière, à leur séparation quelque chose de pathétique. Ils ont vécu ensemble sous l'œil de Dieu quelques jours de paix, par-

lant du ciel et d'une vie meilleure au-delà du tombeau. L'heure venue de renoncer à ces doux entretiens, à ces tendres épanchemens de l'intelligence et du cœur, le poète comprend qu'il ne retrouvera peut-être jamais une telle joie, et quand il redescend vers la plaine, il salue d'un dernier regard le compagnon affectueux, le guide indulgent et sage qui lui a révélé les plus hautes vérités de la religion et de la philosophie.

Ce que j'ai dit de ces trois pièces suffit pour montrer à quel point j'estime le second recueil de M. de Laprade. A mes yeux, les *Odes et Poèmes* sont très supérieurs à *Psyché*. La pensée de l'auteur s'y épanouit librement; elle se présente tour à tour sous une forme sévère ou gracieuse, et les aspects variés qu'elle offre à notre intelligence nous charment sans jamais nous lasser. Qu'il me soit permis pourtant de regretter que M. de Laprade n'ait pas ordonné ses pensées avec plus de prévoyance. Dans *Alma parens*, dans *la Mort d'un chêne*, dans *les Adieux sur la montagne*, on trouverait sans peine plus d'une stance qui pourrait être impunément déplacée. L'intention de l'auteur, au lieu de s'éclairer d'une lumière de plus en plus abondante, semble parfois se voiler. Ce n'est pas que le langage manque de précision; mais si l'auteur conçoit puissamment, il lui arrive de négliger la composition, et l'expression la plus nette ne rachète pas toujours ce défaut. Sans vouloir imposer aux poètes une méthode rigoureuse, pareille à celle du géomètre, je crois pourtant que la prévoyance ne leur est pas inutile. La pensée la plus abondante, la conception la plus heureuse ne peuvent guère se passer de ce puissant auxiliaire.

Les *Poèmes évangéliques*, empreints d'une véritable grandeur, où respire une foi sincère, soulèvent à peu près le même genre d'objections que le poème de *Psyché* : l'auteur ne tient pas compte des temps. Dans le poème de *Psyché*, j'ai dû relever le mélange des idées païennes et des idées chrétiennes, et, pour parler plus nettement, la prédominance des idées chrétiennes sur les idées païennes. Dans les *Poèmes évangéliques*, je dois relever le mélange de la philosophie et de la religion. Dans *le Précurseur*, l'accent sincère de chaque page montre assez clairement que l'auteur croit aux enseignemens de l'église, qu'il ne révoque en doute aucune des affirmations dont se compose la foi catholique; mais s'il croit, il ne s'abstient pas d'interpréter sa croyance, et c'est là que commence le danger, dans le domaine de la poésie comme dans le domaine de l'orthodoxie. Aux lumières de l'église il ajoute les lumières de la philosophie. Après avoir raconté en se conformant à la tradition, il explique, il commente son récit avec le secours de la raison moderne. Je n'ai point à examiner jusqu'à quel point la foi catholique s'accommode de tels commentaires, je me déclare incompétent dans

une pareille matière. Quant à la question poétique, je puis la traiter en toute liberté. Or, si dans toutes les conceptions de l'art la raison a les mêmes droits que l'imagination, il n'est pas moins vrai qu'il faut tenir compte des temps : c'est ainsi qu'on arrive à la variété. Pour avoir négligé cette condition impérieuse, M. de Laprade est plus d'une fois tombé dans la monotonie. La splendeur de la mise en scène, la vérité des sentimens exprimés par les personnages du poème, ne suffisent pas à déterminer la date de l'action, car trop souvent le poète parle en son nom, et lorsqu'il intervient, le philosophe n'a guère moins d'importance que le croyant. Malgré le nom des acteurs, on oublie trop facilement que le drame raconté par M. de Laprade remonte aux premières années de la religion chrétienne. Si l'on prend la peine de relire l'Évangile après avoir lu *le Précurseur*, on s'aperçoit que la tradition évangélique s'est transformée dans la pensée de l'auteur. Que cette transformation se soit accomplie à son insu, je le crois volontiers; qu'il ait altéré le sens de l'Évangile avec la ferme conviction qu'il le respectait, je ne songe pas à le nier. Dans tous les cas, il est hors de doute que la mort de saint Jean-Baptiste n'a pas dans l'Évangile le sens que lui prête M. de Laprade. Les personnages de cette tragédie, tels du moins que nous les connaissons par la tradition, n'étaient pas si habiles à démêler leurs sentimens. Ni la victime ni le bourreau ne sondaient leur âme avec une si vive sagacité.

Ce n'est pas que je conseille aux poètes de s'effacer complétement derrière les personnages qu'ils mettent en scène : un tel conseil serait d'ailleurs inapplicable. Pour peu qu'ils aient conscience de leur force, il est impossible qu'ils renoncent à la montrer, mais leur intervention veut être déguisée discrètement. Qu'ils aillent au fond des choses, c'est une conséquence toute naturelle de leur puissance. Seulement, s'ils ont pour comprendre le passé l'avantage de la distance, ils ne doivent jamais oublier que les acteurs dont ils racontent les crimes ou les sacrifices obéissaient à des passions, à des convictions, et ne se connaissaient pas eux-mêmes comme la postérité les connaît. M. de Laprade, en écrivant *le Précurseur*, s'est placé trop souvent au point de vue de la postérité. Et ce que je dis du *Précurseur*, je puis le dire aussi justement de *la Samaritaine* et de *la Résurrection de Lazare*. Je ne m'étonne pas de voir une foi si vive, si ardente, alliée à une science si profonde. Je regrette seulement que l'auteur n'ait pas compris la nécessité de voiler une partie de sa science pour donner à sa foi plus de relief et d'évidence. Dans les sujets profanes, on a souvent reproché aux poètes de notre pays d'altérer la physionomie de l'histoire. Quoi qu'on ait attribué à cette accusation une importance exagérée, il en faut pourtant tenir compte.

Eh bien! dans un sujet qui relève de la foi, la couleur historique et locale n'a pas moins de valeur que dans un sujet profane. Ce qui manque aux poèmes évangéliques de M. de Laprade, ce n'est ni l'ampleur de la pensée, ni l'harmonie des périodes : c'est la naïveté. Or je crois que les traditions chrétiennes, transportées dans le domaine de la poésie, ne peuvent se passer de naïveté. Nous n'acceptons plus aujourd'hui l'arrêt prononcé au XVII[e] siècle; nous ne contestons plus à l'imagination le droit d'aborder les sujets chrétiens aussi librement, aussi hardiment que les sujets païens. Le passé tout entier appartient à l'imagination, comme à la mémoire, comme à la raison; le poète peut en disposer au même titre que l'historien et le philosophe. Nous sommes trop loin maintenant de la révocation de l'édit de Nantes pour partager les scrupules de Boileau; mais si nous croyons que la poésie peut sans impiété demander à la Genèse, à l'Évangile le thème de ses compositions, nous croyons aussi qu'elle doit se plier à l'esprit des temps, et ne pas prêter aux patriarches ou aux apôtres des pensées toutes modernes. Que les philosophes trouvent dans Moïse ou dans saint Matthieu le germe des vérités qu'ils enseignent, un tel fait ne justifie pas les poètes qui méconnaissent la couleur des temps. Il s'agit pour eux de ressusciter le passé, et non de le commenter. M. de Laprade, en nous racontant la fuite au désert de saint Jean-Baptiste, ses prédications et sa mort, ne s'en est pas tenu à la résurrection du passé. Volontairement ou involontairement, peu importe, il a substitué les sentimens qui l'animent, les pensées qui le guident, aux sentimens et aux pensées de ses personnages. Moins savant et plus naïf, il aurait gardé sa grandeur et charmé plus sûrement.

Il semble donc que M. de Laprade ne soit vraiment à l'aise que lorsqu'il n'a pas à tenir compte des temps. En effet, quoique son talent ait pris de bonne heure un essor très élevé, il n'a jamais trouvé pour la peinture d'une époque donnée des couleurs aussi vives, des images aussi bien assorties que pour la peinture de sa propre pensée. Habitué à sonder les profondeurs de son âme, malgré son ardent amour pour l'étude, dont la preuve se trouve à chaque page, il se complaît trop volontiers dans l'analyse de ses sentimens pour se plier aux exigences d'un thème choisi en dehors de lui-même. Ce que j'ai dit de son premier poème et de ses *Poèmes évangéliques* n'étonnera personne. Tous ceux qui ont lu avec attention *le Précurseur* et *Psyché* comprendront la justesse de mes remarques. Qu'on accepte avec soumission ou qu'on discute librement les traditions chrétiennes, qu'on admire ou qu'on dédaigne les fables du polythéisme, pour peu qu'on les possède, il est impossible de méconnaître l'infidélité historique de M. de Laprade. Sa pensée, qui

embrasse sans effort tous les temps et tous les lieux, accepte difficilement pour limite un temps ou un lieu déterminé. Ce reproche n'enlève rien à la valeur intellectuelle des *Poèmes évangéliques* et de *Psyché*. Il y a dans ces deux livres de grandes pensées exprimées dans un beau langage, qui ont obtenu, qui garderont, je l'espère, la sympathie et les suffrages des amis de la poésie; mais puisque M. de Laprade n'a jamais mendié la faveur publique, puisqu'il n'a jamais sacrifié à la mode, estimer sans indulgence tout ce qu'il a écrit jusqu'ici est la seule manière de lui prouver l'état que nous faisons de lui. Eh bien! à parler franchement, les *Odes et Poèmes*, qui ne relèvent pas de l'histoire, valent mieux que *Psyché*, que les *Poèmes évangéliques*. S'il y a dans ces trois livres la même élévation, la même sincérité, nous devons tenir compte de la nature des sujets, et dès que la question littéraire est posée dans ces termes, nous ne pouvons les comprendre dans une égale approbation. Se peindre soi-même, étudier d'un œil vigilant les secrets de son cœur, épier ses aspirations et ses défaillances est sans doute une tâche glorieuse, et celui qui l'accomplit dignement prend un rang élevé dans la poésie lyrique; mais dès qu'il veut sortir de lui-même et peindre le passé, il faut absolument qu'il se résigne à s'oublier. S'il persiste à se mettre partout, s'il prête aux personnages païens ou chrétiens des pensées et des passions qu'ils ont toujours ignorées, il dénature la mission qu'il s'est donnée, il s'éloigne du but marqué par lui-même, et l'éclat de son talent ne saurait justifier sa méprise. Qu'il soit éloquent, nous applaudirons à son éloquence; qu'il émeuve, nous rendrons justice à la puissance morale de sa parole; mais nous gardons le droit de lui dire qu'il s'est trompé, qu'il a méconnu le vrai caractère de ses personnages.

La question placée sur ce terrain devient très délicate. S'il est facile en effet de déterminer la date des événemens, il n'est pas aussi facile de déterminer la date des sentimens et des pensées, et cependant, pour ceux qui ont pris la peine d'étudier l'histoire avec soin, cette dernière chronologie n'est pas moins évidente que la première. Ainsi la mélancolie était complétement inconnue à l'antiquité païenne. Un Grec du bon temps, un Grec du temps de Phidias et de Périclès aurait grand'peine à comprendre les poèmes de Byron; il aurait beau lire et relire ces pages admirables où les âmes élevées de nos jours trouvent l'image de leurs pensées, il s'étonnerait de cette plainte désespérée, des angoisses de cet ennui, comme un médecin en présence d'une maladie inconnue. Avant l'établissement de la loi chrétienne, avant le règne de l'Évangile, l'humanité connaissait la tristesse, car la tristesse est aussi vieille que le monde; mais elle ignorait la mélancolie. Il fallait que les apôtres eussent prêché le mépris de la chair et l'espérance d'une vie meilleure pour que l'humanité

entreprît d'imposer silence aux passions, et qu'elle comprît le néant des félicités enviées jusque-là. S'il y a dans les poètes païens quelque trace d'un sentiment pareil, c'est une trace à peine marquée, une trace sans profondeur, qui n'infirme pas la justesse de ma pensée. Aussi, quand je vois Psyché dans le premier poème de M. de Laprade mélancolique et rêveuse comme Ophélie, comme Desdémone, je suis obligé de déclarer que l'auteur eût agi plus sagement en n'abordant pas l'antiquité païenne, puisqu'il ne consentait pas à se dépouiller de ses sentimens personnels. Pareillement, quand je vois le précurseur, celui qui a baptisé le Christ, s'enfuir au désert, non pas seulement pour se dérober à la corruption des villes, pour méditer sur les présages qui annoncent le renouvellement moral de l'humanité, mais pour s'abreuver de sa tristesse, pour savourer son dégoût de la vie, pour s'enivrer de sa mélancolie, je m'étonne à bon droit de cette nouvelle méprise, car ce sentiment nouveau, inconnu à l'antiquité païenne, n'a pas précédé, mais suivi l'établissement de la loi chrétienne, et j'ai le droit de dire que dans le poème de M. de Laprade saint Jean-Baptiste n'est pas plus vrai que Psyché. Parfois attendrissant, parfois digne d'admiration, passionné pour la doctrine qu'il a embrassée, plein de mépris pour le vice, d'éloquence contre l'incrédulité, il laisse trop souvent échapper des pensées que nous comprenons sans peine, et que son temps n'aurait pas comprises. Il n'appartient donc pas aux premières années de la religion chrétienne. J'ai tout lieu de croire que M. de Laprade connaît l'histoire de ces premières années, et qu'il eût facilement trouvé dans sa mémoire les traits caractéristiques dont il avait besoin pour marquer la date de ce personnage; mais absorbé dans la contemplation de ses pensées personnelles, en essayant de se mettre à la place de saint Jean, il n'a réussi qu'à transformer saint Jean en un chrétien moderne, croyant et savant tout à la fois, qui rattache le développement de la foi au développement général de l'humanité.

Le dernier recueil de M. V. de Laprade, publié récemment, nous montre son talent, je ne dirai pas sous un aspect nouveau, mais plus largement développé. Sa pensée a plus d'ampleur, et les images, mieux choisies, lui donnent plus de relief et d'évidence. Cependant, avant d'entamer l'examen de ce dernier recueil, je crois devoir soumettre à l'auteur une observation préliminaire. Il appelle ses poésies nouvelles du nom de *Symphonies;* or il n'ignore pas, il ne peut pas ignorer que ce nom ne convient qu'aux morceaux concertans, et la parole humaine, soumise au rhythme et à la rime, de quelque façon qu'elle soit maniée, ne peut avoir la prétention de lutter avec les cent voix de l'orchestre. Le titre de ce dernier volume a donc le tort très grave d'éveiller une espérance qui ne doit pas se réaliser. En général il est toujours fâcheux de chercher dans un art déterminé, dont

les moyens sont connus et limités, des effets qui n'appartiennent qu'à une autre forme de l'imagination. Ainsi je n'approuve pas les poètes qui essaient de reproduire les lignes de la statuaire ou les couleurs de la peinture. Dans le premier cas, ils arrivent presque toujours à l'immobilité, dans le second au chatoiement. Sans qu'il soit besoin de désigner personne, le lecteur comprendra à quels poètes je fais allusion. Nous avons de nos jours toute une école vénitienne qui manie la parole au lieu de manier le pinceau. L'école sculpturale n'est pas aussi nombreuse; cependant il ne serait pas difficile de noter dans la littérature contemporaine plus d'une page où la forme est exprimée pour l'amour seul de la forme, et qui par cela même relève de la statuaire. Est-il plus sage, est-il plus prudent pour la poésie de vouloir lutter avec la musique? Je ne le pense pas. Tenter d'imiter dans une série de strophes le développement mélodique d'un motif, offre plus d'un danger. Le moindre malheur qui puisse advenir est de tomber dans la puérilité. La parole humaine demande des pensées plus précises que le violon ou le hautbois, et si l'on veut réduire la poésie au plaisir de l'oreille, on risque fort d'assembler des mots sonores sur des pensées à peu près nulles. Quant au développement symphonique d'un thème, quel qu'il soit, il faut encore moins y songer; avec les ressources dont la poésie dispose, une telle pensée ne peut pas même recevoir un commencement d'exécution. Dès les premières mesures, c'est-à-dire dès les premiers vers, la volonté du poète est réduite à néant. La musique emploie simultanément cinquante voix, cent voix; le poète n'a qu'une voix. Inégal au musicien s'il essaie de s'en tenir à la mélodie, il ne peut aborder la symphonie.

Insister sur une vérité si élémentaire serait un pur enfantillage, et si j'ai pris la peine de la rappeler, quoiqu'elle se présente naturellement à tous les esprits, c'est que le titre choisi par M. de Laprade, quoique inexact, exprime pourtant d'une manière détournée l'intention qu'il a voulu réaliser. La voix humaine ne suffit pas à l'expression de sa pensée, et pour dire tout ce qu'il éprouve, pour traduire les sentimens joyeux ou douloureux dont son âme est assaillie, il associe à la voix humaine toutes les voix de la nature, c'est-à-dire qu'il nous ramène à la colère du torrent, à la rêverie du ruisseau, au mugissement de la forêt. Je n'approuve pas l'emploi de cette méthode dans le poème de *Psyché*, et quoiqu'elle présente moins d'inconvéniens dans l'expression d'une pensée toute personnelle, qui n'est limitée ni par le temps ni par le lieu, elle soulève encore de nombreuses objections. De tout temps les poètes ont interprété tous les bruits qui frappent l'oreille humaine, depuis le chuchottement des feuilles agitées par la brise jusqu'aux menaces des flots et du tonnerre. Je ne reprocherais donc pas à M. de Laprade d'avoir suivi l'exemple de ses devanciers. Qu'il prétende deviner le sens mystérieux de tous ces

bruits, c'est son droit, et j'aurais mauvaise grâce à le chicaner sur une telle prétention; mais qu'il prête la parole au chêne et au roseau, à l'herbe et à la fleur, à l'avalanche et au glacier, c'est une prétention bien autrement hardie. Qu'il en fasse de vrais personnages, animés de nos passions, éclairés de nos pensées, affligés de nos douleurs, consolés par nos espérances, je ne crois pas que la poésie ait grand' chose à gagner dans cette transformation. Si le cadre où l'homme est placé, si le pré qu'il foule aux pieds, si la forêt qui l'abrite de son ombre, se mettent à parler comme lui, si le vent et la rosée deviennent sa pensée, s'entretiennent avec lui comme un ami qui aurait reçu ses confidences, le lecteur démêle à grand'peine l'intention du poète. Ou je m'abuse étrangement, ou cette méthode ne pourra jamais s'acclimater parmi nous. Il y a quelques années, M. Quinet avait essayé de l'appliquer, et quels que soient les mérites qui recommandent son *Ahasvérus*, malgré les pensées élevées, les sentimens vrais qu'il a prodigués, toutes les fois que les cathédrales prenaient la parole, le lecteur le plus bienveillant se frottait les yeux comme pour s'assurer s'il n'était pas dupe d'un songe. Je crains bien que pareille chose n'arrive à M. de Laprade. Il possède, comme M. Quinet, des facultés éminentes, une grande richesse d'imagination; il aime la justice d'un amour sincère et profond, il plaide avec éloquence la cause du malheur; il connaît et il sait peindre les maladies morales de notre temps. C'est plus qu'il n'en faut pour exciter de vives sympathies; mais je crois que sa voix serait plus puissante, qu'il exercerait sur les penseurs et sur la foule une action plus constante et plus sûre, s'il se contentait de parler en son nom et ne forçait pas la nature à parler après lui. Qu'il se laisse attendrir par les plaintes du rossignol, qu'il rêve au murmure du ruisseau, qu'il écoute avec épouvante l'orage qui soulève les vagues de l'Océan, rien de plus légitime; que toutes ces voix soulèvent dans son cœur un écho harmonieux, que la joie ou la douleur s'échappent de ses lèvres en strophes sereines ou effrayées, jusque-là le goût n'a pas à se plaindre. Que le poète, au lieu de s'en tenir à cette libre interprétation, donne la parole aux choses : non-seulement le goût s'en étonne, mais l'émotion s'affaiblit. En cherchant la précision, le poète perd la trace de la vérité.

La première pièce du recueil, la *Symphonie des Saisons*, justifie pleinement les idées que je viens de développer. Le poète en effet, au lieu de s'en tenir aux différens aspects de la nature pendant le cours de l'année, prête une voix à toute chose. L'homme n'est plus seul à sentir l'épanouissement du printemps, la chaleur de l'été, la monotonie de l'automne, la tristesse de l'hiver. Les plantes, les oiseaux s'associent à ses pensées, les fleurs se réjouissent ou se lamentent avec lui; et comme il cherche constamment dans le spec-

tacle du monde extérieur un sens moral net et défini, il mêle aux saisons de l'année les saisons de la vie humaine, ou plutôt il essaie de trouver dans les premières l'image de la jeunesse, de la maturité, de la décrépitude. Cette manière d'envisager la nature ne manque certainement pas de grandeur, et je dois reconnaître que M. de Laprade a rencontré plus d'une fois pour la peinture de sa pensée des couleurs tantôt délicates, tantôt éclatantes, qui révèlent chez lui une connaissance profonde de son art. Cependant j'aurais aimé à le voir concentrer son attention sur un plus petit nombre d'objets. Il touche à trop de choses, et ne s'y arrête pas assez longtemps. Pour exprimer les joies et les douleurs de l'amour, il a choisi une jeune fille, qu'il baptise d'un nom biblique. Adah se prend de passion pour un bel étranger, et rêve dans ses bras un bonheur qui ne doit jamais finir. Les premières espérances de ce cœur virginal sont racontées avec une naïveté charmante. Il serait difficile d'imaginer un choix d'expressions plus élégantes et plus vraies. Adah veut tout quitter pour suivre l'étranger dont le regard l'a éblouie. Elle ne redoute ni l'abandon ni le désenchantement. Près de lui, la nature entière s'éclaire et s'embellit; loin de lui, la nature n'a plus de fraîcheur ni d'ombrages, le soleil est sans chaleur et sans éclat. Toute cette peinture de l'amour naissant est traitée avec une rare habileté. Pour parler ainsi, il faut avoir connu soi-même la plus douce des passions. Quand vient l'heure du désenchantement, M. de Laprade ne se montre pas moins vrai, moins touchant. Nous assistons à la fuite des espérances qui remplissaient le cœur de la jeune fille. L'ennui, le pâle ennui s'est assis entre les deux amans. Leurs baisers n'ont plus de chaleur, leurs étreintes n'ont plus de force. Ils parlent encore de leur bonheur comme s'ils pouvaient le rappeler en le célébrant, mais leur bonheur est anéanti sans retour. Le regard de l'étranger a perdu sa splendeur, le cœur d'Adah a perdu sa confiance. Adieu pour jamais aux entretiens enivrés, aux divines extases, à l'oubli du monde entier! Les deux amans se connaissent trop bien pour continuer ensemble un voyage dont les premières journées n'avaient pas une heure de langueur et d'abattement. La solitude et le désespoir ont pris la place du bonheur. Toutes les joies du passé se sont évanouies. En proie à l'amertume de ses souvenirs, Adah comprend trop tard que ses espérances dépassaient la réalité, qu'elle avait rêvé le ciel sur la terre, que le bonheur sans limites, l'amour sans larmes et sans regrets n'appartiennent pas aux vivans : elle se résigne et se console en Dieu, et sa résignation n'est pas moins éloquente que son désespoir.

La destinée de cette jeune fille, retracée avec tant de vérité, suffit pour concilier au poète la sympathie du lecteur. Je regrette pourtant que l'étranger qui a fait sa joie et sa douleur ne soit pas mis

en scène. L'échange des aveux, le premier enivrement d'une mutuelle possession, les heures désenchantées après les heures ardentes, la satiété après l'extase, offraient à M. de Laprade l'occasion de montrer sous une forme dramatique et vivante tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a senti. Quoiqu'Adah nous intéresse et nous émeuve, l'émotion serait encore plus puissante et plus profonde, si nous avions devant nous l'homme qui a cueilli sa virginité, qui l'a dominée du feu de son regard, qu'elle a aimé d'un amour infini, et qui pour salaire ne lui laisse que des regrets.

Quand Adah se tait, c'est la nature qui parle de sa jeunesse, de sa beauté, de sa splendeur joyeuse, de sa mystérieuse tristesse. Malgré la grâce et la grandeur qui recommandent tour à tour les pages où la voix humaine est remplacée par le chant des oiseaux ou la plainte des chênes dépouillés, je préfère la partie purement humaine, car c'est la seule qui présente à l'intelligence une suite de pensées facile à saisir. Je sais bien que pour peindre les saisons il faut faire appel à tous les bruits, à toutes les couleurs qui expriment la vie des plantes; mais la parole donnée aux fleurs et aux forêts ne me semble pas une heureuse invention. Ainsi, tout en admirant la *Symphonie des Saisons*, où se révèle un talent plein de grandeur et de délicatesse, je crois que l'auteur n'a pas réalisé sa pensée. Il voulait nous montrer les aspects variés de la nature, il n'a réussi qu'à nous montrer la jeunesse, la maturité, la vieillesse du cœur. En prêtant à la rose, au rossignol, les espérances et les regrets de l'âme humaine, il n'a pas agrandi son sujet, il l'a transformé, si bien que nous avons peine à le suivre. Le printemps et l'été, l'automne et l'hiver, ne sont plus pour nous des sources d'émotions, mais des personnages qui expriment pour leur compte, en leur nom, les sentimens de notre cœur. Au milieu de ces voix, que devient le rôle humain? Se réjouir ou s'attrister en face de la nature semble désormais inutile. Les oiseaux et les fleurs se chargent de traduire nos pensées. L'éclat de leur plumage ou de leur corolle n'est plus pour nous un sujet de rêverie, puisqu'ils rêvent comme nous. Je ne voudrais pas me montrer trop sévère, et pourtant je suis forcé de dire que M. de Laprade, dans les chants ingénieux qu'il prête à la rose, au rossignol, n'a pas toujours évité la puérilité. Pouvait-il se dérober à ce danger? N'était-il pas condamné fatalement à commettre la faute que je signale? C'est une question délicate dont la solution embarrasserait l'esprit le plus pénétrant. Ce qui demeure évident pour moi, c'est que le poète eût agi plus sagement en traitant la donnée qu'il avait choisie, — la peinture des saisons, — selon la méthode consacrée par les maîtres de l'antiquité, par les maîtres modernes, c'est-à-dire en ne donnant pas aux choses un rôle aussi important que le rôle humain. Qu'il cherche dans le spectacle de la

nature un sens moral, un sens divin, c'est son droit; mais n'a-t-il pas dépassé le but dans la *Symphonie des Saisons?* Mettre la pensée partout, la pensée qui émane de Dieu, n'est-ce pas porter atteinte à la dignité de la pensée? Et pourtant M. de Laprade voulait agrandir l'homme, qu'il amoindrit.

La *Symphonie du Torrent* ne soulève pas les mêmes objections que la *Symphonie des Saisons*, quoique les choses y prennent parfois la parole. Tout l'intérêt de cette composition se résume en effet dans le dialogue du pâtre et du poète. C'est, à mon avis, une des meilleures du recueil. Les sentimens exprimés par les deux interlocuteurs sont pleins de vérité, et représentent fidèlement la vie des villes et la vie des montagnes; mais si j'accorde aux sentimens pris en eux-mêmes des éloges sans réserve, je ne saurais témoigner la même approbation aux paroles dont l'auteur s'est servi. Le poète parle sa langue, et le pâtre ne parle pas la sienne. Or, pour donner à cette composition le mouvement et la variété que le lecteur avait le droit d'attendre, il fallait évidemment prêter au pâtre et au poète deux langages différens. Que le poète peigne son ennui, son dégoût, son découragement sous des couleurs sombres, je ne m'en étonne pas, car pour lui l'art de la parole se confond avec la pensée même : il habite familièrement la région des images; mais quand le pâtre parle de sa confiance en Dieu, de ses espérances permanentes, de la paix qui habite sa chaumière, de ses promenades joyeuses dans la rosée, de son extase en face du soleil levant, il ne peut pas, il ne doit pas employer les mêmes expressions que le poète. S'il possède comme lui tous les artifices de l'éloquence, s'il manie les tropes avec la même habileté, il excite en nous une défiance légitime. Le pâtre que nous écoutons n'est plus pour nous qu'un philosophe caché sous un vêtement rustique. Il déduit trop bien sa pensée et la révèle sous une forme trop séduisante pour que nous consentions à voir en lui le sage instruit par la solitude et la simplicité, le sage formé par le spectacle de la nature, qui n'a jamais ouvert un livre écrit de main humaine, qui n'a jamais épelé d'autre parole que celle de Dieu écrite dans la splendeur ou la tristesse des saisons, dans la joie du bien, dans le remords du mal, dans la paix ou le trouble de la conscience. Le pâtre de M. de Laprade est trop savant pour remplir son rôle. De strophe en strophe, sa pensée dépouille sa simplicité primitive; après avoir dit ce qu'il sent, ce qu'il espère, dans une langue rude et familière, que ses compagnons peuvent comprendre, il se laisse aller aux ruses les plus délicates de l'éloquence; il se transforme et oublie l'accent des montagnes. Il parle comme un homme instruit par les leçons de l'école. Aussi ne m'étonné-je pas que le poète ne se rende point aux premières remontrances du pâtre. L'excellence, la pureté des sentimens exprimés par son interlocuteur sont un remède impuissant à

guérir son ennui; il retrouve dans le conseiller que lui offre la solitude le souvenir des livres qu'il a quittés. Le même enseignement traduit dans un autre langage ranimerait son cœur désolé, rendrait à son esprit la vigueur des premières années, à sa volonté le ressort brisé par l'inactive rêverie; mais la voix qu'il entend n'est pas celle d'un pâtre. Il résiste, il se défend, il glorifie son découragement et son ennui parce qu'il reconnaît dans son interlocuteur un adversaire expérimenté, qui parle trop bien pour ne pas se laisser prendre lui-même au charme de sa parole. L'habileté se déploie aux dépens de la force. La sagesse parée de toutes les pompes du langage trouve le cœur rebelle; la sagesse rustique y porterait la persuasion. La distinction que j'établis est-elle facile à saisir? Lors même qu'elle se concevrait sans peine, ne serait-il pas malaisé d'en tenir compte dans la pratique de la poésie? Tous ceux qui connaissent les œuvres les plus pures de l'imagination humaine, depuis la Grèce jusqu'à l'Écosse, depuis Homère jusqu'à Burns, savent que ni l'aveugle mendiant né sur les bords du Mélès, ni le berger calédonien n'ont méconnu la distinction que j'établis. Ils trouvent pour l'homme des villes et pour l'homme des champs des accens particuliers. M. de Laprade, dans la *Symphonie du Torrent,* oublie le caractère des personnages qu'il a chargés de traduire sa pensée. A peine sont-ils entrés en scène, qu'ils argumentent comme deux champions altérés de gloire et d'applaudissemens. Ils parlent à merveille, et la splendeur de leur langage, les couleurs variées dont ils revêtent leurs émotions, feraient envie aux plus habiles. Si je pouvais oublier que j'ai devant moi un pâtre et un poète, que je n'écoute pas deux hommes élevés dans le savoir et la corruption des villes, je battrais des mains; si je tiens au contraire compte du caractère attribué aux personnages, je suis obligé de remarquer qu'un des deux au moins ne demeure pas fidèle à la condition que l'auteur lui attribue.

Envers un écrivain d'un talent aussi distingué, je ne crains pas de me montrer sévère. Quand on a touché depuis longtemps les cimes les plus hautes de la pensée, on doit accueillir sans dépit, sans étonnement, les reproches qui s'adressent à la forme. A ne considérer que la substance première de la conception, j'approuve et j'admire la *Symphonie du Torrent.* Le découragement du savant inutile à lui-même, inutile aux compagnons de son mystérieux pèlerinage, opposé à la sérénité du pâtre confiant et résigné, offre à coup sûr un riche thème de poésie. Je regrette seulement que M. de Laprade ne l'ait pas développé avec plus de variété, qu'il ait prêté aux deux interlocuteurs une langue qui ne convient qu'à l'un des deux. Tout ce qu'ils devaient dire, ils le disent; tout ce qu'ils devaient sentir, ils le sentent. Ce qui manque à l'effet poétique de la composition, c'est la diversité des accens. Après avoir lu une première fois la *Symphonie*

du Torrent, pour peu qu'on prenne la peine de la relire, il me semble difficile de ne pas s'associer à ma pensée. L'identité de langage frappe les esprits les moins exercés, et j'aime à croire que M. de Laprade n'a pas commis volontairement la faute que je signale. Tout entier à l'expression de sa pensée, il a négligé à son insu le dessin des personnages, qui ne pouvait se compléter que par la diversité des accens.

Dans la *Symphonie des Morts*, la tristesse de la nature répète comme un écho fidèle la tristesse du poète. C'est une femme qui est chargée de traduire la pensée de l'auteur. Nous sommes en novembre, et l'hiver a déjà glacé l'atmosphère. Le promeneur solitaire qui veut encore revoir les allées témoins de ses jeunes espérances ne foule aux pieds que des feuilles mortes. La nature entière est en deuil. C'est la fête des morts, et l'église entonne ses prières pour obtenir de la clémence divine le repos de leurs âmes. M. de Laprade, malgré la foi qui l'anime, n'a pas insisté sur le côté religieux du sujet. Édith en face de la neige et de la brume, seule avec ses souvenirs, parle des amis qui ne sont plus, des affections brisées par la mort, de l'aïeul assis au foyer, bénissant d'une main défaillante le fils qu'il ne verra pas grandir, et le désespoir domine son cœur presque entier. Si elle ne se laisse pas emporter jusqu'au doute moqueur, jusqu'à l'impiété, jusqu'au blasphème, les paroles qui s'échappent de ses lèvres sont empreintes pourtant d'une sinistre amertume. Elle pense à haute voix et se raconte à elle-même toutes les espérances qui ont bercé sa jeunesse. Maintenant la mort a fait la solitude autour d'elle; tout ce qu'elle aimait, tout ce qui lui donnait courage s'est évanoui comme une ombre. Elle jette sur le passé un regard morne et désolé, car l'avenir n'éveille pas dans son cœur de nouvelles espérances. Il règne dans toute cette composition un accent de sincérité que j'ai rencontré rarement dans les œuvres du même genre. Les vers que nous lisons aujourd'hui se rapportent sans doute à des souvenirs personnels, et l'auteur n'a fait que poétiser ses impressions. Le bruit des feuilles sèches, le craquement des branches couvertes de givre, la brume épaisse qui envahit la plaine, tout est retracé avec une fidélité qui n'appartient pas à la pure fantaisie. Il y a dans ces pages un accent de douleur que l'imagination la plus habile n'inventera jamais. Les artifices de la parole n'ont rien à démêler avec les strophes de cette symphonie funèbre. Ce que le poète exprime simplement, avec une grandeur austère, sans vains ornemens, il l'a senti. Édith, qui lui sert d'interprète, ne parle pas comme une femme qui n'a connu d'autre enseignement que la souffrance, mais comme un cœur préparé à toutes les épreuves par la solitude et la réflexion. Ce cœur qui déborde et qui associe sa plainte à la plainte universelle de la nature a presque autant de colère que

d'abattement; aussi je pense qu'Édith n'est pas un personnage librement créé, mais un écho. Après avoir lu la *Symphonie des Morts*, on peut se demander si ces pages poignantes appartiennent bien à l'auteur des *Poèmes évangéliques*, si l'intelligence qui a choisi pour thème de ses prédications les travaux et la mort du *précurseur* est bien la même à qui nous devons ce tableau désolé de la nature en novembre. Cependant, au milieu des images funèbres accumulées à profusion par M. de Laprade, il est facile de distinguer plus d'une image dont le sens est tout différent. Il comprend et il exprime avec une impitoyable fidélité tous les murmures mystérieux, tous les sifflemens sinistres qui semblent railler l'espérance et dire à la veuve, à la femme délaissée, à l'amant trahi : Ne comptez pas sur l'avenir! car l'avenir sera pareil au passé, s'il n'est pire encore.

Mais une idée consolante se laisse entrevoir dans cette morne élégie. L'aïeul assis au foyer solitaire, malgré les rudes coups qu'il a reçus, malgré la mort qui lui a ravi ceux qui devaient lui fermer les yeux, ne doute pas de la sagesse divine. Il accepte sans colère les conseils qu'il ne lui est pas donné de sonder. Il représente avec une majesté sereine la religion de la famille. Cette figure de l'aïeul suffit pour réconcilier la symphonie funèbre avec les *Poèmes évangéliques*. Je ne reprocherai pas à M. de Laprade d'avoir donné à Édith trop de sagacité, ou tout au moins trop de subtilité. Je ne lui demanderai pas pourquoi elle parle d'elle-même et de ses blessures avec tant de précision. Dès les premières strophes en effet il est facile de deviner qu'Édith parle pour le compte du poète. Parmi les plaintes qu'elle profère, j'en sais plus d'une qu'une femme ne saurait trouver malgré tous les enseignemens de la douleur, et pourtant je ne songe pas à blâmer le désaccord du personnage et de l'accent que le poète lui a prêté, car pour saisir ce désaccord il faut soumettre les paroles d'Édith à l'examen le plus attentif; elle n'a pas de condition déterminée, et le lecteur accepte sans étonnement comme une douleur de femme la douleur qu'elle traduit en strophes éloquentes. Insister sur la nuance que j'indique serait substituer à l'amour de la vérité une passion puérile pour l'exactitude littérale.

Quant à la partie technique, la *Symphonie des Morts* n'est pas à l'abri de tout reproche. L'auteur fait un usage trop fréquent des rimes plates, et paraît méconnaître l'importance des rimes croisées dans la forme lyrique, si bien que sa pensée, lors même qu'elle est grande et revêtue d'images bien choisies, prend parfois un aspect prosaïque. Pour avoir négligé de charmer l'oreille par des sons alternés, il lui arrive d'allanguir l'expression du sentiment qu'il veut rendre. Si M. de Laprade prend la peine d'y réfléchir, il ne commettra plus cette faute. Les rimes plates ne conviennent qu'à l'alexandrin, encore faut-il y renoncer dès que l'alexandrin se par-

tage en stances. Dans la strophe composée de vers octosyllabiques ou heptasyllabiques, la rime plate ne peut être acceptée. Cette remarque technique n'est pas aussi futile qu'on pourrait le croire. Puisqu'il s'agit pour le poète d'arriver au cœur en charmant l'oreille, tout ce qui aide au succès de son entreprise mérite de sa part une sérieuse attention. L'arrangement des mots n'est pas la poésie : toutes les fois qu'on s'est mépris à cet égard, la poésie est devenue un jeu d'enfant; mais c'est pour le poète le plus heureusement inspiré un auxiliaire puissant comme pour le peintre le choix des couleurs. Négliger le choix des rimes, les prendre comme elles viennent, traiter avec dédain le rapprochement ou l'éloignement des sons qui se ressemblent, est une imprudence dont le poète ne tarde pas à se repentir. Ainsi, dans la *Symphonie des Morts*, plus d'une page n'obtient pas la sympathie qu'elle mérite, parce que l'auteur n'a pas songé à charmer l'oreille. Il suffirait de changer la condition musicale de sa pensée pour en doubler non pas la valeur intellectuelle, mais la valeur poétique. Il y a dans la *Symphonie des Morts* tout ce qu'il faut pour émouvoir, pour évoquer de touchans souvenirs : la forme seule n'est pas traitée avec un soin assez scrupuleux.

De toutes les symphonies poétiques de M. de Laprade, celle qui respire le plus ardent amour de la solitude est certainement la *Symphonie alpestre*. C'est là, je crois, qu'il faut chercher la pensée intime de l'auteur. Il savoure avec une indicible joie l'air pur des montagnes, et songe avec un orgueil sauvage que personne encore n'a gravi les cimes d'où il découvre les collines et les vallées habitées par la race humaine. Si l'on acceptait dans leur sens littéral tous les sentimens exprimés dans cette symphonie, si l'on ne faisait pas la part de l'exaltation particulière à certains momens de la tristesse, tous les esprits élevés s'empresseraient de déserter les villes, car M. de Laprade ne voit dans les villes que souillure et corruption. Heureusement cette prédication en faveur de la solitude trouvera plus d'une oreille incrédule. Si elle se popularisait, le développement de la civilisation s'arrêterait dès demain. Abstraction faite de cette réserve morale, je reconnais dans la *Symphonie alpestre* un accent de sincérité qui ne permet pas le sourire. Si je n'accepte pas les chamois comme les compagnons les plus aimables de la création, je suis disposé à croire que leur société n'est pas sans charme, pourvu qu'on n'en abuse pas. Si la vie tout entière ne doit pas se dépenser dans la solitude, il n'est pas mauvais pourtant que l'homme demeure seul avec sa pensée pendant quelques jours, parfois même pendant quelques semaines, qu'il se retrempe et se rajeunisse dans le spectacle des montagnes, dans l'atmosphère des glaciers. Quand il a vécu de cette vie active, quand il a pu s'interroger, quand, à l'abri de toute distraction mondaine, il s'est plongé à loisir dans la

contemplation de lui-même, il revient dans l'enceinte des villes meilleur et plus affermi dans la notion du juste et de l'injuste. Il a pour le droit plus de respect, pour la perversité, pour l'avilissement moral plus de mépris et de haine. Aussi je ne pense pas à proscrire l'usage de la solitude. Le séjour des montagnes et des glaciers donne aux âmes élevées, aux âmes que l'étude a préparées à l'intelligence de la nature, au sentiment de la volonté divine, des joies exquises que l'enceinte des villes leur refusera toujours. Qu'elles s'abreuvent donc à cette coupe enivrante! celui qui les raillerait s'accuserait lui-même d'infirmité; mais qu'elles ne prennent pas la solitude pour le but de la vie, qu'elles ne proclament pas la perversité comme le fruit unique de la civilisation. Que, dans le champ moissonné par les passions humaines qui s'appelle l'histoire, l'ivraie se mêle au bon grain, que souvent elle appauvrisse les épis qui promettaient la plus abondante richesse, je le reconnais volontiers. Pour le nier, il faudrait avoir les yeux couverts d'un triple bandeau. Est-ce une raison légitime pour déserter la cause de la civilisation, pour abandonner à l'inaction, à la stérilité le sillon creusé par nos pères, pour nous croiser les bras ou nous endormir dans l'immobilité des sphinx?

M. de Laprade n'est sans doute pas de cet avis, et cependant sa *Symphonie alpestre*, si on le prenait au mot, mènerait droit au mépris de toute activité intellectuelle. Il parle, il est vrai, de la nature et de Dieu en termes magnifiques, il abaisse l'ambition humaine devant les conseils de la Providence; mais il ne laisse vraiment subsister comme légitime que l'activité musculaire. Suivre la trace des chamois, gravir les cimes qu'ils ont gravies, serait désormais la seule gloire que l'homme dût se proposer. Franchir d'un bond vigoureux les abîmes que l'œil n'a pas sondés serait sa plus noble ambition. Les affections dévouées, les méditations fécondes, les volontés persévérantes, tous les mouvemens généreux dont se compose la vie des nations seraient bientôt réduits à néant. Si toutes les âmes élevées prenaient la route de la solitude, il ne resterait plus dans les villes que les âmes livrées aux plus sordides intérêts, aux plus viles passions. L'amour effréné du bien-vivre dominerait seul dans ces enceintes, la notion du droit serait abolie, et l'homme vêtu de pourpre et de soie retournerait à la barbarie. Que M. de Laprade n'ait pas prévu, n'ait pas souhaité les conséquences de sa prédication en faveur de la solitude, je l'admets sans hésiter. Il n'est pourtant pas inopportun de les signaler. Obermann et René sont aujourd'hui estimés à leur juste valeur. L'éloquence de leurs plaintes n'enlève rien au danger de leurs rêveries. Plus ils trouvent de paroles persuasives pour peindre les angoisses de leur inaction, plus il est périlleux de leur prêter l'oreille. M. de Laprade n'appartient pas à la famille d'Obermann et de René, et pourtant à son insu il popularise, il

accrédite leurs maximes impuissantes. Animé de sentimens chrétiens, nourri de philosophie, attaché aux progrès de la civilisation par une foi sérieuse, il glorifie la solitude comme le ferait l'orgueil qui se réfugie dans l'inaction pour échapper à la risée en affirmant qu'il dédaigne la gloire. Malgré l'excellence et la pureté de ses intentions, je crains que le charme de ses vers n'égare plus d'un esprit crédule. Il parle de la corruption des villes avec tant d'amertume et de colère, il célèbre avec tant d'ivresse et de fierté la grandeur, la sainteté de la solitude, que la rêverie et l'oisiveté deviennent, sans qu'il y songe, des vertus supérieures. Aimer, comprendre et vouloir ne sont plus que l'apanage des natures vulgaires. Contempler les premiers rayons du soleil, ou suivre d'un œil distrait l'ombre qui envahit les plaines lointaines, dédaigner comme une poussière inutile tous les liens de la famille, traiter avec un mépris superbe tous les élans de l'homme vers la liberté, ou ne voir la liberté que dans la solitude, demander à la solitude le repos et le bonheur, c'est une seule et même chose. M. de Laprade ne s'en est pas aperçu. En écrivant sa *Symphonie alpestre*, il ne songeait pas à maudire la civilisation; il ne voulait que célébrer les délices de l'isolement pour une âme contristée par le vice : but légitime, mais il a dépassé le but.

Après avoir étudié toutes les œuvres de M. de Laprade, il nous reste une autre tâche à remplir. Il s'agit de déterminer son rang dans la littérature contemporaine. Les prémisses que nous avons posées sont d'une nature assez sévère pour qu'on n'ait pas à redouter une conclusion d'une extrême indulgence. Nous avons dit sans réserve, sans réticence, tout ce que nous pensons de *Psyché*, des *Odes et Poèmes*, des *Poèmes évangéliques*, des *Symphonies*. Nous avons relevé toutes les fautes qui blessent le goût. Il serait possible qu'on se méprît sur le sens de notre blâme, et nous tenons à ne laisser aucun doute sur la portée de notre pensée. Malgré toutes les objections que nous avons exposées avec une complète sincérité, dont nous ne voulons pas atténuer la valeur, M. de Laprade est à nos yeux un des poètes les plus éminens de ce temps-ci. Nous croyons seulement qu'il n'applique pas de la manière la plus heureuse les hautes facultés qu'il a reçues en naissant. Avec ce qu'il sait, ce qu'il sent et ce qu'il pense, avec les paysages qu'il a contemplés, les épreuves qu'il a traversées, les affections dont il s'entoure, il lui serait facile d'écrire des œuvres plus claires, qui agiraient plus sûrement sur la foule tout en gardant l'estime des connaisseurs. Pour comprendre pleinement la légitimité de cette affirmation, il est nécessaire d'examiner l'emploi poétique de la religion et de la philosophie. Que les poètes puissent et doivent s'adresser aux traditions

chrétiennes, c'est une vérité que je renonce à démontrer. Quiconque a lu l'Évangile sait à quoi s'en tenir à cet égard. Personne ne peut contester qu'il ne se trouve dans saint Luc et dans saint Matthieu, dans saint Marc et dans saint Jean, des sources fécondes où la poésie a le droit de puiser; mais si tous les bons esprits sont d'accord sur ce point, les avis se partagent quant au choix à faire. Si l'on prend la peine d'étudier la question à loisir, je crois que tous les avis se réuniront en un seul : la poésie ne peut employer avec fruit que la partie merveilleuse des traditions chrétiennes. Si elle s'aventure sur le terrain de la théologie, il est à peu près certain qu'elle trébuchera. Elle pourra trouver pour les dogmes les plus mystérieux des expressions éloquentes, obtenir l'approbation de l'église, étonner les penseurs les plus indépendans par la forme précise qu'elle aura su donner aux décisions des conciles : elle n'obtiendra ni popularité, ni puissance; elle n'agira pas sur la foule; elle aura dénaturé à son insu la mission qui lui est dévolue. Si elle consent au contraire à se renfermer dans la partie merveilleuse des traditions chrétiennes, tous les obstacles s'aplanissent devant elle. Une foule docile, attentive, recueille avidement toutes ses paroles. Toutes les imaginations sont séduites, toutes les intelligences, depuis les plus ignorantes jusqu'aux plus éclairées, suivent sans distraction le développement d'une donnée surnaturelle, pourvu que cette donnée ne soit pas dogmatique. Il ne s'agit pas ici de savoir si l'église prescrit avec la même rigueur l'acceptation des récits merveilleux et celle des dogmes interprétés par les conciles : cette question n'est pas de celles que nous avons à résoudre. Notre unique devoir est d'envisager les traditions chrétiennes au point de vue poétique. Or je crois pouvoir affirmer que si la partie merveilleuse de ces traditions offre à l'imagination un thème riche, un thème splendide, la partie dogmatique est loin de présenter les mêmes ressources. C'est pour avoir négligé cette distinction que M. de Laprade n'a pas tiré de la religion tout ce qu'il pouvait tirer. Il a dit des choses excellentes dans une langue harmonieuse, et la foule n'a guère compris que la moitié de sa pensée. Si au lieu d'aborder le dogme il s'en fût tenu au côté merveilleux, il aurait conquis sans effort l'attention unanime de ses lecteurs.

S'il y a deux parts à faire dans la religion dès qu'on veut l'introduire dans le domaine poétique, la philosophie tout entière ne se prête pas à la forme lyrique, épique ou dramatique. Mettez-vous en possession des plus hautes vérités découvertes par la raison livrée à ses seules forces, devenez savant dans la plus haute acception du mot avant d'aborder l'apostolat poétique, je ne vous blâmerai pas; mais sachez que la philosophie, malgré tous les artifices du langage,

ne peut être comprise dans son entier par l'intelligence de la foule. Vous aurez beau appeler à votre aide les images les plus éclatantes, les comparaisons les plus ingénieuses, vous ne réussirez jamais à faire de la raison pure une chose populaire. L'école écossaise, dont je ne mets pas en doute la bonne foi, a dit et répété que la philosophie n'est que le bon sens développé par la réflexion. J'accepte sans réserve cette définition, qui a tout l'attrait de la nouveauté, mais je demande la permission de l'analyser. Or que signifie le développement du bon sens par la réflexion, sinon l'étude elle-même, sinon la science, que la foule ignore, dédaigne, ou n'a pas le temps d'aborder? N'espérez donc pas populariser la philosophie, c'est-à-dire la science, en lui prêtant le charme de la forme poétique. Fussiez-vous doué du talent le plus merveilleux, vous échouerez dans cette périlleuse tentative. Obscur pour la foule, qui refusera de vous suivre, vous serez pour les savans inexact ou incomplet. Mais il y a dans la philosophie une part bien définie, dont la poésie peut faire son profit : c'est l'étude des passions. Que le poète, avant de sonder les plaies du cœur sur le vif, étudie une à une nos facultés, qu'il s'affermisse dans la connaissance de l'homme avant d'interroger les angoisses de l'amour et de la jalousie, les tortures de la haine, les folles espérances ou les joies égoïstes de l'ambition : quand il prendra la parole, il sera sûr d'être écouté. Il profitera de la science, et n'effraiera pas les ignorans. Ceux mêmes qui n'ont jamais ouvert un livre de philosophie accepteront sans résistance tous les enseignemens que le poète voudra leur offrir; ils ne se défieront pas d'une science dont ils trouveront en eux-mêmes tous les élémens. Que le poète essaie de dérouler à leurs yeux les transformations morales de l'humanité en tenant compte des temps et des lieux, qu'il tente de mettre en vers Herder ou Vico, et l'attention de la foule sera bientôt fatiguée. Or je ne crois pas me tromper en disant que M. de Laprade, en parlant de philosophie comme en parlant de religion, a méconnu la portée des intelligences auxquelles il s'adressait. Religieux et savant, il oublie que la foule ne peut suivre sans lassitude, sans découragement, le développement de sa pensée.

Cette double question une fois élucidée, nous avons à discuter une troisième et dernière question, celle de la poésie symbolique. Après ce que nous avons dit de l'emploi poétique de la religion et de la philosophie, il est facile de pressentir notre opinion sur la poésie symbolique, dont M. de Laprade est aujourd'hui le représentant le plus habile. S'il est vrai en effet, comme nous espérons l'avoir démontré, qu'il y a deux parts à faire dans la foi et dans la science pour les offrir à la foule revêtues du charme de l'imagination, le lecteur comprendra sans peine que la poésie symbolique, par la

nature même de la mission qu'elle s'est donnée, s'expose trop souvent à n'être pas comprise, ou bien à n'être comprise qu'à demi. De quelque manière qu'elle s'y prenne, à quelques artifices qu'elle ait recours, elle n'arrivera jamais à rendre populaire, intelligible à tous, le sens de toute émotion et de toute pensée. Cette interprétation délicate et mystérieuse de tous les momens de la vie ne sera jamais accessible qu'aux intelligences d'élite. Il ne faut pas espérer qu'elle devienne chose familière parmi les hommes qui ne sont pas habitués à la réflexion. Il y a pourtant dans l'Évangile des paraboles très claires, très faciles à saisir, qui passent à bon droit pour des types de poésie symbolique; mais il est malaisé d'atteindre à cette simplicité. J'ajouterai que ces paraboles sont un argument de plus en faveur de la théorie que j'ai tâché d'établir, car elles supposent toutes l'ignorance des auditeurs : il n'y en a pas une qui présume la science.

La poésie symbolique ne doit donc pas s'étonner de l'indifférence de la foule, puisqu'elle offre à la foule presque autant de problèmes que de leçons. Elle ne lui fait pas assez de concessions pour exiger une croyance obéissante. M. de Laprade n'a pas encore obtenu la renommée qu'il mérite; que ses amis s'en affligent entre eux, je le comprends; ils auraient tort cependant de s'en plaindre publiquement, car la renommée ne se fonde pas sur l'approbation de quelques intelligences d'élite. La part faite dès à présent à l'auteur des *Symphonies* est assez belle pour qu'il s'en contente. S'il n'est pas populaire, si ses vers ne sont pas répétés par toutes les bouches, tous les connaisseurs, tous ceux qui ont vécu dans le commerce des philosophes, tous les penseurs l'honorent comme un des esprits les plus sincères, comme un des cœurs les plus généreux de notre temps. C'est un lot assez riche pour satisfaire son ambition.

Si pourtant la popularité le tente, si l'estime et l'approbation d'un cercle choisi ne lui suffisent pas, si la renommée bruyante est pour lui un besoin impérieux, il faut absolument qu'il change de route. Je ne lui conseille pas d'imiter les poètes applaudis qui descendent jusqu'à la foule au lieu de l'élever jusqu'à eux; ce serait faire injure à son talent. Qu'il demeure dans les régions sereines où son âme s'est acclimatée, mais qu'il prenne l'auditoire dont il veut obtenir les applaudissemens tel qu'il est et non tel qu'il l'a rêvé; qu'il se mette à la portée de tous, s'il souhaite vraiment que tous viennent l'entendre. Le conseil que je lui donne n'a rien qui puisse le blesser. Qu'il ne répudie rien de son passé, puisque les plus nobles pensées remplissent toutes les pages qu'il a signées; qu'il se résigne à peindre ses émotions dans une langue plus familière, et la popularité lui viendra. Oui sans doute, les moindres événemens de la vie humaine

offrent au philosophe, au poète, un sens symbolique. Le seul tort de M. de Laprade est d'avoir trop compté sur la pénétration de ses lecteurs. A mon avis, la méthode la plus sûre pour se concilier la sympathie et l'approbation du plus grand nombre serait d'indiquer et non d'exprimer formellement l'interprétation trouvée. De cette façon les intelligences les plus rétives, les plus paresseuses, une fois mises sur la voie, s'achemineraient d'elles-mêmes vers le but qu'elles croiraient avoir découvert. Livrées à leurs propres forces, elles n'en sauraient jamais autant que le poète et le philosophe, mais du moins elles ne seraient ni rebutées, ni découragées par l'austérité de la pensée. La part de vérité qu'elles posséderaient contenterait leur orgueil, et chaque leçon nouvelle, pourvu qu'elle fût déguisée, obtiendrait leur attention et leur assiduité.

Que M. de Laprade ne s'y trompe pas : s'il n'a pas encore conquis la renommée telle qu'il la souhaite, il a fait pour la mériter des efforts dont il n'a pas à se repentir. Les pages qu'il a écrites sont souvent égales et parfois supérieures à bien des pages applaudies. Il dit pour émouvoir, pour persuader, tout ce qu'il faut dire; mais il ne s'arrête pas toujours à temps et ne s'interdit pas avec assez de soin les paroles superflues, et par cette expression je désigne les paroles qui n'ajoutent rien à l'effet poétique. Qu'il resserre sa pensée dans des limites plus étroites, qu'il raconte et qu'il peigne ce qu'il a vu, ce qu'il a senti; qu'il s'adresse au cœur, à l'imagination, et néglige de convaincre à la manière des philosophes : le plus grand nombre des lecteurs lui saura gré de sa condescendance. Parmi les poètes de ce temps-ci, j'en sais bien peu à qui pourraient s'appliquer ces paroles. Le cœur n'a pas grand'chose à démêler avec la plupart des livres qui se publient sous le nom de poèmes, et la philosophie n'y tient pas une trop grande place. Il n'y a guère que l'imagination qui puisse y trouver son compte, pourvu qu'elle ne soit pas contenue par un goût trop sévère. A quoi se réduit le conseil que j'adresse à M. de Laprade? Je ne lui demande pas d'étendre le champ de sa pensée, je ne l'invite pas à viser plus haut, je ne lui propose pas un but placé plus loin de lui. Je reconnais dans ses œuvres toutes les facultés dont se compose le vrai poète. Qu'il se contente à moindres frais, qu'il vise plus près de lui, et sous-entende au lieu de l'exprimer le sens qu'il attribue aux actions humaines. Qu'il émeuve sans essayer de convaincre, et la renommée ne lui manquera pas.

GUSTAVE PLANCHE.

LES

SAISONS SUR LA TERRE

ET

DANS LES AUTRES PLANÈTES

C'est une opinion maintenant généralement admise que notre siècle est éminemment positif et utilitaire, que les intérêts matériels de la grande société humaine des deux côtés de l'Océan-Atlantique préoccupent exclusivement le génie de l'homme, et que le mérite de chaque découverte doit être évalué en francs, en dollars ou en livres sterling. L'Orient lui-même, engourdi et dépeuplé par une fainéantise de plusieurs siècles, semble sortir de sa torpeur apathique et vouloir donner un démenti à cette conclusion de l'histoire, que la civilisation marche toujours vers l'Occident sans jamais rétrograder. La vapeur, les chemins de fer, l'électricité, les manufactures envahissent l'Asie par ses frontières du nord, de l'ouest et du midi, par la Russie, par l'Égypte, l'Inde anglaise, et bientôt sans doute ils l'envahiront par la Turquie et par la Chine. Le monde de 1956, ou, pour parler plus modestement, la terre de 1956 ne ressemblera guère à celle de 1856, pas plus que l'Europe d'aujourd'hui ne ressemble à l'Europe du milieu du siècle dernier. Cependant les penseurs, philosophes, théologiens et métaphysiciens, n'en ont pas moins poursuivi le cours de leurs spéculations intellectuelles, et, chose étonnante, dans nos vieilles sociétés européennes comme dans les états nés d'hier en Amérique, ils ont trouvé des oreilles attentives, avantage rare dans ce siècle préoccupé de tant d'intérêts divers. Il est donc bien certain, suivant une parole célèbre, que *l'homme ne vit pas seulement de pain*. Plusieurs opinions relatives à l'habitation future de l'homme dans d'autres séjours que celui de notre planète ont eu du retentissement dans le monde des idées. Ayant eu moi-même, en une circonstance récente, à improviser une conférence sur les saisons des diverses planètes de notre monde solaire, je fus étonné de voir que plusieurs de mes auditeurs semblaient

trouver quelque attrait à des recherches sur ces planètes où les hommes pouvaient être transplantés un jour après leur vie terrestre. Les écrits de MM. Whewhell, David Brewster et Jean Reynaud étaient évidemment pour beaucoup dans la curiosité de ceux qui adoptaient avec faveur le sujet de cette conférence astronomique.

Mais, indépendamment de toute influence préexistante, rien n'est plus utile que de porter un regard d'ensemble sur les opérations de la nature, de s'élever au-dessus des idées étroites de ceux qui n'ont point perdu de vue leur clocher natal, pour étendre ses regards sur le pays et même sur la partie du monde qu'on habite. L'Europe, fière de sa population de deux cent cinquante millions d'hommes, avec sa puissance guerrière et intellectuelle, occupe la zone tempérée, et par les deux caps extrêmes de l'Espagne et de la Grèce, n'atteint même pas le 36e parallèle, laissant encore toute l'Afrique septentrionale et toute l'Égypte entre elle et la zone torride. Aussi, d'après la tendance naturelle qui nous porte à donner une importance exclusive à ce qui nous entoure, il nous semble toujours bizarre d'entendre parler des chaleurs intolérables de décembre et de janvier qu'éprouvent les habitans de l'autre hémisphère, au cap de Bonne-Espérance, dans l'Australie ou dans le Chili. Les froids de juillet et d'août dans les mêmes contrées ne nous paraissent pas moins étranges. Cependant, puisque les saisons sur la terre offrent déjà bien des circonstances extraordinaires, combien n'en trouverons-nous point, non pas en allant de notre pôle européen, asiatique et américain au pôle opposé, mais bien en allant de la région ardente — où la planète Mercure se meut sous les feux d'un soleil sept fois plus chaud qu'il ne l'est pour la terre — jusqu'aux confins du système solaire où Neptune occupe provisoirement la dernière place, recevant des rayons neuf cents fois plus froids que ceux qui sur notre globe et pour notre Europe font ces grandes divisions de l'année, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, dont les productions sont si capitales pour l'homme de nos climats, tandis que rien de semblable n'existe dans les latitudes intertropicales!

Toutes les planètes qui, comme la Terre, suivent leur marche circulaire autour du soleil, peuvent être divisées en deux catégories, l'une formée par quatre planètes de moyenne grosseur et voisines du soleil, savoir : Mercure, Vénus, la Terre ou Cybèle, et Mars. Plus loin du soleil, les quatre grosses planètes, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune, occupent un espace dont les limites sont trente fois plus éloignées du soleil que la Terre. Entre Mars et Jupiter est un espace immense qui n'est occupé que par de minimes planètes dont j'ai donné la liste et les noms dans la *Revue*. Au 1er janvier de cette année 1856, il y en avait trente-sept observées, et ce nombre d'ici à quelques années sera encore grandement augmenté. Kepler, le chercheur des lois du monde, s'était déjà étonné, il y a deux siècles, qu'entre Mars et Jupiter *il y eût une place vide*. Depuis le 1er janvier 1801, les astronomes modernes ont peuplé cette place vide de nombreuses petites masses planétaires qui, suivant une expression connue, ne feraient pas même la *monnaie* d'une planète de grosseur moyenne comme Mars ou la Terre. Ce partage des planètes en moyennes voisines du soleil, en intermédiaires d'une petitesse extrême, et enfin en grosses planètes occupant la région la plus éloignée de l'astre central, a sans doute une cause physique. Lagrange

a entrevu et M. Le Verrier a suivi encore plus loin ce résultat des lois du mouvement, savoir que dans la région qu'occupent ces nombreuses petites planètes, la condition des masses destinées à devenir ultérieurement des planètes était celle d'un mouvement instable, ce qui devait ou les soulever vers la région supérieure où prédomine Jupiter, ou bien les précipiter avec le reste de la matière chaotique vers le soleil. Suivant une expression parfaitement juste de M. Le Verrier, ce ne sont pas les petites planètes qui doivent nous sembler quelque chose d'étonnant; ce sont les grosses qui ont aggloméré, on ne sait comment, toute la matière qui était au-dessus et au-dessous d'elles.

Il y a donc lieu de chercher quelles sont les saisons de quarante-cinq planètes, dont quatre grosses, quatre moyennes, et trente-sept d'une dimension minime.

Les quatre moyennes ne sont pas, à beaucoup près, d'égale grosseur. La Terre et Vénus sont presque pareilles en tout, sauf l'avantage d'une lune que possède notre Cybèle. Mercure et Mars sont beaucoup plus petits; Mercure n'est en volume que le seizième, et Mars le septième de la Terre et de Vénus. D'autre part, Jupiter est quatorze cents fois plus gros que la Terre, Saturne sept ou huit cents fois, Uranus quatre-vingts fois, et enfin Neptune cent fois. Avec de telles disproportions de dimensions et de distances à l'astre échauffant, on doit s'attendre à de grandes variétés de saisons, puisqu'avec le même soleil toute l'année l'Europe a l'hiver et l'été, qui ne se ressemblent guère. Que sera-ce si l'on compare entre eux Neptune et Mercure, celui-ci ayant un soleil six mille fois plus chaud que Neptune?

Pour étudier les saisons des planètes du monde solaire, nous les partagerons en trois classes, celles qui, comme Saturne et Mars, ont des saisons analogues à celles de la Terre, celles qui, comme Uranus, Mercure et Vénus, ont des saisons et des climats excessifs. Enfin nous mettrons à part l'immense Jupiter, qui, avec son printemps perpétuel, n'a pour ainsi dire point de saisons. Ses divers climats sont invariables pendant tout le cours de son année, qui est en durée douze fois plus longue que la nôtre.

En appliquant d'abord à notre globe, pour être plus intelligible, les questions que nous allons faire à l'astronomie sur les autres planètes, figurons-nous la Terre accomplissant en un an sa course autour du soleil, et revenant à la même position après avoir présenté successivement ses deux pôles aux rayons de l'astre de la lumière et de la chaleur. Si nous partons du printemps, nous avons d'abord dans nos régions tempérées des jours et des nuits de douze heures, puis le jour gagne en durée et la nuit se raccourcit; puis, à Paris du moins, les jours sont de seize heures, et la nuit de huit seulement. Pendant cette saison, qui est le printemps, les neiges qui ont recouvert une grande partie des continens septentrionaux disparaissent pour faire place à une active végétation; les arbres se couvrent de verdure, et les plantes que l'hiver a fait périr renaissent de leurs graines pour rivaliser de feuillage avec les végétaux permanens; les fleurs, les graines, les rejetons, assurent la reproduction des espèces, et les espèces sociales, tant les plantes que les arbres, envahissent le sol dans les localités non soumises à l'homme par le seul bénéfice de la force d'association. C'est ainsi que nous observons d'immenses forêts de pins, de chênes et de hêtres, et des plaines sans bornes

couvertes exclusivement de chardons, de trèfle et de bruyères. Une des plus curieuses conséquences de la marche bien observée des saisons, c'est que les riches moissons qui alimentent en Europe le quart du genre humain sont, quant à leur cause, dues à l'hiver tout autant qu'au printemps, qui développe les céréales, et à l'été, qui les mûrit. En effet, si le blé n'était pas astreint à périr dans l'hiver, si ce n'était pas, suivant l'expression des botanistes, une plante annuelle, elle ne monterait pas en épis et ne produirait pas les utiles récoltes qui, depuis Cérès et Triptolème, ont assuré l'alimentation des populations nombreuses de l'Europe, et même ont donné naissance à ces populations. Pour se convaincre de cette vérité, il n'y a qu'à descendre plus au midi, dans l'Afrique, dans l'Asie et dans l'Amérique. Dès que l'on arrive dans un climat où l'hiver ne tue point nécessairement les céréales, la plante devient vivace comme l'herbe l'est chez nous; elle se propage de rejetons, reste constamment verte, et ne fait ni épis ni grain. Là, ce sont d'autres végétaux, comme le millet, le maïs, le doura et diverses racines, qui donnent les fécules nutritives. Cet effet du climat est surtout frappant dans les contrées équatoriales qui, comme le Pérou, présentent de grands plateaux dont l'élévation abaisse la température, et où le blé monte en épis et donne des moissons, tandis que cela n'arrive jamais dans les plaines inférieures. L'organisme de la plante, par un inconcevable miracle, semble pressentir la nécessité de passer par l'état de graine pour ne pas périr complétement pendant la saison rigoureuse. J'ai remarqué qu'une cause analogue produit des récoltes de céréales dans une localité intertropicale, dans l'île de la Jamaïque : là toutes les parties de l'île qui ont une *saison sèche*, c'est-à-dire une saison où toutes les plantes meurent de sécheresse, ont du blé; car cette plante, par le même pressentiment organique que nous avons déjà indiqué, se hâte de monter en graine et de fructifier aux approches de la saison qui doit la dessécher. Au reste c'est une expérience que tous ceux qui ont un jardin peuvent faire pendant l'été, car pour bien des légumes, si on cesse de les arroser abondamment, on les voit en quelques jours perdre leurs qualités alimentaires pour prendre une tige ligneuse et arriver promptement à la maturation de leurs semences.

A la fin du printemps et au commencement de l'été, le soleil, qui s'est avancé vers le nord, fait pulluler dans notre hémisphère et jusqu'auprès du pôle toutes les espèces animales, comme il fait naître et se développer les espèces végétales. Quadrupèdes, oiseaux, poissons, amphibies, insectes, mollusques, animaux microscopiques, peuplent les terres et les mers septentrionales, soit par naissance locale, soit par immigration. A voir dans ces régions le nombre et la taille des êtres vivans, on peut douter que pour la vitalité l'équateur puisse rivaliser avec le cercle polaire. Sans compter l'ours, le renard, le lièvre, le bœuf sauvage, quelles myriades d'oiseaux de mer et de rivages! quelle masse vivante que ces bancs migratoires de harengs qui viennent sur nos côtes enrichir nos pêcheries et celles de l'Europe septentrionale!

..... Ubi Scandia dives
Halecas totum mittit piscosa per orbem.

On sait que les Hollandais ont élevé une statue à celui qui le premier trouva

l'art de conserver en masse ces utiles poissons, ces *alecas* ou *halecas* dont les Romains n'avaient su tirer qu'un condiment analogue à nos sauces d'anchois, ou plutôt à celles de l'Angleterre.

Je n'ai pas encore fini avec la vitalité du Nord, je n'ai pas nommé les morses et les phoques qui vivent en abondance jusqu'au 80e parallèle sur les plages et les glaces du Spitzberg, et constituent des amphibies énormes et pleins d'énergie. Enfin c'est encore vers les deux pôles de la terre que les baleines et autres cétacés font leur principale résidence. Lacépède fait la remarque qu'on a vu des baleines de 100 mètres de long, et par suite, si l'on dressait un de ces cétacés contre les tours de Notre-Dame, qui ont plus de 60 mètres, il les dépasserait encore de 30 ou 40 mètres. Il est certains animaux qui croissent toute leur vie. Au reste, l'amiral Smyth, non moins excellent naturaliste qu'astronome distingué, met en doute qu'aucun être vivant dans l'eau meure de sa mort naturelle. Par leur frai, par leurs œufs, par leurs petits, par leurs adultes, par leurs individus en âge de maturité, les poissons semblent faits pour alimenter toutes les classes d'animaux, y compris même la leur. Dans les romans de chevalerie de nos pères, on peut définir un géant un être *fait pour être tué* par un chevalier errant; dans la nature, on peut définir un poisson « un animal destiné à être dévoré par un autre animal. » Souvent sur les bords de l'Océan, sur des points peu fréquentés, j'ai observé avec étonnement à l'approche de la tempête les oiseaux du rivage, agités d'une espèce d'activité fiévreuse, courir çà et là en appelant évidemment l'agitation des flots, non pas, comme le dit Virgile, dans le désir de se baigner,

Et studio incassùm videas gestire lavandi,

désir que rien ne les empêche de satisfaire, mais bien dans l'espoir impatient de voir les lames qui accostent le rivage leur jeter une proie assurée. C'est un pronostic de tempête des plus sûrs que cette agitation des oiseaux de rivage qui se précipitent vers la mer quand les flots vont être soulevés par le vent ou même par la marée ordinaire.

Si nous suivons le soleil dans sa marche rétrograde vers le sud, nous voyons la chaleur de la saison baisser avec la hauteur du soleil à midi, les jours de douze heures reparaître, puis l'automne finissant avec des jours de huit heures et des nuits de seize heures, et enfin l'hiver, dont les jours sont de même grandeur que ceux d'automne, mais qui, succédant à une saison froide, est pour cette raison encore plus froid que l'automne, de même que l'été, dont les jours sont semblables à ceux du printemps, est bien plus chaud que celui-ci, parce qu'il verse ses rayons sur une terre déjà échauffée.

Je ne partage point l'heureuse disposition d'esprit de ceux qui ont le bonheur ou, si l'on veut, la passion de l'admiration dans la nature. S'ils trouvent merveilleux que la subsistance de certains oiseaux ait été assurée aux dépens des poissons, ils devraient blâmer la partialité qui a désigné ceux-ci comme victimes obligées des premiers. A cela on répond qu'autrement les poissons seraient en trop grand nombre. D'accord; mais, quoi qu'il en soit de ces spéculations métaphysiques, je remarquerai dans la production des saisons et des climats planétaires combien est simple le mécanisme par

lequel se produisent ces grands effets. Puisque tout dépend de ce que le soleil éclaire plus ou moins notre hémisphère ou l'hémisphère opposé, il est évident que toute disposition qui rapprochera le soleil successivement de l'un ou de l'autre pôle d'une planète produira ce que nous observons annuellement. Pour vérifier cela, prenez une boule qui tourne sur deux pointes ou pivots, comme les globes géographiques appelés sphères, et présentez-la à une lampe à une certaine distance. La moitié éclairée aura le jour, et l'autre la nuit. En faisant tourner le globe entre ses pivots, le jour et la nuit se succéderont sur ce globe comme sur la terre, et si on le fait tourner autour de la lampe, le temps qui sera employé à en faire le tour sera analogue à l'année, comme le temps que le globe met à tourner sur lui-même est analogue au jour; mais ce qui fait les saisons, ce sera la position des deux pivots sur lesquels tourne le globe. En effet, tout le monde voit bien que si ces pivots sont à égale distance du corps éclairant et situés l'un au-dessus, l'autre au-dessous et symétriquement, le globe en tournant présentera toujours les mêmes points à la lumière, n'importe dans quelle position il soit à l'entour de la flamme. Il n'en sera plus de même si les deux pivots offrent une ligne inclinée et de biais par rapport au point éclairant et à la route circulaire que suit le globe autour de ce point. En effet il est évident qu'alors ce sera tantôt l'un, tantôt l'autre des pôles ou pivots qui sera illuminé, tandis que l'opposé sera dans l'ombre, et que par rapport à chaque point du globe le corps lumineux paraîtra s'avancer au-dessus de lui, quand il arrivera à illuminer de plus en plus le pôle placé de son côté, tandis qu'il s'abaissera de plus en plus quand, d'après la position contraire, les rayons du foyer de lumière se porteront vers le pôle opposé. Une pomme, une orange, une bille de billard pincée entre le pouce et le doigt du milieu et promenée circulairement autour d'une lampe posée sur un guéridon ou sur une table ronde, montreront convenablement tous ces effets, pourvu que les doigts qui retiennent le petit globe ne soient pas l'un au-dessus de l'autre, et que les points d'appui offrent une ligne inclinée. Dans ces conditions, on verra successivement l'illumination atteindre les deux points ou pôles où portent les doigts. On complétera l'analogie en faisant tourner le petit globe sur lui-même à chaque point de la marche circulaire dont la durée représentera l'année, de même que celle de la rotation du globe sur lui-même et entre les doigts de l'expérimentateur représentera la durée du jour.

Si dans cette expérience on ne plaçait pas le petit globe obliquement, alors il se présenterait toujours de la même manière au centre lumineux : c'est ce qui a lieu pour l'immense planète Jupiter, dont la grosseur égale quatorze cents fois celle de la Terre, mais qui, n'étant pas aussi compacte que notre globe, n'est guère que trois cent cinquante fois aussi massive. Ainsi, en supposant des balances d'une dimension suffisante, il ne faudrait que trois cent cinquante masses égales à celle de la Terre pour équilibrer Jupiter. Quelles saisons, quels climats cette énorme planète peut-elle avoir?

D'abord il n'y a point là, à proprement parler, de saisons, puisque le soleil ne varie point d'aspect et ne va point, comme pour la Terre, tantôt en s'éloignant vers le pôle opposé à une localité, tantôt en se rapprochant du pôle voisin. Comme la planète cependant, dans son année, qui dure autant que

douze de nos années terrestres, ne reste pas strictement à la même distance du soleil, il peut y avoir quelque variation dans la force de la lumière qu'elle reçoit de cet astre. Ainsi, pour la Terre, le soleil est un peu plus près de nous au mois de décembre qu'en juillet, et les rayons solaires, pris à la même hauteur au-dessus de l'horizon dans les deux cas, sont inégalement chauds; ils sont plus forts d'environ un quinzième l'hiver que l'été. Cependant la Terre dans son ensemble ne reçoit pas plus de chaleur dans une saison que dans l'autre, car si le soleil est plus chaud pendant l'hiver, par compensation cette saison dure moins que l'été. On peut en dire autant de l'hiver comparé au printemps. Quand il y a pour une saison avantage dans la force échauffante de l'astre plus voisin, il y a compensation exacte par une durée plus grande de l'autre saison qu'on lui compare. Ceci est une déduction mathématique et infaillible. Les auteurs anglais, qui ont tant écrit sur la *théologie naturelle*, ne paraissent pas avoir connu cette belle loi, qui leur aurait servi à plaider ce qu'ils appellent le *dessin dans la nature*, c'est-à-dire l'*intention* ou le *fait exprès*. Si nous joignons à la faiblesse des variations de l'échauffement solaire dans Jupiter cette circonstance, que les rayons de cet astre y sont vingt-sept fois moins chauds qu'ils ne le sont à la distance où nous nous en trouvons sur la Terre, on jugera qu'il n'y a guère de variations thermométriques à la surface de cette vaste planète, et comme de plus les jours et les nuits n'y sont que de cinq de nos heures, le refroidissement de la nuit et l'échauffement du jour y sont très limités. Pour nous autres habitans de la Terre, quelle différence entre ce qui se passe chez nous et ce qui a lieu sur cette planète, la reine du système planétaire! Combien les grands phénomènes de notre nature terrestre, les saisons, les climats, le soleil, l'année, le jour et la nuit, perdent de leur importance aux yeux de ceux qui voient la nature opérer tout différemment dans une autre planète, laquelle est tant de centaines de fois plus grosse que la Terre, avec une année qui dure douze fois plus, un soleil vingt-sept fois moins ardent, un printemps perpétuel, et des jours et des nuits de cinq de nos heures seulement! Il est fâcheux que Voltaire, qui tournait en dérision notre globe parce qu'il se présentait au soleil *de biais et gauchement*, n'ait point considéré les climats de Jupiter, qui présente toujours son équateur au soleil sans aucun biais; je ne sais s'il eût été complétement satisfait. Cependant on aurait pu lui faire remarquer que le ridicule qu'il jette sur notre pauvre planète, qui suivant lui *n'est pas tout à fait les Petites-Maisons de l'univers, mais qui en approche*, est moins fondé qu'il ne semble l'admettre, car cette position gauche qu'il critique est précisément ce qui porte la vie chaque année aux deux pôles opposés. Sans cela, nos blés, qui demandent 2,000 degrés de chaleur accumulée pendant un nombre suffisant de jours, ne pourraient guère mûrir en Europe avec la température du commencement du printemps, c'est-à-dire celle du 21 mars. Quant à la vigne, il n'y faudrait pas penser. L'orge, moins exigeante que le blé et qui ne demande que 1,200 degrés de chaleur, ne croîtrait pas à l'extrême nord de l'Europe, comme elle le fait aujourd'hui pendant les rapides étés de ces tristes contrées. En un mot, il est très difficile que ce qui est n'ait pas une raison d'être, et quoique la variété de la nature dans les diverses planètes doive un peu embarrasser les metteurs en

œuvre des causes finales universelles, il est dans chaque cas tant d'effets coordonnés à une même cause, et qui en dérivent immédiatement, qu'il est fort difficile de juger où la convenance ou la non-convenance de ce qui est établi. Au siècle de Voltaire, où les millionnaires se croyaient obligés de se connaître en littérature et ne traitaient pas encore les hommes d'état et les hommes de lettres *famillionnairement*, suivant l'heureuse expression de M. Henri Heine, un fermier-général demandait à Fréron des conseils sur l'art de juger les œuvres littéraires : « Dites toujours que c'est mauvais, lui répondit le rude critique; c'est un moyen assuré d'avoir presque toujours raison. » On peut admettre la théorie contraire pour ce qui s'observe dans les opérations de la nature. Admettre que ce qui est a de bonnes raisons d'être, c'est s'appuyer sur une probabilité qui approche bien près de la certitude; seulement ce qui a été fait dans une planète pour certaines raisons peut avoir été fait différemment dans une autre pour d'autres raisons non moins bonnes dans cet autre monde. *Sempre bene.*

J'ai toujours remarqué que ceux qui m'adressaient des questions sur les mondes planétaires étaient inquiets pour les planètes supérieures et très éloignées du soleil du peu de chaleur que doivent avoir là les rayons de notre Phébus terrestre. Ce mot grec qui caractérise le soleil par le mot de brillant, d'éclatant, d'ardent, de lumineux par excellence, paraît un peu exagéré pour une planète comme Jupiter, où il est vingt-sept fois moins brillant que pour nous. Il l'est, avons-nous dit, cent fois moins pour Saturne, quatre cents fois moins pour Uranus, et neuf cents fois moins pour Neptune. Quelle délicatesse ne faudrait-il donc point admettre dans les organismes vivans de ces planètes pour y rendre les rayons solaires efficaces? Voici ce que je réponds à cette question, en laissant du reste au questionneur toute liberté de juger lui-même d'après les faits, ou d'examiner toute autre solution qu'il lui plaira d'imaginer.

La sensation du froid et de la chaleur n'est que relative. Dans les environs de Paris et dans l'Europe moyenne, où le thermomètre peut varier entre des extrêmes distans de 50 à 60 degrés centigrades, des variations de 5 à 6 degrés ne nous sont guère sensibles, mais les Européens qui arrivent dans les régions intertropicales, comme au Brésil, aux Antilles, dans l'Inde, s'habituent tellement à cette température constante, qu'en peu d'années les plus petites variations de chaleur leur deviennent insupportables, et qu'il n'y a point pour eux assez de manteaux et de fourrures pour les en préserver. Les habitans de la zone torride semblent, par leurs amples vêtemens, avoir pour but de se préserver de toute participation à la température extérieure d'après le proverbe espagnol, que ce qui préserve du froid préserve tout aussi bien de la chaleur. Nos sens ne jugent et ne sont impressionnés que par comparaison et par contraste. La source qui nous paraît froide l'été nous paraît chaude l'hiver. Il en est de même des eaux et des lieux peu accessibles aux variations thermiques des saisons. Les Latins et les Grecs avaient déjà très bien noté ces effets organiques. Pour ne pas remonter si haut, je citerai une observation de notre savant voyageur français, M. Antoine d'Abbadie. Étant en Abyssinie, il voulut se plonger dans un bain qui lui parut tellement froid, et lui causa une sensation tellement

douloureuse, qu'il ne put y rester. Curieux de voir à quel degré était ce malencontreux bain froid, il y plongea le thermomètre. C'était une température à cuire un Européen non acclimaté sur les bords du Nil supérieur. On sait que le naïf La Fontaine, après une discussion sur le feu de l'enfer, prétendait que les damnés s'y acclimateraient si bien qu'ils seraient là comme le poisson dans l'eau, et dans les publications récentes des œuvres astronomiques de M. Arago, on trouve que si une comète emportait la terre à une immense distance du soleil, la vie pourrait bien s'y conserver malgré les grandes variations de chaleur qu'éprouverait notre terre. A part l'impossibilité qu'il y a de voir une fourmi entraîner un éléphant ou une baleine, comment croire que nos organismes pourraient supporter de pareilles épreuves? Pour faire succéder la vie au dépeuplement dans les champs qui entourent Paris, il suffit de 10 à 12 petits degrés centigrades; 30 ou 40 degrés suffisent pour tout dessécher dans le midi de la France : comment donc admettre que, sans périr, la nature vivante de notre planète pût supporter de tels extrêmes de chaleur et de froid? Car dans leur plus grand éloignement du soleil, les comètes ne doivent avoir que la température des espaces célestes, c'est-à-dire quelque chose comme 80 ou 100 degrés de froid, tandis que près du soleil certaines comètes, celle de 1843 par exemple, reçoivent des rayons du soleil cinq ou six millions de fois plus chauds qu'ils ne le sont quand ils arrivent à notre terre.

Une cause de réchauffement peu mentionnée jusqu'ici dans les livres d'astronomie et de géologie, c'est l'atmosphère même des planètes. Dans le cas de Jupiter, nous ne pouvons douter que cette atmosphère n'existe. Les bandes obscures que nous voyons sur son disque et qui suivent la direction de nos vents alisés sont évidemment des phénomènes d'atmosphère, puisque ces bandes disparaissent quelquefois, et qu'il s'y montre des taches momentanées indiquant des perturbations ou des orages analogues à ceux de notre atmosphère. C'est une curieuse propriété de la lumière que celle qui explique l'influence que peut avoir une atmosphère pour aider les rayons solaires à échauffer une planète, et notre terre comme toute autre.

Cette propriété consiste en ce que les rayons du soleil, après avoir traversé l'air, une vitre ou un corps transparent quelconque, perdent la faculté de retraverser ce même corps transparent pour retourner vers les espaces célestes. C'est par un procédé fondé sur cette loi physique, non expliquée jusqu'ici, que les jardiniers accélèrent au printemps la végétation des plantes délicates en les recouvrant d'une cloche en verre qui admet les rayons solaires, mais ne les laisse ensuite s'échapper qu'avec beaucoup de difficulté. Si le jardinier met deux ou trois cloches l'une sur l'autre, il fait invariablement cuire la plante ainsi recouverte, et même dans les jours sereins de mars et d'avril il est souvent obligé de relever un des bords de la cloche de verre pour que la plante ne souffre pas du soleil de midi. Au moyen d'un appareil composé d'une boîte noircie en dedans et de plusieurs glaces superposées, Saussure a pu porter de l'eau à l'ébullition, et dans son séjour au cap de Bonne-Espérance dans les jours brûlans de la fin de décembre, sir John Herschel a pu faire cuire un *bœuf à la mode de grandeur très raisonnable* au moyen de deux boîtes noircies placées l'une dans l'autre et garnies cha-

cune d'une seule vitre, sans aucune autre cause de chaleur que les rayons solaires qui venaient s'engouffrer sans retour possible dans cette espèce de *souricière*. Il y eut de quoi *régaler* toute sa nombreuse famille et les invités à cette cuisine opérée avec un fourneau d'un si nouveau genre. Cette même loi nous explique le froid qui règne sur les hautes montagnes. C'est que là les couches d'air, étant moins compactes et en moindre nombre, n'opposent pas au retour des rayons vers l'espace céleste le même obstacle que l'atmosphère entière quand les rayons sont arrivés dans la plaine. C'est un cas analogue à celui où, au lieu de deux vitres, on n'en met qu'une sur une capacité que l'on veut échauffer par l'absorption des rayons du soleil. Nos vitres de fenêtre produisent le même effet, et même dans les appartemens non habités déterminent une grande élévation de température quand elles sont exposées au midi. En visitant l'été les salles des vieux châteaux abandonnés, on peut remarquer que celles qui ont conservé leurs vitres ont quelquefois par un beau soleil une chaleur insupportable.

Il suffit donc d'attribuer à une planète une atmosphère plus ou moins épaisse pour augmenter ou diminuer la chaleur à sa surface. C'est probablement un effet de ce genre qui a eu lieu pour la Terre dans les époques qui ont précédé la nôtre, et où tout indique qu'une atmosphère moins légère et moins pure, contenant surtout une grande quantité de gaz acide carbonique, recevait et gardait en plus grande quantité les rayons du soleil. Dans les lieux profonds comme le bassin de la Mer-Morte, qui est à 400 mètres au-dessous du niveau de l'Océan, on éprouve par l'action des rayons solaires une chaleur formidable. J'avouerai cependant que, malgré toutes les atmosphères du monde et malgré les grands succès de nos sociétés d'acclimatation tant pour les poissons que pour les animaux domestiques, je ne me figure pas facilement une acclimatation des organismes terrestres, non pas seulement dans le cas de la comète d'Arago, mais même dans la planète Neptune avec un soleil qui est neuf cents fois moins chaud que sur la Terre.

Après la planète Jupiter et son printemps perpétuel viennent les planètes Saturne et Mars, qui, comme la Terre, voient le soleil se balancer dans le ciel d'un pôle à l'autre, donnant les saisons chaudes à l'hémisphère voisin du pôle dont il se rapproche, et les saisons froides à l'hémisphère opposé. Les saisons sont un peu plus marquées dans Saturne que dans Mars d'après l'obliquité de la ligne de ses pôles, et ces mêmes saisons sont un peu plus prononcées dans Mars que sur la Terre. Nous ferons pour Saturne la même observation que pour Jupiter : d'abord, le soleil y doit être bien faible, puisqu'il est cent fois moins fort que chez nous, et ensuite, comme la planète tourne sur elle-même en dix heures et demie, les jours et les nuits y ont peu de durée et s'y succèdent très rapidement. Quant à l'année, elle y est de trente de nos ans. Pour ne plus revenir sur ces longues années, nous dirons tout de suite que pour Uranus, l'année est d'un peu plus de quatre-vingts ans, et que pour Neptune, elle est d'un siècle et demi. Ainsi un centenaire dans Neptune aurait vécu quinze mille ans!

Je n'ai rien à dire sur les saisons de cette dernière planète, qu'on ne peut observer que difficilement avec les détails convenables à cause de sa grande distance. La marche de son satellite indiquera approximativement sa rota-

tion et l'inclinaison de la ligne de ses pôles. Je n'ai aucun souvenir que ce sujet ait été traité par quelque observateur. Il est toujours permis de dire avec Socrate : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien, pourvu qu'aucun autre ne puisse dire qu'il sait quelque chose de plus.

Je prie incidemment le lecteur de vouloir bien me permettre de lui faire remarquer la puissance des symboles mathématiques et combien est vraie cette assertion de Pythagore, que les nombres gouvernent le monde. Un cosmographe s'épuisera à énumérer tout ce que les saisons de la Terre ou de Mars offrent de particulier; il montrera les deux régions polaires de ces planètes tour à tour couvertes de neige et tour à tour rendues à la végétation et à la vie. Il dira la longueur des jours pour chaque latitude et la durée de chaque saison avec chaque climatologie. Le mathématicien n'a besoin, pour dire tout cela, que d'un seul nombre. Ainsi, quand à côté du nom de la troisième planète à partir du soleil, la Terre, il a inscrit l'angle 23 degrés 27 minutes et demie, tout est dans ce nombre, saisons, climats, longueur des jours, aspects célestes, végétation, vie animale, sans compter les marées et bien d'autres influences que le génie de l'homme n'a point encore découvertes.

La Terre se trouvant placée dans les espaces célestes entre Vénus et Mars, ce sont ces deux planètes voisines qui nous intéressent le plus par leurs analogies ou leurs contrastes avec notre globe. Or, pour les saisons, rien de plus analogue aux saisons de notre Cybèle que les saisons de Mars. C'est en deux ans environ que s'accomplit sa révolution autour du soleil, analogue à notre année. Le jour de Mars est à peu près comme le nôtre, puisqu'il est de 24 heures 37 minutes. Seulement la planète est beaucoup plus petite que la Terre, dont elle n'est que le septième ou le huitième en masse et en volume. J'ai déjà dit et redit dans la *Revue* que l'on voyait dans l'hiver la neige couvrir le pôle nord de Mars et s'étendre sur les régions polaires, comme on l'observe sur la Terre, et que quand le soleil arrive vers chaque pôle, la fusion de la neige laisse un espace gris et sans doute boueux entre la partie où n'arrive pas la neige et celle où les glaces polaires sont permanentes. Ces glaces polaires sont elles-mêmes un obstacle à la mesure exacte des dimensions de la planète, car comme elles forment un point d'un grand éclat et d'une vive blancheur, elles font paraître la planète plus épaisse dans ce sens qu'elle ne l'est réellement, à peu près comme le croissant de la nouvelle lune paraît déborder le disque obscur qui s'observe au moyen du reflet de la Terre, lequel porte le nom de lumière cendrée. J'ai moi-même été témoin des mesures que prenait Arago des dimensions de cette planète avec un appareil d'une force insuffisante; mais son coup d'œil d'aigle lui faisait obtenir des déterminations d'une telle concordance, qu'avec des grossissemens dix fois plus grands un observateur ordinaire n'eût pas été plus sûr de son résultat. Il faut l'avoir vu à l'œuvre pour comprendre tout ce qu'une organisation si privilégiée pouvait tirer des instrumens.

Tout le monde sait que la zone torride s'étend entre les deux points extrêmes qui ont au solstice le soleil précisément au-dessus de leur tête, et où, suivant l'expression de Lucain, les arbres cessent d'avoir une ombre à midi. Il serait plus juste de dire que c'est un bâton qui, à cette époque de l'année

et à cette heure du jour, n'a point d'ombre du tout. Sur notre terre, cette zone torride n'occupe pas tout à fait la moitié de la surface du globe, car il faudrait qu'au lieu de s'arrêter à Syène, à la frontière sud de l'Égypte, elle s'avançât jusqu'au Caire ou plutôt jusqu'à la grande pyramide. Je ne sais si on a remarqué avant moi que les Égyptiens avaient placé ce gigantesque monument exactement sur le parallèle qui partage en deux parties l'hémisphère nord, en sorte que du parallèle de la grande pyramide au pôle il y a juste la même superficie que de ce parallèle à l'équateur. C'est une curieuse coïncidence, et qui ne peut être fortuite. Une des importantes conséquences que l'on en déduit, c'est que depuis quarante siècles les latitudes terrestres n'ont point sensiblement changé, car il est évident que les constructeurs de cette pyramide ont voulu la placer juste à 30 degrés de latitude, où elle est encore, partageant en deux parties égales notre hémisphère.

Or c'est à peu près vers la moitié de l'hémisphère de Mars que le soleil arrive au solstice, et si les habitans y ont construit une pareille pyramide, elle doit avoir le soleil au-dessus d'elle au plus grand jour de ce côté de l'équateur. Dans Mars, la zone torride occupe la moitié de la planète, tandis que sur notre terre elle n'en possède qu'un peu plus des trois huitièmes. Dans chaque hémisphère de Mars, la zone torride occupe 30 degrés de latitude, la zone tempérée 30 degrés, et la zone glaciale 30 autres degrés. La première de ces zones occupant à elle seule autant d'espace superficiel que les deux autres réunies, Mars offre une teinte rougeâtre que l'on a attribuée à la couleur de ses terrains, colorés en rouge par l'oxyde de fer; d'autres ont voulu y voir une végétation de plantes de cette couleur. Dans ce cas, sa couleur serait variable avec les saisons de la planète, ce qui n'a point encore été observé. Le soleil pour Mars est environ deux fois moins chaud que pour la Terre, et par suite, c'est de toutes les planètes celle dont les influences solaires se rapprochent le plus de la Terre; car Vénus, qui a le soleil deux fois plus chaud que la Terre, diffère d'une unité entière, dans la chaleur qu'elle reçoit, de la chaleur que reçoit la Terre, tandis que Mars n'en diffère que d'une demi-unité.

Uranus, Vénus et Mercure font une catégorie à part pour les saisons. Dans chacune de ces planètes, le soleil s'avance tellement près des pôles, qu'il ne laisse aucune place à une zone tempérée. Mettant de côté Uranus, où les rayons du soleil sont quatre cents fois plus faibles que sur la Terre, et Mercure, qui fait sa révolution analogue à notre année en 88 jours avec un soleil sept fois plus brûlant que le nôtre, et des jours de 24 heures 5 minutes, il nous reste à voir ce que la théorie et l'observation donnent pour les saisons et les climats de cette belle planète, *ingens sidus*, comme dit Pline.

Les diverses mesures de l'inclinaison de l'axe de Vénus ne sont guère susceptibles de précision, mais toutes s'accordent à nous montrer qu'à chaque solstice le soleil de quatre mois en quatre mois passe du voisinage d'un pôle à celui du pôle opposé. On trouve dans *l'Astronomie* de M. Arago que le soleil arrive jusqu'à 15 degrés de chaque pôle de Vénus, tandis que les observations du père de Vico à Rome, dans une localité unique pour la transparence de l'air, donnent au moins 23 ou 25 degrés pour cette distance. Si l'on compare donc Vénus à notre terre et que l'on mette cette dernière à

sa place, on verra que le soleil arrive au moins jusqu'au parallèle qui sur notre terre marque le cercle polaire. Arrivé là, il éclaire et échauffe le pôle de Vénus avec les feux d'un soleil double du nôtre en force, à peu près aussi voisin du pôle que l'est le soleil de notre tête aux plus longs jours de l'été, et de plus qui ne se couche jamais. M. de Humboldt a observé qu'à La Havane, au solstice, le soleil, suspendu sur la tête des habitans pendant plusieurs jours, produit une chaleur supérieure à celle de l'équateur même. Or les circonstances qui accompagnent le solstice dans Vénus sont encore bien plus favorables à l'échauffement de son pôle que ne le sont pour La Havane le soleil tropical de la fin de juillet, puisque pour le pôle de Vénus le soleil ne se couche point.

Il résultera de toutes ces circonstances les saisons et les climats les plus bizarres et les plus excessifs que l'on puisse imaginer. D'abord point de zone tempérée, puisque le soleil arrivera tout près du pôle à chaque solstice. Il fera pour chacun de ces points une saison des pluies comme on en observe sur la Terre, et les glaces et la neige n'auront point le temps de se former au pôle, dont le soleil n'est absent que pendant quatre mois, c'est-à-dire pendant la moitié de l'année de cette planète, qui dure huit mois en tout. Les agitations des vents, des pluies et des orages doivent surpasser tout ce qu'on peut imaginer sur la terre, et les pôles de la planète doivent se montrer de face à la Terre dans sa révolution autour du soleil. Ce ne peut donc être que rarement qu'une atmosphère aussi agitée doit laisser apercevoir les continens et les mers qui sont à la surface de Vénus, dont les jours d'ailleurs ont à peu près la même durée que les nôtres, savoir 23 heures 21 minutes. Tout nous indique donc que les saisons de cette planète ne ressemblent point à celles de la Terre et de Mars, mais que son atmosphère et ses mers subissent une continuelle évaporation et une continuelle précipitation de pluies torrentielles avec des nuages qui ne laissent que rarement apercevoir le noyau géographique de la planète. Il reste à comparer minutieusement ces données théoriques à l'observation.

Que dire des jours et des saisons des trente-sept petites planètes que l'année 1855 nous a laissées en finissant? Certainement peu de chose. La seule détermination accessible semble devoir être la durée de leur jour. En effet, on a remarqué dans plusieurs de ces minimes fragmens de la création un éclat variable qui provient sans aucun doute de ce qu'elles nous tournent divers côtés inégalement brillans. L'intervalle entre deux éclats ou deux états obscurs de la planète nous donnera donc le temps de la révolution ou le jour de ces pygmées planétaires. Pour faire mieux comprendre cette idée, imaginons un observateur placé dans Jupiter ou dans Mars, et observant de là notre terre pendant plusieurs jours consécutifs. Il est évident que, quand il aura de son côté la partie continentale de la Terre, savoir l'Asie, l'Afrique et l'Europe, notre planète lui paraîtra beaucoup plus illuminée que quand il recevra le reflet de l'Océan-Pacifique, dont les eaux renvoient bien moins de lumière que la terre sèche. Ce que je dis là n'est point une spéculation hasardée. Tout le monde sait que vers la nouvelle lune et après le dernier quartier, époques où le croissant de la lune est très aigu et très étroit, on aperçoit le reste du disque de la lune éclairé d'une

faible lueur provenant du reflet de la terre. Or, ce reflet, quand le croissant mince apparaît à l'orient avant le lever du soleil, en vieille lune, est beaucoup plus prononcé que quand ce croissant paraît le soir suspendu sur l'horizon occidental. C'est que, dans le premier cas, où le croissant est à l'orient, il reçoit le reflet de l'hémisphère oriental, qui est bien plus riche en terres que l'hémisphère occidental avec les plaines liquides de l'Atlantique et du Pacifique et le peu de terre de l'Amérique équatoriale. On attribue ordinairement cette théorie à Galilée, mais je n'ai pu la trouver dans ses œuvres.

Voilà donc ce que nous savons jusqu'ici d'un peu positif sur les saisons des planètes concitoyennes de la Terre dans l'empire du soleil. La variété n'y manque pas, comme on voit, et les installateurs d'êtres vivans ont beau jeu pour exercer leur imagination dans un si grand nombre de mondes si diversement partagés pour la chaleur, la lumière, la durée des jours et des ans, enfin pour tout ce qui constitue chez nous les saisons et les climats et les produits de la vie animale et végétale. Une seule chose pourrait empêcher d'admettre des habitans vivans dans les planètes éloignées du soleil : c'est le peu de chaleur de cet astre dans ces prodigieuses distances; mais sans recourir à des organismes particuliers (ce que la nature du reste paraît facilement pouvoir faire pour des localités exceptionnelles), ne voyons-nous pas la vie subsister près des pôles de la Terre, au Spitzberg, par exemple, où l'on ne peut guère compter sur l'influence du soleil, qui peut à peine fondre l'été une partie des eaux congelées pendant l'hiver? N'avons-nous pas vu les puits artésiens forés en Égypte ramener avec les eaux souterraines des poissons pour lesquels le soleil et ses rayons étaient mille fois plus étrangers qu'aux habitans de Neptune? Plusieurs autres eaux souterraines, et notamment celles de la Carniole et de Laybach, ne nous offrent-elles pas des poissons et même des oiseaux pêcheurs vivant sous terre? Pour prescrire des limites à la faculté productive des organismes vitaux, tant pour les animaux que pour les plantes, il faudrait savoir ce que c'est que la vie; or c'est ce que nous ignorons complétement. N'a-t-on pas vu au commencement de ce siècle toutes les lois d'Aristote sur l'organisation animale échouer devant les bizarres habitans de la terre et des eaux dans l'Australie? N'y a-t-on pas trouvé des quadrupèdes couverts de poils et ayant un bec au lieu d'une mâchoire armée de dents, de grands animaux dont les petits ne venaient au monde ni par le moyen des œufs ni par enfantement d'êtres nés viables? Je ne parle pas des belles organisations gigantesques qui ont disparu de notre terre, ni des races que l'homme a détruites à jamais, quand il a occupé les localités entières où vivaient ces races. Malheureusement, pour l'honneur de l'humanité, on peut compter parmi ces exterminations plusieurs races d'hommes, comme celles qui occupaient les îles Canaries ou bien Saint-Domingue et Cuba. En général la nature ne s'arrête que devant une impossibilité physique absolue, et jusque-là elle réalise tout. Une fois que l'on est bien convaincu de cette vérité, que les rayons du soleil ne sont pas indispensables à la vie, on trouvera toujours à une profondeur suffisante dans chaque planète la chaleur d'origine qui pourra s'accommoder aux exigences de bien des organismes végétaux et animaux.

Les notions astronomiques et physiques qui servent de base à cette étude sur les saisons des planètes solaires sont de celles que les observateurs, préoccupés principalement des lois du mouvement de ces planètes, ont presque entièrement négligées. L'astronomie physique exige en effet des télescopes très puissans, une dextérité spéciale dans le maniement de ces grands instrumens et une assiduité constante à saisir toutes les heures favorables à la vue des phénomènes, malgré les caprices météorologiques de l'atmosphère et la présence souvent gênante de l'illumination lunaire quand on observe de très faibles objets. Parmi ceux qui ont eu le courage de créer des télescopes gigantesques et de s'en servir, on peut citer William Herschel et lord Rosse, quoique ce dernier ait encore peu fait pour l'astronomie planétaire. Qu'il me soit permis de répéter ici, après Laplace, qu'un télescope de grandeur moyenne comme ceux de sir John Herschel, ou comme ceux de trois pieds anglais qu'on se propose d'expédier bientôt au cap de Bonne-Espérance, étant transporté dans les montagnes de l'équateur ou même sur nos Alpes ou sur nos Pyrénées, au-dessus des couches vaporeuses de l'air des plaines, nous montrerait sur la constitution physique de la lune et des planètes mille particularités qui nous seront à jamais insaisissables dans le fond de l'atmosphère épaisse où nous sommes relégués ordinairement. Toutes les questions qui se rapportent aux jours et aux atmosphères des planètes, à l'état de leur surface, pourraient obtenir une solution, et d'autres points non moins importans, savoir l'existence d'une planète plus près du soleil que Mercure, celle d'un satellite de Vénus, aussi bien que la détermination exacte du nombre de ceux qui circulent autour de Saturne, d'Uranus et de Neptune. Je ne parle pas des comètes, des nébuleuses de la voie lactée, de la lumière zodiacale, et de bien d'autres sujets de recherches.

La conclusion naturelle de ce qui précède serait un tableau des habitans de ces planètes dont nous avons indiqué les climats et les saisons. Ce n'est pas tout de bâtir une maison, il faut encore la peupler. Or les notions positives sur les habitans des planètes autres que la Terre sont de celles que probablement on ne pourra jamais obtenir de la science observatrice. Le champ reste donc ouvert aux spéculations métaphysiques, théologiques ou philosophiques, et il n'est pas besoin d'études très profondes dans les sciences pour se lancer dans cette voie. Il suffit que les créations de l'imagination ne blessent aucun des faits constatés par l'observation. On peut du reste affirmer que dans aucune planète, excepté peut-être dans Mars, l'organisme humain ne pourrait continuer à vivre. Les habitans de ces planètes doués ou non d'intelligence ne sont donc point des hommes. Que sont-ils, que peuvent-ils être? A toutes ces questions, si l'on ne veut pas sortir des limites de la science des faits, de la vraie science positive, il n'y a qu'une réponse à faire : il faut savoir ignorer!

BABINET, de l'Institut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier 1856.

Les affaires du monde ne marchent point évidemment avec la netteté et la promptitude que l'impatience de l'esprit public se croit parfois en droit d'exiger. Lorsqu'une tentative sérieuse se produit pour mettre fin à un conflit aussi redoutable que celui qui est devenu l'objet de toutes les perplexités de l'Europe, il semble qu'on ne puisse plus attendre dans le calme le résultat espéré ou redouté. Un jour, on croit presque à la paix sans autre motif que la bonne intention de la voir renaître; le lendemain, toutes les chances sont évanouies. Le silence des cabinets est commenté comme leur langage; chacun de leurs actes et de leurs mouvemens est interprété. Pour une certaine opinion, pour l'opinion des grands centres politiques, c'est une succession très variée d'émotions de circonstance que la masse de la nation française ne partage pas, nous en sommes persuadés, pas plus que le peuple anglais. Si on va au fond de la pensée des deux pays, l'un et l'autre désirent la paix sans nul doute, l'un et l'autre adhèrent intérieurement à tout ce qui peut la rendre possible avec honneur et sûreté, comme aussi l'un et l'autre envisagent d'un œil ferme l'obligation de porter encore le noble et héroïque poids de cette lutte terrible, si la résistance obstinée de la Russie à toute pacification équitable ne leur laisse point d'autre alternative. En dehors des bruits et des commentaires souvent contradictoires qui se succèdent, le fait est que les trois peuples sont aujourd'hui en présence, la main sur leur épée, si l'on peut ainsi parler, s'interrogeant par l'organe de leurs gouvernemens, entre lesquels l'Autriche sert d'intermédiaire, pour savoir si la paix peut enfin se conclure, s'il est dans la volonté de tous d'y adhérer sérieusement, ou si la guerre doit continuer, et en continuant redoubler de gravité et d'énergie, ne fût-ce que par le déplacement et l'extension des hostilités. C'est un moment critique, personne ne peut s'y tromper. La résolution qui va être prise peut réagir singulièrement sur

les destinées de l'Europe tout entière, cela paraît assez clair. Chose à remarquer, sauf les événemens nouveaux qui ont pour effet de compliquer la lutte, d'aggraver les sacrifices des états de l'Occident et de leur imposer des obligations plus étroites, les conjonctures actuelles sont la reproduction en quelque sorte de la situation où se trouva un moment l'Europe il y a une année à pareille époque. Alors aussi une grande tentative pacifique fut faite. La France, l'Angleterre et l'Autriche s'unissaient diplomatiquement pour proposer une transaction au cabinet de Pétersbourg. La Russie de son côté, dans l'espoir de briser dans le germe l'alliance des trois puissances, souscrivait aux quatre points de garantie d'abord d'une façon vague, puis plus formellement, — le traité du 2 décembre une fois signé. De même récemment, dans ses rapports avec l'Allemagne, elle s'essayait à l'acceptation d'un des principes adoptés en commun par les trois puissances dans leur accord nouveau. Ce qui est arrivé l'an dernier est dans toutes les mémoires. La Russie obéira-t-elle aujourd'hui au même esprit? Si elle refusait d'adhérer à la transaction nouvelle qui lui est offerte, la situation se dessinerait immédiatement dans sa terrible simplicité. Si elle l'accepte au contraire sous une forme quelconque, sera-ce sans détour, sans subterfuge, ou dans le dessein d'atermoyer encore et de jeter la dissension dans les conseils de l'Europe? Tout est dans cette question, et ici les conjectures ne peuvent se fonder que sur l'appréciation exacte de l'état réel des choses et des dispositions respectives de tous les pays directement ou indirectement mêlés au grand conflit contemporain.

L'incident qui a réveillé un moment quelques espérances de paix, on le connaît, c'est la mission qu'a reçue le comte Valentin Esterhazy de porter à Saint-Pétersbourg des propositions formulées et stipulées d'un commun accord par l'Angleterre, la France et l'Autriche. Cette mission est aujourd'hui un fait accompli, en ce sens du moins que les dépêches dont le comte Esterhazy était chargé sont entre les mains du tsar depuis le 28 décembre. Le texte même des propositions que l'Autriche a communiquées à Saint-Pétersbourg n'est plus le mystère des gouvernemens; il a été livré aux commentaires de l'Europe. Dans leur essence, ainsi que nous le disions récemment, ces propositions ne sont autre chose que les quatre garanties plus nettement formulées, précisées sur certains points et interprétées de nouveau après une année de campagne. Tout protectorat, toute ingérence de la Russie doit cesser dans les principautés, qui recevront une organisation conforme à leurs vœux, à leurs intérêts et à leurs besoins, et qui devront de plus adopter un système de défense permanent, réclamé par leur position géographique en vue de toute agression étrangère. La Russie devrait consentir aussi à une rectification de frontières qui compléterait ce système de défense, et dont le tracé au surplus est renvoyé à la conclusion définitive de la paix. Des institutions européennes où seraient représentées les puissances contractantes garantiront la liberté du Danube et de ses embouchures. Chacune des puissances aura le droit de faire stationner un ou deux bâtimens légers aux embouchures du fleuve. La Mer-Noire deviendra désormais une mer neutre, c'est-à-dire ouverte aux bâtimens marchands et fermée aux marines militaires. Il n'y sera créé ni conservé des arsenaux militaires

maritimes. Des consuls pourront être établis dans tous les ports pour la protection des intérêts commerciaux. Les deux puissances riveraines détermineront le nombre de bâtimens légers nécessaires au service de leurs côtes par une convention séparée qui sera annexée au traité général, et ne pourra être annulée ou modifiée sans le consentement des signataires du traité de paix. Enfin les immunités des sujets chrétiens de la Porte seront toujours l'objet d'une garantie collective de l'Europe, combinée et exercée de façon à ne point porter atteinte à l'indépendance et à la souveraineté du sultan. Reste une dernière clause par laquelle les puissances belligérantes se réservent le droit de stipuler des conditions particulières dans un intérêt européen.

Telles sont ces propositions dont le cabinet de Vienne s'est fait l'organe à Pétersbourg. A les examiner de près, il est facile d'y démêler des clauses de diverse nature. Il en est d'un caractère général pour ainsi dire, comme la garantie de l'amélioration du sort des chrétiens et l'abolition des traités qui, en subordonnant la Turquie à la Russie, faisaient de cette dernière la maîtresse irrésistible de l'Orient. Celles-ci n'ont point subi véritablement de modifications depuis les conférences de Vienne. Il y en a une qu'on pourrait appeler spécialement allemande, bien que l'Allemagne ait si peu fait jusqu'ici et semble disposée à si peu faire encore pour sa propre cause et ses propres intérêts : c'est celle qui concerne le Danube et la cession de territoire aux embouchures de ce fleuve. La condition principale enfin, celle qui a une portée essentiellement européenne, universelle, c'est la neutralisation de la Mer-Noire. En renonçant à recomposer une flotte menaçante, en cessant d'entretenir des arsenaux où semblait toujours couver une pensée de conquête, en soumettant ses ports aux règles et aux usages du droit international, en consentant à placer tous ces arrangemens sous l'autorité collective de l'Europe, la Russie offrirait la preuve manifeste de l'abdication de toute vue ambitieuse, et elle ferait véritablement hommage à la paix publique, à l'équilibre général, de ces traditions séculaires dont parle encore M. de Nesselrode dans sa dernière circulaire. Dans cette guerre si complexe et si vaste, d'autant plus difficile à définir qu'elle embrasse plus de questions, s'il est un but précis, immédiat et pratique auquel il soit utile de s'attacher avant tout, c'est l'affranchissement de cette mer transformée en un lac pacifique ouvert au commerce et à tous les intérêts du monde. Et, il faut l'observer, ce n'est point par une voie d'humiliation pour la Russie que le problème se trouverait résolu, c'est par l'acquiescement de cette puissance à un principe de civilisation. Quant à l'efficacité même de cette grande mesure pour la sécurité et la garantie de l'Europe, c'est là manifestement le point essentiel. Or, si l'on remarque l'importance que la flotte de l'Euxin a toujours eue dans les plans d'envahissement de la Russie, il n'est point douteux que la neutralisation de la Mer-Noire, sincèrement acceptée par le cabinet de Pétersbourg, ne fût la garantie la plus réelle et la plus solide pour l'Occident.

La flotte russe était après tout un instrument toujours tenu en réserve pour l'exécution d'un coup de main de nature à décider du sort de la Turquie, et voici à ce sujet comment raisonnait avec un diplomate français un général russe chargé en 1836 d'un commandement important dans la Russie

méridionale : « Pour entrer sur le territoire ottoman, disait ce général, pour nous emparer de Constantinople et des Dardanelles, nous avons sur toutes les autres puissances l'avantage de la proximité. Notre flotte de Sébastopol peut conduire en trois jours au Bosphore assez de troupes pour occuper Constantinople et les Dardanelles, et, étant maîtres du passage du Danube par la possession de Silistrie, nous pouvons porter en peu de temps une armée nombreuse dans la Bulgarie et au-delà des Balkans. Le point principal à occuper dans l'hypothèse où des événemens obligeraient l'empereur à intervenir de nouveau en Turquie est le détroit des Dardanelles. Aussi est-ce sur ce point que se dirigeraient d'abord nos troupes embarquées à Sébastopol, et dès qu'elles y seraient, on ne les en délogerait pas facilement. » C'était en effet dans ce sens qu'étaient combinés deux plans adoptés peu après dans un conseil de guerre tenu par l'empereur Nicolas et plusieurs de ses généraux. La flotte était toujours le pivot principal des opérations, le moyen de gagner de vitesse les flottes anglo-françaises aux Dardanelles. Sans remonter si haut, ceux qui ont pu juger de l'état des choses à Constantinople, au moment où le prince Menchikof s'y présentait avec tant d'éclat, savent qu'il n'a manqué à la Russie que plus de netteté dans les vues et plus d'énergie pour exécuter l'un des plans étudiés en 1836. C'est là le danger jusqu'ici permanent, et dont la neutralisation de la Mer-Noire préviendrait radicalement le retour, en même temps que l'absence de toute force militaire navale diminuerait pour la Russie les moyens d'agression par terre vis-à-vis de l'empire ottoman. Cette mesure apparaît comme la sanction matérielle de toutes les autres garanties morales que l'Europe revendique.

Ainsi donc se présentent dans leur ensemble ces propositions, où il y a nécessairement quelques points importans, et d'autres qui le sont à un moindre degré.

Le cabinet de Pétersbourg n'a point répondu directement au comte Esterhazy. Il a envoyé sa réponse au ministre du tsar à Vienne, au prince Gortchakof, chargé sans doute de la communiquer au gouvernement de l'empereur François-Joseph. Est-ce le signe d'un refus de la part de la Russie? est-ce l'indice d'une acceptation? Il est probable que la vérité est entre ces deux hypothèses, et que la Russie a répondu à son tour par d'autres propositions. Or il y a ici un fait à considérer pour apprécier exactement les probabilités ou les possibilités de la paix : c'est le caractère même de la communication qui a été transmise à Saint-Pétersbourg, et qui a évidemment toute la portée d'une communication sérieuse déterminant des bases de négociation auxquelles la Russie n'est point libre de substituer des projets différens. Il est possible que sur certains points les puissances ne soient pas portées à maintenir la rigueur d'un dernier mot. Il en est sur lesquels elles ne transigeront pas et n'admettront pas de modification essentielle, de telle sorte qu'une demi-acceptation équivaudrait presque à un refus, ou que du moins les conditions de la Russie n'auraient quelques chances que si, en les rapprochant de celles des puissances alliées, il suffisait en quelque sorte d'un trait d'union pour faire de ces propositions diverses un traité de paix. Le cabinet de Saint-Pétersbourg a paru disposé à accepter le principe de la neutralisation de la Mer-Noire; pourquoi ne souscrirait-il pas aux consé-

quences de ce principe telles qu'elles sont précisées et formulées? Ce serait là sans nul doute un grand acheminement vers la paix, le gage d'une conciliation possible. Et ce point une fois admis, les grandes puissances ne pourraient-elles pas, en définitive, se dispenser de rechercher en dehors de la neutralisation de l'Euxin de nouvelles garanties matérielles? Que si cette condition, telle qu'elle est stipulée, semble encore rigoureuse, qu'on se souvienne que la Russie a toujours procédé de la même façon, faisant des concessions tardives, attendant que l'heure fût passée, et n'accédant à un système de transaction que quand les puissances occidentales avaient acquis le droit de raffermir la sécurité de l'Europe sur des bases plus fortes. M. de Seebach, qui représente la Saxe à Paris et qui vient de faire un voyage à Pétersbourg, aura pu éclairer l'empereur Alexandre aussi bien que le vieux chancelier de Russie, dont il est le gendre, et apporter des impressions exactes sur les dispositions réelles de l'Occident à l'appui des dernières décisions du gouvernement du tsar.

A vrai dire, la Russie eût moins hésité sans doute, elle hésiterait moins encore en ce moment peut-être, si elle n'eût trouvé en Allemagne le complaisant appui d'une politique aussi impuissante à se définir que molle à se manifester. Dans ce grand et singulier pays d'outre-Rhin, il semble que tout consiste à écrire des dépêches, à disserter sur l'intérêt allemand et à ne rien faire. L'Allemagne a eu, il y a quelque temps, un moment de résolution dans la mesure de son inerte tempérament, elle a laissé voir la volonté de préparer par son intervention à Saint-Pétersbourg la solution des différends de l'Europe, en inclinant l'esprit de la Russie vers les concessions et la paix. Cette résolution n'a point tardé à s'évanouir, et après s'être un instant rapprochés de l'Occident, les états germaniques ont opéré un mouvement de retraite. Le roi de Bavière se félicitait récemment, dit-on, de ce que son premier ministre, M. Von der Pfordten, était rentré dans la vérité en devenant moins occidental. Ces dispositions des cours germaniques secondaires ont été surtout encouragées par la Prusse, qui s'est montrée assez notoirement défavorable aux dernières propositions. L'Autriche est donc restée et reste seule en Allemagne à soutenir naturellement les conditions qu'elle a elle-même adoptées. L'Autriche, dit-on, s'est montrée dans ces derniers temps ferme et presque belliqueuse. C'est à elle qu'on attribue principalement la pensée de l'une des stipulations les plus graves, celle d'une cession de territoire au bas du Danube. Le rôle de l'Autriche dépend nécessairement désormais de la résolution du cabinet de Pétersbourg. Si la Russie accepte nettement la transaction qui lui a été proposée, le cabinet de Vienne aura certes fait preuve d'une dextérité diplomatique qui ne sera pas d'ailleurs sans profits positifs inscrits dans le traité de pacification. Si la Russie déclinait les ouvertures qu'on vient de lui faire, ou si elle n'avait d'autre but que d'arriver par des moyens évasifs à des négociations inutiles, les obligations de l'Autriche deviendraient alors évidemment d'autant plus impérieuses, d'autant plus invincibles. L'Autriche a pu mettre jusqu'ici son habileté à prolonger un état où elle reste libre de choisir le moment de l'action, tandis que la Russie, même en la sachant hostile, ne peut prendre l'offensive à son égard sans rencontrer devant elle l'Allemagne tout entière;

mais ce moment de l'action doit forcément arriver. Aux négociations récentes suivies entre les trois puissances signataires du traité du 2 décembre 1854 ont dû correspondre des engagemens dont la conduite ultérieure du cabinet de Vienne sera l'inévitable conséquence. Dans tous les cas, il y a un fait qui lie indissolublement l'Autriche aux puissances occidentales, ou, si l'on veut, qui l'éloigne de la Russie, et ce fait, c'est la participation du cabinet de Vienne à tous les actes qui ont condamné la politique des tsars, c'est la demande d'une cession de territoire faite par l'empereur François-Joseph à l'empereur Alexandre II, cession qui, après tout, importe plus à l'Allemagne qu'aux puissances occidentales. Voilà ce que l'Autriche ne peut oublier, parce que la Russie elle-même ne l'oubliera pas.

Alliée de plus fraîche date avec la France et l'Angleterre, la Suède de son côté ne décline nullement les conséquences du traité qu'elle a récemment conclu. Dans une circulaire diplomatique, le ministre des affaires étrangères de Stockholm maintient toute la portée de cet acte et laisse entrevoir le rapport qu'il a avec la grande question d'équilibre qui s'agite. On peut donc en conclure que la Suède a marqué d'avance sa place dans la lutte, au cas où la guerre devrait continuer.

Maintenant que sera cette guerre et quel caractère devra-t-elle prendre, si elle se prolonge? C'est là vraisemblablement ce que le grand conseil militaire, réuni en ce moment à Paris, a pour objet d'examiner. Quoi qu'il en soit, au moment où la question s'agite encore, il est bien permis d'envisager nettement les chances, les éventualités et même les difficultés de la guerre, si elle doit continuer. Que les hostilités se poursuivent en Orient, qu'elles soient transportées dans la Baltique, il faut s'attendre à de sérieux obstacles; les sacrifices s'accroîtront chaque jour. La Russie elle-même, de son côté, après avoir éprouvé des pertes immenses, aura encore à essuyer des coups terribles, d'autant plus terribles que la lutte deviendra plus extrême et plus acharnée. C'est donc un moment décisif de nature à faire réfléchir les hommes d'état qui tiennent dans leurs mains les destinées de trois grands peuples. Il est vrai qu'il y a des esprits pour qui tous ces formidables problèmes sont d'une solution très facile. Il est de ces esprits en France, et il en est en Angleterre, comme vient de le prouver M. Cobden dans une brochure sur la paix et la guerre. M. Richard Cobden est un partisan très convaincu, très invariable de la paix, qui n'a malheureusement qu'un tort, celui de desservir cruellement la cause qu'il prétend faire triompher. La brochure du célèbre Anglais ressemble un peu à un programme de gouvernement; c'est le résumé de ce que l'auteur ferait et ne ferait pas, s'il était appelé au ministère. Ce que n'eût point fait à coup sûr M. Cobden, même dès l'origine, c'est la guerre; il eût obtenu sans nul doute de l'empereur Nicolas l'abdication de ses desseins, et, s'il n'avait point réussi, il aurait, ce nous semble, laissé envahir la Turquie. Voilà pour le passé. Ce que M. Cobden se hâterait de faire aujourd'hui, s'il était premier ministre de la Grande-Bretagne, c'est la paix. La proposition est très concevable de la part d'un homme qui n'eût jamais fait la guerre; par malheur, elle n'offre point une très claire solution des problèmes qui pèsent en ce moment sur l'Europe. La Russie, selon toute probabilité, ne demanderait pas mieux que d'avoir à traiter avec

un négociateur tel que M. Cobden, qui se montre si facile, quand il s'agit pourtant des plus grands intérêts du monde.

Si la guerre est en Angleterre un sujet de vive et persistante émotion, elle ne l'est pas moins en France, et cette préoccupation n'a été un moment balancée que par la diversion tout intérieure et inattendue qu'est venu causer un article du *Moniteur* sur les institutions fondées en 1852, sur le rôle des grands pouvoirs publics et du sénat en particulier. Il serait facile d'en conclure, il nous paraît, que les corps politiques n'entrent pas tout d'un coup dans l'esprit de leur rôle et qu'ils risquent de se tromper, même quand ils évitent le plus possible de faire parler d'eux. Le sénat, selon le publiciste officiel, est avant tout une grande autorité politique et morale, qui, dans les temps réguliers, peut suggérer toutes les grandes mesures d'utilité publique et donner le signal de réformes attendues par l'opinion, qui arrête le pouvoir quand il s'égare et le stimule quand il s'endort. C'est cet idéal que le sénat actuel ne semble pas avoir entièrement compris, et qu'il a peut-être confondu avec les habitudes de l'ancienne pairie. Si le sénat a imité l'ancienne pairie, c'est certainement, selon ce qu'on en peut voir, aussi peu que possible, et comme d'un autre côté il ne paraît pas s'être complétement conformé à la pensée de son institution, son rôle ne laisse point d'être assez particulier. Cela peut prouver tout au moins que les institutions ne marchent pas toutes seules, et qu'elles ne sont en définitive que ce que les hommes les font : elles tendent invinciblement à garder le caractère que les temps leur impriment.

Voilà comment les époques et les régimes se succèdent sans se ressembler. On rappelle aujourd'hui aux corps politiques qu'ils ne font point assez, comme on leur reprochait autrefois de trop remplir la scène de leur bruit, d'usurper les prérogatives du pouvoir souverain et de substituer l'agitation au mouvement régulier d'une vie féconde. Chaque époque a son empreinte ineffaçable. Le caractère de celle qui a précédé à peu d'intervalle le moment où nous vivons, c'est la lutte en toute chose, la lutte des systèmes et des partis, et même des passions, une émulation universelle d'activité, souvent utile, parfois périlleuse, toujours ardente et singulièrement propre à entretenir l'humeur militante des intelligences. Comme bien d'autres, M. Léon Faucher datait de ce temps par les idées et les habitudes d'esprit, quoiqu'il ait grandi surtout comme homme public dans la révolution qui est brusquement survenue. Il y a un an à peine, il mourait jeune encore, au milieu d'une carrière parcourue avec honneur, et qu'il était de trempe à suivre jusqu'au bout. Aujourd'hui on rassemble et on publie les œuvres qu'il a laissées, — œuvres qui sont à la fois les témoignages survivans de sa pensée active et un des élémens de l'histoire des hommes et des opinions de notre temps. L'ensemble de ces travaux maintenant réunis laisse bien voir la vraie nature de ce talent. C'est un économiste sans doute qui écrit ces pages sur des matières si diverses; mais quand il cherche à démêler les ressorts de la civilisation anglaise, ou quand il aborde tous ces problèmes de l'industrie et du travail sous lesquels la France a été près de fléchir, il écrit moins en économiste théorique qu'en homme politique qui observe les faits, rapproche toutes les conditions de l'existence d'un pays, et ne se

sert des lumières de la science que pour les transformer en vue du gouvernement. L'action politique était évidemment la destination de M. Léon Faucher. Il en avait les qualités, — la décision, la vigueur, le caractère, — de même qu'il avait les qualités de l'observateur des faits économiques. Son originalité consistait dans un mélange de sagacité, de sens pratique, de netteté tranchante et incisive. Ainsi il se montre dans les *Études sur l'Angleterre*, aussi bien que dans les *Mélanges d'économie politique et de finances*, qui ont trait particulièrement à la France. Les sujets n'indiquent-ils pas les penchans de l'esprit?

L'Angleterre est l'éternel attrait des esprits politiques. Ce qui attire en elle, ce n'est pas seulement sa puissance, le savant équilibre de ses institutions : c'est surtout peut-être le caractère à demi mystérieux de cette société où vivent tous les contrastes, où à côté de tant de grandeurs se retrouvent tant de faiblesses, de lacunes et d'incohérences. Voici un peuple, en effet, dont l'existence semble une contradiction permanente. Il ne reculera devant aucune nouveauté, devant aucun progrès, et il continue à se gouverner par des lois et des coutumes qui datent de Guillaume le Conquérant ou de Henri Ier; il a le goût le plus entier de la liberté, et ses mœurs sont intolérantes. Nul ne pousse plus loin le respect de l'individu, et il maintient dans ses codes des peines corporelles avilissantes. Il a dépensé 500 millions pour affranchir les noirs, et il traitera au besoin les blancs comme des esclaves. Enfin, si nulle part il n'y a plus d'opulence aristocratique, nulle part aussi la misère n'est plus affreuse tout à côté, ainsi que le montre l'auteur des *Études sur l'Angleterre* dans ses vigoureuses descriptions des villes manufacturières. Cette société est donc un chaos, mais dans ce chaos règne l'activité. L'esprit d'innovation est tempéré par le culte des traditions et le sentiment énergique de la réalité. Les révolutions n'éclatent pas parce que les réformes s'accomplissent, et l'aristocratie, âme et tête de cette étrange nation, reste au gouvernail, conduisant le navire. Depuis que M. Léon Faucher écrivait, les circonstances ont quelque peu changé; par une coïncidence inattendue, la guerre actuelle a créé peut-être un péril intérieur pour l'Angleterre, en mettant à nu les lacunes de son état social. L'Angleterre fera ce qu'elle a toujours fait, elle réformera ce qu'elle ne peut plus maintenir, elle n'abdiquera pas le principe de sa force.

Certes, il n'est point de tableau plus opposé à celui de l'Angleterre que le tableau de la France pendant la dernière révolution. C'est là ce que remettent encore sous les yeux les *Mélanges d'économie politique et de finances* de M. Faucher. Ici, on peut le dire, chaque étude, chaque essai est un acte politique. Tous ces articles recueillis aujourd'hui et liés par une pensée commune sont autant de fragmens d'histoire, depuis les pages que l'auteur écrivait ici même au mois d'avril 1848, pour lever la bannière contre le socialisme du Luxembourg, jusqu'à l'étude sur *les Finances de la guerre*. Adversaire du socialisme, M. Léon Faucher ne l'était pas seulement comme conservateur, il l'était aussi comme libéral, et c'est la double inspiration qui se reflète dans les discours et les articles dont se composent ces *Mélanges*. M. Léon Faucher disait un jour un mot profond; il disait qu'il ne craignait pas le socialisme avoué, marchant ouvertement à son but, qu'il redoutait

bien plus le socialisme indirect, inconséquent, et pour ainsi dire involontaire. « Le socialisme! s'écriait un membre du gouvernement provisoire en 1848, le socialisme, c'est la peste! » A quoi M. Léon Faucher répondait: « Oui, vous avez raison, c'est la peste; mais vous êtes tous malades de la peste. » C'était justement dit. Le socialisme le plus dangereux et le plus menaçant n'est point celui qui s'affiche et s'annonce comme une destruction violente; c'est celui qui se cache et s'insinue, qui prend toute sorte de déguisemens rassurans, et se croit au besoin conservateur et libéral. Dans le monde même, il y a une multitude de gens qui frémiraient si le socialisme grondait à leur porte, et qui ne s'en émeuvent guère, pourvu que la Bourse tienne ses séances, que l'industrie fleurisse, et que les affaires suivent leur cours. C'est l'indice d'une société mal affermie dans sa foi, qui ne porte plus dans son sein cette vigoureuse défense d'une puissante conviction morale, et ne se sent pas suffisamment soutenue par l'intelligence, troublée elle-même et affaiblie quand elle n'est pas la première complice de ses erreurs ou de ses penchans.

Aussi bien n'est-ce point là le signe réel et caractéristique d'une époque dont les agitations se résolvent dans une indécision universelle? L'intelligence, il serait bien inutile de le nier, a contribué singulièrement à inoculer à la société moderne bien des faiblesses dont elle souffre. Par ses théories, par ses peintures, par ses travestissemens de tout genre, elle a jeté dans l'âme de la société contemporaine le doute sur ses propres principes et ses propres lois. Dans ce jeu redoutable, l'intelligence n'a trouvé ni la suprématie ni une force nouvelle; elle s'est affaiblie au contraire, comme s'affaiblit tout pouvoir qui perd le gouvernement de lui-même; elle a laissé s'altérer la notion de ce qui faisait sa puissance en la réglant. Si on examine de près, il est visible que depuis quelques années il y a dans la vie intellectuelle un déclin ou, si l'on veut, une halte, un moment d'incertitude et d'attente. Bien des œuvres, offrant un intérêt élevé à l'esprit ou un attrait à la curiosité, ont été mises au jour et sont publiées encore sans doute; mais, qu'on l'observe bien, parmi ces œuvres, les unes ont été conçues et commencées dans un autre temps, et elles sont aujourd'hui simplement continuées; d'autres sont les fruits nouveaux d'esprits formés également dans une autre atmosphère et restés fidèles à eux-mêmes, à leur jeunesse, à leurs idées. Il y en a eu enfin dans les dernières années, et celles-là n'ont point été les moins curieuses, qui étaient, à vrai dire, des collections de documens: révélations nouvelles et éclatantes sur un événement, un caractère ou un personnage de l'histoire. Mirabeau s'est montré avec une physionomie à peine entrevue jusque-là. Napoléon s'est peint dans ses lettres avec le relief étrange et inflexible de sa nature d'airain. Les œuvres n'ont donc pas manqué. Ce qui a manqué, ce qui manque encore, c'est l'œuvre actuelle, c'est la génération nouvelle, sérieuse et bien inspirée, venant recueillir le souffle et les traditions de la génération antérieure, c'est la spontanéité et la fécondité de l'intelligence contemporaine. A travers le torrent des choses humaines, la pensée semble contempler du rivage un mouvement auquel elle n'est certes point étrangère, mais dont la direction lui échappe, et où sa place semble diminuer chaque jour. Une année vient de s'écouler encore;

il semble qu'elle n'ait fait que mieux préciser cette situation. Tandis que la littérature se débat dans les conditions pénibles qui lui ont été faites, le goût et les mœurs de l'industrie l'envahissent de plus en plus, c'est-à-dire que là ou une inspiration morale serait le seul levier capable de relever la pensée à sa juste hauteur, de lui rendre sa puissance indépendante et salutaire, on fait de l'intelligence la servante et la complice de l'esprit de spéculation, on l'assimile à une denrée dans le monde universel des producteurs et des consommateurs, on la soumet à toutes les règles et à toutes les combinaisons de l'industrie.

Depuis quelque temps surtout, il s'est élevé dans certaines régions une étrange émulation de bon marché, une concurrence véritable de l'intelligence au rabais. Comme on veut établir la vie matérielle à bon marché, ce qui ne semble pas si facile jusqu'ici, on veut avoir aussi la littérature à bon marché, une littérature fort mêlée, terne et vulgaire quand elle n'est pas périlleuse, qui se plie à tous les besoins et à toutes les curiosités, prend toutes les formes et vous suit en voyage. Oui, on a inventé la littérature qui supplée aux *guides* du voyageur. De toutes parts se multiplient les bibliothèques qui semblent avoir pour but de remplacer la qualité par la quantité. Et ce ne sont point seulement des livres, des bibliothèques, ce sont des journaux aussi, des journaux littéraires résolvant le grand problème de la vie intellectuelle au rabais. Du reste c'est à peu près au hasard, sans choix et sans direction, que se composent ces singulières encyclopédies. Qu'importent l'esprit, la pensée, la vérité même? Ce seront des lambeaux d'histoire ou des romans, des mémoires de toute sorte ou des traductions équivoques, de la philosophie ou des récits de voyage. Dans ces amalgames bizarres, il y a un caractère particulier : c'est que le relief des meilleurs esprits s'efface et que les talens du dernier ordre ont autant de prix que les talens les plus rares. Sur tous s'étend le même niveau. N'est-on pas frappé de ce qu'il y a de trois fois dangereux dans ces entraînemens? A l'égard du public, des lecteurs de toute classe auxquels on s'adresse, c'est une sorte de prosélytisme organisé de la vulgarité ou de la corruption. Quelles sont en effet la plupart de ces publications qui ont le souverain mérite du bon marché, comme s'il était de l'essence de la littérature de se mettre au plus bas prix? Ce sont surtout des récits sans originalité et sans goût, des fictions insignifiantes, toutes les inventions en un mot qui ont énervé le sens moral de ce temps. Est-ce là la diffusion de la lumière intellectuelle? y a-t-il là rien de semblable à ce qu'on pourrait appeler une littérature populaire? Pour les écrivains, le triste résultat de ces mœurs envahissantes est de les détourner d'un travail sérieux et fortifiant, de les transformer en ouvriers d'une spéculation et de les contraindre à un labeur ingrat, énervant et éphémère. L'industrie matérielle des livres n'y gagne point davantage. La fabrication des œuvres littéraires finit par perdre de son prix; elle se fait hâtivement. Dans les livres classiques eux-mêmes, l'absence de soin est de plus en plus sensible, outre qu'on peut apercevoir un autre symptôme dans la diminution de la vente de ce genre d'ouvrages. Autrefois l'industrie des livres s'élevait jusqu'à la hauteur d'un art libéral, d'une profession intellectuelle; aujourd'hui l'intelligence descend jusqu'à l'industrie. C'est ainsi que tout

s'abaisse, et, par une sorte de progrès fatal, il se forme un milieu vague et indéfinissable où tout s'imprime, parce que le public accepte tout ce qu'on lui offre, où les courtisanes ont écrit aussi leurs mémoires, et où s'affaiblit la notion des lois de l'intelligence aussi bien que la notion des choses morales. Que faudrait-il donc pour raviver ces notions, relever l'empire de ces lois et rendre aux influences intellectuelles la place qui leur est due au milieu du mouvement de la civilisation contemporaine? Ainsi que nous le disions, ce n'est point le talent qui manque (jamais peut-être, à un certain point de vue, il n'y en eut davantage), c'est plutôt une direction, c'est trop souvent aussi par malheur un sentiment énergique de la dignité de l'esprit et cette forte discipline du travail et de la méditation qui retrempe les intelligences. C'est surtout aujourd'hui pour les esprits qui se forment et s'élèvent qu'il y aurait un effort nouveau à tenter. Ils viennent dans un temps où il y aurait à renouer de grandes et vigoureuses traditions. Ils ont sous les yeux les excès et les déviations de tant de talens qui trouvent une irrémédiable décadence au milieu d'une carrière plus agitée que féconde. Ils peuvent voir où conduisent les idées fausses ou chimériques dans tous les genres, soit qu'elles prétendent refondre la société, soit qu'elles visent à faire des philosophies nouvelles, soit qu'elles aient l'ambition de créer un art littéraire indépendant de toute loi morale. Le spectacle de notre siècle est la plus éloquente leçon en faveur des pures et sévères traditions de l'intelligence, celles dont tous les esprits justes doivent s'efforcer de maintenir le lustre, de même que dans la politique tous les efforts doivent se réunir pour faire prévaloir l'ascendant tutélaire du droit et des principes qui sont la sauvegarde des peuples.

La politique de l'Europe se montre sous plus d'un aspect. Pendant que tous les yeux se tournent de plus en plus vers la Baltique et les états qui l'environnent dans la prévision d'une lutte redoutable, une négociation d'un caractère essentiellement pacifique, comme les intérêts qui l'ont provoquée, s'ouvre à Copenhague avec les principales puissances, y compris la Russie elle-même, riveraines ou étrangères, qu'affectent les conditions du commerce maritime dans cette profonde méditerranée du Nord. On sait que l'objet de ces conférences est de préparer, s'il est possible, une solution satisfaisante des difficultés auxquelles la perception des droits connus sous le nom de péage du Sund, et levés pour ainsi dire de temps immémorial par le Danemark, a donné lieu dans ces dernières années; mais, par une singularité très caractéristique du système américain, le gouvernement des États-Unis, qui a soulevé cette question assez intempestivement, il faut l'avouer, et qui a forcé le Danemark à s'en occuper avec les puissances intéressées, a refusé de se faire représenter dans la conférence, et s'en tient à la résolution qu'il a plusieurs fois annoncée, de considérer le péage du Sund et des Belts comme n'existant plus pour son pavillon à partir du 26 avril de cette année, date de l'expiration de son traité avec le Danemark. Pour justifier son abstention, le cabinet de Washington allègue que, niant formellement le droit en principe, il ne peut logiquement acquiescer à aucune des combinaisons de rachat ou d'indemnité qui paraissent être, au moins dans la pensée du gouvernement danois, le véritable objet des négociations

entamées. Voilà pour le côté financier et en quelque sorte technique de la question. En ce qui touche le côté politique, les États-Unis prétendent que toutes leurs traditions leur défendent de s'en préoccuper; qu'ils ne sont point garans de l'équilibre européen, que la considération de l'affaiblissement et des embarras qui peuvent résulter pour le Danemark de la perte du revenu du Sund leur est étrangère, que par conséquent ils figureraient mal dans une assemblée où de pareils motifs pèseraient plus ou moins ouvertement sur les délibérations de ses membres, et qu'il ne leur convient pas de courir la chance de se trouver entraînés dans une sphère d'idées et d'intérêts en dehors desquels ils se sont toujours tenus avec le plus grand soin.

Il y aurait sans doute plus d'une observation à faire sur la conduite du gouvernement fédéral dans ce débat qu'il a provoqué par une résolution adoptée sans ménagement pour une puissance relativement faible, et qui a pris d'urgence les proportions d'une affaire européenne. Quand on se demande s'il avait quelque autre grief contre le Danemark, on trouve que non, et qu'au contraire, jusqu'à ce qu'il ait soulevé cette question, il n'avait eu qu'à se louer de ses relations avec le cabinet de Copenhague, notamment dans le règlement des réclamations américaines pour prises d'une légalité douteuse pendant le blocus continental. Quand on cherche quel intérêt tout particulier il a pu avoir à l'affranchissement immédiat de son pavillon des droits du Sund, on trouve que la moyenne de sa navigation annuelle dans la Baltique est bien inférieure à celle de l'Angleterre, des Pays-Bas, de la Suède et de la Norvége, du Zollverein, de la Russie, de la France même, et que par conséquent les droits payés par son commerce sont presque insignifians. Il est donc très difficile de s'expliquer pourquoi les États-Unis, qui ne sont pas chevaleresques et qui ne font guère que de la politique utilitaire, se sont déclarés les champions du principe absolu et théorique de la liberté des mers, — *mare liberum*, — en vertu duquel seul ils attaquent une institution respectée jusqu'à présent par les puissances les plus intéressées à la détruire. Si le cabinet de Washington n'affectait pas autant d'éloignement pour se mêler aux affaires de l'Europe, on pourrait le soupçonner de s'être entendu pour cette campagne diplomatique avec le gouvernement prussien, qui gagnera le plus, directement et indirectement, à la suppression du péage du Sund; mais il est plus vraisemblable qu'on s'est proposé de faire un peu d'effet à bon marché, dans un intérêt de parti et en vue de la prochaine élection présidentielle. On a voulu ainsi faire en quelque sorte la leçon aux puissances européennes sans se soucier des convenances de leur politique; on s'est placé sur un terrain habilement choisi pour y trouver des auxiliaires par la force des choses, sans avoir l'air de les chercher, et en déclarant à l'Europe qu'on veut demeurer étranger à ses affaires, à ses intérêts, à ses ménagemens de toute espèce, on lui donne à entendre qu'elle ne doit pas davantage s'occuper des affaires du Nouveau-Monde, où les États-Unis ont la prétention de se réserver une entière liberté d'action, sans avoir à rendre compte de leurs agrandissemens territoriaux ou de l'extension de leur influence.

Voilà, si nous ne nous trompons, toute la question du Sund pour le cabinet de Washington. Aussi, satisfait de s'être donné cette importance et

d'avoir forcé la main au Danemark et à toutes les puissances maritimes pour leur faire résoudre à son heure une difficulté que l'Europe aurait abordée à un autre moment, se montrera-t-il de bonne composition sur les arrangemens qu'on prendra sans lui pour conserver quelques débris du péage du Sund, sous le nom de droits de phares et de pilotage; mais l'affaire est très sérieuse pour le trésor danois, qui remplacera malaisément un revenu de 6 à 7 millions de francs sur un budget d'à peu près 40. Le cabinet de Copenhague a donc proposé de renoncer au péage, moyennant un rachat par voie de capitalisation du montant annuel des droits. Il a évalué le produit annuel à 2,100,000 rixdalers (5,880,000 francs), dont le pavillon des États-Unis ne supporte que 90,300, c'est-à-dire une proportion de 200 pour 100 du produit total, et il demande que la capitalisation ait lieu sur le pied de vingt-cinq années ou de 4 pour 100, ce qui donnerait une somme d'à peu près 150 millions de francs à répartir entre toutes les puissances dont le commerce maritime profiterait de la suppression du péage. Malheureusement cette combinaison soulève, en théorie comme en pratique, des objections graves et nombreuses. Nous ignorons si les gouvernemens représentés à la conférence de Copenhague sont préparés à l'accueillir favorablement, et si même, une fois la question de droit posée, ils admettront le principe du rachat ou de l'indemnité. Quant aux États-Unis, après avoir, il y a quelques années, pensé à offrir au Danemark une somme de 250,000 dollars pour se libérer du péage, ils ont résolu de décliner toute demande de cette nature, et ne se prêteront qu'à l'établissement d'un tarif de navigation pour l'entretien des fanaux et pour le pilotage. Les finances du Danemark auront donc probablement à subir une pénible épreuve, et si l'on envisage dans son ensemble la situation de cette monarchie, le sourd mécontentement du Holstein, où depuis quelque temps les esprits sont fort agités, les tiraillemens de l'opinion dans le royaume proprement dit, toutes les difficultés enfin qui se rattachent à la question de succession au trône, on ne peut se défendre du pressentiment que l'avenir de cette partie de la famille scandinave n'est pas définitivement fixé.

Le premier mois de la session du congrès des États-Unis se sera terminé sans que l'opiniâtreté des partis à soutenir leurs candidats pour la présidence de la chambre des représentans ait cédé devant le besoin de faire les affaires du pays. Après une foule de ballottages et de tentatives de rapprochement qui n'ont servi qu'à mettre plus en relief les dissidences des trois grandes fractions de l'assemblée, le candidat des *know-nothings* du nord, des abolitionistes démocrates et des *free-soilers*, M. Banks, n'a pas encore réuni la majorité légale; le candidat de l'administration, c'est-à-dire des démocrates, M. Richardson, qui vient après lui, n'a pas perdu de terrain; enfin celui des *know-nothings* du sud et de la Pensylvanie, M. Fuller, a aussi conservé, à peu de chose près, les votes qui s'étaient dès l'abord portés sur lui. On ne prévoit pas le dénoûment de cette lutte extraordinaire, qui continue à retarder l'envoi du message, et qui ne laisse pas de mettre à une épreuve assez délicate la solidité des institutions fédérales. L'administration de M. Pierce n'a donc pas encore eu l'occasion de faire connaître avec la dangereuse solennité d'une déclaration gouvernementale ses vues et ses

intentions au sujet du différend avec l'Angleterre; mais plus on réfléchit à cette question et à l'état des esprits de part et d'autre, plus il paraît probable qu'on fera des deux côtés les concessions nécessaires pour éviter une rupture. Cependant à Washington on pourrait être entraîné assez loin par des calculs de parti qui nulle part ne dominent la politique comme aux États-Unis, par le sentiment de la fausse position où se sont mis plusieurs membres du cabinet fédéral dans la conduite de cette affaire, et par l'opinion répandue en Amérique, à tort ou à raison, que des deux peuples c'est le peuple anglais qui, dans les circonstances actuelles, appréhenderait le plus une guerre avec l'Union. On doit reconnaître d'ailleurs que le gouvernement fédéral, soit modération sincère, soit effet de l'affaiblissement qui résulte pour le pays tout entier de la division des esprits, désavoue de plus en plus les tendances envahissantes pour lesquelles sa diplomatie avait montré tant de complaisance, et dont elle avait, de son propre mouvement sans doute, favorisé les plus audacieuses manifestations. L'expédition de Walker au Nicaragua est formellement réprouvée; les renforts qui se préparaient à l'aller rejoindre sont arrêtés ou dispersés; l'envoyé du prétendu gouvernement des flibustiers, un sieur French, est nettement refusé, et aura peut-être à répondre devant la justice des méfaits qu'il aurait commis autrefois, et aux suites desquels il aurait échappé en allant se jeter dans cet asile de tous les aventuriers du monde, la Californie. On ne peut qu'applaudir à ces résolutions et féliciter le cabinet de Washington d'avoir secoué l'influence de cette compagnie du transit, qui est au fond de l'entreprise de Walker, et qui, après avoir eu le crédit de faire incendier Grey-Town, comptait sur la connivence secrète du gouvernement fédéral pour se rendre maîtresse du Nicaragua.

Les États-Unis prennent la même attitude envers le Mexique, et rien n'annonce qu'ils pensent à l'inquiéter en profitant de l'anarchie qui y règne. Néanmoins le général Gadsden s'y livre impunément pour son compte aux excentricités qui en font un diplomate à part, même dans une diplomatie indisciplinée et personnelle comme celle de l'Union. De Mexico et sous les yeux du président de la république, il entretient une correspondance officielle avec M. Vidaurri, comme si ce dictateur improvisé des provinces du nord était le chef légal d'un état indépendant. Ces irrégularités, que ne tolérerait pas un gouvernement sérieux, se passent au milieu du désordre, de la misère croissante et de la profonde désorganisation d'un pays où la démagogie révolutionnaire continue sans pitié le cours de ses ruineuses expériences. C'est un tableau qu'il nous répugne de tracer, et où l'on ne voit qu'un trait moins sombre, la réapparition du parti conservateur dans la presse politique, tandis que les radicaux et les clubs se discréditent chaque jour davantage et par les excès de leurs alliés les Indiens du sud, et par leur ineptie déclamatoire, et par leur impuissance à remonter la machine gouvernementale dont ils ont brisé ou faussé tous les ressorts.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

